




50
M.R

DICTIONNAIRE

D'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE.

DICTIONNAIRE
'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE

PAR

PAUL PIERRET,

CONSERVATEUR-ADJOINT DU MUSÉE ÉGYPTIEN DU LOUVRE.

Sub dium rapere.
(HORACE.)



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXV.

DICTIONNAIRE

D'ARCHÉOLOGIE

ÉGYPTIENNE.

A

AAH [hieroglyphes] était le dieu Lunus des Égyptiens. Champollion l'appelait *Pooh* par addition de l'article masculin π, *p*, au mot copte ΟΟϨ, *ooh* (lune). Il est représenté tantôt sous la forme d'un dieu à tête d'épervier que surmontent le croissant et le disque [hiéroglyphe], tantôt sous celle d'un enfant sur l'épaule duquel pend la tresse [hiéroglyphe], et coiffé du disque et du croissant [hiéroglyphe] (c'est Khons-Lunus); ou bien avec une tête d'ibis ornée du croissant, du disque [hiéroglyphe], et parfois de la plume [hiéroglyphe] (c'est Thoth-Lunus). Dans le papyrus Cadet, au chapitre XVII, on le voit assis au milieu d'une barque, avec la figure humaine barbue : il est adoré par quatre cynocéphales. On ignore les motifs du rôle lunaire prêté à Khons, à Thoth et quelquefois aussi à Osiris; mais le culte de Lunus

était assez répandu en Égypte pour qu'on ait trouvé un grand nombre d'images de ce dieu en terre émaillée bleu ou vert, en bois doré, en argent et en bronze; la plupart de ces statuettes le représentent tel qu'on le retrouve sur les bas-reliefs des temples, coiffé du disque et du croissant, le corps enveloppé comme une momie et tenant le *flagellum* 𓍱, le sceptre 𓌀, et le *tat* 𓊽. Champollion signale dans son Panthéon un Lunus *bifrons*.

« La lune, *instrument de la naissance*, dit Hermès Trismégiste, transforme la matière inférieure. » La lune, en raison de ses phases, est en perpétuelle relation dans les textes avec les idées de naissance et de renouvellement. C'est ainsi que Lucine se confondait souvent avec Diane. *Aah* préside au renouvellement, au rajeunissement, à la renaissance. C'est sans doute à ce titre qu'il est représenté sous la figure de Khons enfant, coiffé de la tresse, Khons étant l'Horus de la triade thébaine. — Voyez Khons et Horus.

AAH-HOTEP (cartouche) était considérée comme la femme d'Aménophis Ier, lorsque, il y a une dizaine d'années, les fouilleurs de M. Mariette

découvrirent à Drah-Abou'l-Negah (Thèbes) un cercueil au nom de cette reine. Par malheur, M. Mariette étant absent au moment de la trouvaille, le cercueil fut ouvert, malgré les protestations du surveillant des fouilles, par le gouverneur de la province; les bandelettes furent dispersées et déchirées dans le harem de ce pacha, la momie fut brisée et jetée dehors, et il n'est pas impossible que quelques-uns des objets précieux qui l'accompagnaient aient été soustraits. Cela serait d'autant plus regrettable que cette boîte de momie qui, par sa décoration et son style archaïque, pourrait être attribuée à la XIe dynastie, ne contenait précisément aucun objet au nom de la reine Aah-hotep : tous les bijoux qu'on y a trouvés sont au nom d'un roi obscur de la XVIIe dynastie nommé *Kamès*, dont on suppose qu'elle était la veuve, ou au nom du roi *Ahmès* (Amosis), qui pourrait être son fils. Il eût suffi d'un bracelet ou d'une bague pour résoudre le problème.

AAR, AAROU. Ainsi que l'explique l'exégèse du chapitre XVII du Livre des morts, *Aarou* est *le champ qui produit les moissons divines* dans les régions d'outre-tombe. Il était cultivé par les

mânes qui y séjournaient et s'y promenaient (voyez *Todtenbuch*, I, 24; XV, 22; LXII, 3; LXXII, 9); mystérieux étaient les chemins qui y conduisaient (*ibid.* LXXXVI, 7); il était entouré d'une muraille de fer (*ibid.* CIX, 4) percée de nombreuses portes (*ibid.* CXLVI) et traversé par un fleuve (*ibid.* CX). On a rapproché le champ *Aarou* des Champs-Élysées d'Homère; la manière dont ce mot est orthographié en égyptien paraît dénoter une origine sémitique.

AARSOU ou ARÉOS [hiéroglyphes] Durant une période d'anarchie qui précéda l'avénement du roi *Set-Nekht* (fin de la XIXe dynastie), l'Égypte fut gouvernée par des chefs de ville qui se donnèrent pour maître un Syrien nommé Aarsou. A cette époque funeste, le pays fut mis au pillage et le culte des dieux abandonné. Ces renseignements résultent de la traduction faite par M. Chabas (*Recherches sur la XIXe dynastie*, p. 6 et suiv.) d'un passage du grand papyrus Harris (voyez PAPYRUS), récemment acquis par le Musée Britannique.

ABBOTT (Papyrus). — Voyez PAPYRUS.

ABEILLES. Les Égyptiens faisaient usage du

miel et l'employaient comme médicament, mais nous n'avons aucune notion sur leur manière de l'exploiter. Les abeilles d'Égypte, dit Wilkinson, sont plus petites que les nôtres, et leur élevage est assez difficile en ce pays à cause de la rareté des plantes. Dans l'écriture hiéroglyphique, l'abeille est un signe polyphone qui peut se lire *âw*, *ket*, *kheb*, *men*, *sekhet*, *seti*; comme signe idéographique, elle désigne la royauté de la basse Égypte ou plutôt, d'après l'opinion de M. Grébaut (*Hymne à Ammon*, p. 175), la royauté du nord en général.

Ablatif. L'ablatif se rend en égyptien par la préposition [hiéroglyphe] *m*, quelquefois par la préposition [hiéroglyphe] *her*, rarement par la préposition [hiéroglyphe] *r*. On a signalé quelques exemples d'ablatif absolu.

Abydos [hiéroglyphes] *Abdou*. Ville du VIIIe nome de la haute Égypte, dans laquelle la tradition plaçait le tombeau d'Osiris. Dans l'ancien Empire, avant que la suprématie de Thèbes fût définitivement établie, Abydos semble avoir joué un rôle politique important et avoir été la capitale réelle de la haute Égypte; de nombreux

personnages s'y firent ensevelir sous la XIIe dynastie (J. de Rougé, *Revue archéolog.* mai 1867). Les ruines d'Abydos comprennent : 1° le temple de Séti Ier, identifié par M. Mariette avec le Memnonium mentionné par Strabon; 2° le temple très-ruiné de Ramsès II, où a été trouvée la première *Table d'Abydos;* 3° le temple d'Osiris; 4° les buttes qui s'élèvent sur l'emplacement de la ville antique, laquelle paraît avoir eu peu d'étendue. M. Mariette a publié, en 1869, les inscriptions du temple de Séti Ier, déblayé par ses soins.

ABYDOS (Tables d'). Ce sont deux séries de noms royaux trouvées à Abydos, la première en 1818, par M. Bankes, la seconde par M. Mariette, en 1864. La première comprenait des noms de rois des XIIe et XVIIIe dynasties, ainsi que quelques noms de l'ancien Empire. Champollion en tira parti dans son Précis du système hiéroglyphique pour poser les premières bases d'un classement des dynasties, et elle fut depuis l'objet de divers travaux de la part de Champollion-Figeac, Letronne, Bunsen, et MM. Brunet de Presles et Lepsius. Publiée pour la première fois par Caillaud, elle a été reproduite par Cham-

pollion-Figeac dans son *Égypte ancienne*, pl. 47, et par M. Brunet de Presles dans l'*Examen des dynasties égyptiennes*, p. 160.

La deuxième table d'Abydos, bien plus importante que la première, commence à Ménès et donne le tableau complet des deux premières dynasties, ainsi qu'une liste très-étendue de noms de rois des IIIe, IVe, Ve, VIe, IXe, Xe et XIe dynasties. Elle a été publiée pour la première fois et commentée par M. Dümichen, dans la *Zeitschr. für ägypt. sprache*, octobre 1864, puis étudiée, au mois de décembre de la même année, par Th. Devéria, dans la *Revue archéologique*, ainsi que par le vicomte E. de Rougé, dans son mémoire sur les *six premières dynasties*, où elle est reproduite.

ABYSSUS. — Voyez NOUN.

ACACIA. D'après M. Brugsch (*Monuments*, I, 49), son nom hiéroglyphique serait ⲱ *shen*. Les Égyptiens l'employaient pour le tannage, s'en servaient comme bois de charpente et en extrayaient de la gomme.

ACCOUCHEMENT. Lorsque la dernière Cléo-

pâtre mit au monde Ptolémée Césarion, fils qu'elle eut de Jules César, cet événement fut symbolisé, dans le temple d'Hermonthis, par la représentation de l'accouchement de la déesse *Ra-t-ta*, épouse de *Mentou;* à cette scène, décrite par Champollion dans la huitième de ses lettres d'Égypte, est consacrée la pièce du fond du temple, tenant lieu du sanctuaire. La reine *Maut-em-oua* est aussi représentée à Louqsor, accouchant d'Aménophis III, avec l'aide de plusieurs divinités.

Accusatif. D'ordinaire l'accusatif n'a pas d'indice particulier dans les hiéroglyphes; cependant il est parfois annoncé par la préposition 𓈖 *n*.

Achoris *Hagar*, roi de la XXIXe dynastie. On sait par Diodore de Sicile qu'il entreprit, de concert avec Évagoras, roi de Chypre, une campagne malheureuse contre Artaxercès II. 393 av. J. C.

Acier. « L'aiguisoir que les bouchers de l'époque des Pyramides portent suspendu au côté, comme ceux de nos jours, dit M. Chabas (*Études*

sur l'antiquité historique, p. 57), est presque toujours figuré en bleu, tandis que le couteau dont cet instrument aiguise le tranchant est de couleur de bronze; on a pensé que les peintres égyptiens avaient voulu distinguer ainsi la couleur de l'acier; parfois, le glaive brandi par les pharaons sur la tête de leurs ennemis est également peint en bleu. » — Voyez Fer.

Addeh (Gebel), en Nubie, près de la deuxième cataracte. Le roi Horus, de la xviiie dynastie, y a consacré au dieu Thoth un temple creusé dans le grès. Les bas-reliefs en sont presque entièrement couverts de peintures coptes à demi effacées. Le nom du dieu Set y a été anciennement martelé.

Adjectif. Il ne se distingue pas du substantif par une forme particulière. Les habitants d'un pays, des classes d'individus sont désignés par l'addition à la racine du syllabique *ti* : *ab*-ti-*u* (les orientaux); *res*-ti-*u* (les méridionaux). (Voyez E. de Rougé, *Chrestomathie*, II, 34.)

Adoration d'Ammon. Désignation particu-

lière du sacerdoce d'Ammon. Le titre d'*Adoratrices d'Ammon*, qui se rencontre sur les monuments, de la xx[e] à la xxvi[e] dynastie, est toujours porté par des princesses d'origine thébaine, et reconnues comme représentant la légitimité que consacrait en elles ce titre héréditaire.

Adverbes. Il y a des adverbes formés d'un seul mot, comme *djeta* (éternellement), d'autres formés de deux mots, comme *aa-ur* (extrêmement), ou enfin de trois mots comme *em-oun-ma* (en vérité, vraiment). L'adverbe se place après le verbe. (Voyez Brugsch, *Grammaire hiéroglyphique*, p. 72; Birch, *Hieroglyphic grammar*, p. 695.)

Affixes. «La détermination des trois personnes que distingue la grammaire réside, en égyptien comme en copte, dans un système d'affixes tout à fait conformes, pris en bloc, à ceux du cycle sémitique, quoique l'emploi en soit réglé un peu différemment. Les marques personnelles varient au singulier avec le genre pour la deuxième et la troisième personne; le pluriel est commun. Sauf un très-petit nombre d'exceptions, leurs formes restent les mêmes

pour la signification possessive, pour la conjugaison des verbes et pour leur emploi comme complément direct. Ces règles constituent la physionomie particulière de la langue égyptienne par rapport aux affixes pronominaux.» (E. de Rougé, *Chrestomathie*, II, 39.) (Voyez Birch, *Hieroglyphic grammar*, p. 638; Brugsch, *Grammaire hiéroglyphique*, p. 10.)

AGRICULTURE. Le Nil est la vie même de l'Égypte. Son limon renferme tous les principes qui servent à la végétation; aussi les Égyptiens savaient-ils retenir, à l'aide d'un ingénieux système de canaux et de lacs, les eaux du fleuve, dont l'inondation périodique résulte des pluies annuelles de la haute Abyssinie. Les travaux agricoles commençaient lorsque le Nil était rentré dans son lit. Le labourage s'effectuait à l'aide d'une charrue à laquelle étaient attelés ou des bœufs ou des esclaves (voyez au Musée du Louvre, salle civile, armoire E). En raison du peu de résistance du sol, les socs de charrue et les hoyaux étaient en bois, sans adjonction de lame de métal. La terre, une fois ensemencée, était foulée aux pieds par des bestiaux. Voyez au Louvre la même armoire, qui présente aussi la

récolte des blés. Des moissonneurs les coupent par poignées au-dessous de l'épi. La récolte était mesurée sous les yeux du propriétaire ou de son intendant, et un scribe en enregistrait le total. Après avoir été vanné et mis en sac, le grain était transporté enfin dans les greniers.

Les Égyptiens cultivaient la vigne et fabriquaient de la bière. La racine du lotus, la tige du papyrus, le figuier et autres arbres analogues, des espèces de melons et de pastèques servaient à leur alimentation, et la culture du lin jouait un grand rôle dans leur industrie.

Dans le papyrus Sallier, I, pl. 6, un scribe, voulant établir la supériorité de la profession du scribe sur tous les états manuels, dépeint très en noir la condition de l'agriculteur. Outre l'inconvénient de voir les grains rongés par toutes sortes d'animaux destructeurs, ou la moisson volée, il rappelle que la douane égyptienne prélève une dîme sur la récolte, et que les fermiers ont à subir nombre d'exactions et de mauvais traitements. (Voyez Maspero, *Du genre épistolaire chez les Égyptiens*, p. 39.)

Le cent dixième chapitre du Livre des Morts

montre les mânes se livrant à des travaux agricoles, qui sont manifestement annoncés par le sac aux semences et les outils de labourage dont sont munies les figurines funéraires. (Voyez *Description de l'Égypte*, mémoires, I, 52; Champollion-Figeac, *L'Égypte ancienne*, p. 187; Wilkinson, *Manners and customs of the ancient Egyptians*, IV, 1.)

AHMÈS Ier ou AMOSIS, premier roi de la XVIIIe dynastie . Cartouche prénom *Raneb-peh*. Lorsqu'il parvint au trône, l'Égypte septentrionale était occupée par les Pasteurs. Il alla les assiéger à Avaris, située probablement dans le voisinage de Péluse, et dont il s'empara après deux combats sur eau et un engagement sur terre. Cette victoire lui permit de poursuivre les envahisseurs jusque sur les frontières de la Palestine. Après cette campagne importante, qui rendit à l'Égypte son indépendance, il eut à lutter contre les Nubiens, qui avaient profité de son absence pour se soulever, et il put enfin, l'an XXII de son règne, inaugurer une ère de paix et de prospérité et reconstruire les temples de Thèbes et de Memphis. (Voyez Brugsch,

Histoire d'Egypte, p. 84; et Chabas. *Les Pasteurs en Égypte*, p. 40.)

AHMÈS, reine. Femme et sœur de Thouthmès Ier, fille, peut-être, d'Amosis ou d'Aménophis Ier. Elle portait le titre de *erpa*, c'est-à-dire héritière. XVIIIe dynastie.

AHMÈS-NOWRÉ-ARI (cartouche). Princesse noire épousée par Amosis (Ahmès Ier) dans le but évident d'assurer sa domination sur les populations nègres, toujours en rébellion contre l'Égypte. Cette reine est peinte en noir sur les monuments, mais ses traits sont rectifiés, leur caractère nègre est dissimulé, comme par une sorte de respect pour la personne royale qui, il est intéressant de le constater, semblait être inconciliable, pour les Égyptiens, avec l'irrégularité du visage. (Voyez son portrait dans les *Monuments* de M. Lepsius, III, 1.)

AHMÈS-SI-ABNA. Ce personnage est le héros d'un récit copié à El-Kab par Champollion, et publié depuis par M. Lepsius (*Denkmäler,* III, 12). Cette inscription est célèbre dans la science

parce que, dans un mémoire où il en traduisit les sept premières lignes, M. E. de Rougé inaugura, pour le déchiffrement des hiéroglyphes, une méthode d'analyse rigoureuse qui fut une révélation pour le monde savant. On peut dire que c'est à l'apparition du mémoire sur Ahmès, chef-d'œuvre de lucidité et d'érudition pénétrante, que fut fondée l'école égyptologique. Champollion avait livré la clef des hiéroglyphes, M. de Rougé nous en expliqua le maniement.

Dans le texte d'El-Kab, Ahmès raconte à la postérité qu'il a été gratifié sept fois du collier d'or pour des faits d'armes accomplis sous les rois Amosis, Aménophis Ier et Thouthmès Ier. (Voyez E. de Rougé, *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès, chef des nautonniers;* Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 86; Chabas, *Les Pasteurs en Égypte*, p. 19.)

AHMÈS-SI-PAIRI. Ce roi n'a encore été mentionné que par le papyrus Abbott; on croit qu'il appartenait à la famille d'Amosis.

AHTÈS. Roi que M. E. de Rougé classe

avec doute dans la cinquième dynastie (*Mém. sur les six premières dynasties*, p. 88).

Aï [cartouche]. Prêtre devenu roi sur la fin de la xviiie dynastie. Fonctionnaire sous le règne d'Aménophis IV, il lui succéda faute d'héritiers naturels et rétablit le culte d'Ammon, qu'avait aboli son prédécesseur. Cependant Aï fut considéré comme un usurpateur, car son nom a été martelé avec acharnement. — Un autre *Aï*, dont le prénom est *Ra-mer-nowré*, se classe dans la xiiie dynastie.

AIGUIÈRES. Les Égyptiens se servaient d'aiguières pour l'ablution des mains avant le repas. On en a trouvé deux en or dans la tombe de Ramsès III; ce sont des vases comme celui-ci [hiéroglyphe], mais à col plus allongé, posé sur un bassin de cette forme [hiéroglyphe]. Le Louvre possède une aiguière au nom d'une prêtresse d'Hathor.

AIGUILLES. Celles qui ont été trouvées jusqu'à présent n'ont dû servir qu'à des travaux assez grossiers. Elles sont en bronze et d'une longueur de 8 à 10 centimètres.

AIGUILLES DE CLÉOPÂTRE. Les aiguilles

dites *de Cléopâtre* sont situées vers la partie orientale d'Alexandrie, sur la même plage où s'élevaient les anciens palais des Ptolémées. Ce sont deux obélisques en granit rose, portant les cartouches des rois Thouthmès III et Ramsès III; l'un est debout, l'autre renversé. Ils avaient été enlevés d'Héliopolis pour orner, dit-on, l'entrée d'un temple de César.

AIMANT. L'aimant naturel ou fer magnétique, qu'on supposait provenir d'Horus, paraît avoir été une substance sacrée; mais le fer non magnétique était maudit comme une substance provenant de Set ou Typhon. Cela explique très-bien l'extrême rareté des objets en fer dans l'antiquité égyptienne, car on n'aurait pu s'en servir qu'avec une grande répugnance ou même au mépris de la religion (T. Devéria, *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, I, 3). — Voyez FER.

AIRAIN. — Voyez BRONZE.

AKAOU-HOR (). Roi de la ve dynastie, qui paraît avoir tenu peu de place dans l'histoire.

Akhimous. Les *Akhimous* paraissent avoir été les *ἄσῖρα πλανώμενα* et les *ἀπλανῆ ἄσῖρα* des Égyptiens, qui les divinisaient et leur confiaient le remorquage de la barque dans laquelle le soleil traverse le ciel. (Voyez *Livre des Morts*, chapitre xv, 2; xxxii, 2; xcviii, 3; cii, 1; lxxviii, 28.)

Albâtre. MM. Burton et Wilkinson croient avoir découvert, près de Tell-el-Amarna, l'emplacement de la ville d'Alabastron et des carrières d'albâtre exploitées par les Égyptiens dès les premières dynasties. Ils en faisaient des statues (voir au Louvre, sur l'escalier, une belle statue de Ramsès II, malheureusement dénaturée par une restauration moderne), des sarcophages comme celui de Séti Ier, qui est à Londres, des vases panégyriques, des canopes, des figurines funéraires, des palettes de scribe, des flacons à onguents, etc. On trouve souvent, à Thèbes, de petites fioles étroites en albâtre, contenant des bandelettes de toile avec ou sans inscriptions.

Alexandre Ier. Les anciens nous ont appris qu'Alexandre le Grand, vainqueur de l'Égypte, voulut, en sage politique, respecter les usages

de ce pays et se fit proclamer fils d'Ammon. Son



cartouche *Alexandre, fils d'Ammon,* ne laisse aucun doute sur la véracité de ce renseignement. Un culte lui fut consacré dans la ville qu'il avait fondée, à Alexandrie. Les Contrats démotiques font très-souvent mention de *prêtres d'Alexandre.*

Alexandre II. Prénom (cartouche). Fils d'Alexandre le Grand et de Roxane, a régné en Égypte de l'an 317 à l'an 311. Il a fait quelques restaurations à Karnak et à Louqsor. Une stèle, découverte et publiée par M. Mariette (*Monuments divers*, pl. 14), est datée de l'an VII d'Alexandre II. Elle représente un roi, dont le cartouche est laissé en blanc, faisant hommage à Horus et à la déesse Ouedj d'une partie du Delta. Il résulte de l'inscription que cette donation est faite par un gouverneur de l'Égypte nommé Ptolémée, lequel paraît être, en conséquence, le personnage royal représenté, mais non nommé, dans le cintre de la stèle. Il y aura eu là-dessous quelque intrigue politique, quelque tentative d'usurpation avortée.

Alexandrie. Cette ville fut bâtie par Alexan-

dre dans l'isthme formé par le lac Marœotis et la mer Méditerranée, à l'ouest du Nil. Sur cet emplacement se trouvait une bourgade égyptienne nommée *Raqati*. Elle fut comprise dans l'enceinte de la ville et donna son nom au quartier qui lui succéda, ⲣⲁⲕⲟϯ en copte.

A part les deux obélisques appelés *Aiguilles de Cléopâtre* (voy. ce mot), les monuments d'Alexandrie sont d'époque grecque. C'est en cette ville, dans la mosquée de Saint-Athanase, que fut trouvé le beau sarcophage en brèche attribué à tort, par Champollion, au roi Amyrtée. Les cartouches qu'il porte sont ceux de Nekhtaneb Ier. Ce monument est aujourd'hui au Musée britannique.

Aliments. Les Égyptiens se nourrissaient de bœuf, de chèvre, de mouton, de poisson, de volaille et de gibier salés; le miel et plusieurs sortes de fruits et de légumes entraient aussi dans leur alimentation. On a trouvé, dans les tombeaux, des lentilles, des figues de sycomore, des dattes, des châtaignes d'eau, des grenades, des pains de figue, des oignons. (Voyez Musée égyptien du Louvre, salle civile, armoire E.)

Alphabet. Il ne faut pas prendre la liste ci-dessous pour un alphabet dans le sens précis et rigoureux des langues européennes; c'est un ensemble des signes phonétiques les plus fréquents répondant à nos lettres. Il y a près de cent quarante signes de sons, et le nombre total des caractères hiéroglyphiques dépasse trois mille. — Voyez Hiéroglyphes.

A bref
A long
A long , hébreu ע.
B
D
G .
H
Ḥ aspiré
I ,
K
L
M ,
N ,
P
Q
R
S ,
SH ,
T ,
U
W semi-voyelle
KH , hébreu ח.
DJ

Amada (Nubie). A Amada se trouve un temple élevé en l'honneur de Harmakhis par Thouthmès III, et continué par Aménophis II, Thouthmès IV et Séti Ier. (Voyez Champollion, *Notices descriptives*, I, 96.)

AMARNA (Tell-el-). Dans le district nommé aujourd'hui Tell-el-Amarna, M. Lepsius a découvert les ruines d'une ville où un roi de la XVIIIe dynastie, Aménophis IV, institua un culte exclusif au disque du soleil, et à laquelle il donna le nom de *région de l'horizon du disque solaire*. (Voyez Lepsius, *Monuments*, III, 91 et suiv.) On y a recueilli de précieux renseignements sur la vie publique et privée de ce pharaon. — Voyez AMÉNOPHIS IV.

AMASIS . Prénom . Roi de la XXVIe dynastie. Chargé par Apriès d'apaiser un soulèvement, il se fit nommer roi et le détrôna. Il couvrit l'Égypte de monuments d'une finesse d'exécution admirable et qui sont son plus beau titre de gloire. Il agrandit le temple de Saïs; à Memphis, il construisit un sanctuaire à Isis et érigea trois colosses de granit devant le temple de Ptah. Il fit tailler pour l'Apis, mort l'an XXIII de son règne, un magnifique sarcophage en granit rose. Il vécut en bons termes avec les Grecs, auxquels il donna l'hospitalité à Naucratis, dans le nome Saïte.

Mais Amasis était un usurpateur. Il voulut légitimer, après coup, son avénement au trône

en épousant une pallacide d'Ammon, fille de Psamétik II, nommée *Ankh-nas-ra-newer-ab*. Il mourut au moment où Cambyse, fils de Cyrus, qui venait de lui déclarer la guerre, s'apprêtait à envahir l'Égypte.

Ame. Les Égyptiens distinguaient l'âme, appelée *ba*, de l'intelligence, qu'ils nommaient *khou;* les Grecs établissaient la même différence entre la ψυχή et le νοῦς. Le retour de l'âme dans le corps ramène la vie pour de nouvelles existences. Elle est figurée par un épervier à tête humaine 𓅽 qu'on voit souvent voltiger au-dessus de la momie, dans les textes funéraires illustrés, et lui apportant le signe ☥, qui exprime la vie. Elle représente donc le principe vital. L'armoire A de la salle funéraire du Musée égyptien du Louvre contient de petits monuments en serpentine où la momie, étendue sur son lit, reçoit la visite de son âme, et l'armoire H de la salle des monuments religieux renferme des figurations d'*âmes* en bois peint.

Amen-ankh-nas. Femme du roi *Tout-ankh-amen*, de la XVIIIe dynastie.

Aménemha. Nous connaissons quatre rois

portant ce nom, qui s'écrit ainsi : (cartouche). Ils appartiennent à la XIIe dynastie.

AMÉNEMHA Ier. Prénom (cartouche) *Ra-sho-tep-het.* Il régna sur l'Égypte et la Nubie, mais le Delta paraît lui avoir été disputé par les Asiatiques, car il fut contraint d'élever une muraille pour arrêter leurs incursions. Une stèle du Musée de Boulaq nous a appris que, dès la vingtième année de son règne, il associa son fils Ousertesen Ier à la couronne, sans doute à la suite d'une révolte de palais mentionnée par le papyrus Sallier II. Du reste, sa mort fut mystérieuse, ainsi que l'atteste un papyrus de Berlin de cette époque, analysé par M. Chabas (*Les Papyrus de Berlin*, p. 41, note). Un culte lui était consacré, de son vivant, dans la place fortifiée de *Ta-to-ui*, au sud de Memphis. On connaît, sous le titre de Préceptes d'Aménemha Ier à son fils Ousertesen, une composition littéraire due à un scribe de la XIXe dynastie, nommé *Enna*. C'est le papyrus Sallier II que je viens de citer.

AMÉNEMHA II. Prénom (cartouche) *Ra-noub-kaou.* Les monuments nous ont appris peu de

choses sur ce roi, qui eut à lutter contre les populations nubiennes; son prédécesseur l'avait associé à la couronne pendant quatre années.

AMÉNEMHA III. Prénom (cartouche). Ce roi s'occupa le premier de régler les inondations du Nil par des moyens artificiels et fit inscrire avec soin, sur les rochers qui bordent le fleuve, les différentes hauteurs de l'inondation. Ces inscriptions se voient encore près de Semné et de Koummé. C'est lui qui fit creuser le lac Mœris (voyez ce mot), dans le Fayoum, et éleva le fameux labyrinthe, dont M. Lepsius a retrouvé les vestiges, avec des matériaux extraits de la vallée de Hamamat (Lepsius, *Monuments*, 2e partie, pl. 138 *e*). Il exploita au Sinaï les mines de *mawek*, métal ou minéral non encore identifié. Un de ses fonctionnaires fait ainsi son éloge : « Son bras est assez fort pour se procurer de l'or à sa fantaisie. Il n'y a pas de violence dans le cœur de Sa Majesté. Il a vaincu les nègres, ouvert la terre et parcouru tous les pays à la tête de tous ses guerriers. L'amour du roi est dans le cœur de ses serviteurs et de ses courtisans. » (*Monuments* de Lepsius, pl. 138 *a* de la seconde partie.) Il régna plus de quarante-trois ans.

AMÉNEMHA IV (cartouche). Les monuments sont muets sur ce règne. Le nom d'Aménemha IV est parfois associé à celui d'Aménemha III (voyez Louvre, stèle C, 7), ce qui a fait supposer que ces deux rois ont pu partager la couronne pendant un certain temps, ainsi que cela est si fréquent dans l'histoire égyptienne.

AMÉNI-ANTEW-AMÉNEMHA. Prénom (cartouche). On ne connaît qu'un monument de ce roi qu'on croit pouvoir classer dans la XIIIe dynastie; c'est une table d'offrandes trouvée à Karnak et exposée au Musée de Boulaq. Les légendes en sont d'un très-beau style.

AMÉNIRITIS. Prénom (cartouche). Nom (cartouche). Reine de la XXVe dynastie, succéda à l'Ethiopien *Shabaka*, son frère, et épousa le Piankhi, dont le prénom est *Ra-men-Kheper*. Améniritis était la fille d'un roi également éthiopien, dont nous ne connaissons que le nom, *Kashta*, mais elle avait probablement hérité de sa mère le titre de prêtresse d'Ammon, qui légitima son pouvoir. Le Musée de Boulaq possède une jolie statue d'albâtre de cette princesse, trouvée à Kar-

nak par M. Mariette et sur laquelle sont martelés les noms éthiopiens de Kashta et de Shabaka.

Amen-méri-nout ( ). Prénom ( ) *Ra-ba-ka.* Ce roi éthiopien nous est connu par une stèle que découvrit M. Mariette, à Gebel-Barkal, en 1863; cette stèle raconte que, poussé par un songe qu'il eut, Amen-méri-nout, qui était déjà sans doute un personnage considérable, entreprit de se faire nommer roi d'Éthiopie et d'Égypte. Il se rend à Napata et y est proclamé roi d'Ethiopie par l'oracle d'Ammon; puis il conquiert l'Égypte sans rencontrer d'adversaire, et sauf une lutte de peu de durée qu'il soutint victorieusement contre les chefs du Delta. Nous savons, par une date trouvée à Louqsor, qu'il jouit au moins trois ans de son triomphe. Quoique Amen-méri-nout doive être placé à l'époque de la dodécarchie, M. de Rougé s'est refusé à l'assimiler au fils de la femme de Tahraka, nommé Urdamani, qui, aussi vers cette époque, se saisit momentanément du pouvoir (voyez *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, I, 89).

La *stèle du Songe* a été traduite par M. Maspero dans le numéro de mai 1868 de la *Revue archéologique* (voir pour le texte Mariette. *Monu-*

ments divers, pl. 7). La lecture du nom d'Amen-méri-nout n'a été adoptée que sous réserve, le quatrième caractère étant très-douteux.

AMENMÉSÈS ( ). Prénom ( ) *Ra-men-ma-sotep-en-ra.* Ce roi de la XIXe dynastie est placé par M. Chabas entre Séti II et Set-nekht, père de Ramsès III. On ne sait rien sur son règne, mais on a trouvé son tombeau dans la vallée de Biban-el-Molouk.

AMÉNOPHIS. Quatre rois de la XVIIIe dynastie portent ce nom, qui s'écrit ainsi ( ) et se prononce *Amenhotep.*

AMÉNOPHIS Ier. Prénom ( ) *Ra-ser-ka.* Aménophis Ier, tranquille du côté du nord, puisque les Pasteurs venaient d'être définitivement refoulés en Syrie par son prédécesseur Amosis, tourna ses armes vers le sud et soumit l'Éthiopie. Il guerroya aussi contre le peuple inconnu nommé *Amou-kehak.* Son principal mérite est d'avoir pacifié l'Égypte, réparé le mal causé par les Pasteurs et préparé la gloire de la XVIIIe dynastie. Aussi sa mémoire fut-elle vénérée; il fut l'objet, à Karnak, d'un culte qui subsistait encore à l'époque de Tahraka.

AMÉNOPHIS II. Prénom (cartouche) *Ra-aa-kheperou.* Une inscription récemment découverte nous apprend que, lorsqu'il succéda à son père Touthmès III, il y eut des troubles, une tentative de révolte parmi les Égyptiens. Aménophis II en triompha et tout rentra dans l'ordre (voyez Chabas, *Mélanges égyptolog.* 2ᵉ vol. de la IIIᵉ partie, p. 304). Son règne fut consacré à maintenir l'immense territoire annexé à l'Égypte par Touthmès III, ce qui demandait des efforts et un génie militaire non moins grands que pour le conquérir. Une stèle de Karnak, malheureusement très-mutilée, relate une expédition en Mésopotamie dans laquelle il s'empara de Ninive. Un autre monument raconte que, dans cette campagne, il avait massacré, de sa massue, sept rois qui étaient dans la ville de Takhis (Palestine), et dont six furent pendus devant les murs de Thèbes.

Aménophis II continua les constructions de son père à Amada, et il éleva à Koummé un temple à Noum.

AMÉNOPHIS III. Prénom (cartouche). Ce roi est le Memnon des Grecs, célèbre par cette statue qui saluait le lever du soleil et qui se voit encore dans la plaine de Thèbes. Des scarabées,

conservés au Louvre et dans plusieurs autres collections, résument parfaitement la gloire militaire de ce pharaon, en disant que son royaume s'étendait de la Mésopotamie au Soudan. Dans son tombeau, à Gournah, il est représenté assistant à l'enregistrement des produits de la récolte, « depuis le vil pays de Kousch (Éthiopie) jusqu'aux frontières de Naharaïn (Mésopotamie). » On lit sur des architraves de Louqsor : « Toutes les nations lui apportent leurs enfants, leurs chevaux, leur or, leurs métaux, leur ivoire; elles ne connaissent plus les chemins qui conduisent à leur pays; le roi s'est emparé d'elles. . . Ses rugissements sont parvenus jusqu'au Naharaïn. » Il sut en effet conserver les conquêtes de ses prédécesseurs en Asie et au sud de l'Égypte, et fut surtout un grand constructeur de monuments, dont les plus importants sont le temple de Louqsor, qu'il éleva à Ammon, le temple de Noum à Éléphantine et un autre temple à Soleb, en Nubie, où il institua un culte à sa propre image. Il était fils de Touthmès IV. Pour les inscriptions relatives à son règne, voyez Lepsius, *Monuments*, III, 71-89.

AMÉNOPHIS IV. Il prit, en montant sur le trône, le cartouche prénom [cartouche], puis,

obéissant à un fanatisme dont sa mère *Taïa* (voyez ce nom), qui était de race étrangère, paraît avoir été l'instigatrice, il ne voulut admettre d'autre culte que celui du soleil, représenté par un disque dont les rayons se terminent par des mains; il fit marteler sur les monuments existants les noms de toutes les divinités, à l'exception de celui de Râ (le soleil), il mutila les cartouches de ceux de ses ancêtres dans la composition desquels entrait le nom d'Ammon, et il transporta sa résidence de Thèbes à Tell-el-Amarna (voyez ce mot), afin d'y donner un libre développement à la religion qu'il venait de fonder. C'est alors qu'il adopta son second cartouche .

Les tributs qui lui étaient apportés par les Asiatiques et les Éthiopiens, les constructions qu'il fit faire à Thèbes et à Soleb, en Nubie, sans parler de celles de Tell-el-Amarna, prouvent que sa puissance se maintint à la hauteur de celle de ses prédécesseurs. Sa femme se nommait *Newer-t-i-taï*. La mémoire d'Aménophis IV fut maudite et son nom fut effacé de la liste des souverains nationaux (voyez sur ce règne les *Monuments* de Lepsius, III.

91-107, et les *Monuments* de Prisse). En parcourant ces planches, il est impossible de ne pas être frappé de la laideur inintelligente du pharaon et du servilisme des poses de ses sujets; on ne se sent pour ainsi dire plus en Égypte, et l'on comprend qu'un tel personnage ne pouvait être un réformateur, mais bien plutôt l'instrument d'une volonté ambitieuse qui essayait de saper les institutions nationales. C'est pourquoi ce roi fut traité, après sa mort, comme un étranger, comme un roi illégitime.

AMÉNOPHIUM. L'Aménophium, appelé *Memnonium* par les Grecs, était un ensemble de constructions élevées à Thèbes par Aménophis III. Il n'en reste aujourd'hui que deux colosses, dont l'un, celui du nord, est le fameux colosse de Memnon, et quelques débris parmi lesquels on remarque deux stèles, des restes d'architraves et de colonnes, des fragments de bas-reliefs et quelques statues.

AMEN-SI . Ce nom royal a été découvert à Gournah (Thèbes), par M. Mariette, sur un sceau de pierre calcaire de la même époque et de la même main qu'un autre sceau

portant le cartouche de Raskenen. On estime qu'Amen-si dut régner à peu près vers le temps de Raskenen II.

AMEN-T, déesse. C'est une forme de Maut (voyez ce nom). Son titre habituel est *celle qui réside à Thèbes*. Elle porte, comme Neit, la coiffure de la basse Égypte, et ses mains sont souvent accompagnées du signe de l'eau. Elle est le deuxième membre de la seconde triade thébaine, composée d'Ammon générateur, d'*Amen-t* et de Her-ka. Il ne faut pas la confondre avec la déesse de l'*Amenti* ou enfer égyptien.

AMENTAKEHAT. Épouse du roi éthiopien Tahraka, était qualifiée de *princesse héritière*, et c'est pour absorber ses droits que ce roi la prit pour femme. Lorsqu'il l'épousa, elle était déjà mère d'un fils, qui fut depuis *Urdamani*.

AMENTI. Un des noms de l'enfer égyptien. Le sens du mot est *région cachée*. Plutarque nous dit, dans le traité d'Isis et d'Osiris, chapitre XXIX : « Le séjour souterrain où les âmes se rendent après la mort se nomme *Amenthès*. »

Ce renseignement est parfaitement exact. C'est l'Occident : « Le soir, dit le chapitre XV du *Livre des Morts*, le soleil tourne sa face vers l'Amenti, » et, la vie humaine étant assimilée à une journée solaire, c'est aussi dans l'Amenti que se rend le défunt (*ibid.* I, 16). Osiris est le seigneur de l'Amenti, et c'est là que, sur son ordre, sont les âmes divinisées (*ibid.* XVII) après l'épreuve du jugement (*ibid.* CXXV). C'est pourquoi, sans doute, l'Amenti est appelé : *le pays de la vérité de parole* (Brugsch, *Monuments*, II, 41 *e*), la *vérité de la parole* étant un attribut divin.

AMMAH [hiéroglyphes] est la porte de sortie du séjour des morts. Les chapitres IX et LXXIII du *Livre des Morts* sont intitulés : *Franchir l'Amenti pendant le jour, franchir Ammah*, et le chapitre CXV : *Sortir vers le ciel en franchissant Ammah*.

AMMON. Ammon était le dieu suprême de la ville de Thèbes, aussi les Grecs l'ont-ils assimilé à leur Ζεύς. Il est représenté tantôt assis [hiéroglyphe] tenant le sceptre à tête de lévrier [hiéroglyphe] et le signe de la vie ☥, tantôt debout et marchant, vêtu de la *shenti*, un collier au cou et coiffé de la couronne

rouge, que surmontent deux grandes plumes, insigne caractéristique de ce dieu. Ces plumes semblent être celles de la queue de l'épervier. De sa coiffure pend une sorte de cordon qui descend jusqu'à ses pieds. Sur les monuments, son corps est peint en bleu; il est figuré sur les pyramidions d'obélisques recevant l'hommage de l'encens et du vin. Ses statuettes le représentent souvent foulant aux pieds les neuf arcs qui, dans l'écriture hiéroglyphique, désignent les nations barbares.

Ammon veut dire en égyptien *caché*, *mystérieux*, et Ra est le nom du soleil, en sorte que le personnage divin nommé *Ammon-Ra* semble représenter le dieu invisible prenant corps et se faisant visible aux hommes sous la forme du soleil. En effet, *Ammon-Ra* est la dénomination adoptée à Thèbes, à partir de la XIe dynastie, pour le dieu national Ra, le soleil, qui, de toute antiquité, était adoré dans l'Égypte entière. C'est le dieu providence qui maintient l'harmonie de la création et lui renouvelle la vie. D'après un papyrus du Caire, Ammon descend de Ptah, c'est-à-dire que, dans la généalogie divine, le rôle d'Ammon a succédé à celui de Ptah. (Voyez DIVINITÉ.) « En comparant les titres de Ptah et

ceux qui sont donnés à Ammon, on ne tarde pas à s'apercevoir que, si ces dieux possèdent chacun les mêmes attributs, ils se distinguent cependant par leurs actes. Ptah agit avant et Ammon depuis la création. Ptah représente Dieu dans son rôle d'Être qui a précédé tous les êtres; il crée bien les étoiles et l'œuf du soleil et de la lune; il semble préparer la matière, mais là s'arrête son action; là aussi commence celle d'Ammon. Ammon organise toutes choses, il soulève le ciel et refoule la terre; il donne le mouvement aux choses qui existent dans les espaces célestes; il *produit* tous les êtres, hommes et animaux, et le mot qui marque cette production (*Kemam*) est le même qui sert à désigner les productions de la terre. Enfin, après avoir organisé tout l'univers, Ammon le maintient chaque jour par sa providence; chaque jour il donne au monde la lumière qui vivifie la nature; il conserve les espèces animales et végétales et maintient toutes choses. » (Grébaut, *Hymne à Ammon-Ra; Revue archéologique*, 1873.) Les formes d'Ammon ithyphallique, d'Ammon à tête de bélier, d'Ammon à tête d'épervier, se référant à d'autres rôles de la divinité, seront expliquées aux mots *Khem*, *Noum*, *Mentou*.

Amosis. — Voyez Ahmès Ier.

Amou. Les Égyptiens désignaient par ce nom les races jaunes de l'Asie.

Amset. L'un des quatre génies funéraires, enfants d'Osiris et protecteurs des viscères embaumés dans les vases canopes. Il est représenté avec une tête humaine.

Amten. Ce personnage, contemporain du roi *Snewrou* (IIIe dynastie), était fils d'*Anoup-em-ankh.* Il était chargé de gouvernements importants qui embrassaient plusieurs nomes de la basse Égypte. Son tombeau, trouvé près d'Abousir, a été transporté au musée de Berlin (voyez Lepsius, *Monuments*, II, 3-7); son portrait (*ibid.* III, 288).

Amtès. Reine, femme de Pépi Ier (VIe dynastie). (Voyez E. de Rougé, *Mémoire sur les six premières dynasties*, p. 121.)

Amulettes. Les amulettes fournissaient des armes préservatrices contre les dangers des jours néfastes, les puissances ennemies, etc. Quelques-uns des derniers chapitres du *Livre des Morts* leur

sont consacrés. Il y en avait de toute nature; les plus fréquents sont les scarabées, les *Tat*, les *Ta*, les colonnettes, l'œil symbolique, le *menat*, la couronne rouge, le cartouche, les égides, le chevet (voyez ces différents mots), les deux doigts (index et médius) réunis, emblème encore inexpliqué, le signe de la vie, le signe de l'amour, des têtes d'uræus, les représentations de divers animaux sacrés, le disque uni à deux plumes d'autruche (coiffure d'Hathor), la cuisse de bœuf, le théorbe, l'horizon solaire, l'angle, le cœur, la grenouille. Ces petits objets, qui sont en hématite, en jaspe, en lapis, en feld-spath et en pâte de verre, ont été trouvés pour la plupart dans la cavité de la poitrine des momies, à Memphis, de la XIX[e] à la XXI[e] dynastie. Il faut y joindre les rectangles à bélière en terre émaillée sur lesquels on voit des prières ou des représentations divines, et enfin les étuis en métal contenant des formules talismaniques tracées sur papyrus. Le Louvre possède deux étuis en or de cette sorte (voyez salle civile, vitrine O, et pour les autres amulettes, les vitrines L à Q de la salle des dieux). Notre musée égyptien est très-riche en objets de cette nature.

Amyrtée. Manéthon donne ce nom à l'unique roi de la xxviiie dynastie. Amyrtée était d'origine saïte et, d'après ce même auteur, régna six ans. On a retrouvé son nom égyptien dans le cartouche *Amen-roud,* mais, de source égyptienne; on ne sait rien sur son règne.

Champollion appelait sarcophage d'Amyrtée un sarcophage en brèche trouvé à Alexandrie, dans l'édifice appelé mosquée de Saint-Athanase; il est, en réalité, au nom de Nekhtanébo Ier. Ce monument est aujourd'hui au Musée Britannique; M. Sharpe a publié une partie des inscriptions dont il est couvert dans *Egyptian inscriptions*, I, 28-32. (Voyez aussi *Description de l'Égypte*, vol. V, pl. 41.)

An. Deux rois ont porté ce nom. Le premier se classe dans la ve dynastie; son prénom est ; le second, à la fin de la xiiie ou au commencement de la xive, avec le prénom .

An. Nom géographique égyptien servant à désigner deux villes : Héliopolis ou *An* du nord, et Hermonthis ou *An* du sud.

AN-AA . Ce roi, qui est sans doute de la xie dynastie, n'est connu que par une mention du papyrus Abbott.

ANAGLYPHES. « Les Égyptiens, dit saint Clément d'Alexandrie, emploient les anaglyphes quand ils veulent transmettre les louanges des rois sous forme de mythes religieux » (*Stromates*, V). Ce passage obscur et encore inexpliqué, sur lequel ont disserté Letronne, Champollion et de Sacy, a servi de base à Goulianof pour l'édification d'un système de déchiffrement absolument insoutenable et tombé dans un oubli mérité. Je crois qu'on peut reconnaître les anaglyphes de Clément d'Alexandrie dans les groupes hiéroglyphiques qui constituent les bannières et les cartouches prénoms des pharaons, et qui nous *transmettent*, en effet, *sous forme de mythes religieux, les louanges de ces rois.* Ces légendes, inintelligibles pour le vulgaire, n'étaient compréhensibles que pour les initiés; elles sont encore très-obscures pour nous, mais peut-être s'expliqueront-elles d'elles-mêmes lorsque nous aurons pénétré plus avant dans la mythologie égyptienne.

On donne aussi le nom d'anaglyphes à un

système d'*écriture secrète* (voyez ce mot) dont certains monuments funéraires et religieux nous ont fourni des exemples.

ANASTASI (Papyrus). — Voyez PAPYRUS.

ANCÊTRES. (Chambre des ancêtres, de Karnak.) Monument analogue aux Tables d'Abydos et de Sakkarah, découvert à Karnak (Thèbes) par M. Prisse, et transporté par lui à la Bibliothèque nationale. C'est une sorte de petite salle ornée de bas-reliefs peints qui représentent Thouthmès III consacrant des offrandes devant les images assises de soixante et un de ses prédécesseurs, nommés hiéroglyphiquement. Malheureusement ces cartouches, qui se suivent sans ordre chronologique, ne nous sont d'aucun secours pour un classement historique; ils sont pris au hasard dans les dix-sept premières dynasties. M. E. de Saulcy a publié, en 1863, une étude sur ce monument, qui a été reproduit avec soin par M. Lepsius (pl. I de *Auswahl der wichtigsten urkunden*, etc.).

ÂNE. Plutarque rapporte, dans le Traité d'Isis et d'Osiris, que l'âne était en horreur aux

Égyptiens et regardé par eux comme un animal impur, parce qu'il était consacré à Typhon. Les monuments nous autorisent à révoquer en doute cette assertion, car ils nous montrent les Égyptiens faisant de l'âne un fréquent usage et en prenant le plus grand soin, au moins pendant l'ancien empire. Que l'âne ait eu un rôle mythologique, cela est incontestable, mais ce rôle n'est pas encore expliqué. Le chapitre XL du *Livre des Morts* est intitulé : *Repousser le mangeur de l'âne,* c'est-à-dire un serpent, que la vignette représente s'apprêtant à dévorer cet animal. Un autre chapitre du même livre parle d'une conversation mystérieuse entre l'âne et le chat (Devéria et Pierret, *Le Papyrus de Nebqed*, pl. VI, 23).

ANHOUR. Dieu. Il est représenté debout, dans l'attitude de la marche et vêtu d'une longue robe. Il est coiffé d'une perruque au-dessus de laquelle se dresse l'uræus, et sa tête est surmontée d'un bouquet de quatre plumes. Une corde est placée dans ses mains. Son nom, dont le sens est *Celui qui amène le ciel*, et la corde qu'il tient permettent de supposer qu'il symbolise une des forces cosmogoniques. Anhour

est une forme du dieu solaire *Shou* (voyez ce nom) et, à ce titre, on le trouve associé à la déesse Tewnout. Il était le dieu de la ville de This.

ANIMAUX. Les animaux que nous savons avoir été connus des Égyptiens, ceux du moins qui sont représentés le plus souvent sur les monuments, ou mis à contribution par l'écriture hiéroglyphique, sont : le cynocéphale, le lion, le chacal, le loup, l'hyène, l'éléphant, l'hippopotame, le porc, le cheval, l'âne, l'oryx, la gazelle, l'antilope, l'autruche, le cerf, le bélier, la brebis, la girafe, le taureau, la vache, le veau, le lièvre, le chien, le chat, le rat, l'aigle, l'épervier, le vautour, le hibou, l'hirondelle, le passereau (?), l'ibis, la grue, le héron, le vanneau, l'oie, le canard, le crocodile, le lézard, la tortue, la grenouille, le poisson Latus, le Rami, l'oxyrhynque, la mouche, la sauterelle, la mante, l'abeille, le scarabée, le scorpion, le céraste, la vipère, l'aspic, le ver.

Bien que la religion égyptienne n'ait pas encore été très-approfondie, la connaissance que nous en avons ne nous permet pas d'admettre que ce peuple, dont les anciens sont unanimes

à nous vanter la sagesse, ait adoré des animaux. Les Égyptiens, forcés de différencier aux yeux les nombreux personnages de leur panthéon, n'y sont parvenus, en raison de leur inexpérience artistique, qui ne leur permettait pas de varier les traits du visage, que par la diversité des coiffures et en affublant leurs dieux de têtes d'animaux. Ces têtes d'animaux ne sont autre chose que des emblèmes, des hiéroglyphes dont la valeur originelle nous est inconnue, malgré les explications subtiles, alambiquées et fort peu égyptiennes d'Horapollon et d'autres auteurs. Il est facile de comprendre que le rôle prêté à ces animaux les ait rendus sacrés, et qu'il en soit résulté des pratiques superstitieuses largement exploitées par la classe sacerdotale.

La lionne était consacrée à Sekhet, le cynocéphale à Thoth, le chacal à Anubis, l'hippopotame à Ta-ouer, le bélier à Noum, le taureau à Apis, la vache à Hathor, la chatte à Bast, l'épervier à Horus, le vautour, emblème de maternité, à Maut, l'ibis à Thoth, le vanneau à Osiris, le crocodile à Sébek, la grenouille à Hake-t, le scarabée à Khepra, le scorpion à Selk; enfin l'aspic (*uræus,* voyez ce mot) était un emblème à la fois divin et royal.

An-maut-w. C'est-à-dire *le. . . . . de sa mère.* Haute dignité sacerdotale dont les insignes sont la peau de panthère et la tresse de l'enfance. Il est permis d'y voir, pour celui qui en était investi, une assimilation à Khem-Horus ou Ammon ithyphallique, nommé *mari de sa mère* (voyez *Khem*), car l'*An-maut-w* est très-souvent appelé *Hor-an-maut-w.* Il a, comme Horus, la coiffure de l'enfance, et, dans les décorations du tombeau de Ramsès Ier, il figure sur le trône même d'Osiris.

Année. L'année civile se composait de douze mois de trente jours chacun; ils étaient groupés en trois saisons ou tétraménies, lesquelles étaient augmentées de cinq jours complémentaires. « La première saison se nommait [hiéroglyphes] *sha*, elle correspondait à l'inondation; la seconde [hiéroglyphes] *per*, était l'époque des semailles, et la troisième [hiéroglyphes] *shemou*, celle des moissons. Mais ces dénominations, certainement empruntées à la nature dans l'origine, n'avaient plus de sens actuel dans l'année civile, car cette année, se composant invariablement de trois cent soixante-cinq jours, sans admettre aucune intercalation, retardait d'environ un jour en quatre ans sur la

marche naturelle de l'année solaire. Une année civile aussi imparfaite ne pouvait servir pour guider la marche des travaux agricoles, mais le Nil y suppléait, dans la pratique, par la régularité parfaite du retour périodique de son débordement.

« Les dates publiques se réfèrent uniquement à l'année du pharaon régnant et ne rappellent aucune ère fixe. La seule exception connue est celle de la stèle de Sân, qui a été érigée sous Ramsès II et rappelle l'an CCCC d'un roi antérieur.

« Les Égyptiens avaient différents cycles, dont la valeur numérale ou la signification sont inconnues jusqu'ici. L'inscription de Rosette parle d'un cycle de trente ans, qui s'écrivait par le caractère . Il existait également une longue période nommée *henti*, mais on ne connaît pas encore sa valeur numérique; on peut seulement présumer, par son emploi dans le résumé des règnes mythologiques, au papyrus de Turin, que cette période dépasse des milliers d'années. » (E. de Rougé, *Chrestomathie*, II, 129.)

Pour l'année sothiaque, voyez Sothis.

Anouké, en égyptien Ank. Cette déesse est

le troisième membre de la triade nubienne de Noum, Sati et Anouké. Elle est représentée avec une figure humaine, coiffée d'une sorte de bouquet de plumes ou de la couronne blanche. Ses attributions sont peu connues; dans le panthéon de Champollion, on la voit étendant les ailes comme une déesse protectrice. Elle est identifiée avec Vesta : τῇ καὶ Ἑστίᾳ, est-il dit d'elle dans une inscription des Cataractes. Son culte, qui remonte à Ousertesen III (xiie dynastie), s'étendait sur la Thébaïde méridionale et la Nubie septentrionale. Ousertesen III lui éleva la ville de Kha-kaou-ra, entre Philæ et Éléphantine. Anouké est dite *dame de Tokens résidant à Snem, et dame d'Éléphantine.* Sur une inscription de Pselcis, le roi éthiopien Ergamène est dit, d'un côté, *fils de Noum, enfanté par Sati, nourri par Anouké*, et de l'autre, *fils d'Osiris, enfanté par Isis et nourri par Nephthys,* d'où une sorte de parallélisme entre Anouké et Nephthys. Le nom d'Anouké dénote une origine étrangère à l'Égypte. Des fêtes lui étaient consacrées le 28 de Paophi et le 30 d'Athyr.

AN-ROUD-EW, c'est-à-dire *l'infertile*, est le nom d'une localité mystique. Le chapitre xvii

du *Livre des Morts*, col. 19, dit que c'est *la porte septentrionale de la demeure d'Osiris.*

Anta. Déesse guerrière, figurée assise et coiffée de la mitre blanche ornée des deux plumes ; de la main gauche elle brandit une sorte de massue , et de la droite elle tient une lance et un bouclier. Ses représentations sont très-rares, et on ne l'a pas rencontrée antérieurement à Aménophis I[er] (xviii[e] dynastie). C'est une importation asiatique résultant des expéditions guerrières de cette époque, un emprunt aux religions syro-phéniciennes.

Antæopolites (Nome). Le douzième de la haute Égypte. Son nom égyptien est *dou-w*. Le chef-lieu de ce nome est et le dieu principal Horus. On a retrouvé, sur l'emplacement d'Antæopolis, des restes de fondations d'un temple et des hypogées d'époque grecque et romaine.

Antew. Trois rois de ce nom nous sont connus : Antew I[er], puis Antew II, surnommé *aa* (le Grand), prénom , et

Antew III, dont le prénom est [cartouche]. On ne sait rien sur ces rois, qui sont classés dans la xie dynastie; mais, d'après la modestie de leurs tombeaux, inférieurs à ceux des fonctionnaires des premières dynasties, on doit penser que les Antew étaient de petits seigneurs qui ne régnaient que sur la Thébaïde.

Un quatrième Antew, dont le prénom est [cartouche], est mentionné dans le papyrus Abbott: il ne pourra être classé qu'ultérieurement.

Antinoopolis. Cette ville, construite par l'empereur Adrien en l'honneur de son favori Antinoüs, qui s'était, dit-on, noyé dans le Nil, se nommait, d'après M. Brugsch (*Géogr.* I, 222) [hiéroglyphes] *Dimaï-t;* elle était située dans le xve nome de la haute Égypte. La localité où sont ses ruines porte le nom arabe de *Ansina.*

Anubis. Dieu, dont le nom égyptien est *Anepou.* Plutarque (*Traité d'Isis et d'Osiris*, chapitre xliv) et le *Papyrus magique Harris* (p. 101 de la traduction de M. Chabas) le disent fils de Nephthys. J'ai vu, sur un cercueil du Louvre, son nom suivi des mots *fils de la Vache*, c'est-

à-dire d'Isis. Cette variante s'explique par l'affection filiale qu'Anubis témoigna à Osiris en embaumant le cadavre de ce dieu, recueilli par Isis et Nephthys. Anubis est, par suite, le dieu de l'ensevelissement, ainsi que le disent ses légendes. Les Égyptiens le représentent penché avec sollicitude sur le lit funèbre ou entourant la momie de ses bras. Il est figuré avec une tête de chacal peinte en noir pour accentuer son rôle funéraire; il est aussi symbolisé par ce quadrupède accroupi sur un coffret funéraire , muni du flagellum, le cou orné d'une bandelette et tenant parfois le sceptre entre ses pattes de devant. Outre celui de *présidant à l'embaumement*, il a encore les titres de *chef de sa montagne*, c'est-à-dire de la montagne funéraire, la montagne de l'ouest, la chaîne libyque; de *maître des ennemis* (Lepsius, *Königsb.* III), *vainqueur des ennemis de son père Osiris*, c'est-à-dire de la corruption cadavérique, puisqu'il est le divin enseveliseur, et enfin de *Guide des chemins*, parce que, par l'observation des rites de l'embaumement, il prépare au mort son voyage dans l'autre vie, il lui *fraye les chemins* d'outre-tombe.

Anubis était le dieu principal de plusieurs

nomes de la haute Égypte, mais son culte était général dans la vallée du Nil. Il apparaît dès les premières dynasties et semble, à ces anciennes époques, avoir eu le pas sur Osiris comme dieu funéraire. Quelques figurines en bois et en terre émaillée représentent un Anubis tirant de l'arc, dont le rôle n'est pas expliqué.

Apapi , l'Apophis de Manéthon, est le dernier roi Pasteur qui ait asservi l'Égypte. Un papyrus de la collection britannique (Sallier, I) nous le montre siégeant à Avaris, percevant des impôts, astreignant le pays entier à l'adoration du dieu Set, auquel il a bâti un temple, et envoyant au chef de la Thébaïde, Raskenen Taou-aa, un message dont l'état de mutilation du manuscrit ne nous permet pas d'apprécier l'intention. Mais d'autres monuments nous apprennent que ce fut ce Raskenen qui leva l'étendard de la révolte et prépara l'expulsion définitive des Pasteurs, accomplie par Ahmès Ier (Amosis). A l'aide d'une empreinte prise avec beaucoup de soin, Th. Devéria a pu déchiffrer le nom d'Apapi sur le côté droit de la base du sphinx de Ménephtah, au Louvre, numéroté A. 23.

APET 𓆗. Cette déesse à corps d'hippopotame, debout et à mamelles pendantes, paraît être une sorte de déesse nourrice; le signe 𓎃 qui l'accompagne indique la protection. Elle semble, dans les bas temps, je ne dirai pas se substituer à Maut, mais compléter le rôle de cette déesse; elle est nommée *la bonne nourrice* et présidait aux chambres où étaient représentées les naissances des jeunes divinités. Elle est appelée, dans une inscription d'époque ptolémaïque (Brugsch, *Monuments*, pl. LIX, 2), *la Grande qui a enfanté les dieux, compagne du Grand qui réside à Thèbes (Ammon), la grande mère de celui qui est le mari de sa mère*, c'est-à-dire d'Horus ithyphallique.

Apet *la Grande*, appelée aussi simplement *la Grande*, par abréviation (*Ta-ouer*), avait en outre un rôle castigateur dans lequel elle est représentée avec une tête de lionne et armée d'un couteau. Elle est figurée de la sorte dans un petit sanctuaire ptolémaïque à El-Assassif, où il est dit : qu'elle se nourrit de ce qui approche de sa flamme. — Voyez THOUERIS.

AP-HEROU. — Voyez CHACAL.

APHRODITOPOLITES. Trois nomes de la haute Égypte ont pu, d'après M. J. de Rougé (*Monnaies*

des nomes, p. 21), recevoir ce nom parce que la déesse Hathor, assimilée par les Grecs à Aphrodite, y avait le culte principal. Ce sont : le xe, chef-lieu ; le xive, chef-lieu ; le xxiie, chef-lieu.

APIS, en égyptien HAPI. Le principe du culte d'Apis n'était pas, comme on l'a répété pendant si longtemps, l'adoration pure et simple d'un taureau ; c'était une superstition sans doute, mais qui n'avait pas le caractère ignoble qu'on lui a prêté. Apis, nous dit Strabon, est le même qu'Osiris. En effet, les Égyptiens croyaient que le dieu suprême était avec eux lorsqu'ils possédaient un taureau portant certaines marques hiératiques, indices de l'incarnation de la divinité dans ce quadrupède. Laissant de côté les détails plus ou moins authentiques fournis sur ces marques par Plutarque, Pline et Élien, je me contente de dire que les monuments nous représentent Apis sous la forme d'un taureau, la tête surmontée du disque et de l'uræus, avec des taches noires sur le flanc, un triangle au front et parfois une tache en forme de croissant sur le poitrail. Sur ses statuettes on voit son dos

orné d'une housse frangée, entre un disque solaire ou un scarabée ailé et un vautour aux ailes éployées.

Lorsqu'Apis mourait, on l'ensevelissait magnifiquement, et le pays était plongé dans le deuil jusqu'à l'apparition d'un autre taureau divin. M. Mariette a découvert, auprès de l'emplacement de Memphis, une nécropole où furent successivement enterrés des Apis, depuis la XVIII[e] dynastie jusqu'à la fin de la domination ptolémaïque. Sur les monuments qu'il y a découverts, Apis est appelé *nouvelle vie de Ptah*, parce que Ptah était le dieu suprême à Memphis. (Voyez *Sérapéum*. Consulter, sur le culte d'Apis, Aug. Mariette, *Mémoires sur la mère d'Apis et sur les soixante-quatre Apis trouvés dans les souterrains du Sérapéum. Bulletin archéol. de l'Athenæum français*, 1856, n[os] 5 à 7.)

APOLLINOPOLITES, nome de la haute Égypte, chef-lieu *Teb* (*Edfou*). C'est à *Teb* que fut le plus honoré le dieu Horus ou Soleil levant, identifié avec Apollon : de là le nom d'*Apollinopolis magna* que reçut cette ville.

APOPHIS, roi Pasteur. — Voyez APAPI.

Apophis, en égyptien *Apap*. Grand serpent mythologique personnifiant les ténèbres contre lesquelles le Soleil, sous la forme de Ra ou d'Horus, doit lutter dans l'hémisphère inférieur et dont il doit triompher avant d'apparaître à l'Orient. Le xxxixe chapitre du *Livre des Morts* est consacré à ce combat du Soleil contre Apap; il avait lieu pendant la septième heure de la nuit (P. Pierret, *Études égyptologiques*, II, 113). On prétend que le mythe d'Apophis a donné naissance à la légende du serpent Python détruit par Apollon.

Apophis symbolisait aussi la sécheresse et la stérilité, car sur une stèle hiératique du Musée Britannique (*British Mus. inscr.* pl. xxix), il est dit que son corps est enseveli par l'inondation au commencement de l'année.

Apriès, ou mieux **Ouaphrès**, transcription grecque plus exacte du nom égyptien *Ouah-ab-ra*, que la Bible rend par Hophra, roi de la xxvie dynastie (vi^{e} siècle avant J. C.). Son prénom est . Fils de Psametik II, il prend Sidon, secourt inutilement Sédécias, roi juif, contre les Babyloniens, et après une bataille

perdue contre les Grecs, à Cyrène, il est renversé par Amasis. On a trouvé un grand nombre de monuments décorés de ses cartouches.

Arabia, nome de la basse Égypte. Nome ancien , chef-lieu . On adorait dans ce nome une forme spéciale d'Horus, considéré comme dieu de l'Orient et toujours symbolisé par l'épervier accroupi, dont la tête est surmontée des deux longues plumes (voyez *Soupti*). La déesse guerrière Sekhet, à tête de lionne, avait aussi sa place dans le panthéon local, sous le nom de *Soupt-Sekhet* (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 39).

Arabie. Les Égyptiens désignaient l'Arabie par les noms de *Pount* et de *Ta-nuter*, Terre divine; ils en tiraient des métaux précieux, des pierres fines, des bois odoriférants et des parfums. Dès l'ancien empire, ils avaient tracé des routes qui, traversant le désert arabique, aboutissaient à un port de la mer Rouge, d'où l'on gagnait sur des navires les ports de *Ta-nuter*. L'Arabie fournit au panthéon égyptien la déesse Rannou, les dieux Reshep et Bès. La reine Hatasou, fille de Thouthmès Ier (xviiie dynastie), fit une expédition en Arabie et en rapporta de l'or,

de l'ébène, de l'ivoire, des bois précieux, des arbres en caisse, des parfums, des singes, une girafe, des bœufs, des chiens courants, des peaux de panthère. On trouve dans cette relation, gravée sur les murs du temple de Deïr-el-bahari, à Thèbes, de curieux renseignements sur l'état de civilisation de ce pays au XVIIe siècle avant notre ère. (Voyez Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 148 et suiv.)

Arbre d'Osiris. Le traité d'Isis et d'Osiris raconte que la mer apporta au pied d'un arbre, près de Biblos, en Phénicie, le coffre dans lequel Typhon, aidé de ses complices, avait traîtreusement enfermé son frère Osiris. Th. Devéria a signalé un bas-relief de Médinet-abou, de l'époque du roi éthiopien Tahraka, qui confirme cette tradition. On y voit l'arbre au pied duquel le coffre contenant le corps d'Osiris vient d'être déposé par les flots : il est accompagné des mots l'*arbre du coffre*, et sur le coffre est écrit *arrivée d'Osiris*. A gauche, Isis, sous les traits de l'épouse ou de la mère de Tahraka, est armée d'un arc et lance des flèches sur le symbole des villes plusieurs fois répété, avec la légende : « La divine épouse a saisi l'arc, elle a

lancé ses flèches vers le nord, le sud, l'ouest et l'est, contre ses ennemis, que le dieu lui a livrés. » Cette légende fait allusion aux vengeances qu'Isis exerça partout contre les persécuteurs de son frère, en même temps qu'elle était destinée à rappeler les succès remportés par le pharaon sur les divers peuples qu'il venait de combattre. Tahraka lui-même est figuré à droite dans l'attitude du combat, tenant une masse d'armes d'une main et lançant des projectiles de l'autre. Il symbolise Horus, qui seconda Isis dans les guerres typhoniennes. (Voyez *Bulletin de la Société des Antiquaires*, 1858, et E. de Rougé, *Mélanges d'archéologie égyptienne*, I, 15.)

ARBRES. Les principaux arbres de l'ancienne Égypte étaient le dattier, le perséa, le tamaris, l'acacia, le figuier, le sycomore. On confectionnait avec le sycomore des portes, des tables, des coffres, des caisses de momie, des statues. Le tamaris était préféré pour les manches d'outils, les hoyaux et tout ce qui nécessitait un bois compacte. Avec l'acacia, on planchéiait les bateaux, on fabriquait les mâts, on emmanchait les armes défensives; on en a constaté la culture près de Memphis et d'Abydos. M. Brugsch

a découvert, dans un tombeau de Thèbes, et publié (*Monuments*, pl. xxxvi) une nomenclature d'arbres ornant le jardin d'un Égyptien du temps de Thouthmès Ier. Quelques-uns de ces arbres, comme le perséa et le sycomore, étaient sacrés et ombrageaient les temples. C'est dans un sycomore que la déesse du ciel rend la vie au défunt en lui tendant des aliments et lui versant un breuvage céleste. A Hermopolis Magna, le dieu Thoth était représenté par un cocotier haut de 60 coudées. Il est souvent parlé du cèdre dans les hiéroglyphes, mais il n'a pas dû être acclimaté en Égypte.

ARCHITECTES. Le titre d'architecte est des plus fréquents dans les inscriptions. Chacun des principaux temples avait un architecte, et chaque grande ville avait un premier architecte. L'architecte en chef du pays se nommait *Chef de toutes les constructions de la haute et de la basse Égypte*. Cette fonction avait une haute importance, car des princes du sang en étaient investis. Dès l'ancien empire, on trouve des *chefs de toutes les constructions du roi*. C'est à ces hommes que l'on doit les pyramides. (Voyez Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 259.)

Architecture. C'est par les pyramides que s'ouvre la série des monuments égyptiens; la pyramide à degrés de Sakkarah est attribuée à la IIe dynastie. Ces gigantesques ouvrages, qui, depuis plus de six mille ans, font l'admiration des hommes, témoignent d'un art très-avancé par la taille des pierres dures et l'appareillage des blocs. Le style des premières dynasties est simple et sévère; ce n'est malheureusement que par les tombeaux que nous pouvons l'apprécier. Les plafonds rectilignes sont soutenus par des piliers carrés sans base ni abaque. A la sixième dynastie, le péristyle apparaît; les murailles s'inclinent en talus pour solidifier leur masse; la forme pyramidale est adoptée pour les tombes royales. La feuille de lotus entre dans l'ornementation; les stèles funéraires sont taillées en forme de porte; les statues et les bas-reliefs sont peints.

Sous la XIIe dynastie, le pilier carré fait place à la colonne prismatique, dite *proto-dorique*, que surmonte un abaque carré. La colonne fasciculée, à bouton de lotus, est le premier type de la colonne complète avec base, fût, chapiteau et dé (voyez Colonne). L'entablement qui relie les colonnes est quadrangulaire. Le plafond est tan-

tôt plat, tantôt légèrement concave; deux colonnes encadrent l'entrée des hypogées. De quadrangulaires, les stèles deviennent cintrées et sont coloriées; les inscriptions se développent, les colonnes et les plafonds se couvrent de peintures.

Sous la XVIIIe dynastie, l'architecture atteint son complet développement. Les façades plates sont encadrées sur trois côtés par une large moulure. Dans la gorge de la corniche, le disque solaire déploie ses ailes et dresse ses uræus. Les colonnes s'épanouissent en fleur de lotus, mais les piliers carrés ont survécu à l'ancien empire et soutiennent des statues mumiformes d'Osiris armé du *pedum* et du *flagellum*. D'immenses tableaux historiques ou religieux décorent les murailles.

Sous les Saïtes et les Ptolémées, l'art monumental perd beaucoup de sa grandeur et de sa simplicité. Les édifices sont de moindre dimension, la sculpture s'amollit et s'efféminе. L'ornementation se complique, le chapiteau se surcharge de feuillages : dans les temples consacrés à Hathor, il a quatre faces ornées chacune d'une tête de cette déesse à oreilles de vache que surmonte un dé en forme de naos. La gravure hié-

roglyphique, qui devient de moins en moins soignée, envahit les monuments de la base jusqu'au faîte, mais, au milieu de la décadence générale, l'architecture égyptienne maintient jusqu'au dernier moment l'intégrité de son caractère national. (Voir sur ce sujet l'intéressant ouvrage de M. le comte Du Barry de Merval, intitulé *Études sur l'architecture égyptienne*, auquel j'ai emprunté la substance de cet article.)

ARCS. Les arcs égyptiens affectaient diverses formes; tantôt ils présentaient une double courbure ⏜, tantôt, presque droits, ils ne s'infléchissaient qu'aux deux extrémités. Ils étaient garnis d'une corde de boyau ou de cuir dont les archers se servaient parfois pour enlacer leurs adversaires avant de les frapper. Pour tirer l'arc, les Égyptiens protégeaient leur bras gauche à l'aide d'une sorte de garde entourant le poignet et se prolongeant jusqu'au-dessus du coude.

ARCS (LES NEUF). Un arc suivi d'ordinaire du nombre neuf, mais quelquefois aussi du nombre trois ou du nombre quinze, sert à désigner les peuples barbares. Ammon est souvent représenté foulant aux pieds les *neuf arcs*.

Argent. Le nom égyptien de l'argent est *or blanc*. C'est ainsi qu'en sanscrit le nom de ce métal signifie *blanc* et que, en grec, ἄργυρος vient d'ἀργός. Aux basses époques, il reçut diverses autres dénominations. Il est représenté sur les monuments amoncelé en anneaux et en sacs. Un *ten* d'argent représentait environ vingt francs; le *ten* est un poids égyptien de quatre-vingt-dix grammes. Les stèles éthiopiennes parlent souvent de vases d'argent offerts aux divinités; le musée de Boulaq en possède cinq qui durent avoir cette destination. Ils sont en argent massif et sculptés. On voit dans le même musée une barque avec ses rameurs, également en argent massif, et provenant du cercueil de la reine Aah-hotep (commencement de la xviiie dynastie). Les objets en argent sont rares; ce métal était, en Égypte, beaucoup moins abondant que l'or.

Arithmétique. Que les Égyptiens en aient connu les principes, cela découle de l'application qu'ils ont faite de la géométrie dans la construction de leurs immenses monuments, mais nos connaissances à cet égard sont extrêmement bornées. Les papyrus de comptes que nous possédons ne nous présentent que des additions et

des soustractions de nombres entiers ou fractionnaires. Un papyrus géométrique de l'époque des Ramessides (voyez Papyrus), acquis par le Musée Britannique, et qui sera prochainement publié, nous réserve sans doute d'intéressantes révélations. — Voyez Numération.

Arkamène, Ἐργαμένης . Roi d'Éthiopie, contemporain de Ptolémée Philadelphe. On lui doit la construction du sanctuaire de Dakkeh, en Nubie.

Armée. L'armée se composait : 1° de fantassins munis d'une cuirasse, d'un bouclier, d'une pique ou d'une hache et d'un glaive; ils manœuvraient au son du tambour et de la trompette; 2° de troupes légères (archers, frondeurs et autres soldats portant la hache ou le casse-tête); 3° de combattants en char. La cavalerie proprement dite n'était pas employée. Les chars de guerre et les troupes légères se portaient à l'avant, à l'arrière et sur les parties menacées; la masse de l'infanterie marchait au centre. Le roi, qui distribuait à ses fils des commandements

partiels, était le chef suprême de l'armée; il payait toujours de sa personne. De nombreux tableaux de bataille représentent les pharaons lançant des traits du haut de leur char, au milieu de la mêlée, et terrassant des ennemis. Les Égyptiens recrutaient aussi des auxiliaires tels que les *Mashaouash*, tribu de Libyens qui, après la défaite d'une confédération de peuples du Nord réunis contre Méneptah, dans laquelle ils étaient entrés, ne voulurent pas quitter la terre d'Égypte et s'incorporèrent à son armée; les *Kahakas*, autre tribu libyenne; les *Shardanas* (Sardiniens); les *Madjaïou*, qui, combattus par les Égyptiens sous la XIIe dynastie, s'enrôlèrent plus tard sous l'étendard de leurs vainqueurs et constituèrent une sorte de gendarmerie, etc.

ARMES. *Armes de guerre* : la pique ⟵, la javeline, qu'on munissait d'une courroie ⟵ pour augmenter l'intensité du jet ou pour la retirer après l'avoir lancée, comme l'*amentum* dont parle Virgile; l'arc et les flèches, le bouclier ▮, le poignard †, la hache ˥, le casse-tête ╲, et enfin le glaive ʢ appelé *khopesh* et la masse d'armes †, qui étaient particulièrement à l'usage du roi. *Armes de chasse et de pêche :* le bâton courbé ⌒

en bois compacte, avec lequel les Égyptiens atteignaient les oiseaux au vol; il est analogue au *bou-mérang* usité chez quelques insulaires de l'Océanie; les filets et le harpon pour l'attaque de l'hippopotame. (Voyez Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 87 et suiv.)

AROERIS ou HAR-OERI. Sous le nom d'Harpocrate, Horus est fils d'Isis et d'Osiris et successeur de ce dernier; mais, sous le nom d'Aroëris, qui signifie *Horus l'aîné*, il est frère aîné d'Osiris et symbolise la préexistence divine (voyez HORUS). Il est représenté debout avec la tête de l'épervier coiffée du pschent et tient le sceptre. Il était adoré à Ombos.

ARSAPHÈS. Ἀρσαφής. — Voyez HAR-SHEWI.

ARSINOÏTES, province de la basse Égypte nommée Ⲫⲓⲟⲙ par les Coptes et *Ta-she* (pays du lac) par les anciens Égyptiens, parce qu'elle renfermait le fameux lac Mœris. Elle dépendait probablement du XXIe nome. Ville principale, Crocodilopolis. Sébek était le dieu qu'on y adorait. (Voyez J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 30.)

Art. Les plus anciens monuments que nous connaissions nous présentent la civilisation égyptienne en plein épanouissement; les commencements de l'art sont noyés dans la brume d'un passé prodigieusement lointain, puisque, dès la IVe dynastie (3,300 ans avant notre ère), les architectes pharaoniques étaient capables de construire les pyramides. Le style monumental de l'ancien empire est simple, sévère et ami de la ligne droite; la statuaire reproduit le corps humain avec largeur et vérité; les bas-reliefs nous font assister à diverses scènes de la vie domestique, rendues avec une remarquable variété de mouvements; les animaux y sont pris sur nature; la gravure hiéroglyphique, en relief ou dans le creux, est généralement très-soignée. L'invasion des Pasteurs et les déchirements qui en furent la suite, non-seulement causèrent la ruine des monuments du premier empire, mais entraînèrent une réelle décadence de l'art. La tradition fut interrompue et le nouvel empire vit naître un art nouveau, qui, sous la XVIIIe dynastie, se manifesta par de grandes qualités de style architectural, par la perfection de la gravure hiéroglyphique, par une reproduction très-fine et très-vivante de la figure humaine, mais l'attitude

du corps est roide et tourne au mannequin. L'art décroît rapidement à la fin de la xxe dynastie, et ce n'est qu'à l'époque saïte que l'on constate une nouvelle et dernière floraison : le basalte est taillé avec une patience et une finesse admirables. Sous la domination des Grecs et des Romains, de nombreux édifices, d'un style bien inférieur à celui de l'Égypte indépendante, dénotent cependant une puissante vitalité.

L'art égyptien est dédaigneux du détail et un peu sec; son caractère propre est l'entente des grandes lignes. Il sait faire oublier, par un ensemble imposant et grandiose, la naïveté de ses procédés. On a beaucoup exagéré l'influence de prétendues lois hiératiques, que l'on accuse d'avoir entravé l'essor du ciseau en figeant le mouvement des statues, en les immobilisant dans des poses roides et contraintes que commandait la tradition. Dans un travail lu récemment à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un jeune artiste de beaucoup d'avenir, M. Ém. Soldi, a combattu cette théorie. Selon lui, c'est pour assurer la durée à leurs œuvres que les sculpteurs égyptiens employèrent les matériaux les plus difficiles à travailler. Ils les façonnaient avec la *marteline* et les achevaient par le polissage,

opérations dont un œil exercé reconnaît partout les traces. Dès lors il fallait que l'artiste conservât, dans toutes les parties de sa statue, une solidité de masse capable de résister au choc de l'outil. Il chercha sans doute à abréger un travail si pénible et si long : de là ces piliers carrés dans lesquels on engageait le dos des figures, ces engorgements, ces simplifications ou suppressions de détails, cette timidité d'exécution; c'est ainsi que les bras des statues restent collés au corps sans refouillements profonds aux points de rencontre des surfaces; que, dans les figures assises, les jambes sont soudées aux parois des siéges, etc.

Sur certains monuments de l'ancien empire, nous voyons les animaux rendus avec une vérité et une ingéniosité de détails qui nous surprennent; les hommes qui les accompagnent se meuvent avec une liberté d'allure que n'entrave évidemment aucune règle sacerdotale, mais ils sont dessinés d'une manière gauche et enfantine. Sont-ce les lois hiératiques qu'il faut accuser? Non, mais l'inexpérience des artistes, parce que l'ensemble du corps humain a toujours été plus difficile à traduire que des figures d'animaux. N'insistons pas, cependant, et disons avec M. Lepsius (*Einige ægypt. Kunstformen*) qu'au lieu de

reprocher à l'art égyptien ce qui lui manque il faut savoir lui tenir compte de ce qu'il a acquis, et qu'après tout l'art grec ne serait pas parvenu à un si prompt développement si l'Égypte ne lui eût épargné le soin de poser les premiers jalons.

ARTAXERXÈS. Son nom égyptien est *Artakheshessche* (cartouche). Le second *r* n'est pas rendu. Ce roi de Perse prend le quatrième rang dans la XXVIIᵉ dynastie.

ARTICLE. (hiérogl.) *pa* ou (hiérogl.) *p* (le), (hiérogl.) *ta* (la), (hiérogl.) *na* (les). Article démonstratif se plaçant après le substantif, (hiérogl.) *pen* (ce), (hiérogl.) ou (hiérogl.) *ten* (cette), (hiérogl.) *nen* (ces). Article indéfini, (hiérogl.) *oua* (un).

ASESKARA (cartouche). Roi inconnu de la Vᵉ dynastie. Ce cartouche n'est peut-être qu'une variante du nom d'*Aseska-w*. (E. de Rougé, *Les six premières dynasties*, p. 106.)

ASESKA-W (cartouche). Roi de la IVᵉ dynastie, successeur immédiat de Menkara. C'est l'Asychis de Manéthon. (E. de Rougé, *Les six premières dynasties*, p. 66.)

ASESKA-W-ANKH, personnage important de l'ancien empire et dont le tombeau est à Gizeh. Né sous *Aseska-w*, il a vécu jusque sous Newer-kara. (E. de Rougé, *Les six premières dynasties*, p. 73; cf. Lepsius, *Denkm.* II, 50.)

ASIATIQUES. Les Asiatiques sont désignés d'une manière générale dans les textes par le nom [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] *Sati*, qui signifie au propre *lancer des flèches, chasser.*

ASPOURTA [cartouche]. Prénom [cartouche]. Roi éthiopien que l'on place vers l'époque de la XXVIe dynastie. Les deux seuls monuments gravés à son nom que nous possédions nous apprennent que, la première année de son règne, son élection fut solennellement consacrée par le suffrage d'Ammon, et que l'an III sa femme *Matsenen* fut présentée à ce même dieu et agréée par lui pour être prêtresse de son temple. (Voyez Maspero, *Stèle de l'Intronisation*, et P. Pierret, *Études égyptologiques*, I, 96.)

ASSA [cartouche]. Huitième roi de la Ve dynastie, est plus habituellement désigné par son prénom [cartouche] *Tatkara*, qui a fourni la transcription

grecque Τατχέρης, de la liste de Manéthon. Le papyrus royal de Turin donne à son règne vingt-huit ans de durée.

Assassif. On donne ce nom à un temple dédié à Hathor, et qui est l'œuvre de la reine Hatasou et de ses deux frères Thouthmès II et Thouthmès III. Situé dans la vallée d'El-Assassif, au pied de rochers abrupts, il s'étageait sur la montagne même, en formant une pittoresque superposition d'escaliers et de terrasses. Ses souterrains, dit M. E. de Rougé (*Étude sur Karnak*), sont taillés à même dans le roc, et leur voûte a une forme hémisphérique qui n'est pas ordinaire dans l'architecture égyptienne.

Assouan, ancienne Syène, ville située à la frontière de la Nubie. Son nom sacré était . Ce mot, déterminé par le fil à plomb, devait être en relation avec quelque fait astronomique, car M. Mariette a découvert à Assouan un temple consacré à Isis-Sothis, divinisation de la constellation Sirius. Or, Sirius était considéré comme le régulateur de l'année égyptienne, comme le point de départ du nouvel an, qui commençait au lever héliaque de l'astre. On

sait que les anciens faisaient passer à Syène un de leurs principaux parallèles et qu'ils déterminèrent, d'après le méridien de cette ville, le premier degré et par conséquent la circonférence de la terre dans le voisinage des tropiques. Ils la croyaient située sous le tropique même, tandis qu'aujourd'hui elle se trouve de près d'un degré plus au nord.

Astarté, déesse sidonienne admise dans le panthéon égyptien. Elle est représentée, à Edfou, avec une tête de lionne que surmonte le disque solaire; elle est debout sur un char qu'elle conduit, et l'inscription qui l'accompagne dit qu'elle préside aux chevaux et aux chars (voyez E. Naville, *Mythe d'Horus*, pl. XIII). D'autres monuments la mentionnent (Brugsch, *Mon.* pl. IV; *Select Papyri*, pl. LXIII, etc.).

Astès . Ce dieu est mentionné d'une manière énigmatique dans plusieurs chapitres du *Livre des Morts* (XVII, 34; XVIII, 15; CXLV, 39, 81, 86). Il paraît avec une tête humaine sans ornements, dans la quatrième station du chapitre XVIII, où il préside *aux chemins des morts*.

Astronomie. « Il n'y a pas de pays, dit Diodore de Sicile (I, 81), où les positions et les mouvements des astres soient observés avec plus d'exactitude qu'en Égypte. Ils conservent, depuis un nombre incroyable d'années, des registres où ces observations sont consignées. » L'exacte orientation des pyramides semble confirmer cette assertion. Des observations qui y ont été faites par M. Mariette en 1853, vers l'équinoxe du printemps, ont prouvé que les phases solaires s'offraient d'elles-mêmes aux yeux des prêtres memphites sur les flancs de ces gigantesques monuments. Malheureusement il ne nous est encore parvenu aucun des registres dont parle Diodore. On a seulement relevé, dans des tombes royales, des calendriers de levers d'étoiles. On sait que dès l'ancien empire on fêtait le lever de Sirius, point de départ de l'année égyptienne, qui était partagée en douze lunaisons de trente jours, augmentées de cinq jours complémentaires; enfin, deux textes nous ont appris que le mouvement de la terre était connu des anciens habitants de la vallée du Nil. Tel est le bilan de nos données sur l'astronomie égyptienne. Quant aux zodiaques (voyez ce mot), dont on a fait grand bruit avant le déchiffrement des hiéro-

glyphes, on sait maintenant qu'ils sont d'époque grecque et romaine.

ATA . Roi de la 1re dynastie. Ce cartouche est donné par la deuxième Table d'Abydos.

ATEN-MERIT . Reine. Fille d'Aménophis IV, elle a épousé le roi *Ra-saa-ka-kheprou* (XVIIIe dynastie).

ATÉTA . Roi de la 1re dynastie, dont le nom est donné par la deuxième Table d'Abydos.

ATEW . Coiffure sacrée composée de la mitre blanche , de deux plumes d'autruche , de cornes de bélier, d'uræus, et parfois compliquée de quelques autres ornements. Chacun de ces éléments est un hiéroglyphe, car tout est symbole en Égypte : exprime une idée de lumière; est l'emblème de la vérité, l'uræus de la royauté; les cornes de bélier rappellent l'ardeur génératrice, etc.

ATHOR. — Voyez HATHOR.

ATHRIBITES [hieroglyphes]. Nome de la basse Égypte; chef-lieu [hieroglyphes] *Ha-ta-heri-ab*, d'où Athribis; divinités [hieroglyphes] *Har-khent-khat* et [hieroglyphes] *Khouit*, forme d'Hathor (voyez J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 49).

ATHYR. Troisième mois de la première tétraménie, dite de l'inondation; en copte ⲁⲑⲱⲣ, en arabe هتور, en hiéroglyphes [hieroglyphes].

ATI [cartouche]. Roi de la VIe dynastie, qui doit être placé soit entre Ounas et Téta, soit entre Téta et Papi (E. de Rougé, *Les six premières dynasties*, p. 149).

ATOUM ou TOUM. Par opposition à *Ra* (le Soleil levé), Atoum est appelé le *Soleil qui se couche* (*Todtenb.* XV, 43, 45). L'un est le soleil diurne, l'autre le soleil nocturne; c'est ce que dit positivement une stèle d'Abydos dont l'empreinte est conservée au Louvre : « Toum, couché dans la montagne de vie (l'Occident), donne la lumière aux habitants de l'hémisphère inférieur. » Aussi Ra et Toum sont-ils représentés antithétiquement sur les stèles et pyramides funéraires. Cependant Atoum n'est pas un dieu inerte, à ja-

mais disparu; il est le précurseur du soleil levant, il en est la cause et le point de départ; de là le rôle actif de créateur des êtres et des choses que lui donnent les textes (*Todtenb.* xv, 29, 47; xvii, 1; lxxix, 1). Ces subtilités mythologiques qui nous étonnent ont leur explication dans ce fait que la perpétuelle succession des phases solaires est personnifiée par des formes divines qui s'engendrent réciproquement. C'est ainsi que, comme le dit M. Grébaut (*Traduction d'un Hymne à Ammon-Ra*, p. 106) : « *Ra*, le soleil sorti de l'Abyssus, est père de *Toum*, soleil créateur et soleil avant son lever; à son tour Toum donne naissance au soleil levant, *Shou* (Shou, fils de Ra, issu de Toum). »

Atoum est figuré avec une tête humaine coiffée du *pschent*. Il était le dieu de la ville d'Héliopolis (basse Égypte).

Aumône. Les Égyptiens étaient doux et compatissants. Au chapitre cxxv du *Livre des Morts*, le défunt se vante d'avoir « donné du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui était nu. » Deux textes nous permettent de supposer qu'il y avait, dans le palais du roi et dans la demeure des

riches particuliers une salle appelée [hiéroglyphes] *Kha*, dans laquelle on distribuait, d'après des listes dressées d'avance [hiéroglyphes], des aumônes périodiques, quelque chose enfin d'analogue à la sportule romaine. (Voyez papyrus de Leyde, I, 344, pl. vi, l. 7; papyrus Harris, dans Chabas, *Recherches sur la XIIe dynastie*, p. 72.) Sous la XIIe dynastie, le titre [hiéroglyphes] me paraît s'appliquer au fonctionnaire chargé, de la part du roi, de cette répartition bienfaisante.

AUTEL. La forme des autels est [hiéroglyphe] ou [hiéroglyphe]. On y entassait des pains, des vases [hiéroglyphe], des cuisses de bœuf ou d'antilope, des fleurs et des fruits; ils étaient en pierre ou en bois. Sur la stèle C. 11 du Louvre, un Égyptien, parlant de restaurations exécutées dans le temple d'Abydos, dit qu'il a renouvelé les autels des dieux « avec du bois de cèdre. » Les divinités sont souvent représentées assises auprès d'un autel, en face des personnages qui leur adressent leurs adorations. On voit quelquefois des adorateurs tenant en main de petits autels portatifs [hiéroglyphe] chargés d'offrandes.

AUTRUCHE. L'autruche avait une haute valeur à cause de ses œufs, dont on faisait hom-

mage au roi, et de ses plumes, qui constituaient un ornement de coiffure.

Auxiliaires. Ils jouèrent un grand rôle dans la milice égyptienne. Des Nègres, des Libyens, des Sardiniens, des Asiatiques, après avoir combattu l'Égypte, s'enrégimentèrent sous les ordres des pharaons et furent aussi employés à divers travaux de la vie civile. Ils sont désignés, dans le langage hiéroglyphique, par le groupe .

Avaris, ville de la basse Égypte, dont le nom ancien est *Ha-ouar*, d'où le grec Αὔαρις; elle fut le théâtre de la fin de la lutte des Égyptiens contre les envahisseurs asiatiques auxquels on a donné le nom de Pasteurs (voyez ce mot). Avaris, suivant M. Chabas, a été assimilée à tort à Tanis (Sân). C'était une ville maritime qui doit être cherchée aux environs de Péluse, où précisément M. Lepsius a découvert les vastes ruines de Tel-el-Her. Amosis, après deux batailles navales dans le golfe ou sur le canal de Ha-ouar, eut en outre un engagement au nord de la forteresse, s'en empara et en chassa les Pasteurs (Chabas, *Les Pasteurs en*

Égypte, p. 41 et suiv.). Le nom *Ha-ouar* signifie *lieu de la fuite*.

AW, dieu. Lorsque le soleil, après avoir éclairé la terre, descend dans l'hémisphère inférieur, il en parcourt les douze régions, correspondant chacune à une heure de la nuit, monté sur une barque traînée à la cordelle (voyez HÉMISPHÈRE INFÉRIEUR). Ce soleil nocturne porte une tête de bélier, et il est nommé (*chair, matière animale*), parce que, dit Th. Devéria, il est le type des évolutions mystérieuses des substances organiques, entre la mort et le retour à la vie.

B

BABA. C'est un des bourreaux à face bestiale, armés de glaives, qui peuplent l'enfer égyptien, une personnification du mal (voyez *Todtenb.* chap. XVII et XCIII). On l'a rapproché du Βέβων du chapitre XLIX du *Traité d'Isis et d'Osiris*.

BAGUES. On en a recueilli de toutes matières, en or, en argent, en bronze, en fer, en terre émaillée, en quartz, en or incrusté d'émaux. Elles sont simples, doubles ou même triples,

avec un chaton carré; quelquefois elles sont faites d'un simple fil de métal, autour duquel un scarabée forme un chaton tournant. Les sujets gravés soit en creux, soit en relief sur les chatons, sont d'ordinaire empruntés à la religion: figures divines, emblèmes sacrés, têtes d'animaux symboliques. On y trouve aussi des légendes hiéroglyphiques formulant quelque souhait gracieux, quelque devise, ou simplement un nom propre.

Bahbeit (Delta). On y a trouvé les ruines d'un temple en granit, dédié à Hathor par Ptolémée Philadelphe, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Sebennytus. (Voyez Ch. Lenormant, *Musée des antiquités égypt.* p. 47.)

Baï ou Bî. Fonction sacerdotale spéciale au culte d'Apis et qui était héréditaire; on n'en connaît pas la nature. Le mot qui l'exprime dans l'écriture hiéroglyphique est déterminé par un couteau.

Bak-en-khonsou, premier prophète d'Ammon et architecte principal de Thèbes, sous les règnes de Séti Ier et de Ramsès II. Les inscrip-

tions d'une statue consacrée à sa mémoire ont été traduites par Th. Devéria, en 1862.

Bak-en-ran-w . Le Βόκχωρις de Manéthon; prénom ; était fils d'un puissant chef du Delta nommé Tawnekht, qui fut obligé de se soumettre au roi éthiopien Piankhi, mais obtint de lui la conservation de ses domaines et la vie sauve. Bak-en-ran-w hérita de son père une influence assez considérable pour ne pas craindre de secouer le joug éthiopien, et de fonder une dynastie en se proclamant roi indépendant. *Shabaka* (Sabacon) le punit de cette tentative ambitieuse en le faisant brûler vif. Le nom de Bak-en-ran-w était inconnu avant la découverte du Sérapéum.

Bak-en-ran-w, fonctionnaire de Psamétik Ier (xxvie dynastie). Il était grand prêtre (*Sam*) et gouverneur. Son tombeau, dit Tombeau Jumel, est un des plus beaux de Sakkarah. On y admire une longue salle, dont la voûte constellée porte la représentation des heures du jour et de la nuit personnifiées. (Voyez Champollion, *Monuments*, pl. cccc, et Lepsius, *Denkmäler*, III, 259.)

Bakt-ur-nro (hieroglyphes), reine. Elle est l'épouse du roi Amenmésès (fin de la xixe dynastie).

Bâl (hiéroglyphes), (hiéroglyphes), telle est la forme sous laquelle le dieu phénicien (caractères phéniciens) prit rang parmi les dieux égyptiens, à partir de la xixe dynastie. Ainsi que le dieu Soutekh, également emprunté à la mythologie asiatique, il est déterminé par l'animal typhonien. Il paraît, de même que les autres divinités étrangères, Anta, Astarté, Soutekh, symboliser la fureur guerrière.

Balance. Les plateaux de la balance égyptienne étaient attachés par des cordes au fléau, lequel passait à travers une sorte d'anneau à contre-poids. C'est cet anneau qui avertissait de l'équilibre des plateaux.

La balance employée pour la pesée de l'or était un peu différente : les plateaux étaient remplacés par deux bras faisant coude avec le fléau; ces bras se terminaient par des crochets auxquels on suspendait les anneaux ou sacs d'or. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, II, 10; III, 222.)

Balles. On a trouvé des balles de jongleurs,

de joueurs de paume et d'enfants, en peau et en cuir cousus; elles sont remplies avec du son ou avec du jonc tressé en boule. On a également recueilli des balles en bois, à compartiments peints en bleu et en rouge.

Bandelettes. En toile plus ou moins fine, suivant la qualité du mort, elles atteignaient une longueur de plusieurs mètres; elles étaient étroitement enroulées autour de chaque membre, isolément, puis elles enveloppaient le corps entier de leurs méandres, de leurs spirales, de leurs circonvolutions infinies; par l'épaisseur de leur superposition, elles arrivaient à restituer au cadavre la plénitude de formes que lui avait enlevée la dessiccation. Le démaillottement d'une momie est une opération qui demande plusieurs heures; les momies thébaines sont les mieux enveloppées. — Voyez Embaumement.

Bannière. Sorte d'étendard surmonté d'un épervier (oiseau d'Horus). Dans la bannière était inscrite la devise particulière prise par chaque roi à son avénement. Le sens mystique de ces devises, ainsi que des légendes qui les accompagnent, repose toujours sur l'assimila-

tion du pharaon avec le soleil levant, dont Horus est le type; ce sont les véritables anaglyphes dont parle Clément d'Alexandrie, par lesquels les Égyptiens transmettaient *les louanges des rois sous forme de mythes religieux.*

BANQUETTES. La tombe de Ramsès III, à Thèbes, a livré des modèles de banquettes ou canapés sans dossier, dont le coussin était en cuir ou en coton teint de vives couleurs, et le coffre en bois ornementé. (Wilkinson, *Manners and customs*, II, 199.)

BARBE. Nous savions par la Bible, par Hérodote et par Diodore, que les Égyptiens ne portaient pas leur barbe; les monuments nous les montrent toujours soigneusement rasés, et ils imposaient cette habitude à leurs prisonniers. Les dieux seuls et les rois, qui sont les représentants de la divinité, ont le menton orné d'une barbiche postiche, nattée **J**, dont j'ignore le sens religieux, mais le caractère sacré de cet appendice est prouvé par les simulacres de bronze qu'on en a trouvés mêlés à d'autres insignes divins. (Voyez au Louvre, salle des dieux, vitrine G, une barbe en bronze incrusté d'émaux.)

Barbier. L'usage étant général, en Égypte, de se raser les cheveux et la barbe, les barbiers y pullulaient et, en raison de la concurrence, tiraient peu de profit de leur industrie. Un papyrus (Sallier, II) nous donne, à cet égard, quelques détails. « Le barbier rase jusqu'à la nuit. Lorsqu'il se met à manger, alors seulement il se met sur le coude. Il va de pâté de maisons en pâté de maisons pour chercher les pratiques ; il se rompt les bras pour remplir son ventre, comme les abeilles mangent de leurs travaux. » (Traduction de M. Maspero.)

Bari. Hérodote et Diodore nous disent que *Βᾶρις* est le nom d'un bateau (*πλοῖον*) égyptien. C'est l'exacte transcription du mot *bari*, en copte Ⲃⲁⲣⲓ, barque, bateau.

Barques sacrées. « Les barques sacrées étaient promenées à certains anniversaires. Chaque temple avait plusieurs de ces barques qui étaient le plus souvent en bois précieux, et parfois même en argent ou en or. Au centre s'élevait une petite chapelle ou *naos*, dans laquelle était enfermée une image de divinité, qu'on recouvrait d'un voile. A la proue et à la

poupe étaient disposés des emblèmes divins, richement travaillés. Dans les processions publiques, le plancher qui supportait ces barques était porté sur les épaules des prêtres. » (Mariette, *Catal. du musée de Boulaq*, p. 13.) On lit dans la salle hypostyle de Karnak cette description d'une barque dédiée par Séti Ier à Ammon-Ra : « Elle était garnie d'or étranger, éclatante de pierres précieuses, ornée de lapis. Une image de Ra était placée à l'avant. Elle illuminait le fleuve par sa splendeur, comme un lever de soleil... On l'acclamait sur son passage lorsqu'elle remontait vers Thèbes. » D'autres barques sacrées sont figurées à Karnak; l'une d'elles n'a pas moins de quarante pieds de long. (Voyez Champollion, *Notices* publiées, II, 50 et 126.)

M. Mariette a découvert, dans le cercueil de la reine Aah-hotep, une barque en or massif qu'il décrit ainsi : « Portée sur un chariot à roues de bronze, sa forme rappelle celle des caïks de Constantinople et des gondoles de Venise. Les rameurs sont en argent massif. Au centre se tient assis un petit personnage armé d'une hache et d'un bâton recourbé. A l'arrière est le timonier, qui dirige la barque au moyen d'un gouvernail; à l'avant un chanteur, debout, règle la

cadence des rameurs. » Cette barque était un symbole destiné à rappeler les voyages par eau que devait effectuer la défunte dans l'autre monde. — Voyez Bateaux.

Basalte. Le basalte était peu abondant en Égypte. On ne le voit guère utilisé qu'à la xxvie dynastie. L'art saïte a su triompher du grain serré de cette roche et y graver des hiéroglyphes d'une merveilleuse finesse. (Voir au Louvre le sarcophage de Taho, D, 9.)

Bashmourique. Dialecte copte. Il n'y a pas bien longtemps qu'on a reconnu l'existence de ce dialecte, et l'on ne sait pas encore au juste quels étaient les hommes qui le parlaient. Peyron pensait qu'il fut en usage dans l'Égypte moyenne, et, d'après M. Mariette, c'est le patois corrompu et mélangé de beaucoup de mots étrangers que parlaient les tribus non égyptiennes d'origine, campées, depuis un temps immémorial, dans la partie septentrionale de l'Égypte. « Les Bashmourites des historiens arabes, dit-il, sont, de toute évidence, ceux que les Égyptiens des époques pharaoniques appelaient les *Pi-shemer,* c'est-à-dire, en terme général, les étrangers. C'est

d'eux que descendaient les Malakin, qui occupent encore aujourd'hui une partie du Delta. » (*Mélanges d'archéol. égypt.* I, 93.)

Les particularités du dialecte ou patois bashmourique sont la mutation des consonnes ⲣ en ⲗ, ϥ en ⲃ, et la mutation des voyelles ⲟ, ⲉ en ⲁ; ⲁ, ⲉ en ⲏ.

Bast, déesse à tête de chatte, adorée dans le nome de la basse Égypte appelé, d'après elle, *Bubastites*. Elle est représentée vêtue d'une robe collante et tenant de la main droite un sistre, de la main gauche une égide; un seau d'eau lustrale est passé à son bras. Elle est aussi figurée dans le même costume avec une tête humaine coiffée d'une perruque à boucles carrées. Des pendeloques en or ornent parfois ses oreilles de chatte. Quelquefois elle tient de la main gauche, en même temps que l'égide, des statuettes de *Nowré-Toum* et d'*Harpocrate*.

Bast est une forme adoucie de la déesse solaire Sekhet. Sekhet personnifie les ardeurs redoutables de l'astre, Bast en représente probablement la chaleur bienfaisante; elle porte, sur une statuette du Louvre, le titre de *végétation des deux pays*.

BASTONNADE. Les monuments nous montrent la bastonnade administrée à des hommes et à des enfants étendus à terre, et tenus par les pieds et les mains. On voit des ouvriers stimulés à coup de bâton et même une femme qui, agenouillée, est fustigée sur le dos par la main d'un homme (Wilkinson, *Manners*, II, 41). Il est triste à dire, pour la procédure égyptienne, que ce traitement était infligé non-seulement aux coupables, mais aux inculpés et même aux témoins. Un papyrus judiciaire dit positivement (*Zeitschr. für ägypt. spr.* 1874, p. 62) que « un voleur fut *interrogé à coups de bâton* : la bastonnade lui fut donnée sur les pieds et sur les mains. »

BATAILLES. Les ruines de Thèbes nous ont livré divers tableaux de batailles sculptés sur les murailles des temples. On y voit le pharaon haranguant ses soldats, la distribution des armes, le défilé des troupes, la mêlée, l'attaque des forteresses, les chevaux du roi foulant aux pieds les ennemis vaincus, le dénombrement du butin et des mains coupées. On a aussi des représentations de combats sur mer : la flotte égyptienne, manœuvrant à la voile et à l'aviron, est aux prises avec la flotte ennemie; les navires s'a-

bordent, les flèches volent, des hommes, frappés à mort, tombent à la mer. Un grand mouvement anime ces scènes, où la naïveté de l'exécution est compensée par la variété, l'esprit et la vérité des détails.

Bateaux. La navigation sur le Nil se faisait à la voile pour remonter le fleuve, à la rame pour le descendre. Diverses sortes de bateaux étaient employés : de minces esquifs en écorce de papyrus reliée par des cordes, et qu'un seul homme manœuvrait avec une pagaie; des barques munies d'un filet pour la pêche ; des bateaux à voile carrée fixée à deux vergues , avec mât simple ou double; des bateaux à voiles et à bancs de rameurs; des bateaux de transport sans mâts ni voiles, mais munis d'une vaste cabine pour recevoir le bétail et les marchandises. La cabine était placée au centre de la barque, et non à l'extrémité comme dans les canges actuelles; elle était ornée de riches peintures pour les bateaux de plaisance. Les vaisseaux de guerre étaient munis, à l'avant et à l'arrière, d'une plate-forme, sur laquelle se postaient les archers pour décocher leurs traits, et les rameurs étaient protégés par un plat-bord.

BÂTONNISTES. On remarque, dans le grand ouvrage de Rosellini, une lutte de bâtonnistes. La main qui tient le bâton est armée d'une garde en coquille, et ils parent les coups du bras gauche, que protége une plaquette de bois retenue par des courroies.

BATTAGE. Le battage du blé était opéré par des bœufs qui, en le foulant aux pieds, faisaient jaillir le grain de l'épi.

BEBI [hiéroglyphes], roi de la IIe dynastie, dont le nom est donné par la Table de Sakkarah.

BÉGHÉ (Île de), nom antique [hiéroglyphes]. Île voisine de Philæ, où sont les ruines d'un temple ptolémaïque consacré à Noum et à Hathor, mais qui n'est que la restauration d'un édifice de la XVIIIe dynastie.

BEHNI [hiéroglyphes], nom antique d'une ville de Nubie, où Thouthmès III éleva au soleil un temple en briques.

BEIT-OUALLY (Nubie). Un petit temple creusé dans le roc y a été dédié à Ammon-

Ra et à Noum par Ramsès II; les inscriptions qui y sont gravées relatent les conquêtes de ce pharaon. (Voyez les *Monuments* de Champollion.)

Bélier. Le bélier, symbole d'ardeur, était consacré au dieu thébain Ammon, dans sa forme de *Noum* (Chnouphis). C'est en l'honneur de ce dieu que fut faite l'avenue de béliers monolithes qui reliait, à Thèbes, les édifices de Louqsor à ceux de Karnak.

Le bélier, comme signe syllabique, avait la valeur *ba*.

Beni-hassan (moyenne Egypte). Les magnifiques peintures de Beni-Hassan, vues et décrites pour la première fois par Champollion (sixième lettre écrite d'Égypte), sont célèbres dans la science. Elles remontent à la XIIe dynastie et sont consacrées à la mémoire d'un haut fonctionnaire d'Ousertesen Ier, nommé Noumhotep. On y trouve des renseignements inappréciables sur les mœurs égyptiennes. Presque toutes les scènes de la vie y sont représentées en une série de tableaux enrichis de légendes explicatives. (Voyez les *Monuments* de Champollion et de Rosellini.) C'est à Beni-Hassan que se trouvent les

colonnes épaisses, cannelées et sans base, auxquelles a été donnée la dénomination de *protodoriques*. — Voyez COLONNES.

BENNOU (vanneau) 𓅣, oiseau consacré à Osiris et emblème de résurrection. « Le Bennou, dont la présence à Héliopolis symbolisait le retour d'Osiris à la lumière, paraît avoir été le type de la fable gréco-égyptienne du phénix. M. Brugsch a fait voir que le Bennou était aussi un des noms sacrés de la planète *Vénus*. Cet astre, par ses apparitions successives, au soir et au matin, était une excellente expression des périodes de renouvellement. » (E. de Rougé, *Études sur le rituel funéraire*, p. 46.) Voyez *Todtenb.* chap. XIII, 1 ; XVIII, 10.

BÉRÉNICE (𓂋𓈖𓇋𓇋𓎡𓏏). Trois reines de la dynastie ptolémaïque ont porté ce nom : 1° l'épouse de Soter Ier; 2° celle d'Évergète Ier; 3° celle de Philométor III.

BÈS 𓃀𓋴𓁥, dieu d'origine non égyptienne et dont les attributions sont complexes. Un texte dit qu'il provient d'Arabie, non qu'il en soit originaire, mais c'est par là qu'il est arrivé en

Égypte. Le *Livre des Morts* l'identifie avec Set, et c'est à ce titre qu'il figure sur les cippes d'Horus. On l'a rapproché du type archaïque de la Gorgone ailée et de la forme féminine du dieu indou Civa. D'autre part, il est associé à des idées de danse et paraît constamment dans l'ornementation des objets de toilette à l'usage des dames égyptiennes; on lui reconnaît enfin un caractère de dieu guerrier. Son aspect est à la fois monstrueux et grotesque : yeux à fleur de tête, langue pendante, jambes écartées. Il est vêtu d'une peau de lion et coiffé d'un bouquet de plumes ou de palmes. (Voyez l'armoire E de la salle des dieux, au Louvre.)

Beset. — Voyez Bast.

Bî. — Voyez Bai.

Biban-el-molouk (Thèbes). Vallée étroite, inculte et inhabitée, où sont situés les tombeaux des rois, creusés des deux côtés dans le versant de la montagne libyque. Cette vallée s'ouvre auprès du village de Gournah et se termine par deux embranchements, dont le premier descend vers l'ouest et le second vers le sud. C'est dans

le premier embranchement que se trouve le tombeau d'Aménophis III. (Voyez *Description de l'Égypte, Antiquités*, II, pl. 77.)

BIBLIOTHÈQUE. Une chambre du temple de Dendérah est nommée [hiéroglyphe], *bibliothèque;* sur la porte est gravée la palette des scribes [hiéroglyphe]. Cette salle contient un catalogue des manuscrits qu'elle renfermait, lesquels étaient écrits sur peau et serrés dans des coffres. Voici quelques-uns des titres de ces ouvrages à l'usage de la classe sacerdotale :

Liste de ce qu'il y a dans le temple.

Livre de conduite du temple.

Liste des attachés au temple.

Protection du roi dans sa demeure.

Chapitre pour détourner le *mauvais œil.*

Instructions pour les processions d'Horus autour de son temple.

Protection d'une contrée, d'une ville, d'une maison, d'un tombeau. (Le sens du mot [hiéroglyphe], que je rends par *protection*, pourrait se traduire par *bénédiction.*)

Formules pour la chasse des bêtes féroces, des reptiles; pour les offrandes, etc. (Voyez Brugsch, *Zeitschr. für ägypt. sprache*, 1871, 43.)

C'est la déesse *Sawekh* qui présidait aux bibliothèques.

Bière. On donne ce nom à la boisson [hiéroglyphes], *haq*, que les Égyptiens fabriquaient avec du froment et de l'orge. C'était un breuvage enivrant dont un scribe recommandait à son élève de ne pas abuser (pap. Anastasi, IV). Le *haq* était employé en médecine.

Bijoux. — Voyez Boucles d'oreilles, Colliers, Bagues, Sceaux, Bracelets. — Divers amulettes en or et en argent étaient portés comme bijoux; ce sont des égides, des figurines de divinités munies d'une bélière, des étuis renfermant de petits papyrus magiques. Les vitrines du Musée du Louvre sont très-riches en parures. On y remarque des chaînes d'or travaillées en lacet, d'une souplesse remarquable, de charmantes figurations d'éperviers, ornées de plaquettes de pierres fines serties dans des cloisons d'or, des pendeloques en pierre dure habilement travaillées. (Salle civile, vitrines P, Q, R.)

La découverte du Sérapéum et la trouvaille du cercueil de la reine Aah-hotep nous ont livré d'admirables spécimens de l'orfévrerie égyptienne au commencement de la xviii[e] dynastie et sous la xix[e]. Parmi les bijoux accompagnant la momie d'Aah-hotep et conservés à Boulaq, il faut citer :

une hache en or incrustée de pierres fines, une barque en or massif, avec ses rameurs en argent, un bracelet en or avec figures sur fond de lapis, une chaîne d'or de plus de deux mètres, à laquelle était suspendu un scarabée d'or incrusté de lapis et admirablement travaillé, un magnifique pectoral et des bracelets en or incrustés de pierres dures. Les bijoux du Sérapéum sont exposés au Louvre, dans la salle historique, vitrines H et I, et décrits dans mon catalogue.

BÎ-N-NOUTER . Le *Βίνωθρις* de Manéthon. Roi de la deuxième dynastie, il introduisit le culte du Bouc de Mendès. — Voyez MENDÈS.

BLÉ. Les moissonneurs le coupaient un peu au-dessous de l'épi ; on le transportait sur l'aire, à dos d'âne, dans des mannes ou dans des filets pendus à une barre transversale que deux hommes portaient sur l'épaule. Après avoir été dépiqué par des bœufs et vanné au moyen de petites écopes en bois, le blé était monté au grenier par mesures, dont prenait note un scribe surveillé par un intendant.

Le blé antique offrait les mêmes variétés que

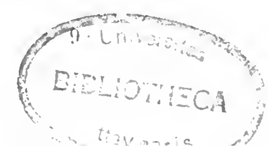
celui qui se récolte actuellement en Égypte. Tout ce qui a été dit sur la germination des grains recueillis dans les hypogées est absolument faux; tous les essais tentés dans les conditions voulues de sincérité scientifique ont avorté. Ce blé, semé dans la terre humide, s'amollit, s'enfle, se décompose et, au bout de neuf jours, est entièrement détruit.

Bocchoris. — Voyez Bak-en-ran-w.

Bois. Le bois était rare en Égypte. A l'exception du palmier, du sycomore, du tamaris et de l'acacia, peu d'arbres pouvaient fournir aux charpentiers et aux ébénistes les matériaux dont ils avaient besoin et dont ils s'approvisionnaient en Asie. — Voyez Arbres.

Boissons. — Voyez Bière et Vin.

Boîtes. Quantité de petites boîtes dans lesquelles la coquetterie égyptienne serrait cosmétiques, onguents, aromates et menus objets de toilette, nous offrent de charmants échantillons de l'ébénisterie antique. Ces coffrets, soit ouverts, soit munis d'un couvercle horizontalement



mobile autour d'une mince cheville, affectent des formes variées. Tantôt c'est un cartouche royal () que semble soutenir, à fleur d'eau, une svelte nageuse aux bras gracieusement rapprochés, ou que supportent les larges épaules du dieu Bès, ou au pied duquel une gazelle est accroupie; tantôt c'est une pintade, dont les ailes s'écartent ou se rapprochent pour ouvrir ou fermer la boîte. D'autres coffrets, de plus grandes dimensions, dont le couvercle est convexe, sont divisés en compartiments qui contenaient sans doute des peignes et des miroirs. Quelques boîtes étaient en ivoire habilement sculpté.

Boîtes de momies. — Voyez Cercueils.

Bouc de Mendès. — Voyez Mendès.

Bouche. L'homme accroupi portant la main à la bouche est le déterminatif des mots relatifs à la parole, au sentiment, au goût, à la nourriture. Ce geste, qui est aussi celui de l'enfance, comportait, pour les Égyptiens, une attitude d'humilité, comme le témoigne la phrase suivante du papyrus Sallier, II : « Quand le

maître de la maison est chez lui, assieds-toi, *la main à ta bouche*, comme fait celui qui a quelque chose à implorer de toi. »

Bouchers. Les bouchers liaient par les pieds l'animal qu'ils voulaient immoler, l'étendaient à terre, sur le dos, et après avoir repassé leur couteau de la forme — ou \ sur un aiguisoir en acier, ils égorgeaient la victime et la dépeçaient. Le sang était recueilli dans des vases. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, II, 375.)

Boucle de ceinture. — Voyez Ta.

Bouclier. En voici la forme . Il était couvert de cuir de bœuf, le poil en dehors, cerclé de métal et cloué; l'intérieur en était probablement en osier ou en bois, comme celui des Grecs et des Romains. A l'aide d'une courroie, on pouvait le fixer sur l'épaule, et une attache intérieure permettait de le passer au bras gauche tandis que la main droite tenait le glaive ou la lance. Des boucliers à poignée placée au centre offraient à la main une prise facile et devaient se manier avec rapidité. On connaît d'immenses boucliers pointus au sommet qui sont sans doute

ceux qu'un texte appelle *boucliers de genou* (hiéroglyphes) (Greene, *Fouilles*, III, 37). Les soldats du roi éthiopien Piankhi se servaient d'un bouclier circulaire ou rondache.

BOUDJAOU (cartouche), roi de la IIe dynastie, le Βοητός de Manéthon.

BOUTO, la déesse du Nord. — Voyez OUADJ.

BOUTO, capitale du nome Phthenecotes (basse Égypte). *Bouto* est la transcription de l'égyptien (hiéroglyphes) *p-oudj* (demeure de la déesse Ouadj).

BRACELETS. Les Égyptiens en faisaient en ivoire, en bronze, en porcelaine, en argent et en or. Deux bracelets en or de la collection du Louvre présentent un lion et un griffon accroupis dans des touffes de lotus. D'autres bracelets étaient formés de grains de lapis alternant avec des grains d'or ou de quartz rouge montés sur des fils d'or. Quelques-uns étaient ornés de plaquettes en pâte de verre serties dans des cloisons d'or. Parmi les bijoux qui accompagnaient la momie de la reine Aah-hotep, on remarque deux bracelets d'or incrustés de pierres dures,

dont l'un a la forme d'un épervier aux ailes éployées, et dont l'autre est formé d'une large torsade que supporte le cartouche d'Ahmès flanqué de deux sphinx; la partie inférieure de ce dernier joyau est munie d'un appendice, également orné d'incrustations, qui était destiné à l'empêcher de tourner sur le bras.

Bretelles de momies. Les étoles, ou bretelles en cuir gaufré, se rencontrent dans les sépultures de la XXIe et de la XXIIe dynastie, placées au milieu des bandelettes, sur la poitrine des momies. Le couvercle des boîtes de momies en porte souvent la figuration; on les y voit croisées sur la poitrine ou formant, sous l'apparence de rubans flottants, l'appendice d'un pectoral encadrant quelque représentation religieuse dont le scarabée est le centre.

Les étoles sont en relation évidente avec Khem, le dieu de la génération, puisque les scènes qui y sont empreintes sont toujours des scènes d'adoration ou d'offrandes dont ce dieu est l'objet. (Voyez Louvre, salle historique, vitrine R.)

Brique. La brique crue, d'un usage com-

mode, rapide et économique, était employée dans toute l'Égypte. On en formait les enceintes des temples, les clôtures des jardins et des greniers, et des fortifications. En raison de l'énorme consommation qui s'en faisait, le moulage de la brique exigeait un grand nombre de bras et fut imposé non-seulement, comme on le voit dans la Bible, aux Hébreux, mais à tous les captifs en général. Une peinture de Thèbes, bien antérieure à l'époque de Moïse, nous montre des prisonniers asiatiques qui pétrissent la terre et en forment des briques pour la construction d'un temple d'Ammon. Ce verset de l'*Exode* (v, 8) «Vous exigerez d'eux (les Hébreux) la même quantité de briques qu'ils rendaient auparavant, sans en rien diminuer,» est confirmé par un papyrus (Anastasi, III, 3 v°) qui nous fait bien voir qu'en effet une *tâche quotidienne* était exigée des malheureux mouleurs de briques, et, conformément au récit biblique, on a constaté dans la brique antique un mélange de paille et d'argile.

Bronze. L'habileté des Égyptiens dans la combinaison des métaux est abondamment prouvée par les vases, miroirs et récipients de

bronze découverts à Thèbes et en d'autres parties de l'Égypte. Ils savaient en varier l'alliage et donner aux lames de poignard un certain degré d'élasticité, obtenu peut-être par une façon particulière de marteler le métal. Malheureusement, les tombes de Beni-Hassan, de Thèbes et des pyramides ne nous fournissent aucun renseignement sur leurs procédés, et nous ignorons à quelle époque ils commencèrent à employer le bronze. Toutefois, on ne connaît pas de statuettes de ce métal antérieures à la xviiie dynastie.

Bubastites, nome de la basse Égypte , chef-lieu , *Pi-Beset* (demeure de la déesse Beset, ou Bast), en copte ⲡⲟⲩⲃⲁⲥϯ, *Bubastis*, aujourd'hui *Tell-Bastah*. (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 48.)

Bubastites (Rois), rois de la xxiie dynastie, dont le siége officiel était à Bubastis.

Busirites, nome de la basse Égypte , chef-lieu , *Pa-osiri-neb-Tatou* (la demeure d'Osiris, seigneur de Tatou). *Pa-Osiri* a donné le copte ⲡⲟⲩⲥⲓⲣⲓ, le grec *Bousiris* et

l'arabe *Boussir.* Les textes égyptiens montrent que tout le culte de ce nome se rapportait à Osiris. (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 54.)

C

CABASITES. Nome de la basse Egypte, dont le nom antique est inconnu. Horus y était honoré. (Voyez J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 65.)

CACHETS. — Voyez SCEAUX.

CADAVRE. Le cadavre embaumé selon les prescriptions liturgiques, et sauvegardé par les prières et représentations religieuses de son double cercueil, était, dans la croyance égyptienne, à l'abri de la décomposition. Le mort dit au chapitre CLIV du *Todtenbuch* : « J'arrive ayant fait embaumer mes chairs. Mon corps ne se dissoudra pas. Je suis complet comme mon père Osiris. » Il fallait que l'âme retrouvât, le jour de la résurrection, le corps tel qu'il était sur terre. De là le soin apporté à la momification et les précautions prises par les Égyptiens pour la conservation de leur dépouille mortelle.

Cadenas. Les Égyptiens avaient des cadenas en forme d'animaux semblables à ceux qui, encore aujourd'hui, sont en usage en Perse. (Voyez Brugsch, *Zeitschr.* 1863, p. 41.) Pour les cadenas en forme de quadrupèdes (lion ou cheval), la queue de l'animal servait de pièce de fermeture; une clef la détachait en pinçant un ressort intérieur. Le Musée du Louvre possède un cadenas en forme de poisson, dans la tête duquel entrait la pièce de fermeture, et qui s'ouvrait à l'aide d'une clef fourchue.

Caisses de momies. — Voyez Cercueils.

Calcaire. Beaucoup de monuments de la basse Égypte, presque toutes les stèles et un grand nombre de statues de l'ancien empire sont en pierre calcaire; ces dernières, qui sont souvent d'un fort beau style, étaient peintes (voyez au Louvre le palier de l'escalier du Musée égyptien). Cette pierre, facile à travailler et d'un emploi moins dispendieux que le granit et le basalte, a été aussi utilisée pour sculpter des bas-reliefs, tailler des tables d'offrandes et creuser des sarcophages.

Calendrier. — Voyez Année, Mois, Jour et

DÉCRET DE CANOPE. — Le Louvre possède un fragment de granit d'assez basse époque, qui est une sorte de calendrier où sont représentées, sous forme d'éperviers à tête humaine voguant dans une barque, les trente-six décades de l'année égyptienne; malheureusement ce morceau est incomplet. Des monuments auxquels on a donné le nom de calendriers sont des listes des fêtes célébrées dans l'année, comme les calendriers de Médinet-Abou (Greene, *Fouilles*, pl. IV, V), d'Éléphantine (Lepsius, *Denkm.* III, *c-f*), d'Edfou; comme ceux de Denderah, qui donnent les jours de fêtes d'Hathor et d'Horus, et les jours consacrés au deuil d'Osiris; ou des listes de jours fastes et néfastes, comme le papyrus Sallier IV, traduit par M. Chabas. (Voyez aussi Birch, *On an egypt. calendar of Philipp Aridæus.*) M. Brugsch a publié, en 1864, un ouvrage important intitulé : *Matériaux pour servir à la reconstruction du calendrier des anciens Égyptiens.*

CAMBYSE (cartouche), *Kambat;* prénom : (cartouche), premier roi de la dynastie persane. On sait, par l'inscription d'une statuette du Vatican, dont la traduction est due à M. E. de

Rougé, que Cambyse, après avoir conquis l'Égypte, se fit initier aux mystères de Neit, déesse de Saïs, témoignant ainsi de son respect pour les institutions religieuses du peuple qu'il venait de soumettre. Le texte parle d'« une grande calamité qui affligea le pays entier. » On a cru voir, dans cette phrase assez vague, une allusion aux dévastations qui suivirent les fêtes célébrées à Memphis pour la naissance d'Apis, lorsque Cambyse s'imagina que les Égyptiens se réjouissaient des pertes énormes qu'il avait éprouvées en Éthiopie. Cela est probable, mais non certain. Une stèle du Sérapéum est l'épitaphe d'un Apis mort l'an IV de Darius I[er]; il n'est pas impossible que ce taureau soit celui que Cambyse blessa dans sa fureur.

CAMÉES. Je ne connais pas de camées d'époque pharaonique. Il y au Louvre (Salle civile, P) un fragment de camée de pierre dure à deux couches, l'une jaunâtre et l'autre blanche. Il représentait une déesse ou une reine vêtue d'une tunique et assise sur un trône; le haut du corps manque. Cette figure est accompagnée de représentations mythologiques dans le style des bas temps. C'est un beau travail gréco-égyptien.

CAMP. « Une palissade en formait l'enceinte; un peloton de fantassins en gardait l'entrée; la tente du roi ou du chef était au point opposé à l'entrée; de petites tentes, destinées aux officiers principaux, étaient dressées près de la première; le lion apprivoisé du roi était tout auprès, accroupi, les deux pattes de devant liées ensemble, et surveillé par un gardien armé d'un long bâton. Les chevaux et les ânes sans harnais étaient symétriquement rangés du côté de l'entrée; les fourrages leur étaient distribués, soit à terre, soit dans des mangeoires; les chars, en files régulières, étaient dans la partie opposée. Dans les intervalles libres on plaçait les bagages et les harnais, ceux des chevaux pour les atteler aux chars; ceux des ânes, comme pour des bêtes de charge, consistaient en un bât auquel sont attachés deux paniers ou autres ustensiles propres au transport des vivres et des liquides.

« Sur la droite du camp étaient les hommes valides se livrant aux exercices ou aux amusements que conseillait la règle ou le loisir; les recrues sont instruites dans les manœuvres; les anciens jouent, joûtent ou se querellent; plus loin, l'ordonnance militaire est mise à exécution, et un insubordonné subit la peine à laquelle il

a été condamné; des officiers en char ou à pied inspectent partout et donnent des ordres qui sont écoutés et exécutés.

« Sur la gauche du camp étaient les hôpitaux et les ambulances, les chevaux et les ânes malades y étaient réunis; des vétérinaires les soignaient et les pansaient; enfin on voit, à l'angle droit de ce même côté, les soldats malades, auxquels l'infirmier administre une potion. Les exercices des chars et les manœuvres des corps de fantassins se passaient autour de la palissade, en dehors du camp. » (Champollion-Figeac, *l'Égypte ancienne*, p. 149.)

Canaux. Les branches du Nil étaient autrefois, comme aujourd'hui, reliées par un grand nombre de canaux qui sillonnaient le Delta et y répandaient la fertilité. M. Brugsch a retrouvé le nom antique de quelques-uns de ces canaux, nom d'ordinaire annoncé par le groupe hiéroglyphique [hiéroglyphe] ou [hiéroglyphe], *l'eau*. (Voyez Brugsch, *Géog.* I, 89, 166, 196.)

Canéphore, porte-corbeille [hiéroglyphes]. Titre d'époque ptolémaïque donné à certaines prêtresses. (Voyez *Décret de Canope*, l. 2 du texte

grec et du texte égyptien.) Il est fréquent dans les contrats démotiques. A Alexandrie, le culte voué à la reine Arsinoë Philadelphe était desservi chaque année par une nouvelle canéphore.

CANNES. Les cannes égyptiennes n'avaient pas moins de cinq pieds de haut; on les tenait ainsi . Parfois terminées en forme de fleur ou munies d'un pommeau, le plus souvent tout unies, elles étaient d'ordinaire en acacia et ornées du nom de leur possesseur, comme celles des chefs de tribu d'Israël. Elles étaient aussi un insigne de commandement et de distinction.

CANON. M. Ch. Blanc (*Grammaire des arts et du dessin*) regarde le doigt médius comme l'unité de mesure du canon de proportions de la statuaire égyptienne; il correspondait à la dix-neuvième partie de la hauteur totale du corps. « L'adoption d'un modèle fixe, d'un *canon*, doit remonter aux premières dynasties. Le quadrillé rouge qui se voit sur un tombeau inachevé de Memphis semble en être la preuve, mais, à cette époque reculée, les règles du canon avaient moins de précision; elles laissaient à l'artiste un peu de liberté. Ce n'est qu'à partir du moyen

empire qu'elles deviennent de plus en plus étroites. On appliquait ces règles sur des statues-modèles (le Louvre en possède plusieurs). On y traçait des lignes horizontales et verticales, se coupant à angle droit et formant un quadrillé. Le côté de chaque petit carré correspondait à l'unité de mesure. » (Comte du Barry de Merval, *Études sur l'architecture égypt.* p. 284.) Voyez Prisse d'Avennes, *Histoire de l'art égypt.* 6e livraison.

Canope, ville de la basse Égypte, aujourd'hui *Aboukir*, nom antique , *Paguat.*

Canope (Décret de), stèle découverte, en 1866, dans les ruines de Sân et contenant un long texte grec, traduit en langues hiéroglyphique et démotique. L'intégrité de ces trois inscriptions en fait un monument hors ligne qui eût rendu d'incalculables services, s'il eût été découvert cinquante ans plus tôt. Quels miracles n'eût pas accomplis le génie de Champollion, armé d'un pareil levier!

C'est un décret rendu dans la ville de Canope, l'an IX de Ptolémée III, Évergète I, prescrivant des honneurs à rendre au roi, à la reine et à

une fille qu'ils avaient perdue, et, de plus, décidant une réforme du calendrier. Il y est dit : « Pour que les saisons se succèdent d'après une règle absolue, et conformément à l'ordre du monde, et pour qu'il n'arrive pas que des panégyries célébrées en hiver tombent en été, par suite du changement d'un jour tous les quatre ans dans le lever de l'astre (Sothis), ni que d'autres panégyries célébrées en été tombent plus tard en hiver, comme cela s'est déjà vu et comme cela vient d'arriver, désormais l'année demeurant composée de 360 jours, plus les 5 jours additionnels, un jour, consacré à la fête des dieux Évergètes, sera intercalé tous les quatre ans entre les cinq jours *épagomènes* et le nouvel an. » Cette intercalation devait avoir pour effet de maintenir le lever de Sothis au 1er Payni et de fixer l'année dans la position qu'elle occupait à cette date du règne d'Évergète. (Voyez Lepsius, *Das bilingue Dekret von Kanopus;* Reinisch und Roesler, *Die zweischprachige Inschrift von Tanis;* Birch, *On the trilingual inscription at San;* P. Pierret, *Glossaire égyptien-grec du Décret de Canope.*)

Canope, dieu. Russin (lib. II, Ecl. hist.

cap. 26) le décrit ainsi : «Pedibus exiguis, attracto collo, ventre tumido *in modum hydriæ* cum dorso æqualiter tereti.» Ce portrait répond à peu près à un dieu à tête humaine, qui paraît coiffé de l'*atew* et dont le corps prend la forme du vase . Sur la panse de ce vase, une figurine du Louvre offre un scarabée ailé en relief.

CANOPES. On a nommé ainsi, probablement parce qu'ils rappellent l'image du dieu Canope, les vases funéraires que l'on trouve groupés par quatre dans les tombeaux, auprès des momies, ou enfermés dans des coffrets spéciaux. Ils contenaient les viscères, embaumés à part et placés sous la protection des quatre génies, Amset, Hapi, Duaumautew et Kebhsennouw, dont leurs couvercles reproduisent les têtes emblématiques. Ces vases sont, d'ordinaire, en terre cuite, en pierre calcaire, en albâtre, et quelquefois, mais plus rarement, en bois peint, comme ceux qui sont exposés sur une table, au milieu de la salle funéraire du Louvre. Les viscères de l'homme sont personnifiés par les quatre génies, mais les vases canopes sont particulièrement mis sous la protection des déesses Isis, Nephthys, Neith et Selk.

CARDINAUX (POINTS). Le couvercle du sarcophage en bois de la prêtresse *Ta-shep-n-Khons* (Musée du Louvre, 1[er] étage) offre la représentation suivante : au-dessous de la déesse du ciel, Nout, courbée en voûte, un homme étendu sur le dos figure la terre; auprès de ce personnage, deux femmes sont debout. L'une étend un bras vers le pubis de Nout, d'où sort le disque solaire, et l'autre bras dans la direction opposée. Une légende indique que c'est l'*Est* et l'*Ouest*. L'autre femme étend les bras du côté gauche et du côté droit de la déesse, et la légende dit que c'est le *Sud* et le *Nord*. Entre les deux femmes on lit les mots , *les quatre points du ciel*, qui résument et expliquent le tableau. — Voyez ORIENTATION.

CARICATURES. Les caricatures que nous connaissons par des papyrus de Turin et de Londres tournent en dérision la religion et la royauté. Ce sont des parodies de scènes d'offrandes funéraires dans lesquelles un âne est substitué à Osiris et un chat ou un rat au défunt; des scènes de la vie royale, où le rôle du pharaon est joué par un lion et celui des favorites par des gazelles; les princes du sang sont figurés par un troupeau

d'oies, plaisanterie appréciable pour nous, qui savons aujourd'hui que égale *fils* en langue égyptienne. Quelques parties ont une allure érotique telle, qu'il est impossible d'en donner même un aperçu. (Voyez Th. Devéria, dans *Le Comique et la Caricature dans l'antiquité*, par Champfleury.)

Carquois. Attaché par une courroie, il pendait sur la poitrine, afin que l'archer eût les flèches bien à portée de la main. Il était parfois muni d'un couvercle plus ou moins ornementé. Au char royal, deux carquois étaient accrochés diagonalement et en sens contraire; l'un renfermait des javelines, et l'autre des flèches.

Cartonnages. On donne le nom impropre de *cartonnages* à des superpositions de toiles, collées et recouvertes de peinture appliquée sur du stuc. Ces toiles, découpées à jour, représentent des disques ailés, des déesses étendant leurs ailes, des symboles religieux; on les plaçait sur la poitrine de la momie.

Cartouche. Le sceau (voyez ce mot) est un emblème naturel de reproduction, de renou-

vellement et d'éternité. C'est pourquoi les pharaons, toujours soucieux d'immortalité, avaient choisi le sceau pour inscrire leur nom propre. L'enroulement elliptique appelé *cartouche*, dans lequel sont insérés les noms royaux, n'est autre chose qu'un sceau plus ou moins allongé. Horapollon y voyait l'image du serpent qui se mord la queue, autre symbole d'éternité. On distingue deux cartouches : 1° le cartouche prénom, qui exprime toujours une assimilation du roi au soleil; c'est le nom divin; il est précédé du groupe signifiant *roi du midi et du nord*, qui, d'après M. Grébaut (*Hymne à Ammon*, p. 173), est un titre du dieu qui divise l'univers en partie australe et en partie boréale également vivifiées par ses rayons; 2° le cartouche nom propre, que précèdent les mots *fils du soleil;* c'est le nom du roi considéré comme un Horus régnant sur terre. Tout pharaon était un véritable dieu descendu parmi les hommes; or, le dieu égyptien est doué de la faculté de s'engendrer lui-même, d'être à la fois père et fils (voyez DIVINITÉ). C'est ce qu'exprime, selon moi, le double cartouche dont l'usage paraît remonter à la ve dynastie.

CASATI (*papyrus*). — Voyez PAPYRUS.

CASQUE. Le casque de guerre porté par les rois était couvert d'une peau de panthère et orné de l'uræus; il était parfois accompagné d'un large ruban retombant sur l'épaule. On le nommait *khepersh*, et, aux basses époques, *khepesh*.

CASSE-TÊTE. Le Musée du Louvre possède un casse-tête en bois pesant, cerclé d'anneaux de bronze épais et mobiles, qui, en s'accumulant à l'extrémité de l'arme, doublaient l'intensité du coup. Le casse-tête ordinaire est ainsi fait .

CASTAGNETTES. Je donne ce nom à des mains en bois ou en ivoire que l'on frappait l'une contre l'autre, pour marquer la mesure en accompagnant le chant ou la danse. Des manches plats, légèrement courbés et terminés par une tête humaine, remplissaient le même office.

CASTES. Les inscriptions nous ont appris qu'il n'y avait pas de castes en Égypte, attendu qu'un prêtre pouvait être en même temps chef

de troupe, juge et architecte, et que les charges n'étaient pas toujours héréditaires.

CAUSATIF. La voix causative s'obtenait en faisant précéder le verbe d'un *s* (𓋴 ou —). Exemples : 𓂋𓊍 *ar* (monter), 𓋴𓂋𓊍 *s-ar* (faire monter); 𓆣𓂋 *kheper* (être, devenir), 𓋴𓆣𓂋 *s-kheper* (donner l'existence). On cite quelques exemples de *t* causatif.

CÈDRE. Le cèdre était employé pour la confection des barques sacrées, des portes des temples et de certains autels; on en extrayait de l'huile pour onguents et diverses substances résineuses.

CERCEAU. Une sorte de jeu de cerceau qui se jouait à deux, avec des baguettes crochues, et dont il est assez difficile de se rendre compte, est représenté sur les murailles de Beni-Hassan. (Voyez Wilkinson, *Manners*, II, 423.)

CERCUEILS. La forme et la décoration des cercueils ont varié suivant les différentes époques. D'après M. Mariette (*Catalogue du musée de Boulaq*), les cercueils de l'ancien empire sont à

face humaine, dénués de peinture, formés de pièces assemblées avec des chevilles. Sur la poitrine, se lit la formule : « Ô toi, un tel, enfant du ciel, né de Nout. » Sous la XIe dynastie, le visage est peint en jaune ou en blanc, ou même en noir. Isis et Nephthys, agenouillées, enveloppent le cercueil de leurs ailes. (Voyez les cercueils des rois Antew, au Louvre, 1er étage.)

Les cercueils de la XVIIIe dynastie sont peints intérieurement et extérieurement en noir; le masque est rouge ou doré; un vautour figure sur la poitrine.

De la XIXe à la XXIe dynastie apparaissent les cercueils à vernis jaunâtre; les ornements sont semés à profusion; il y a plus de figures que de texte. La momie est enfermée dans deux, trois et même quatre cercueils emboîtés l'un dans l'autre. Puis viennent chronologiquement les cercueils à fond noir ou à fond de couleur de bois : masque rouge, coiffure très-ornée, momies à bretelles; puis les caisses à fond blanc, à couvercle divisé en tableau, et dont les hiéroglyphes sont peints en vert (XXIIe à XXVIe dynastie). La domination saïte inaugure l'usage des cercueils en granit et en basalte minutieusement sculptés.

Les boîtes de momies de basse époque sont nues; les légendes qui y ont été tracées à l'encre sont souvent indéchiffrables.

Les scènes religieuses dont sont ornés les cercueils de la belle époque sont très-complexes et d'une interprétation fort difficile. M. E. de Rougé les a décrites en détail, d'après un bel exemplaire du Musée. (Voyez *Notice sommaire du Musée égyptien*, p. 105 de la nouvelle édition.)

CÉSARION, fils de Cléopâtre VI et de Jules César. Sa naissance a été l'objet de plusieurs tableaux religieux dans le temple d'Hermonthis. Une stèle démotique du Louvre fait allusion à cet événement (P. Pierret, *Catal. de la salle historique*, n° 335). Césarion est le dernier des Ptolémées; son cartouche le nomme Ptolémée, *dit César*, .

CHACAL. Le chacal, qui affectionne les réduits souterrains, est l'animal emblématique du dieu de l'ensevelissement, Anubis. A ce titre, il est représenté accroupi sur un coffret funéraire, muni du *flagellum* et du sceptre . Il figure souvent au sommet des stèles, avec la qualification de *Guide des chemins*.

CHAÎNE. On a trouvé dans les tombeaux des chaînes d'or, travaillées au lacet, d'une souplesse remarquable et qui peuvent soutenir la comparaison avec les produits de la bijouterie moderne. (Voyez au Louvre, Salle historique, vitrine I, et Salle civile, P.)

CHAISES. — Voyez SIÉGES.

CHAMBELLAN. Ce titre paraît être représenté par le groupe signifiant *ceux qui se tiennent aux angles* de la chambre royale, et désignant de hauts dignitaires.

CHAMEAU. Quoique le chameau ne figure sur aucun des monuments que nous connaissons, la mention qui en est faite par quelques textes nous apprend que les Égyptiens l'employaient comme animal de charge et même lui apprenaient à danser. Au commencement du nouvel empire, on le tirait de l'Éthiopie, région où il abonde encore aujourd'hui. (Voyez Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 400 et suiv.)

CHAR. Montés sur une paire de roues à six rais, les chars égyptiens étaient dépourvus de

siéges; ils pouvaient contenir de une à trois personnes. M. Chabas a vu, dans un papyrus de Turin, la mention d'un tapis qui recouvrait le fond du char, et sur lequel on pouvait s'asseoir, les jambes pendantes, lorsqu'on était accompagné d'un cocher. La caisse était en bois orné de peintures ou plaqué de métaux précieux; le timon y attenait au moyen d'un système de courroies et se terminait par un joug en forme d'arc. Les chars de guerre étaient munis de carquois; traînés par deux chevaux, ils étaient d'ordinaire montés par deux hommes, un cocher et un archer.

Charrue. Les charrues étaient en bois dur, sans armature de métal, en raison de la facilité du labourage. Deux bœufs y étaient attelés par les cornes; on les stimulait avec le fouet ou le bâton. Le laboureur pesait des deux mains sur la partie supérieure de la charrue, afin de la diriger et de tracer le sillon à une profondeur uniforme.

Chasse. « On chassait, en Égypte, aux oiseaux et aux quadrupèdes; des lévriers couraient l'autruche et la gazelle; la flèche atteignait le qua-

drupède du désert, le filet enlaçait le volatile aquatique, et les peintures de ces scènes, si riches de détails inconnus, nous montrent en même temps les diverses espèces d'animaux recherchés ou pris par les chasseurs, les espèces diverses aussi de chiens employés à les poursuivre, ainsi que toutes les ressources de la pêche à la ligne, à la cordelle, au filet et au trident. » (Champollion-Figeac, *L'Égypte ancienne*, p. 186.) Voyez les *Monuments* de Champollion; Wilkinson, *Manners and customs*, III, 13, 18, 22, 37, 39, 41, 42; Lepsius, *Denkmäl.* II, 12. Un *Améniritis* a le titre de chef des chasses au filet du domaine d'Ammon (Louvre, stèle C, 114). Un scarabée de la même collection fut destiné à perpétuer le souvenir de diverses chasses dans lesquelles Aménophis III tua cent deux lions, pendant les dix premières années de son règne.

CHAT. Le nom égyptien du chat *maaou*, paraît bien être une onomatopée. Le chat a un rôle mythologique assez obscur (voyez *Todtenb.* XVII, 45-47), mais qui semble le désigner comme un destructeur des ennemis du soleil. Plusieurs papyrus funéraires le représentent tranchant la tête du serpent qui symbo-

lise les ténèbres. La chatte était consacrée à la déesse Bast.

Chaussure. — Voyez Sandales.

Chéops. — Voyez Khouwou.

Chephren. — Voyez Khawra.

Cheval. Le cheval n'apparaît en Égypte qu'après les Pasteurs, au commencement de la xviiie dynastie; du moins les textes ne le mentionnent qu'à partir de cette époque; les mots par lesquels il est désigné dénotent une importation asiatique. Dans son livre sur l'antiquité historique, M. Chabas a fait une étude très-complète du cheval chez les Égyptiens; j'en détache les lignes suivantes : «Les Égyptiens furent de grands appréciateurs du cheval; ils l'employaient aux mêmes usages que nous; quoique l'usage des chars l'emportât sur celui de l'équitation, celle-ci, néanmoins, n'était pas négligée; pour un grand personnage, c'était un mérite remarqué que la bonne tenue à cheval. Il existait, à l'époque pharaonique, des établissements publics où les chevaux étaient élevés et dressés, surtout en vue de leur service à la guerre. Un

grand nombre d'officiers y étaient préposés. En un mot, le cheval jouait un rôle important chez les Égyptiens; aussi les textes qui parlent de cet animal sont-ils extrêmement nombreux. »

Les rois donnaient des noms particuliers à leurs chevaux favoris. Ceux de Ramsès II furent consacrés au soleil, en souvenir de la campagne victorieuse de ce pharaon en Asie; une bague d'or conservée au Louvre semble rappeler ce fait : elle porte sur son chaton deux petits chevaux en ronde bosse. On voit, dans le cintre de la stèle de Piankhi, le roi Nimrod présentant un cheval au roi éthiopien. Ce trait rappelle l'offre du cheval de soumission qui est une des coutumes des tribus arabes.

CHEVET. Ustensile de forme hémisphérique, à base unie ou cannelée Y, dont se servaient les Égyptiens, dès les plus anciennes époques, pour élever et appuyer leur tête en dormant. Les chevets sont ordinairement en bois; le Musée du Louvre en possède un en albâtre qui remonte à la VIe dynastie (Salle historique, armoire C). Cette sorte d'oreiller est encore en usage en Nubie, au Japon, chez les Ashantee (Afrique occidentale) et dans l'île d'Otaïti.

Chien. Les Égyptiens avaient des chiens de chasse et des chiens de garde, des bassets, des lévriers, des chiens-loups. Le papyrus Anastasi IV (pl. XIII, 3) parle d'un *chien-loup rouge, à longue queue, vagabondant la nuit,* qui rappelle tout à fait ceux qui pullulent aujourd'hui en Égypte. Il y a onomatopée évidente dans le mot *wou,* *wouwou*, nom d'un chien de grande taille.

Des personnages sont souvent représentés sur les stèles funéraires, accompagnés de leur chien, dont le nom n'est pas oublié.

Chiffres. — Voyez Numération.

Chnouphis. — Voyez Noum.

Choiac. Nom du quatrième mois de la saison de l'inondation; en copte ⲭⲟⲓⲁϩⲕ, en arabe كيهك, en hiéroglyphes .

Chronologie. Les Égyptiens n'avaient pas d'ère proprement dite; ils classaient les faits dans leurs annales d'après le nombre d'années écoulées depuis l'avénement du souverain régnant. On comprend que, dans ces conditions,

une chronologie est impossible. Les divers systèmes échafaudés sur des faits astronomiques plus ou moins bien constatés n'ont amené aucun résultat. On en est réduit à des conjectures, à des approximations basées en général sur des contemporanéités d'événements.

M. Chabas (*Études sur l'antiquité historique*) estime que le développement de la civilisation préhistorique en Égypte a dû demander quatre mille ans, et qu'il s'en est écoulé six mille de Ménès, le premier roi, à la fin de l'histoire égyptienne. « Voici, dit-il, un résumé en chiffres ronds des dates, des époques qui servent le plus habituellement de points de comparaison :

Époque fabuleuse : au delà du XLe siècle avant notre ère.

Ménès, commencement de l'ancien empire	XLe siècle.
Construction des grandes pyramides (IVe dynastie)	XXXIIIe siècle.
Papi (VIe dynastie)	XXVIIIe siècle.
XIIe dynastie	XXIVe à XXIIe s^e^.
Invasion des Pasteurs	(?)
Expulsion des Pasteurs, commencement du nouvel empire (XVIIIe dynastie)	XVIIIe siècle.
Thothmès III (XVIIIe dynastie)	XVIIe siècle.

Séti Ier et Ramsès II (XIXe dynastie)..	XVe et XIVe sc.
Sheshonk Ier, conquérant de Jérusalem (XXIIe dynastie)..........	Xe siècle.
Saïtes (XXVIe dynastie)..........	VIIe et VIe sc.
Cambyse et Perses (XXVIIe dynastie).	Ve siècle.
Ochus et Perses (deuxième conquête, XXXIe dynastie)........	IVe siècle.
Lagides : les trois premiers siècles.	

CHYPRE. Le Décret de Canope donne pour nom de l'île de Chypre le groupe [hiéroglyphes] que M. F. de Saulcy, lisant *Eibei[o]naï*, a rapproché ingénieusement du mot Μηϊονίς, un des noms antiques de cette île.

CIBLE. On voit, à Thèbes, un tableau reproduit par Wilkinson (*Manners and customs*, II, 188), où des jeunes gens s'exercent à piquer des flèches dans une cible que représente une pièce de bois quadrangulaire montée sur un pieu.

CIEL. Le ciel est représenté par une femme courbée en voûte [hiéroglyphe], la déesse *Nout* (voyez ce mot). Aussi le mot exprimant le ciel est-il féminin en égyptien et en copte.

CINQ (les cinq de la demeure de Thoth).

Collége d'hiérogrammates. Le titre de *Chef des cinq de la demeure de Thoth*, qui se rencontre dès la IVe dynastie, désigne, d'après une observation de M. E. de Rougé, le premier prêtre de Thoth, à Hermopolis.

CIPPES D'HORUS. On a donné improprement ce nom à de petites stèles cintrées, hautes de quelques centimètres, généralement en serpentine, sur lesquelles se voit une représentation décrite comme suit par M. E. de Rougé, dans sa *Notice sommaire des monuments du Louvre* : « Horus, dont le corps est nu et qui porte la tresse courbée, coiffure de l'enfance, est debout sur deux crocodiles, qui retournent la tête. Ses mains tiennent un scorpion, un lion, deux serpents et une gazelle. A droite et à gauche sont deux étendards dédiés à deux formes du soleil; quelquefois d'autres dieux accompagnent la scène principale, sur laquelle plane toujours la tête du monstre Bès. Ces monuments sont tous de basse époque, et leurs inscriptions, ordinairement mal gravées, sont très-difficiles à lire. La principale formule d'invocation, celle qui paraît caractériser le dieu dans cette forme, le nomme le *vieillard qui redevient jeune*. En sui-

vant cette indication, on peut penser que cet ensemble de symboles représente l'éternelle jeunesse de la divinité victorieuse du temps et de la mort, idée que le soleil levant personnifiait d'une autre manière. Le crocodile ne peut pas retourner sa tête; c'était, chez les Égyptiens, le symbole de la chose impossible. Le dieu rajeuni foule aux pieds cet emblème; il a triomphé de la mort, il a fait retourner la tête aux crocodiles, qui étaient aussi la figure des ténèbres. On peut penser que la tête du monstre Bès représente ici la force destructive et complète l'idée du cercle perpétuel qu'établit, dans l'univers, la succession de la vie et de la mort. Ces emblèmes ainsi rassemblés ne se sont pas trouvés jusqu'ici sur les anciens monuments.» (Voyez sur ce sujet F. Chabas et P. Pierret, *Zeitschr. für ägypt. sprache*, 1868, p. 99 et 135.)

Circoncision. Le fait de la circoncision chez les anciens Égyptiens, attesté par Hérodote (II, 34, 36), est confirmé par un bas-relief du temple de Khons, à Karnak, représentant l'opération pratiquée sur un enfant de huit à dix ans, assisté de deux matrones. «Que la circoncision ait été, de toute antiquité, pratiquée chez les

Égyptiens, c'est un fait dont les monuments ne nous permettent pas de douter. Dans les peintures décoratives des hypogées, on rencontre fréquemment des personnages chez lesquels la dénudation du prépuce est manifeste, et, parmi ces peintures, il en est d'antérieures à notre bas-relief, qui nous représente très-vraisemblablement la circoncision d'un fils de Ramsès II, le fondateur du temple de Khons. » (Chabas, *Revue archéolog.* avril 1861.)

Clef. Wilkinson (*Manners and customs of the ancient Egyptians,* II, 112) donne le dessin d'une clef en *fer,* à panneton en forme de trident, qui me paraît être plutôt grecque qu'égyptienne. Il est plus que douteux que les Égyptiens aient fait usage de serrures.

Cléopâtre . Six reines ont porté ce nom :

Cléopâtre Ire, épouse de Ptolémée V;

Cléopâtre II, épouse de Ptolémée VII;

Cléopâtre III, épouse de Ptolémée IX;

Cléopâtre IV, épouse de Ptolémée X;

Cléopâtre V, Tryphène, épouse de Ptolémée XIII;

Cléopâtre VI, la dernière et la plus célèbre, celle dont les charmes séduisirent César et Antoine, et qui fut corégente, d'abord avec ses deux frères Ptolémée XIV et Ptolémée XV, puis avec son fils Ptolémée XVI, Césarion.

Clepsydre. Clément d'Alexandrie, parlant des cérémonies sacrées, dit que l'horoscope tenait à la main une *clepsydre* et une *branche de palmier* (*Stromates*, VI, 4). La branche de palmier, nous la connaissons, c'est ⌠, l'hiéroglyphe de l'*année*. Quant à la clepsydre, on n'en a pas trouvé trace sur les monuments, mais j'ai lieu de croire que certains emplois du signe de l'*eau* ≋ en attestent l'usage. En effet, dans le cintre des stèles, à côté de ▾, exprimant l'étendue, et de Ω, exprimant l'*infini renouvellement des années*, on rencontre presque toujours ≋, qui doit désigner l'*écoulement du temps*. En outre, j'ai déjà signalé (*Revue archéolog.* 1870) dans les inscriptions du sarcophage de Séti Ier les mots *beaucoup d'eau* [hiéroglyphes] ≋, employés en parallélisme avec deux expressions désignant des laps de temps considérables, d'où il est permis de supposer qu'on faisait usage de la clepsydre au commencement de la XIXe dynastie.

CNOUPHIS. — Voyez NOUM.

COCOTIER. M. Goodwin (dans Chabas, *Mélanges égyptol.* II, 239) pense avoir retrouvé le cocotier dans un texte égyptien qui mentionne *un palmier de 60 coudées* portant des fruits nommés [hiéroglyphes] *kuku*, qui contenaient des amandes dans lesquelles il y avait de l'*eau* (le lait de coco). C'est donc la langue hiéroglyphique qui nous fournit l'étymologie, restée obscure jusqu'ici, du mot *coco*.

CŒUR. Le cœur était embaumé séparément dans un vase mis sous la garde du génie *Duaoumautew* (voyez CANOPES et GÉNIES FUNÉRAIRES), sans doute parce que cet organe, indispensable pour la résurrection, ne pouvait être replacé dans le corps de l'homme qu'après avoir figuré dans le plateau de la balance du jugement osirien (*Todtenbuch*, CXXV), où, représentant les actes du mort, il devait faire équilibre à la statue de la déesse Vérité [hiéroglyphe] (voyez les papyrus encadrés dans la Salle funéraire du Musée du Louvre). En effet, la sentence favorable est ainsi formulée : « Il est accordé que son cœur soit à sa place. » Il est dit à Séti Ier, dans le temple d'Abydos : « Je

t'apporte ton cœur dans ta poitrine, je le mets à sa place. » Le cœur, principe d'existence et de régénération, était symbolisé par le scarabée; c'est pourquoi les textes qui lui étaient relatifs étaient inscrits sur les scarabées funéraires, qu'à une certaine époque on introduisit dans le corps même de la momie pour remplacer l'organe absent. Les chapitres XXVI à XXX du Livre des Morts sont consacrés à la *conservation du cœur de l'homme.* (Voyez Th. Devéria, *sur deux scarabées;* Birch, *Zeitschr. für ägypt. sprache*, 1866, p. 89; 1867, p. 16, 54; P. Pierret, *Dogme de la résurrection*, p. 6.)

COFFRETS À FIGURINES FUNÉRAIRES. Affectant diverses formes (sarcophage, pylône, naos), ou simplement quadrangulaires, ils sont en bois peint, parfois divisés en plusieurs compartiments et ornés de représentations religieuses dans lesquelles figurent Osiris, Anubis, les quatre génies funéraires, Nout dans son sycomore, etc. On y lit aussi le chapitre VI du Livre des Morts relatif aux figurines funéraires.

COIFFURES. Les coiffures principales sont : le bandeau reliant la perruque [hieroglyph], la perruque

surmontée du cône, le *klaft* , la couronne blanche , la couronne rouge , le *pschent* , le casque de guerre et l'*atew* , coiffure divine. (Voyez ces différents mots.)

COLCHYTES. Les colchytes, ou mieux coachytes (de χοή, libation, et χύω, verser), étaient des prêtres subalternes préposés à la garde des hypogées et qui étaient chargés d'y effectuer les rites funéraires tels que libations (ainsi que leur nom l'indique), apports d'offrandes, etc. C'est toujours d'eux qu'il s'agit dans les contrats démotiques spécifiant des ventes de terrains funéraires.

COLLIER (Investiture du). Le collier était un insigne de virilité; il orne le cou d'Ammon générateur. On voit, à Karnak, Séti Ier offrant à ce dieu le collier *Ousekh* . Le collier d'or était une haute récompense accordée par le roi en retour de services éclatants. L'investiture du collier est souvent figurée sur les monuments (voyez Louvre, stèle C, 213), et nous trouvons dans la Bible, à l'histoire de Joseph, un écho de cette cérémonie. Cependant, je ne crois pas qu'il faille toujours attribuer à la représentation de l'investiture du collier le sens précis d'une *dé-*

coration dans l'acception moderne; peut-être n'a-t-elle parfois d'autre but que de peindre aux yeux, à titre d'*hiéroglyphe*, l'ensemble des faveurs par lesquelles on récompensait des services exceptionnels. (Voir à ce sujet l'article que j'ai publié dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, I, 196.)

Colliers. Ils étaient en verroterie et formés d'amulettes de toute espèce ou de grains et d'olives en jaspe, en spath, en cornaline, en lapis, etc. Quelques-uns sont composés d'amulettes, de grains et d'olives en argent ou en or. Des gorgerins à plusieurs rangs étaient munis d'un fermoir clos par un petit verrou. Un contrepoids nommé *menat* les retenait sur l'épaule; une tête d'épervier remplissait parfois le même office. (Voyez Louvre, Salle civile, vitr. P, R.)

Collyre (Étuis à). On donne ce nom à des vases en terre émaillée de la forme , isolés ou soutenus sur l'épaule d'un esclave, à de petits coffrets quadrangulaires en faïence ou en bois, à des étuis cylindriques en bois à un ou plusieurs compartiments. Ces divers récipients contenaient du noir d'antimoine, avec lequel les

Égyptiennes s'allongeaient les yeux, et autres collyres de toilette et onguents, dont un étui du Louvre donne une idée par cette quadruple inscription : 1° *pour arrêter le sang;* 2° *pour arrêter la douleur;* 3° *bon stibium;* 4° *bon pour la vue.*

Quelques buires sont tournées en colonne ou en dieu Bès et munies d'un style en bois, en pierre ou en ivoire, terminé en massue pour étendre le stibium sans blesser les yeux. Il y a, au Louvre, salle civile, armoire D, un étui double, à collyre, en bronze, d'une forme rare; il est muni d'une figure d'esclave nue, mobile, destinée à retenir, par des chaînettes qui étaient attachées à ses mains, les opercules des deux tubes. La figure se meut sur une goupille, comme une charnière.

Colonne. La colonne fait son apparition à la XIIe dynastie par la transformation du pilier en colonne prismatique à huit ou seize facettes; c'est la colonne dite *proto-dorique* des hypogées de Beni-Hassan. A celle-ci succède la colonne fasciculée comportant base, fût, chapiteau et dé. La base est large, peu élevée et cylindrique; le fût va se rétrécissant de la base au chapiteau; le chapiteau, qui représente un faisceau de

lotus, se rétrécit dans sa partie supérieure; le dé est quadrangulaire et uni. Les colonnes sont peintes; elles sont divisées en bandes horizontales alternantes.

Sous le nouvel empire, le chapiteau s'épanouit en fleur de lotus (chapiteau à campane). Sous les Ptolémées, il se complique de feuilles ou de plantes aquatiques. Les temples dédiés à Hathor sont ornés d'un chapiteau spécial à quatre faces, dont chacune est ornée d'une figure de femme à oreilles de vache.

COLONNETTE. Un talisman en forme de colonnette s'épanouissant en fleur de lotus 𓇅, et recouvert d'inscriptions empruntées au texte spécial des chapitres CLIX et CLX du Livre des Morts, était, suivant la prescription de ce livre même, placé au cou des momies. Cette colonnette est toujours en pierre verte (feldspath) ou en pâte de verre de même couleur, car elle reproduit l'hiéroglyphe exprimant l'état de ce qui est vert, verdoyant et par suite florissant et prospère. Le sens de l'amulette s'explique de lui-même.

COLOSSES. Les principaux colosses sont ceux

d'Aménophis III, à Thèbes (dont l'un est la *statue vocale de Memnon*, haute de 19 mètres); de Ramsès II, à Memphis (Mit-Rahyneh), à Louqsor, au Ramesséum, à Ibsamboul; de Ramsès III, à Medinet-Abou. Le Louvre possède une statue colossale (A, 16) au nom de Sebek-hotep III (XIIIe dynastie) et la base d'un colosse en granit rose (A, 18) usurpé par Aménophis III et qui est très-probablement de la XIIe ou XIIIe dynastie. Ces deux morceaux sont du plus grand prix.

Un fonctionnaire de la XIIe dynastie raconte, d'une manière pompeuse, le transport d'un colosse hors de la carrière, transport dont la direction lui fut confiée. Cette inscription, traduite par M. Chabas (*Mélanges*, III, 2e partie, 112), commence ainsi : « Transport d'une statue de 13 coudées en pierre de la localité [hiéroglyphe]. Or le chemin sur lequel elle devait aller était plus difficile que toute autre chose, et il était difficile d'amener des hommes de traction assez nombreux pour cela à cause de la pierre... Je fis partir des compagnies de jeunes recrues pour faire le chemin, ainsi que des corporations d'ouvriers sacrés et d'ouvriers tailleurs de pierre, leurs maîtres avec eux. Je dis : Que des hommes au bras fort aillent pour l'amener! Mon cœur se

dilatait; tous mes concitoyens étaient dans l'allégresse; c'était plus beau à voir que toute autre chose. Le vieillard parmi eux s'appuyait sur le jeune, et les forts s'opposaient à ceux dont le cœur faiblissait; leurs bras devinrent puissants; l'un d'entre eux faisait l'effort de mille. Alors cette statue à socle carré se mit à sortir de la montagne, spectacle grandiose plus que toute autre chose... »

On voit que ces lourdes opérations s'exécutaient à bras d'hommes, sans le secours de la mécanique, qui, cependant, ne pouvait être ignorée des Égyptiens. La scène est figurée à côté du texte. La statue est tirée à la corde par 172 hommes disposés en quatre files. Un personnage verse un liquide destiné à lubrifier le chemin; un autre, monté sur les genoux du colosse, scande la manœuvre avec les mains. (Voyez Lepsius, *Denkmäl.* II, 134.)

Des tableaux égyptiens représentent les opérations du polissage, de la gravure hiéroglyphique et de la peinture d'un colosse. (Voyez Prisse, *Histoire de l'art égyptien.*)

Commerce. « Entre la classe supérieure, composée des prêtres et des scribes occupant les em-

plois civils et militaires, et celle des agriculteurs, il existait une classe intermédiaire de travailleurs et de vendeurs dont l'importante fonction avait pour objet de satisfaire, par l'industrie et le commerce, aux besoins multiples d'une civilisation de vieille date.

« A ces besoins, l'industrie nationale était loin de suffire, et le commerce avait à se procurer au loin une foule d'objets devenus indispensables aux habitudes luxueuses des Égyptiens. Indépendamment de l'or, de l'argent, du bronze, du fer, du plomb, du lapis, des bois solides et précieux que diverses contrées leur fournissaient, ils importaient de l'étranger beaucoup de produits fabriqués, parmi lesquels on peut citer :

« Les vases de Chypre ou de Crète;

« Les siéges marquetés de Kati;

« Les chars de Béryte, garnis de cristal, de lapis, d'argent et d'or, ayant des siéges du pays de Pehor et leurs timons du pays d'Aup;

« Les outres ou coffres garnis de peaux de Rehob;

« Les vins de Kanem et de Syrie, que ne remplaçaient pas les bons vins nationaux de Kakem, si propres à être mélangés avec le miel;

« Le *hak*, espèce de boisson de grains fabriquée à Kati;

« Divers autres liquides fournis par les pays de Khéta, d'Assour, de Singar, d'Amor et de Naharaïn;

« Des oiseaux et des poissons d'espèces multipliées, parmi lesquels on remarque le poisson séché de Tyr;

« Les collyres de Kaanma et de Syrie;

« Les fruits de la même provenance;

« Les chevaux de Singar;

« D'autres animaux domestiques de Khéta, etc.

« Ces importations étaient effectuées soit par des caravanes étrangères, telles que celles des Galaadites, qui achetèrent le patriarche Joseph, soit par des expéditions parties de l'Égypte elle-même.

« Mises en œuvre par d'habiles artisans, les matières premières se transformaient en produits appropriés aux besoins de tous; les textes et les peintures monumentales nous font connaître les dénominations et quelques-uns des procédés d'un assez grand nombre de métiers, tels que le maçon, le sculpteur, le graveur, l'ouvrier en métaux, le doreur, le fondeur, le charpentier, etc. » (Chabas, *Mélanges égyptolog.* I. 14.)

Comptabilité (Registres de). Tracés en écriture hiératique ou démotique sur des papyrus ou des ostraca, ce sont des listes de distribution de numéraire et de denrées à des ouvriers, des entrées de céréales, des reçus d'impôts, etc. (Voyez Chabas, *Mélanges égyptol.* I, 17; Pleyte, *Les papyrus Rollin de la Bibliothèque nationale;* Lieblein, *Deux papyrus hiératiques de Turin;* T. Devéria, *Catalogue des manuscrits égypt. du Louvre*, p. 179 et suiv.)

Cône. La perruque surmontée d'un cône était une coiffure très-usitée par les hommes et par les femmes sous la xviii[e] et la xix[e] dynastie; c'était la marque distinctive des grands personnages dans les cérémonies. Dans la tombe de Kha-em-ha, un prêtre place un cône sur la tête de fonctionnaires qui vont se présenter devant le roi Aménophis III. Sur un autre monument, un cône, peint en jaune par en haut et se dégradant en blanc par en bas, est posé sur la tête d'un personnage qui fait un acte d'adoration au soleil, et dont la coiffure est ornée, en outre, d'une fleur de lotus. Quelquefois le cône est entouré de feuillages.

Cônes funéraires. Ces cônes de terre cuite,

qui sont quelquefois colorés d'ocre ou de blanc, furent longtemps pris pour des sceaux, mais la légende qu'ils portent sous leur base étant toujours en relief et se lisant le plus souvent de gauche à droite, on est obligé de les considérer plutôt comme des empreintes que comme des sceaux. Cette appréciation est confirmée par le double fait de la diversité de proportions de ces objets et de la fréquente identité de leurs légendes.

La destination des cônes funéraires est encore une énigme pour les archéologues. On n'en a jamais rencontré qu'à Thèbes. M. Mariette pense qu'ils servaient à y délimiter les sépultures, ou du moins à avertir de leur voisinage ceux qui, en l'absence d'autre marque extérieure, auraient été tentés de creuser un tombeau sur un terrain déjà occupé, et qu'ils pouvaient supposer vierge. Quoi qu'il en soit, ils affectent la forme d'un pain sacré et représentent bien l'offrande posée sur la main, qui figure dans l'hiéroglyphe , *ti* (donner). Ils portent sous leur base une empreinte en relief donnant le nom et les titres d'un défunt; on y voit quelquefois représentée une barque supportant le disque solaire ou l'astre émergeant de l'horizon au-dessus de

deux adorateurs agenouillés. La formule de ces légendes commence ordinairement par les mots , *le dévot d'Osiris*, que suivent un nom propre et des titres. La hauteur des cônes varie de 15 à 20 centimètres, et leur largeur de 6 à 9 centimètres.

Conjonctions. Les principales conjonctions sont : *hna* (avec), *em-ro-pu* (ou), *kher* (or, mais), *khewt* (lorsque), *djer* (depuis), *em-khet* (après), *han* (alors), *ast* (voici que), *ka* (certes, car), *her-nti* (parce que), *ma* (comme), *en mer*, *en het* (afin que).

Conjugaison. Ainsi que l'a dit M. Maspero dans un mémoire spécial (*Des formes de la conjugaison en égyptien antique, en démotique et en copte*), la conjugaison s'effectue de trois manières différentes : 1° en joignant au thème du verbe le sujet, quel qu'il soit; 2° en accolant au verbe une ou plusieurs autres racines verbales qui jouent le rôle d'auxiliaires; 3° en intercalant, entre l'auxiliaire et le verbe, une préposition qui marque la direction de l'action accomplie ou subie par le sujet. — Voyez Verbe.

Contrats démotiques. Dans la classe de documents que l'on désigne ainsi, ces documents sont tracés en écriture démotique et relatifs à la vente de terrains situés dans le quartier funéraire de Thèbes. Les acheteurs et vendeurs sont soigneusement désignés dans les contrats; ils appartiennent tous à la classe des colchytes (voyez ce mot), et sans doute à la même famille dans laquelle cette charge s'est transmise de père en fils et a même été remplie par des filles. Les noms qui se rencontrent dans ces actes sont, en effet, toujours les mêmes, et il est à supposer que les exemplaires qu'en possèdent les divers musées proviennent tous de la même tombe. En même temps que les noms des parties contractantes, on y trouve aussi minutieusement énoncés l'emplacement et l'orientation des terrains cédés, avec désignation des propriétaires limitrophes.

Les plus anciens contrats remontent à la dynastie persane; les plus nombreux sont ceux de l'époque ptolémaïque; ces derniers débutent tous par un protocole du roi régnant qui ne remplit pas moins de trois à quatre lignes.

Le musée du Louvre possède une riche collection de contrats démotiques, malheureusement inédits; ceux du musée de Leyde ont été

publiés, mais d'une façon que je crois insuffisante pour le déchiffrement (Leemans, *Monum. du musée des Pays-Bas*, pl. CLXXXV à CCXIV). Aucun de ces textes n'a été soumis à une traduction complète. (Voyez Brugsch, *Catal. du musée de Berlin; Lettre à M. de Rougé;* Th. Devéria, *Catal. des manuscrits égypt. du Louvre*, p. 211.)

Contrefaçon des monuments. J'emprunte à M. Prisse (*Collections d'antiquités égypt. au Caire*, p. 1) les indications suivantes, qu'il est utile de mettre sous les yeux des amateurs d'archéologie : « La plupart des fellahs qui habitent sur le sol de Memphis et de Thèbes ne vivaient que du produit des fouilles. Contraints de cesser leurs lucratives recherches, ils sont réduits maintenant à contrefaire les figurines, les amulettes et tous les objets d'art qu'ils arrachaient jadis à la terre et à l'oubli. La nécessité, cette mère de l'industrie, leur a fait faire en peu de temps de merveilleux progrès. Sans aucune pratique des arts, avec de grossiers outils, quelques paysans égyptiens sont parvenus à sculpter des scarabées, de jolies statuettes, et à les orner de légendes hiéroglyphiques. Ils savent fort bien que

les cartouches ajoutent beaucoup de valeur aux antiquités; aussi ne manquent-ils jamais d'en copier, soit sur les grands monuments, soit sur des scarabées originaux. Ils emploient à ces contrefaçons un calcaire d'un grain fin et compacte, la pierre à savon, la serpentine ou l'albâtre. Les objets fabriqués en calcaire sont enduits d'une couche de bitume tiré des momies, ou de couleurs enlevées sur les peintures des hypogées, ou bien, enfin, uniformément recouvertes d'un brillant vernis de faïence qui rend, il est vrai, les formes baveuses et difficiles à saisir, mais qui ressemble d'une manière étonnante aux antiquités que l'action du feu ou des terres imprégnées de salpêtre a légèrement endommagées. Les hiéroglyphes simulent, à s'y méprendre, ceux dont le travail a été négligé. Leurs statuettes rappellent les figurines de pacotille que les anciens Égyptiens plaçaient en si grand nombre dans leurs tombeaux. L'ensemble est d'une ressemblance trompeuse, mais les détails de la tête sont toujours fort imparfaits; les yeux sont anguleux et cernés de minces paupières; le nez est étroit et pointu; la bouche est pincée et grimaçante; enfin les mains sont assez incorrectes. Malgré ces imperfections, les fellahs ont

parfaitement réussi à tromper la plupart des voyageurs, généralement fort ignorants en antiquités.

« Les pierres dures, telles que le basalte, le jaspe vert, la serpentine brûlée, le spath vert, la calcédoine, la cornaline, etc., sur lesquelles les mauvais outils des fellahs n'avaient point de prise, étaient devenues, pour les amateurs d'antiquités égyptiennes; les seules pièces dont l'origine fût authentique, mais les Juifs du Caire, aussi avides et plus habiles que les Arabes, se sont mis à graver au touret les scarabées et les amulettes dénués de légendes, puis enfin à les contrefaire entièrement, de sorte que tous ces petits objets sont maintenant très-suspects, et que leur appréciation exige aujourd'hui l'intelligence du texte autant que la connaissance de l'art égyptien.

« Non-seulement les touristes, les désœuvrés d'Europe, qui rapportent de toute terre classique des antiquailles au lieu d'observations et d'études qui ne se vendent pas, achètent de ces antiquités falsifiées, mais encore les gens qui se piquent de science, d'archéologie, en font souvent emplette. La plupart des collections et des musées d'Europe contiennent plus ou moins

de ces objets fabriqués de nos jours en Égypte. « Louqsor, dit M. Mariette, est un centre de fabriques où les scarabées, les statuettes, les stèles mêmes, sont imités avec une adresse qui déroute souvent l'antiquaire le plus exercé. »

J'ajouterai qu'une fraude des Arabes, grossière, mais souvent couronnée de succès, consiste aussi à faire passer pour de petits papyrus de simples morceaux de bois plus ou moins teints de bitume, semés çà et là de bribes de vrais papyrus et entourés d'un morceau de toile de momie, le tout simulant assez bien un rouleau de formules talismaniques.

Copte. L'article qu'on va lire est dû à la plume de M. E. Revillout, qui fait de la langue et de la littérature copte une étude toute spéciale.

On a beaucoup disserté sur l'origine du mot *copte*. Quelques savants ont cru qu'il venait de la ville de *Coptos*, en Thébaïde; d'autres l'ont décomposé en plusieurs éléments. En réalité, ce n'est qu'un abrégé de l'ancien mot *Égyptien*, Αἰγύπτιος. On trouve déjà, dans le poëme de Paul l'architecte, l'appellation ⲧⲁⲥⲡⲉ ⲙ̄ⲙ̄ⲛ̄ⲧ ⲕⲩⲡⲧⲁⲓⲟⲛ, la langue de la *Copticité* ou langue

copte, au lieu de ⲙⲙⲛⲧⲁⲓⲅⲩⲡⲧⲓⲟⲛ. Il en est de même dans plusieurs papyrus du cartulaire de Djeme. ⲕⲩⲡⲧⲁⲓⲟⲛ est ensuite devenu قُبط en arabe, et, comme le *dhamma* se prononce *u* et *o*, قُبط a été transcrit *copte* par les Occidentaux : mais on aurait mieux fait de traduire *égyptien*. En copte même, on désigne souvent la langue de l'Égypte chrétienne : ⲧⲁⲥⲡⲉ ⲛ̄ⲛ̄ⲣⲙ̄ⲛⲕⲏⲙⲉ, langue des habitants d'Égypte. Et en effet, comme le dit Champollion (*Gram.* p. xviii) : « La langue égyptienne antique ne différait en rien de la langue appelée vulgairement copte ou cophte... les mots égyptiens écrits en caractères hiéroglyphiques sur les monuments les plus anciens de Thèbes, et en caractères grecs dans les livres coptes, ne diffèrent en général que par l'absence de certaines voyelles médiales, omises, selon la méthode orientale, dans l'orthographe primitive. »

Le copte se compose de deux dialectes : le memphitique et le thébain, ou sahidique. Quant au basmurique, ce n'est qu'un patois de l'époque musulmane qui a une certaine tendance vers la vocalisation arabe et vers la prédominance du son *a*, remplaçant souvent *o*, etc., mais qui ne possède absolument aucune règle fixe. Le memphi-

tique et le thébain forment, au contraire, deux langues parfaitement régulières, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les transcriptions données par les Grecs nous prouvent que ces dialectes existaient déjà sous les dernières dynasties égyptiennes et au temps des Ptolémées; mais la plupart des mots cités par eux appartiennent naturellement au langage de la basse Égypte, nommé memphitique; nous l'avons démontré récemment pour tous les noms des mois et en particulier pour *φαμενώθ* (en memphitique ⲫⲁⲙⲉⲛⲱⲑ et en thébain ⲡⲁⲣⲙϩⲁⲧ). On peut citer bien d'autres exemples analogues, comme *ϖίρωμις* (Hérodote), memphitique ⲡⲓⲣⲱⲙⲓ; *σαίρει* (Plutarque), *χαρμωσύνη*, memphitique ϣⲁⲓⲣⲓ; *οἶφις* (איפה), mesure, thébain ⲟⲓⲡⲉ, memphitique ⲱⲓⲡⲓ = ⲟⲓⲫⲓ? *οὐραῖος*, *βασιλίσκος* (Horap.), memphitique ⲟⲩⲣⲟ, roi, thébain ⲣ̄ⲣⲟ, etc. Il en est de même pour les *noms propres* (voir cet article) et pour une multitude d'autres mots; car la plupart des expressions que nous rencontrons chez les anciens sont en copte complétement pur et classique. Exemples : *σβῶ*, enseignement (Horap.) = ⲥⲃⲱ; *ἕρπις*, vin (Eustath.) = ⲏⲣⲡ; *σῶς*, pasteur (Josèphe) = ϣⲱⲥ; *ἤτ*, cœur (Horap.) = ϩⲏⲧ-ⲏⲧ (in compos.);

ἀμένθης, enfer (Plutarque) = ⲁⲙⲉⲛϯ; *χάμψαι*, crocodile (Hérodote) = ⲉⲙⲥⲁϩ; *νοῦν*, Νείλου ἀνάβασις = ⲛⲟⲩⲛ; *μῶ*, eau (Josèphe, Philon, etc.) = ⲙⲱⲟⲩ; *ὑσῆς*, sauvé (Josèphe) = ⲟⲩϫⲁⲓ (voir article lettres); *ὅς*, beaucoup (Plutarque) = ⲱϣ; *ἴρι*, œil (vision) (Plutarque) = ⲉⲓⲉⲣϩ, *videre*, ⲉⲓⲱⲣϩ, *visio*, ⲓⲟⲣϩ, *pupilla; ἶσις*, *παλαιά* (Diod. de Sic.), thébain ⲁⲥ, memphitique ⲓⲥⲓ? *βυνί*, *ὄργανόν τι τρίγωνον ἐναρμόνιον* (Joseph.), memphitique ⲟⲩⲱⲓⲛⲓ, cithare : thébain ⲃⲟⲓⲛⲏ, *nablium; κωμαεφθά*, *κόσμος φιλήφαιστος* (Ératost.) = ⲕⲁϩ ⲙⲁⲓ ⲫⲑⲁϩ; *κάνωβος*, *χρυσοῦν ἔδαφος* (Arist.)=ⲕⲁϩ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ; et dans la Bible : פרעה roi = ⲡⲣⲣⲟⲡⲟⲩⲣⲟ (*φαραῶ*), אחו (jonc) = ⲁϫⲓ ⲁⲕⲉ; פענח (la vie?) = ⲡⲁⲛϩ, ⲡⲟⲛϩ : Septante, *φάνηχος* (Lepsius et Brugsch); יאר (Nil) = ⲓⲁⲣⲟ; אברך (courbez la tête?) = ⲁⲡⲉ ⲣⲉⲕ (Rossi); שש (byssus) = ϣⲉⲛⲥ; טבעת (cachet) = ⲧⲃⲃⲉ, ⲧⲱⲃⲥ (voir, pour ces deux nouvelles étymologies, Harkavy, *Journal asiatique*, t. XV. Les mots cités par les Grecs ont été extraits de Jablonski par Parthey, à la fin de son dictionnaire).

En ce qui touche le mécanisme de la langue, nous devons remarquer qu'il est d'autant plus compliqué, la phrase d'autant plus *syntaxisée*,

si je puis m'exprimer ainsi, que l'on remonte plus haut. Dans les documents des IIIe et IVe siècles, par exemple, la construction est véritablement artistique et rigoureuse, et d'une précision telle, qu'elle ne permet presque jamais deux interprétations. Les nuances les plus délicates de la pensée, les raffinements les plus subtils de la grammaire se trouvent exprimés avec une admirable netteté. Ceci est d'autant moins étrange qu'il est maintenant généralement reconnu par tous les savants que les langues commencent d'abord par une période de grammaire très-subtile et très-recherchée. L'arabe littéraire a ainsi précédé l'arabe vulgaire, le sanscrit, les autres langues aryennes, etc. Ce n'est guère qu'à une époque de décadence, à partir de la conquête musulmane, que la grammaire finit par se *déliter* légèrement en copte, comme ces rochers séculaires que le frottement de l'eau use à la longue.

Le copte comprend environ quarante temps ou modes, dont aucun n'est pleinement l'équivalent de l'autre, soit comme emploi, soit comme valeur. Le jeu des prépositions est aussi très-compliqué ; elles servent généralement soit à la déclinaison du nom, soit à compléter, d'une ma-

nière vive et parlante, le sens du verbe. L'adjectif est la seule des parties du discours qui n'ait pas donné lieu, en égyptien, à une forme grammaticale spéciale. On le rend seulement par la racine du verbe qualificatif analogue. Si l'adjectif précède alors ce substantif, il reçoit l'article qui convient à celui-ci, et le nom y est joint par un ⲛ de relation. Si le substantif vient d'abord, c'est lui qui prend l'article, et la racine qualificative suivante le ⲛ de relation. Les adjectifs restent, du reste, à deux ou trois exceptions près, invariables, tandis qu'un certain nombre de noms, ne se contentant pas de l'article pluriel, marquent encore le nombre par la finale *ou*, qu'on rencontre également à la troisième personne du pluriel des auxiliaires coptes, comme des verbes sémitiques. Quelques noms, plus rares encore, se modifient aussi au féminin singulier, mais la plupart des substantifs distinguent seulement le genre par l'article, et, dans les verbes, ce sont des pronoms affixes spéciaux qui désignent toujours le genre, le nombre et la personne. Les mêmes pronoms se joignant à l'article (ⲡⲉ-ϥ) indiquent aussi la possession d'une manière bien supérieure à celle de nos langues : *le livre de lui*, *le livre d'elle*, *la*

table de lui, la table d'elle, au lieu de *son livre, sa table*, expressions qui ne nous renseignent que sur l'objet attribué et non sur le propriétaire.

La syntaxe a, surtout en thébain, toute sa perfection et sa souplesse; celle du memphitique est notablement différente et beaucoup plus vague. La forme moins précise et moins grammaticale de ce dialecte tient sans doute à l'âge relativement moderne des documents que nous possédons. Les plus anciens manuscrits qu'on ait en memphitique sont du dixième siècle. A cette époque, le sahidique lui-même était bien déchu, comme on le voit dans les papyrus de Boulaq et de Londres. En thébain, au contraire, nous avons de nombreux manuscrits des IVe, V^e^, VIe et VIIe siècles. Ce sont même de beaucoup les plus communs, le memphitique étant devenu la langue officielle des patriarches et de la liturgie sous la domination musulmane. Espérons qu'on finira par découvrir quelque document memphitique plus ancien. Il serait curieux surtout de trouver des inscriptions en ce dialecte; car, jusqu'à présent, tous les monuments épigraphiques, très-nombreux, que j'ai vus sont en thébain.

Nous ne pouvons donner ici une idée, même

sommaire, de la littérature très-riche du copte. Ce ne serait, du reste, pas le lieu. Mais nous devons faire observer que le style des Égyptiens est généralement très-clair, assez sobre, et qu'il semble aspirer surtout à la précision et à l'énergie. On sent qu'on est plutôt en Occident qu'en Orient; et, en effet, dans l'empire romain ou grec on a toujours opposé les Égyptiens aux Orientaux. Eunape nous vante beaucoup l'éloquence de ce peuple et sa verve satirique. Ses tendances remuantes étaient alors proverbiales. On le comparait, sous ce rapport, aux Gaulois, comme le prouve ce passage de Flavius Vopiscus sur Saturninus : « Saturninus oriundus fuit Gallis ex gente hominum inquietissima et avida semper vel faciendi principis vel imperii. Huic inter ceteros duces, qui vere summus videretur, Aurelianus limitis Orientalis ducatum dedit, sapienter præcipiens ne unquam Aegyptum videret. Cogitabat enim, quantum videmus, vir prudentissimus, Gallorum naturam; et verebatur ne si perturbidam civitatem vidisset, *quo eum natura ducebat*, societate quoque hominum duceretur. Sunt enim Aegyptii (ut satis nosti) viri ventosi, furibundi, jactantes, injuriosi, atque adeo vani, liberi, novarum rerum *usque ad quantilenas pu-*

blicas, cupientes, *versificatores*, *epigrammatarii*, mathematici, aruspices..... » Les égyptologues devraient bien trouver dans ce pays, dont le climat conserve tout, quelque composition satirique de cette époque. Sans doute il y en eut beaucoup en démotique; et cependant on ne connaît encore en ce genre que les caricatures du papyrus de Turin sur Ramsès, mais pas une seule chanson. En copte, nous possédons au contraire un certain nombre d'œuvres satiriques, entre autres un poëme du IVe siècle sur le christianisme. Les vers sont rimés, mais auparavant il n'en était pas ainsi; et l'ancienne poésie copte, comme l'ancienne poésie arménienne ou hébraïque, possédait des règles toutes spéciales et très-intéressantes, ainsi que je le montrerai dans un autre travail.

COPTITES, nome de la haute Égypte [hiéroglyphes], chef-lieu [hiéroglyphes], Coptos, dont le dieu était *Khem*.

CORDE. On employait le lin pour la fabrication de la corde; les cordes de grosse dimension se faisaient avec la fibre du palmier.

CORDONNIER. Le nom égyptien des cordon-

niers était, *tebti-u* (sandaliers). Un monument représente deux cordonniers dont l'un perce avec son alène l'oreillette d'une sandale et l'autre tire son fil avec les dents, témoignage de la persistance de certaines habitudes de métiers. Un tableau de Thèbes montre un ouvrier assis et maintenant, avec son orteil, une longue lanière dont il taille l'extrémité. Ces petits détails ne sont pas inutiles à enregistrer; ce sont autant d'échappées sur la vie active d'un monde depuis si longtemps disparu.

COSTUMES. Sous l'ancien empire, l'unique vêtement est le caleçon appelé *shenti* (voyez ce mot), qui, plus tard, est souvent recouvert d'une longue robe transparente à larges manches. Cette robe formait quelquefois pèlerine sur les épaules et se plissait en tablier au-dessus du genou; elle se drapait de diverses manières. La shenti des rois se fermait par une écharpe brodée et frangée d'uræus. L'archiprêtre appelé *Sam* portait sur l'épaule une peau de panthère.

Des tuniques rayées à manches courtes, des cottes laissant à nu la poitrine et parsemées de verroteries, des fourreaux étroits, moulant les

formes, composaient l'ajustement des femmes. — Voyez COIFFURES, SANDALES.

COTON. Malgré le témoignage de Pline (XIX, 8), on peut affirmer que le coton, si cultivé par les Egyptiens modernes, ne l'était absolument pas par les anciens habitants de la vallée du Nil ; les fouilles ne nous ont livré aucune étoffe de coton.

COUDÉE. La coudée *royale* comprenait 28 doigts, composant 7 palmes = 525 millimètres ; chacune de ces vingt-huit divisions était consacrée à une divinité. La *petite* coudée n'avait que 6 palmes ou 24 doigts : c'est celle qu'employaient les Égyptiens pour la construction de leurs monuments. La coudée était taillée en pan coupé, et son profil ▬ *ma* forme le nom de la déesse Vérité. (Voyez au Louvre, salle civile, vitrine I, un spécimen de la coudée royale.)

COULEURS. Les couleurs employées par les Égyptiens étaient le jaune, le rouge, le bleu, le vert, le brun, le blanc et le noir ; elles étaient appliquées sur un enduit composé de plâtre fin et de colle transparente.

COURONNE BLANCHE. C'est la mitre peinte en blanc sur les monuments; elle était l'insigne de la domination sur le Midi.

COURONNE ROUGE. Insigne de la domination sur le Nord, c'est une couronne évasée et munie d'un enroulement appelé *lituus*. La couronne blanche, encastrée dans la couronne rouge, constituait le *pschent*. Ces couronnes, symbolisant des attributs solaires, sont de prérogative royale. — Voyez PSCHENT.

COURONNE FUNÉRAIRE. Les couronnes funéraires en paille, comme celles qu'on voit au Louvre (salle funéraire, bas de l'armoire E), devaient être placées sur la tête du défunt, afin de l'investir de l'attribut divin appelé *ma-kherou*, *vérité de la parole,* que lui conférait la récitation du chapitre XIX du Livre des Morts.

CROCODILE. Les crocodiles étaient beaucoup plus nombreux en Égypte autrefois que maintenant; on n'en rencontre plus dans le Delta; ils sont, de jour en jour, refoulés vers le sud par la circulation des bateaux à vapeur. Les Égyptiens en avaient une grande frayeur; ils les con-

juraient à l'aide de formules magiques et en faisaient l'emblème des ténèbres que dissipe l'apparition du soleil. Le crocodile était consacré au dieu Sébek.

CROCODILOPOLIS. — Voyez ARSINOÏTES.

CRYPTES. Les cryptes des temples étaient des couloirs longs et étroits qui, absolument aveugles, s'enfonçaient dans l'épaisseur des murailles. La pierre qui en bouchait l'orifice se déplaçait par quelque mécanisme secret. C'est dans ces oubliettes que l'on déposait les statues divines et les emblèmes sacrés en matière précieuse.

CUILLERS. Les cuillers étaient de diverses formes et de diverses dimensions, suivant l'usage auquel elles étaient destinées. Elles étaient principalement en ivoire, en os, en bois, en bronze. Quelques-unes avaient leur manche terminé en crochet, pour être suspendues à un clou; d'autres avaient pour ornement une fleur de lotus, ou étaient munies d'un manche représentant une figure d'homme ou d'animal; d'autres, enfin, étaient de forme purement capricieuse. Des

cuillers rondes, d'un petit modèle, probablement destinées à transvaser un onguent dans une coupe ou un coquillage, ont été découvertes à Thèbes. (Wilkinson, *Manners and customs*, II, 402.)

CUIRASSE. L'unique spécimen de cuirasse que l'on connaisse est au Musée Britannique : c'est un morceau de cuir imbriqué de plaquettes de bronze qui ont la forme ▮. On y lit le cartouche de Sheshank Ier, ce qui fait remonter cet objet à la XXIIe dynastie.

CUISINE. Une cuisine est représentée à Médinet-Abou : on y dépèce un bœuf dont le sang est recueilli dans un vase: des membres sont mis à part pour la cuisson, le feu s'allume, les marmites sont prêtes, on apporte de l'eau et l'on pile des ingrédients dans un mortier.

CUISSE DE BOEUF. La cuisse de bœuf ⁓ est le type de l'offrande funéraire et figure sur presque toutes les stèles parmi les aliments qui y sont amoncelés devant le défunt; elle a donné son nom à la constellation de la Grande-Ourse, au glaive royal ⟆ et à l'instrument en fer de la

forme [hieroglyph], employé dans l'une des plus importantes pratiques liturgiques, qui consistait à simuler l'ouverture de la bouche de la momie.

CUIVRE. Les Égyptiens tiraient, en partie, leur cuivre du Sinaï; mais ce métal n'est pas, ainsi que le pensait Champollion, le [hieroglyph] *mawek* exploité dans cette presqu'île. Le *mawek* paraît désigner plutôt la turquoise ou la malachite qui est, d'ailleurs, un cuivre carbonaté vert. Le cuivre, ou tout au moins le bronze, est rendu en égyptien par [hieroglyph], *tahesti*. D'après une conjecture très-vraisemblable de M. Lepage-Renouf, c'est le groupe [hieroglyph], qui répondrait au cuivre pur. — Voyez BRONZE.

CYCLES. — Voyez *supra*, p. 46.

CYMBALES. Elles étaient en bronze et, par la forme, semblables aux nôtres, quoique un peu plus petites. (Voir un spécimen exposé au Louvre, salle civile, armoire H.)

CYNOCÉPHALE. Le cynocéphale, qu'on rencontre encore en Abyssinie, figure souvent sur les monuments égyptiens. Il est consacré à Thoth

et particulièrement, je crois, à Thoth-Lunus. Un monument du Louvre représente un cynocéphale assis, tenant un œil symbolique 𓂀, emblème de la pleine lune. Une statuette du même musée représente un fonctionnaire de Ramsès II tenant un naos dans lequel est un cynocéphale coiffé du disque lunaire.

Sur la balance du jugement de l'âme, on voit ce singe accroupi; il paraît y symboliser l'équilibre. Le génie funéraire Hapi est représenté avec une tête de cynocéphale. Enfin les cynocéphales étaient consacrés à l'adoration du soleil levant. C'est à ce titre qu'ils figuraient dans les temples et qu'ils étaient sculptés sur la base de l'obélisque de Louqsor. (Voyez Louvre, D, 31.)

On voit souvent les rois présenter aux dieux l'offrande , composée du cynocéphale assis, d'un caractère désignant une longue suite d'années, et du signe des panégyries. Ce groupe se lit *sheb* ou *ousheb*, et sa forme est reproduite par de petits monuments en terre émaillée qu'on voit dans les musées. Sur un amulette de cette nature, qui est au Louvre, on lit le mot grec BACIC. C'est un emblème difficile à expliquer.

CYNOPOLITES, nome de la haute Égypte

[hieroglyphs], chef-lieu [hieroglyph], dont le nom vulgaire était [hieroglyphs]. Dieu local, Anubis. (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 24.)

D

Dad. — Voyez Tat.

Dakkeh (Nubie). Ancienne Pselcis [hieroglyphs]. Le roi éthiopien Arkamen y éleva au dieu Thoth un temple continué par Ptolémée IV Philopator et l'empereur Auguste. (Voyez Champollion, *Monuments*, pl. 50 et suiv.; *Notices publiées*, I, 110 et suiv.)

Damier. Il y a au Louvre (salle historique, armoire C) un damier de forme rectangulaire oblongue, en faïence verdâtre, ayant appartenu à la reine Hatasou. La cavité intérieure était destinée à contenir les pions dont se servaient les joueurs. Le dessus porte une division de vingt cases dont trois (la 1[re], la 5[e] et la 9[e] de la rangée médiale, en comptant de droite à gauche) paraissent avoir eu une importance particulière. Le dessous porte une division de trente cases; des hiéroglyphes y sont tracés dans la troisième ran-

gée horizontale, savoir : à la 2e case [hiéroglyphes]; à la 3e [hiéroglyphe]; à la 4e [hiéroglyphe], et à la 5e [hiéroglyphes]. Sur un des côtés de l'épaisseur est tracé le prénom royal *Ra-ma-ka*, accompagné d'hiéroglyphes exprimant des vœux de santé, de vie et de stabilité; sur l'autre, les mêmes signes avec le cartouche-nom de la reine Hatasou; sur le troisième côté, on reconnaît les traces d'une figure de Ptah embryon; quant au quatrième côté, il forme l'ouverture de la cavité.

Un damier analogue, provenant de la collection Abbott, a été publié par M. Prisse dans la *Revue archéologique*, le 15 mars 1846. Un autre damier existe au musée de Boulaq. (Voyez Mariette, *Catalogue*, p. 158.) Un troisième est exposé au Louvre, salle civile, armoire K; il est au nom d'un *Amenmès* et présente les mêmes dispositions que celui de la régente Hatasou.

Les monuments représentent souvent des Égyptiens jouant aux dames; une caricature montre même une partie engagée entre un lion et une chèvre, c'est-à-dire entre un roi et sa favorite; mais nous ignorons la marche de ce jeu, bien qu'il existe au musée de Turin un traité égyptien sur la matière.

Les pions avaient la forme [hiéroglyphe]. (Voyez Birch, *Le*

roi Rhampsinite et le jeu de dames; Rosellini, *Monuments*, CXXII, f. 3; Burton, *Excerpt. hierogl.* XI; Wilkinson, *Manners and customs*, II, 420; Lepsius, *Denkmäl.* 3, 208 *a.*)

Dandour (Nubie). Petit temple inachevé, de l'époque d'Auguste. (Voir Champollion, *Notices descript.* p. 138.)

Danse. Des monuments de Thèbes et de Memphis représentent des danseurs et des danseuses d'Égypte exécutant des pas gracieusement variés. Les pirouettes, les balancements, les ronds de bras, les entrelacements de mains, toutes les diverses attitudes qu'ils prenaient et qui sont exprimées hiéroglyphiquement étaient rhythmées par le jeu des instruments ou par le simple claquement des mains ou des castagnettes. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, II, 329 et suiv.)

Darius. Darius Ier, fils d'Hystaspe, est le seul des trois Darius qui figure sur les monuments. Lorsqu'il prit la direction du vaste empire des Perses, l'Égypte, jointe à une partie de la Libye, en formait une satrapie. Les Égyptiens

ne paraissent pas avoir eu à se plaindre de son administration. Son nom s'écrit *Antariouash*, et il prit le prénom *Aimé d'Ammon-Ra*. Il termina le canal unissant le Nil à la mer Rouge, commencé par Nékao II.

Datif. Le datif est indiqué par les particules , *n*, *r*, *m*.

Déboud (Nubie). Temple inachevé, commencé par le roi éthiopien , *Adjakheramen* et continué par Auguste et Tibère. (Voyez Champollion, *Notices publiées*, I, 155.)

Décans. Les Égyptiens partageaient le mois en trois séries de dix jours, à chacune desquelles présidait un astre appelé Décan. Les noms des trente-six décans, déjà donnés en grec par Héphestion, ont été retrouvés dans les hiéroglyphes. M. Lepsius en a publié cinq listes (*Chronologie*, p. 68, 69; voyez aussi Brugsch, *Monuments*, pl. XIX).

Déchiffrement (Histoire du). Ath. Kircher, au XVIIe siècle, est le premier qui ait ha-

sardé des traductions d'inscriptions hiéroglyphiques; mais ses interprétations manquaient de base scientifique. Croyant que les hiéroglyphes n'étaient que des signes d'idées, il donna un trop libre cours à son imagination, et sa tentative fut comme non avenue. A la fin du siècle dernier, Warburton et Zoëga eurent le mérite de pressentir le rôle phonétique des hiéroglyphes; à Zoëga revient l'honneur d'avoir deviné que, dans l'encadrement appelé cartouche ⊂⊃, étaient inscrits les noms royaux. En 1799, pendant l'expédition de Napoléon en Égypte, un officier français, M. Boussard, fit, en dirigeant des travaux de fortification à Rosette, la découverte d'une pierre couverte d'une inscription tracée en trois écritures, savoir :

Hiéroglyphique (langue égyptienne sacrée);
Démotique (langue égyptienne vulgaire);
Grecque.

Le texte grec, placé en dernier, annonçait que le décret gravé sur la pierre était transcrit en langue égyptienne et grecque. On espéra donc, par la comparaison des trois écritures, jeter les bases d'un système de déchiffrement. Malheureusement la pierre était tellement tronquée et mutilée, qu'il y manquait et le com-

mencement de l'inscription hiéroglyphique et la fin de l'inscription grecque; de là de grandes hésitations dans la confrontation des textes. Les premiers efforts se portèrent sur le texte démotique, le seul des trois qui fût complet. Les noms de Ptolémée, de Bérénice et d'Alexandre furent déchiffrés par S. de Sacy. Le Suédois Akerblad, étant parvenu à décomposer ces groupes, put, à l'aide des lettres qui les formaient, lire un certain nombre de mots dont l'explication était fournie par la langue copte, et dresser un alphabet. Th. Young, prenant pour point de départ l'alphabet d'Akerblad, conclut, du fait de l'existence d'un alphabet dans l'écriture vulgaire, à la possibilité d'un alphabet semblable employé dans les hiéroglyphes pour écrire les mots étrangers.

«Mais, dit M. E. de Rougé, à qui je laisse la parole, de cette idée si ingénieuse et si juste en elle-même, il ne sut tirer aucun parti. N'ayant pu saisir les règles qui avaient été suivies dans l'écriture de ces noms propres, il manqua complétement l'analyse du cartouche de Ptolémée. Si l'on ajoute, à cette première idée d'un alphabet sacré, des progrès assez notables dans la connaissance de l'écriture vulgaire, la part

d'Young sera faite avec justice. Le peu de place que sa méthode tient dans la science hiéroglyphique se prouve clairement par sa stérilité; elle ne produisit pas la lecture d'un seul nom propre nouveau, et l'on peut affirmer hardiment que tous les sceaux du livre mystérieux étaient encore fermés lorsque Champollion étendit la main pour les briser.

« Young n'avait reconnu que deux sortes d'écritures; Champollion en distingue trois dans les manuscrits, et il détermine immédiatement leurs principaux caractères. Il reconnaît d'abord l'enchaînement qui lie les hiéroglyphes signe par signe avec une très-ancienne abréviation cursive qu'il nomme l'écriture *hiératique*. Il signale les différences plus tranchées qui séparent de celle-ci l'écriture vulgaire ou *démotique*, et c'est lorsqu'il a la mémoire toute pleine de ces formes diverses et de l'esprit même de ces textes encore incompris, qu'un nouveau point de comparaison vient tomber entre ses mains : l'obélisque de Philæ lui est communiqué.

« Assistons au travail qui va se faire dans cet esprit si pénétrant, c'est un des spectacles les plus dignes d'occuper notre attention. Champollion aperçoit un nouveau cartouche : une ins-

cription grecque couvrait la base où l'obélisque avait été érigé; elle nommait la reine Cléopâtre. Champollion, devançant les preuves, admet la simultanéité des deux inscriptions et se trouve ainsi en possession d'un cartouche égyptien au nom de Cléopâtre. Trois consonnes et une voyelle étaient communes à ce nom avec celui de Ptolémée, à savoir : le P, le T, l'L et l'O. Or les quatre figures se retrouvaient identiques et à leur place convenable dans les deux cartouches ainsi rapprochés. La preuve était décisive, et le principe d'un alphabet hiéroglyphique appliqué au nom des rois grecs était complétement démontré. Il faut voir, dans la lettre à M. Dacier, avec quelle impatience Champollion cherche et trouve aussitôt la contre-épreuve de sa découverte, et les noms de Bérénice, d'Alexandre, de César, de Tibère, de Trajan et d'Hadrien viennent, à l'envi, compléter son alphabet. L'absence des voyelles brèves avait égaré Young dans sa tentative de déchiffrement; Champollion, loin de s'en étonner, reconnaît aussitôt dans cette particularité l'application du principe qui régit toutes les écritures sémitiques. Mais une grave difficulté s'élève tout aussitôt : certaines lettres étaient représentées quelquefois

par des signes différents. Il y avait certainement là de quoi faire avorter le nouveau système entre les mains d'un autre homme que Champollion; mais, pour lui, cet obstacle ne produit qu'un choc léger d'où va jaillir une lumière inattendue. Il pose le principe des homophones, c'est-à-dire de l'emploi libre, dans l'écriture, de diverses figures possédant la valeur de la même articulation; et ses longues études comparatives sur les manuscrits lui permettent d'apporter des preuves matérielles de son assertion.

« La découverte des lettres égyptiennes employées pour écrire les noms étrangers n'était qu'un premier pas; il suffit à Champollion pour ouvrir toutes les portes de l'écriture sacrée. A l'aide de ses nouvelles lettres hiéroglyphiques, il lit quelques mots de l'inscription de Rosette; le sens lui en est connu par le texte grec, l'interprétation de ces mots se trouve tout naturellement dans la langue copte, et l'antique idiome de l'Égypte est ainsi déterminé.

« Les lettres sont répandues dans l'écriture hiéroglyphique au milieu des images ou des symboles, et souvent les signes de ces deux natures si différentes sont groupés ensemble pour écrire

un même mot. Des combinaisons variées permettaient à l'hiérogrammate de joindre les sons aux symboles, et de présenter tout à la fois aux yeux et à l'oreille du lecteur une vivante expression de la pensée. Champollion a déployé une incroyable sagacité dans la poursuite des lois qui réglaient ces combinaisons.

« Après avoir déterminé, soit par le témoignage des auteurs, soit par la traduction grecque du décret de Rosette, le sens d'un grand nombre de symboles, il étudie de plus près le texte des hymnes funéraires, cent fois répétées dans les papyrus. Il s'aperçoit que les symboles y étaient souvent remplacés, à la volonté de l'écrivain, par des mots écrits alphabétiquement; il note ces variantes, reconnaît toutes leurs règles et en déduit les principes qui présidaient à la composition des textes hiéroglyphiques. »

L'alphabet laissé par Champollion péchait par la confusion des époques; des caractères exceptionnellement employés dans les temps de décadence y tenaient une place trop importante. M. R. Lepsius émonda cette liste trop touffue, la réduisit aux signes essentiels et institua un juste système de transcription. M. Hincks détermina la valeur des signes syllabiques. M. Birch en-

treprit le premier, avec un rare honheur, des traductions complètes de textes hiéroglyphiques, et M. Brugsch jetait les bases du déchiffrement de l'écriture démotique, sur laquelle s'était déjà exercée la sagacité de M. de Saulcy, lorsque M. E. de Rougé inaugurait, dans son Mémoire sur *Ahmès-si-abna* (voyez ce mot), l'excellente méthode d'interprétation qui a fait sa gloire. M. Chabas, guidé par le même esprit de critique, n'a pas peu contribué, par ses beaux travaux, aux progrès du déchiffrement. De nombreux adeptes s'élancèrent dans la voie ouverte par ces vaillants pionniers : ce sont MM. Mariette, Devéria, Goodwin, Le Page Renouf, Pleyte, Lieblein, Ebers, Lauth, Reinisch, Unger, Maspero, J. de Rougé, de Horrack, Baillet, Lefébure, Eisenlohr, Grébaut, Pierret, etc., et aujourd'hui l'accès des études égyptologiques est singulièrement facilité par la publication d'une grammaire due à M. E. de Rougé, et d'un dictionnaire, dont M. Brugsch est l'auteur.

Déclinaison. En égyptien, la déclinaison ne s'effectue pas, comme dans les langues aryennes, par le changement des terminaisons, mais par des particules établissant les rapports

des noms. — Voyez Nominatif, Génitif, Datif, Locatif, Accusatif, Ablatif.

Décorations. La principale décoration par laquelle les rois récompensaient les services éclatants est celle du collier d'or. A ce collier étaient parfois attachés deux lions et deux mouches (voyez Champollion, *Notices*, p. 528), ce qui a fait admettre l'existence d'un *ordre de la Mouche* et d'un *ordre du Lion*. Je ne connais pas de texte qui parle de la décoration de la Mouche; mais plusieurs fonctionnaires de la XVIIIe dynastie se vantent d'avoir reçu la récompense du *Lion d'or*.

La décoration du collier, accompagnée du don de l'anneau, ainsi que cela fut fait pour Joseph (*Genèse*, XLI, 42), fut accordée par Aménophis IV à l'un de ses fonctionnaires. (Lepsius, *Denkm.* 103, 105, 108, 109.) — Voyez Collier.

Décret de Canope. — Voyez Canope.

Décret de Ptah. Nom donné à une stèle du temple d'Ibsamboul, contenant une longue allocution de Ptah-Totounen à Ramsès II. (Lepsius, *Denkmäler*, III, 194.)

Décret de Rosette. — Voyez Rosette.

Deïr-el-Bahari. Le temple de Deïr-el-Bahari, bâti en pierre calcaire par la reine Hatasou, s'étage sur une montagne dont le versant opposé aboutit à la vallée des Rois, à Thèbes. On y arrivait par une allée de sphinx, aujourd'hui détruite, et son entrée était annoncée par deux obélisques, dont il ne reste que les bases. Les cours de ce temple se superposaient sur la montagne et étaient reliées par des rampes en pente douce. Cet édifice, qui fut abandonné de bonne heure, porte la représentation de la campagne de la reine Hatasou dans le pays de Pount, en Arabie. (Voyez Dümichen, *die Flotte einer ægypt. Kæniginn* et *Histor. Inschriften, Zweite Folge.*)

Deïr-el-Medineh. Petit temple situé près de Medinet-Abou. Il a été commencé par Ptolémée Philopator et achevé par ses successeurs.

Démotique. L'écriture démotique est dérivée de l'écriture hiératique, première abréviation de l'écriture hiéroglyphique. On la voit se former sous la xxve dynastie (règne de Tahraka); elle était employée pour les actes civils; les dé-

crets de Canope et de Rosette (sous Ptolémée III Évergète et Ptolémée V Épiphane) la nomment l'*écriture des livres*. Elle est fondée sur les mêmes principes que l'écriture hiéroglyphique et comporte le même mélange d'éléments symboliques et phonétiques. L'extrême difficulté du déchiffrement du démotique, difficulté purement paléographique, provient de ce qu'une même ligature répond souvent à des groupes hiératiques très-différents, et de ce que les textes, tracés avec de gros calames, sont en général très-empâtés et rendent fort malaisée l'analyse des éléments de chaque mot.

Les documents trouvés jusqu'ici sont des contrats de vente, des textes magiques et un roman très-curieux, rédigé sous forme de conversation entre des momies.

M. Brugsch a ouvert la voie du déchiffrement par la publication d'une grammaire démotique et d'un recueil de textes analysés; mais le peu de progrès accomplis dans cette branche de l'égyptologie s'explique par la rareté des matériaux livrés à l'étude.

Dendérah, ancienne ville de la haute Égypte. Nom grec, Tentyris; nom égyptien, [hiéroglyphes],

Djanoutri. Le temple de Dendérah fut commencé sous Ptolémée XIII, mais des traditions égyptiennes en faisaient remonter la fondation au temps des premières dynasties; il fut terminé sous Domitien; il était consacré à la déesse Hathor. Couvert d'hiéroglyphes de la base au sommet, et jusque dans des cryptes qui ne devaient jamais recevoir la lumière du jour, ce magnifique édifice, dont le déblayement est dû à l'activité de M. Mariette, lui a fourni la matière d'une publication de quatre volumes in-folio de textes d'un déchiffrement difficile, à cause de l'époque de décadence à laquelle ils ont été rédigés, mais qui sont riches de renseignements sur la religion égyptienne. Ces quatre volumes ne forment guère que la cinquième partie des inscriptions que renferme ce vaste monument.

Dennou . Ce titre, qui s'applique à des fonctions très-diverses, me paraît avoir le sens général de *chef, directeur.* La meilleure preuve que j'en puisse fournir est cette qualification donnée à Ramsès VII, dans un papyrus de Turin : *le grand Dennou de l'Égypte.*

Derri (Nubie). Ramsès II y fit creuser, dans

un rocher de grès, un temple qu'il dédia au soleil. (Voyez Champollion, *Monuments* et *Notices descriptives*, p. 86.)

Dés à jouer. Il est difficile d'affirmer que les dés trouvés en Égypte soient d'époque pharaonique. Ils sont ordinairement de forme cubique; les nombres y sont représentés par des points noirs. Le Musée du Louvre en possède un de cette sorte, en ivoire, et un autre dont la forme est celle de deux pyramides réunies par la base, l'une au-dessous de l'autre; les unités y sont marquées par des trous. (Salle civile, vitrine N.)

Déterminatifs. Signes idéographiques qui, placés à la fin d'un mot, lui servent, pour ainsi dire, d'illustration : c'est ainsi que les mots exprimant une idée de force sont déterminés par le bras armé ; que ceux exprimant une idée de mouvement sont déterminés par les jambes en marche ; que ceux exprimant une idée de lumière sont déterminés par le disque rayonnant , etc. Pour les mots dont l'explication n'a pas encore été donnée, on comprend combien est précieux le secours des déterminatifs

qui indiquent à première vue à l'investigateur dans quel ordre d'idées le sens doit être cherché. Une liste explicative des déterminatifs les plus usités a été donnée, par M. E. de Rougé, à la page 123 de sa *Grammaire.*

Deuil. Le deuil est exprimé par les deux mains levées à la hauteur du front, la paume en dedans, ou par une main posée sur la tête, peut-être pour y répandre de la poussière.

Dans les funérailles, le deuil se manifestait par des danses particulières. M. Mariette décrit ainsi une scène de deuil, sculptée sur un bas-relief de Sakkarah : « Des femmes sautent avec les plus étranges contorsions; d'autres font retentir une sorte de *tympanum.* Des hommes marchent à grands pas en agitant une tige de roseau. Ces danses funèbres sont encore pratiquées aujourd'hui dans la plupart des villages de la haute Égypte. Ce que le bas-relief de Sakkarah n'a pu rendre, ce sont les ululations discordantes dont ces danses sont accompagnées. »

Dévorante de l'enfer (La). La dénomination égyptienne de cette bête fantastique, qui doit être le prototype de Cerbère, est *celle qui*

détruit les coupables, la Dévorante ⸻, *dame de la région occidentale.* Ce monstre à gueule béante est assis sur un petit pylône, en face d'Osiris, dans la scène du Jugement de l'âme (*Todtenb.* ch. cxxv; voyez les papyrus encadrés dans la salle funéraire du Musée égyptien). Son corps, dont la forme varie suivant les manuscrits, participe du lion, de la truie et de l'hippopotame.

Diadème (Double). — Voyez Pschent.

Dialectes. L'existence d'au moins deux dialectes dans la langue égyptienne, dialecte du nord et dialecte du sud, n'est pas douteuse, puisqu'elle a été reconnue dans la langue dérivée, le copte; elle est d'ailleurs constatée par ce passage d'un papyrus du temps des Ramessides (Anastasi, I, p. 28, l. 6) : « Tes paroles sont confuses, etc... Elles sont comme la conversation d'un homme du Delta avec un homme d'Éléphantine. »

Malheureusement, les inscriptions sur pierre et sur papyrus ne nous fournissent aucun moyen de préciser les différences dialectales, par la raison que nous ignorerons toujours quelles étaient les villes où ces textes furent rédigés.

Dictionnaire. En 1841, un dictionnaire égyptien fut publié chez Firmin Didot, d'après les cartes et manuscrits autographes laissés par Champollion. En 1860, 1862, 1866, M. Chabas a fait suivre plusieurs de ses mémoires de glossaires, dans lesquels le sens d'un grand nombre de mots était solidement établi. En 1867, M. Birch fit paraître, dans le cinquième volume de la traduction anglaise de l'ouvrage de Bunsen sur l'Égypte, un riche vocabulaire qui livrait aux commençants un moyen commode d'aborder directement les textes, et, à la même époque, M. Brugsch commença la publication de son *Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch*, terminé en 1868. Ce vaste et savant lexique de 1728 pages in-quarto, qui a rendu et rend encore les plus grands services, ne saurait cependant dispenser les débutants de dresser, pour leur propre usage, un répertoire dans lequel ils noteront avec soin les acceptions diverses des mots que leur fera connaître l'analyse des textes.

Diopolites. Désignation grecque d'une partie du nome de la haute Égypte, dont Thèbes était le chef-lieu.

Diospolites. Nome de la basse Égypte,

voisin du Sébennytique. (Voyez J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 58.)

Disque. Le disque ⊙ détermine les idées de lumière et sert à marquer les divisions du temps; il orne la coiffure de plusieurs divinités.

Disque ailé. Le disque ailé symbolise la marche du soleil dans le ciel, d'orient en occident. Lorsqu'il est orné de deux uræus portant les coiffures du nord et du sud, il indique que le soleil plane et domine en même temps sur le nord et sur le sud. Son nom est *houd*. C'est la forme d'Horus combattant Set et ses compagnons. (Voyez Naville, *Mythe d'Horus*, et Brugsch, *Die Sage von der geflugelten Sonnenscheibe.*)

Divinité. Dans son mémoire sur un hymne à Ammon du musée de Boulaq, M. Grébaut expose ainsi la conception égyptienne de la divinité : « L'Égypte monothéiste a considéré les dieux de son panthéon comme les noms qu'un être unique recevait dans ses divers rôles, en conservant dans chacun, avec son identité, la plénitude de ses attributs. Dans son rôle d'Éter-

nel, antérieur à tous les êtres sortis de lui, puis dans son rôle d'organisateur des mondes, enfin dans son rôle de Providence qui, chaque jour, conserve son œuvre, c'est toujours le même être réunissant dans son essence tous les attributs divins. Cet être qui, en soi, un et immuable, mais aussi mystérieux et inaccessible aux intelligences, n'a ni forme ni nom, se révèle par ses actes, se manifeste dans ses rôles, dont chacun donne naissance à une forme divine qui reçoit un nom et est *un dieu.* »

Rappelant diverses formules égyptiennes qui présentent les dieux tantôt comme engendrés par le dieu unique, tantôt comme étant ses propres membres, M. Grébaut ajoute : « Il faut remarquer que, loin d'être une expression de polythéisme, ces formules avaient précisément pour but d'en écarter l'idée. Ce ne sont pas *les dieux* qu'on adore, au contraire, on leur dénie l'existence personnelle; on adore, sous le nom d'un dieu quelconque, le dieu caché qui, en se transformant lui-même, en s'enfantant pour de nouveaux rôles, engendre les dieux, ses formes et ses manifestations... Le dieu *qui n'a pas de forme* et *dont le nom est un mystère* (ce sont les expressions égyptiennes) est une âme agissante qui

remplit des rôles nombreux, personnifiés par les dieux; ceux-ci sont des formes procréées, c'est-à-dire animées par l'âme qui les revêt, ou, pour nous servir de l'expression de l'hymne de Boulaq, qui les *habite*. Elle circule de rôle en rôle, sans perdre jamais une seule des qualités qui sont de son essence divine. De quelque nom qu'il l'appelle, sous quelque forme qu'il la cherche, quelle que soit la manifestation sous laquelle il la reconnaît, le croyant la proclame toujours l'âme de tous les dieux, le dieu unique *qui n'a pas son second*, et lui attribue toutes les perfections divines. »

Docteur. On traduit par *docteur, savant*, le titre archaïque *sab*, rapproché du copte ⲥⲃⲟ, *doctrina*, et qui se trouve presque toujours associé à des fonctions de scribe.

Dodécarchie. Après le pillage de Thèbes par Assourbanipal, roi d'Assyrie, et la fuite d'Ourdamani, beau-fils de Tahraka, douze de ces descendants des chefs des Mashaouash, qui étaient devenus Égyptiens par leur établissement prolongé dans le Delta, gouvernèrent la basse Égypte pendant quelques années (VIIe siècle

avant J. C.). L'un de ces gouverneurs se fit proclamer roi, s'assura l'adhésion des Thébains par son mariage avec la fille d'Améniritis et réunit sous son sceptre la haute et la basse Égypte : c'est Psamétik Ier. — Voyez ce nom.

Doigts (Les deux). On rencontre dans les collections de nombreux exemplaires d'un mystérieux amulette figurant deux doigts réunis : l'index et le médius. Ces amulettes sont le plus souvent en hématite, et parfois dorés. On en ignore complétement la signification.

Dongola, village de la Nubie, dont le nom antique , *Dongol*, se trouve à la dixième ligne de la grande stèle découverte en cet endroit, et publiée par M. Lepsius (*Denkmäl.* V, 16). La stèle de Dongola est relative aux victoires remportées par le roi éthiopien Nastasnen sur les populations du Soudan.

Dorure. On constate que, dès la xiie dynastie, les Égyptiens savaient recouvrir de feuilles d'or toutes sortes de matières; pour la dorure sur bois et même sur bronze, ils employaient habituellement un enduit préalable.

Ils damasquinaient le bronze en incrustant l'or dans les gravures. On trouve des statuettes de bronze complétement entourées d'une sorte de cartonnage regravé extérieurement comme le bronze et doré. Les vignettes des manuscrits étaient dorées par application de feuilles d'or battu, dont un livret de doreur, conservé au Louvre (Salle civile, vitrine Z), offre de précieux échantillons.

Drah-Abou'l-Neggah. C'est la plus ancienne nécropole de Thèbes. On y rencontre surtout des tombes de la XIe et de la XVIIe dynastie, et du commencement de la XVIIIe. (*Itinéraire des invités du Khédive*, p. 131.)

Droite (La) et la gauche. La droite est exprimée par le groupe 𓋀𓅮𓂝, dont le caractère initial 𓋀 sert à désigner l'occident, de même que la gauche est rendue par 𓋁𓏲𓂝, dont le signe initial 𓋁 exprime l'orient. Cela tient à ce que les Égyptiens s'orientaient en regardant le midi.

Duaumautew. L'un des quatre génies protecteurs des entrailles. Il est représenté avec une tête de chacal.

Duel. Le duel se rendait par la finale 𓅪"; exemple : 𓊹𓅪", *les deux dieux*, ou par le redoublement du mot : 𓈅𓈅, *les deux contrées.*

Dynasties. « Les rois nombreux qui, pendant la durée de la période païenne, ont successivement paru sur le trône, sont distingués entre eux par groupes qu'on appelle *dynasties.* Quand la dynastie est indigène, elle prend le nom de la ville qui a été choisie pour siége officiel du gouvernement, et nous avons ainsi des dynasties memphites, thébaines, éléphantines, tanites, selon que les rois siégeaient à *Mit-Rahyneh*, à *Medinet-Abou*, à *Gezyret-Assouan*, à *Sân.* Quand, au contraire, la dynastie n'est pas nationale, je veux dire quand elle est venue du dehors et qu'elle a été imposée par la conquête, elle s'appelle alors du nom de la nation qui s'est emparée de l'Égypte, et nous avons des dynasties éthiopiennes, persanes, grecques et romaines. » (Mariette, *Histoire d'Égypte*, p. 9.)

Les dix premières dynasties forment l'ancien empire. Le moyen empire s'étend de la xie à la xviie. Le nouvel empire commence à la xviiie et finit à la xxxie (dynastie persane). C'est là

que s'arrête la liste de Manéthon (voyez ce nom). La domination grecque comprend la xxxiie et la xxxiiie dynastie, et la domination romaine remplit la xxxive.

Je donnerai un aperçu suffisant des principales de ces dynasties, en disant que la ive vit s'élever les pyramides de Chéops, Chephren et Mycérinus; que la xie est l'époque des Antew et des Mentouhotep; la xiie des Aménemha et des Ousertesen; la xiiie des Sebekhotep et des Nowréhotep. De la xive à la xviie, l'Égypte fut asservie par les Pasteurs. La xviiie dynastie est la plus glorieuse de l'histoire égyptienne : elle fut illustrée par les Thouthmès et les Aménophis. La xixe doit son éclat à Séti, à Ramsès II (Sésostris) et à Méneptah. Le xxe est la dynastie des Ramessides; la xxiie est remplie par les Sheshonk, les Osorkon et les Takélot; la xxvie (Saïte) par les Psamétik, par Apriès et Amasis. C'est à la xxxe dynastie que s'éteint, avec Nekhtaneb II, la race des pharaons.

Les trente et une dynasties de Manéthon qui, par l'addition des règnes qu'elles comprennent, donnent un énorme total de 4,672 ans, ont-elles été successives? Quelques-unes n'ont-elles pas été collatérales? La question est encore peu-

dante. M. Lieblein considère comme dynasties collatérales les IXe, Xe, XIe, XIIIe, XVIe, XXIIe et XXVe, d'une durée de 1,777 ans qui, déduits des 5,332 années de la rédaction des listes manéthoniennes donnée par l'Africain, réduit à 3,555 ans la durée totale de l'empire égyptien, chiffre adopté déjà par M. Lepsius. M. Mariette, au contraire, pense que les dynasties collatérales, beaucoup plus nombreuses qu'on ne le suppose, ont été préalablement éliminées par Manéthon, et qu'aucun monument ne nous autorise à nier la succession de ses listes. (Consulter sur ce sujet Brunet de Presles, *Examen des dynasties égyptiennes;* Lepsius, *Königsbuch der Ægypter;* Mariette, *Histoire d'Égypte*, p. 70; Lieblein, *Recherches sur la chronologie égyptienne.*) — Voyez CHRONOLOGIE.

E

EAU. Le nom de l'eau, en égyptien 𓅐𓇋𓇋𓈗, *mâï*, 𓅓𓅱𓈗, *mou* (ⲙⲟⲟⲩ en copte), est le même qu'en hébreu מוי et qu'en arabe ما. L'eau détermine les idées de fraîcheur et d'écoulement et me paraît symboliser, au sommet des stèles, l'*écoulement* du temps.

Éclipses. Diogène Laerce prétend que les Égyptiens avaient noté 373 éclipses de soleil et 832 éclipses de lune, mais les monuments sont muets à cet égard. On a cru voir, dans une inscription du règne de Takélot II (xxIIe dynastie), la mention d'une éclipse de lune; M. Chabas a démontré (*Mélanges*, II, 72; *Zeitschr.* 1868, 49) le mal fondé de cette conjecture.

On lit dans le *Traité d'Isis et d'Osiris*, § 55 : « Les Égyptiens disent que Typhon tantôt frappe l'œil d'Horus, tantôt le lui arrache, et qu'après l'avoir avalé il le rend au soleil. Par les coups dont il le frappe, ils entendent les diminutions que la lune éprouve chaque mois, et, par la privation totale de l'œil, l'éclipse de cette planète, que le soleil répare en l'éclairant de nouveau dès qu'elle s'est dégagée de l'ombre de la terre. »

L'œil d'Horus étant l'*oudja* qui désigne aussi la lune, M. Lefébure (*Le mythe osirien*, p. 51) a rapproché ce passage du chapitre cxvi du Livre des Morts, dans lequel il reconnaît la fable de Set ou Typhon se déguisant en pourceau pour avaler l'œil d'Horus, métamorphose à laquelle fait allusion la scène des sarcophages

représentant une truie chassée d'une barque par un cynocéphale.

ÉCRITURE. — Voyez DÉMOTIQUE, HIÉRATIQUE, HIÉROGLYPHES.

ÉCRITURE SECRÈTE. L'usage d'une écriture secrète chez les Égyptiens a été signalé, pour la première fois, par Champollion dans sa *Grammaire* (p. 33). M. de Rougé, dans son *Catalogue des grands monuments du Louvre* et dans son *Rapport à M. le Directeur des musées nationaux*, est revenu sur ce fait à propos de la stèle C. 65 et d'une autre inscription de Leyde. Dans la *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, 1873, p. 138, M. Goodwin a expliqué un passage du sarcophage de Séti Ier, conçu en cette écriture particulière (voir aussi un article de M. Le Page Renouf dans le même journal, 1874, p. 101); enfin le même sujet avait été, longtemps auparavant, étudié par Th. Devéria dans un travail resté inachevé et par conséquent inédit.

Il résulte de ces recherches que l'écriture secrète, dont l'usage remonte à la XVIIIe dynastie, au lieu d'être purement idéographique comme on l'avait cru d'abord, est, au contraire, essen-

tiellement phonétique; son caractère propre est de supprimer les déterminatifs, de substituer aux signes-lettres de l'écriture normale des caractères phonétiques d'un emploi rare et recherché, ou seulement voisins par la forme et le son, et aussi de procéder par voie d'homophonie et par calembours. La stèle C. 65 du Louvre qui, ainsi que presque tous les textes de cette nature, offre heureusement une même légende en écriture mystique et en écriture régulière, fournit les équivalences suivantes :

= , *am*, dans.

= , *him-t-w neb-t pa*, sa femme, dame de maison.

= , *Anna*.

= , *souten skha*, scribe royal.

= , *mour*, préposé.

= , *him-t*, femme.

= , *se-t*, fille, etc.

Edfou. Le nom ancien de cette ville de la haute Égypte est , *Teb*, copte ⲁⲧⲃⲱ, d'où Edfou; c'est la même ville qu'*Apollinopolis magna*.

Le temple d'Edfou, bâti sur le même plan que le temple de Dendérah, avait eu la même destination religieuse, ainsi que le démontre un dialogue entre un dieu et un roi, dans lequel se trouve en outre la consécration de l'édifice à Horus, puis la description détaillée de ses diverses parties.

Les inscriptions d'un naos en granit placé dans le sanctuaire permettraient d'attribuer à Nekhtaneb II (xxx[e] dynastie) la fondation du temple d'Edfou, mais l'ensemble de la construction est ptolémaïque. M. Mariette, à qui on doit le déblayement de ce vaste édifice, y a récolté une ample moisson de textes d'un grand intérêt pour l'étude de la religion. Les inscriptions sculptées sur les soubassements des murailles ont fourni de précieuses indications géographiques, publiées et expliquées par M. J. de Rougé. Des donations royales de terrains sont inscrites sur le pourtour du temple. Enfin une importante partie des textes d'Edfou est relative au mythe d'Horus; elle a été publiée par M. Naville, en 1870.

Égides. On donne le nom d'*égides* à de petits monuments ordinairement en bronze, for-

més du collier *ousekh* plus ou moins ornementé, et que surmonte une tête de déesse (Maut, Hathor, Sekhet, Bast, etc.). La poignée des égides est contournée en *menat* sur lequel sont gravées des représentations religieuses. De petites égides en argent, en or, en cornaline, servaient de pendeloques.

ÉGYPTE. Le nom antique de l'Égypte est , *Kem.* Ce nom, justifié par la couleur du sol, signifie *noir* (voyez Plutarque, *d'Isis et d'Osiris,* ch. 33). L'Égypte est aussi appelée , *Pays du sycomore*, et , *Pays du figuier;* enfin on trouve, dans le décret de Rosette, le nom , difficile à expliquer, mais qui devait avoir un caractère religieux.

La haute Egypte est désignée le plus ordinairement par un bouquet de lotus-lys , espèce de glaïeul, et la basse Égypte par le papyrus , qui croissait en abondance dans les marécages.

ÉGYPTOLOGIE. Tel est le nom que l'on donne à la science créée par le génie de Champollion. Trois revues lui sont aujourd'hui consacrées : une en Allemagne, la *Zeitschrift für ägyp-*

tische Sprache und Alterthumskunde; deux en France, les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, et l'*Égyptologie*, journal publié à Chalon-sur-Saône par M. Chabas.

On peut se procurer tous les ouvrages d'égyptologie chez les libraires suivants : F. Vieweg, 67, rue de Richelieu; Klincksieck, 11, rue de Lille; Maisonneuve, 15, quai Voltaire.

Eileithya, chef-lieu du nome Latopolites (haute Égypte). Nom antique, *Nekheb.* — Voyez El Kab.

Electrum. M. Lepsius a cru voir l'alliage d'or et d'argent appelé *electrum* par Pline dans le groupe que Champollion traduisait *or pur;* mais cette identification n'est pas unanimement adoptée. (Voyez Lepsius, *Die Metalle in den ägypt. Inschriften.*)

Élémentaires (Dieux). Les dieux élémentaires sont appelés *les Huit* parce qu'ils forment quatre couples d'un dieu et d'une déesse, conformément à ce qu'en dit Sénèque : « Ægyptii quatuor elementa fecere; deinde ex singulis bina, marem et fœminam. » (*Nat. quæst.*

III, 14.) Leurs noms varient souvent, mais leurs attributions sont clairement définies par une inscription d'Edfou, qui les appelle « les très-grands de la première fois, les augustes qui étaient avant les dieux, enfants de Ptah sortis de lui, engendrés pour s'emparer du Nord et du Midi, pour créer dans Thèbes et dans Memphis, créateurs de toute création. »

Éléphant. Dans une inscription récemment découverte, un *Amenemheb* raconte qu'à une chasse dans le pays de Ninive Thouthmès III prit cent vingt éléphants, et que lui, Amenemheb, réussit à s'emparer du plus grand de la troupe, après l'avoir blessé au pied ; d'où l'on peut conclure que c'est de l'Assyrie que provenait l'ivoire importé en Égypte au xviie siècle avant notre ère. (Voyez Chabas, *Mélanges*, 3e série, 2e partie, p. 300 et suiv.) Cependant il en arrivait aussi de l'Éthiopie et de l'intérieur de l'Afrique, et les Ptolémées chassaient l'éléphant sur les confins de l'Abyssinie. On voit à Philæ le dieu Nil apportant un éléphant comme offrande que le roi devait présenter à Isis ; mais ce proboscidien, qui a donné son nom à l'île d'Éléphantine, ne figure pas dans la mythologie égyptienne.

Éléphantine [hieroglyphs], capitale du premier nome de la haute Égypte. La dénomination grecque Ἐλεφαντίνη est la traduction exacte du nom antique de cette île, car [hieroglyphs] signifie *éléphant;* elle était aussi nommée [hieroglyphs], *Kebh.* «Il y a soixante et dix ans, on voyait à Éléphantine un temple déjà à moitié démoli, que les auteurs du grand ouvrage de la Commission d'Égypte ont nommé le temple du Nord; un autre temple d'admirable proportion, qu'on appelait le temple du Sud et que, par les dessins exécutés alors, nous savons être d'Aménophis III; une porte monumentale de granit, enfin un quai à pic sur le fleuve et précédé, du côté nord, par un nilomètre. En 1822, les deux temples et le nilomètre ont disparu. Le quai, ouvrage d'époque romaine, où des matériaux sans nombre provenant d'édifices plus anciens ont été utilisés; la porte de granit, qui est ornée sur ses deux montants des cartouches d'Alexandre II, sont encore debout. Près des maisons modernes, une mauvaise statue d'Osiris, où l'on déchiffre à grand' peine les noms de Méneptah, marque la place où se trouvait la façade du temple d'Aménophis III.» (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*)

El-Kab (Eileithya) est situé un peu au nord d'Edfou et sur la même rive que Radesieh. Une forteresse, dont on voit encore les remparts en briques crues, y avait été élevée contre les incursions des Héroushas. On remarque à El-Kab une chapelle au nom du prince Setaou; un petit hémispéos ptolémaïque dédié à Isis; un petit temple d'Aménophis III et, parmi les tombeaux voisins, ceux de Paher, d'Ahmès, dit Pennekheb, de Setaou et d'Ahmès, fils d'Abna, chef des nautoniers.

Élysées (Champs). — Voyez Aarou.

Émail. D'innombrables objets, tels que figurines funéraires, scarabées, amulettes, parures diverses, nous permettent d'apprécier l'habileté des émailleurs égyptiens. Voir notamment les belles figurines bleues de l'armoire E de la Salle funéraire du Louvre, et, dans la vitrine M de la Salle historique, celles à couverte blanche produite sans doute par l'oxyde d'étain; la coloration des autres émaux était obtenue, pour la plupart, par l'oxyde de cuivre. Voir aussi les divers échantillons d'émaux de la vitrine L de la Salle civile. Quantité de bijoux en or, de sta-

tuettes en bronze et de meubles étaient incrustés d'émaux.

EMBAUMEMENT. La première opération consistait à extraire du corps, par une ouverture pratiquée au flanc gauche, les intestins et les viscères; la cervelle s'enlevait par les narines au moyen d'un instrument recourbé. Puis on introduisait des aromates dans les cavités de l'abdomen et de l'estomac, et, dans la tête, du bitume liquide, qui durcissait en se refroidissant, ou quelquefois de simples chiffons. On desséchait le corps en l'exposant à un courant d'air chaud; on le plongeait ensuite dans un bain de natron et l'on appliquait du bitume sur la peau pour la préserver des variations hygrométriques. Enfin les bandelettes, après avoir été imbibées d'une composition végétale, insecticide et très-odorante, étaient minutieusement enroulées autour du corps. — Voyez BANDELETTES. Les intestins et les viscères étaient embaumés à part dans les vases dits *canopes* (voyez ce mot). Voyez dans Champollion, *Monuments*, 188, les instruments dont on se servait pour les diverses opérations de l'embaumement.

EMPIRE. Pour la division de l'histoire de

l'Égypte en *ancien empire*, *moyen empire* et *nouvel empire*, voyez Dynasties.

Encens. L'encens qu'on brûlait sous forme de grains ou de pastilles, devant les dieux, était extrait d'arbres résineux de l'Arabie. Dans les tableaux de l'expédition dirigée, dans le Pount, par la reine Hatasou, cette résine ou gomme résineuse, appelée [hieroglyphs], *anti*, est figurée adhérente au tronc des arbres transportés en Égypte; on la voit aussi récoltée dans des vases, des paniers, ou amoncelée en meules; sa couleur est rouge ou jaune d'or.

Encensoir. L'encensoir [hieroglyph] avait la forme d'un bras supportant un petit *brasero*, sur lequel étaient jetés les grains d'encens. Quelques encensoirs avaient un manche à tête d'épervier et étaient munis d'une petite coupe destinée à recevoir les grains d'encens que l'on devait brûler. Plusieurs fonctionnaires sont appelés *porte-encensoir* du roi; le roi lui-même tenait souvent l'encensoir dans les cérémonies religieuses.

Encre. L'encre employée pour l'écriture sur papyrus était d'un très-beau noir et permettait

de tracer les signes avec une rare perfection. Sa base carbonique la rendait inaltérable. Pline nous dit en effet qu'on la fabriquait avec le noir de fumée des fourneaux ou avec de la lie de vin calcinée et additionnée de gomme. Cette encre se débitait en forme de pains, comme l'encre de Chine; le scribe plaçait ces pains dans les godets de sa palette (voyez Palette) et les délayait au moment de se mettre au travail. On se servait d'encre noire, d'encre rouge et quelquefois d'encre blanche.

Encrier. On peut donner ce nom au godet en terre appelé [hiéroglyphes], *pous*, en égyptien, dans lequel le scribe délayait avec de l'eau les pains d'encre que contenait sa palette. (Voyez au Louvre le n° 368 de la Salle historique, vitrine Q.)

Enfants. Les nourrissons n'étaient pas emmaillottés comme chez nous, comme chez les Juifs, les Grecs et les Romains. Les femmes les transportaient dans une poche que formait devant ou derrière elles une écharpe nouée sur l'épaule. Les Éthiopiennes les portaient dans une hotte fixée à leur dos. (Voyez Wilkinson,

Manners and customs, I, 404; III, 363.) Les enfants en âge de marcher étaient vêtus d'une longue robe tombant jusqu'à la cheville, mais ils sont d'ordinaire représentés entièrement nus; quelquefois leur cou est orné d'un collier de verroteries auquel pend l'image de la déesse Vérité.

Dans l'esprit des Égyptiens, la prospérité de l'État était en proportion de l'accroissement de la population; aussi les parents étaient-ils obligés à nourrir tous leurs enfants. Dans le chapitre CXXV du *Todtenbuch*, le mort se défend d'avoir *écarté le lait de la bouche des nourrissons*. Chez les Égyptiens, dit M. Chabas, la privation d'enfants était considérée comme une suprême infortune.

ENFER ÉGYPTIEN. Dans les textes des papyrus et des sarcophages consacrés à la description de la région d'outre-tombe, appelée ⊗ ⌓ ⊔, que parcourt le soleil pendant la nuit, un chapitre important est réservé aux supplices qui attendent les impies. Ils y sont représentés par des âmes, des ombres plongées dans des gouffres de feu où l'on voit aussi des têtes coupées. A ces gouffres président des bourreaux féminins,

des déesses à tête de lionne qui, selon les énergiques expressions des rédacteurs égyptiens, « vivent des cris des impies, des rugissements des âmes et des ombres, qui leur tendent les bras du fond de leurs gouffres. » On lit sur le sarcophage de Séti Ier cette sentence lancée aux damnés, et qui est véritablement terrible par la récurrence de pensée qu'elle suppose chez les morts (les morts *pour la seconde fois*, comme disent les textes) : « Vous ne verrez plus ceux qui vivent sur terre, jamais! »

Ces supplices s'exécutent sous les ordres d'Horus, qui, en punissant le mal, venge son père Osiris, l'Être bon. (Voyez Th. Devéria, *Catal. des manuscrits du Louvre*, p. 33; P. Pierret, *Études égyptol.* II, 133.)

Enregistrement. Les contrats démotiques d'époque ptolémaïque sont suivis d'un petit texte en écriture grecque qui n'est autre chose que l'enregistrement de ces actes. Les Lagides ordonnèrent en effet que tout acte de vente fût soumis, à peine de nullité, à l'enregistrement des trapézites (banquiers du gouvernement). Cette mesure avait surtout pour but d'exercer un contrôle régulier sur les fermiers des impôts.

Enseigne. Devise mystique que les rois inséraient dans leur bannière et que le dieu Thoth était censé avoir écrite de sa propre main. — Voyez Bannière.

Enseignes. — Voyez Étendards.

Épagomènes (Jours). Les Égyptiens ajoutaient à leurs trois saisons de quatre mois (voyez Année) cinq jours épagomènes ou complémentaires qui, joints à la somme des jours des douze mois, constituaient une année de 365 jours.

Le premier jour épagomène était dit *jour de la naissance d'Osiris;*

Le deuxième, *jour de la naissance d'Aroëris;*

Le troisième, *jour de la naissance de Set;*

Le quatrième, *jour de la naissance d'Isis;*

Le cinquième, *jour de la naissance de Nephthys.*

Dans l'écriture démotique, ils sont simplement nommés *jours de fête.*

Épervier. L'épervier est l'oiseau d'Horus, lequel symbolise la renaissance de la divinité sous la forme du soleil levant. C'est à ce titre

que Ra (le soleil) est représenté avec une tête d'épervier coiffée du disque . La bannière des pharaons, qui sont eux-mêmes des Horus, est surmontée d'un épervier. Aux basses époques, cet oiseau sert à écrire le mot *dieu;* sous la forme , il donne le nom de la déesse de l'Amenti. L'épervier à tête humaine est l'hiéroglyphe de l'*âme*.

ÉPINGLES. On a recueilli de grandes épingles à tête d'or et d'autres de diverses formes, longues d'environ 190 millimètres, sans tête, dorées au sommet et bien empointées.

EPIPHI, troisième mois de la saison dite *des moissons*, ou été; en copte ⲉⲡⲓⲡ, en arabe ابيب, en égyptien .

ERPA. On s'accorde à reconnaître au titre *erpa* le sens de *prince héritier*. Il indique aussi la suprématie en général; on était *erpa* dans un temple (stèle de Mentou-nesou, au Louvre), et *Seb*, père des dieux, est appelé *erpa* des dieux.

ERGAMÈNE. — Voyez ARKAMÈNE.

Esclaves. Nous sommes dénués de renseignements sur le régime des esclaves en Égypte. On s'est habitué à donner le nom d'esclaves aux hommes désignés par les groupes [hiéroglyphes], *hon-u*, et [hiéroglyphes], *bak-u*, mais ce dernier mot doit se traduire plus vraisemblablement par *ouvriers*. On voit souvent les rois offrir aux dieux les esclaves qu'ils ramenaient de leurs expéditions, ce qui veut dire qu'ils les affectaient aux travaux que nécessitait le culte. Sheshank Ier consacra au culte du son père Nimrod un esclave syrien qu'il avait payé 14 *ten* d'argent (280 francs). Thouthmès III ajouta le don d'un esclave aux colliers et bracelets par lesquels il récompensa la vaillance d'Amenemheb, un de ses officiers. La lecture des textes permet de supposer que certaines lois d'humanité protégeaient la situation des esclaves; le droit des maîtres n'était pas absolu.

Esneh, nom antique [hiéroglyphes], *Snout*, capitale administrative du nome Latopolites. « Dans l'état actuel, on ne voit du temple d'Esneh que sa grande salle antérieure. La façade et toutes les colonnes de cette salle sont d'époque romaine. On y lit les cartouches de Claude, de Domitien,

de Commode, de Septime-Sévère, de Caracalla, de Géta. Le fond de la salle est d'époque grecque et annonce une partie construite par Ptolémée Épiphane. » (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*) La sculpture est détestable et les inscriptions sont du mauvais style de la décadence.

Espace. Les Égyptiens divinisaient l'espace, le récipient universel, tantôt sous le nom de Maut, tantôt sous celui d'Hathor, tantôt sous ceux de Neith, de Nout ou d'Isis, suivant les localités et les époques.

Espions. Dans la grande inscription d'Ibsamboul, traduite par M. Chabas, on voit deux espions d'un prince ennemi, le chef des Khétas, amenés, les mains liées derrière le dos, devant Ramsès II et subissant un interrogatoire. Dans le récit figure aussi un espion au service du pharaon.

M. Chabas (*Mélanges*, série III) n'est pas éloigné de croire qu'il existait un corps de police secrète composé de femmes nommées [hiéroglyphes], *les voyantes;* ces femmes devaient jouir d'une médiocre considération, car le papyrus magique Harris les assimile aux *animaux les plus*

dangereux dont il est nécessaire de museler la bouche.

ÉTENDARDS. Ils se composaient d'un long fût emmanché dans une douille en bronze surmontée de quelque sujet emblématique, tel que coiffure divine, animal symbolique, naos, fleur de lotus, barque sacrée, etc. Quelques-uns de ces étendards, ceux par exemple qui offraient aux yeux le nom du roi inscrit dans un cartouche ou l'hiéroglyphe de la personne royale [hiéroglyphe], ont pu, comme le dit Diodore (I, 86), être portés par des officiers pour servir aux soldats de signes de ralliement, de drapeaux; mais les autres avaient pour unique destination de figurer aux mains des prêtres dans les processions et les cérémonies sacrées, ainsi qu'on le voit dans l'escalier sud du temple de Dendérah.

ÉTHIOPIE. Nom antique [hiéroglyphes], *Koush*, comme en hébreu. Elle s'étendait de la quatrième à la sixième cataracte. Sous la XVIIIe et la XIXe dynastie, l'Éthiopie était une province égyptienne administrée par des princes du sang, des vice-rois. Les prêtres qui, à la fin de la XXe dynastie, s'emparèrent du trône égyptien, jetèrent

les fondements de la monarchie éthiopienne en introduisant à Napata, la capitale, le culte du dieu thébain Ammon. C'est de ces prêtres que descendent évidemment les premiers rois éthiopiens. A la fin de la XXIII[e] dynastie, le roi éthiopien Piankhi-Meriamon s'empara de l'Égypte qui, de maîtresse, devint sujette, et les successeurs de Piankhi remplissent la XXV[e] dynastie. (Voyez SHABAKA, AMÉNIRITIS, SHABATOKA, TAHRAKA, AMENMÉRINOUT.) Cette domination prit fin lorsque l'un des douze princes qui gouvernèrent la basse Égypte après les invasions assyriennes se fit nommer roi, sous le nom de Psamétik I[er], et inaugura la XXVI[e] dynastie. L'Éthiopie resta gouvernée par des rois indépendants, dont les mieux connus jusqu'à présent sont Aspourta, Hor-si-atew, Nastasnen, Arkamène (voyez ces noms); c'était un royaume parlant la même langue et honorant les mêmes dieux que l'Égypte, une sorte de Belgique égyptienne, a dit M. Mariette. Ce savant a publié dans la *Revue archéologique* (septembre 1865) l'analyse de quatre stèles découvertes par lui sur l'emplacement de Napata, et auxquelles sont dues presque toutes les notions qui précèdent; il en a donné les textes dans ses *Monuments divers*. Le

meilleur guide à consulter sur l'époque éthiopienne est le mémoire publié par M. E. de Rougé dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, sous le titre d'*Étude de quelques monuments du règne de Tahraka.*

Étoffes. D'après M. E. de Rougé (*Notice sommaire des monuments égyptiens du Louvre*, p. 81), le lin est, sans exception, la seule matière des toiles de momie et des étoffes recueillies en Égypte; on n'a retrouvé aucun tissu de coton. La fabrication égyptienne était parvenue à tisser des toiles d'une finesse telle, qu'elles ont été assimilées, par des hommes spéciaux, à la plus belle mousseline de l'Inde, vendue cinquante francs le mètre. On voit au Louvre des étoffes brodées, brochées; des toiles frangées, des peluches et des échantillons de laine teinte en rouge et en jaune qui ne doivent pas appartenir à l'époque pharaonique (Salle civile, armoires B, C).

Étoiles. Les Égyptiens regardaient les étoiles comme des lampes (*Khabesou*) suspendues à la voûte céleste. « Au premier rang de ces astres-lampes, on mettait les décans, simples étoiles ou

groupes d'étoiles en rapport avec les trente-six ou trente-sept décades dont se composait l'année égyptienne; *Sopt* ou Sothis, notre Sirius; *Sahou* (Orion) consacré à Osiris et considéré par quelques-uns comme le séjour des âmes heureuses; les Pléiades, les Hyades et beaucoup d'autres dont les noms anciens n'ont pu encore être identifiés d'une manière certaine avec les noms modernes. » (Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*)

ÉTOLES. — Voyez BRETELLES DE MOMIES.

ÉVENTAILS. Il faut distinguer deux sortes d'éventails destinés à protéger la personne royale :

1° Le *chasse-mouches*, composé d'une plume d'autruche richement emmanchée; il était l'insigne caractéristique des princes, des chefs et des premiers fonctionnaires publics. détermine les mots exprimant la protection.

2° Le *flabellum* ou *umbellum*, qui était tenu par des officiers inférieurs; comme hiéroglyphe, le *flabellum* détermine le mot *khaïb* (ombre). Le chasse-mouches et le flabellum ornent souvent les barques sacrées.

Exégèse. Le seul exemple d'exégèse que nous connaissions dans la littérature égyptienne se rencontre au chapitre xvii du Livre des Morts. Ce chapitre, qui est comme un résumé de la doctrine religieuse, se compose d'une série de versets suivis d'une glose explicative. Malheureusement ce commentaire, souvent conçu en termes aussi mystiques que le texte qu'il prétend expliquer, nous laisse encore beaucoup d'énigmes à deviner. Le chapitre xvii du Livre des Morts a été l'objet d'une belle étude publiée, en 1860, par M. E. de Rougé dans la *Revue archéologique*.

Exode des Hébreux. « La chronologie présente trop d'incertitudes, tant dans l'histoire égyptienne que dans la Bible, et spécialement quand il s'agit de mesurer la période des Juges, pour que l'on puisse, *a priori*, et par un simple rapprochement de dates, définir sous quel roi eut lieu la sortie d'Égypte. La difficulté est encore plus grande quand il s'agit du patriarche Joseph, puisque la longueur du temps de la servitude en Égypte est elle-même l'objet de nombreuses controverses. Moïse ne se sert jamais que du mot générique *Pharaon*, qui veut dire *le roi*. Mais en recueillant soigneusement les par-

ticularités éparses dans le récit biblique, on y trouve d'abord un roi qui forçait ses esclaves à bâtir la ville de Ramsès dans la basse Égypte. Ensuite, lorsqu'on veut calculer le temps que Moïse dut passer chez Jéthro pour fuir la colère du roi, si l'on réfléchit que Moïse tua l'Égyptien dès qu'il fut parvenu à la virilité, et que le livre saint lui donne quatre-vingts ans à l'époque de la sortie d'Égypte, on voit que le règne indiqué fut excessivement long. La Bible dit, en effet : « Après un long temps le roi mourut. » Un seul Ramsès convient à toutes ces circonstances, c'est Ramsès II, qui régna soixante-huit ans et qui fit, en effet, construire dans la basse Égypte une ville à laquelle il donna son nom. Moïse revint d'Arabie aussitôt qu'il apprit la mort du souverain qu'il avait irrité. Le récit des plaies d'Égypte et de la terrible catastrophe qui accompagna la sortie des Israélites ne paraît compatible qu'avec un petit nombre d'années. Ménephtah, fils de Ramsès II, est sans doute le pharaon de la mer Rouge; mais le récit de Moïse autorise à penser que le roi ne fut pas personnellement victime de ce désastre. Il paraît, en effet, avoir régné dix-neuf ans, et peut-être ne s'est-il pas écoulé un temps aussi long entre

le retour de Moïse et le passage de la mer Rouge. On n'a pas retrouvé, sur les monuments, la trace de ces premières relations des Israélites avec l'Égypte, et il serait bien extraordinaire qu'ils eussent enregistré ce désastre ailleurs que dans les annales; les sculptures des temples ne rappellent jamais que des victoires. » (*Notice sommaire des monuments du Louvre*, par E. de Rougé, p. 20.)

Ce synchronisme, affirmé de nouveau par M. de Rougé dans un mémoire intitulé *Moïse et les Hébreux*, a été combattu dans ces derniers temps; M. Chabas l'a défendu dans ses *Recherches sur la* XIX*e dynastie.*

F

Famine. Nous ignorons le nom du roi sous lequel vécut le patriarche Joseph et ne savons, par conséquent, à quelle époque il faut placer les sept années de disette dont parle la Bible; mais plusieurs disettes sont constatées par les monuments; elles résultèrent de l'insuffisance de l'inondation, ainsi que l'atteste le Décret de Canope : « Un jour la crue du fleuve ayant diminué, à la grande terreur de tous ceux

du pays qui se rappelèrent la catastrophe survenue à l'époque des premiers rois, sous lesquels il advint que les habitants du pays eurent à souffrir de la disette... Ptolémée et Bérénice importèrent à grands frais du blé de la Syrie, de la Phénicie, de Chypre et de beaucoup d'autres endroits. » Un fonctionnaire d'Ousertesen Ier (XIIe dynastie) s'exprime ainsi dans une inscription relevée à Beni-Hassan : « Étant arrivées des années de famine [hiéroglyphes], alors je fis labourer le nome *Sah*, du nord au sud de son territoire, je fis subsister ses habitants, et ses produits firent qu'il n'y eut pas d'affamé. » (*Denkm.* II, 122.)

FAUTEUILS. — Voyez SIÉGES.

FAUX MONUMENTS. — Voyez CONTREFAÇON DES MONUMENTS.

FAYOUM. On a trouvé, dans un papyrus du Caire, le nom antique de cette province [hiéroglyphes], *Rehoun*, parfois déterminé par une main tenant un œuf ou un poisson; on l'a rapproché du nom du village arabe *Illahoun*. — Voyez ARSINOÏTES et lac MOERIS.

Femme. « Au nombre des faits qui constatent de toute antiquité la haute civilisation et l'aménité des mœurs chez les Égyptiens, il faut placer la déférence et le respect dont la femme fut constamment entourée; loin de disparaître, comme chez toutes les autres nations de l'Orient, dans l'obscure reclusion du harem, l'épouse égyptienne était la véritable maîtresse de la maison, la , *neb-t-pa*, selon l'expression des textes. Ce titre, qui accompagne presque toujours celui de mère dans les stèles funéraires, remplace quelquefois celui d'épouse. Les femmes pouvaient occuper le trône; elles étaient associées aux honneurs rendus à leurs époux, et leur influence dans la famille est rendue sensible par l'usage qu'avaient les Égyptiens d'indiquer le nom de leur mère plutôt que celui de leur père.

« Hérodote et Diodore de Sicile ont parlé de la liberté et du pouvoir des femmes en Égypte; néanmoins, il faut reléguer au nombre des fables ce que ces deux historiens ont rapporté, soit de l'esclavage des hommes, soit de l'incompatibilité des femmes pour le sacerdoce. Les documents originaux sont concluants pour démontrer l'erreur dans laquelle ils sont tombés à cet égard. » (Chabas, *Pap. mag. Harris.*)

« La femme, dit M. Mariette (*Catal. de Boulaq*), prenait une large place dans la famille. Les droits qu'elle tenait de sa naissance n'étaient pas absorbés dans ceux du mari, et elle les transmettait intacts à ses enfants. A certaines époques, les tableaux de famille nomment souvent la mère à l'exclusion du père. Dans les inscriptions de l'ancien empire, l'amour entre époux est parfois exprimé d'une manière délicate et touchante. »

Fer. Nom hiéroglyphique [hiéroglyphes], *baa*. Le fer a été connu en Égypte dès la plus haute antiquité, mais il y a toujours été fort rare. 1700 ans avant notre ère, un officier de Thouthmès III rapportait de la Syrie, comme objets précieux, des bassins de fer, et ce roi recueillait, en Phénicie et en Assyrie, des vases de fer à manche d'argent. En raison peut-être de sa rareté, les Égyptiens avaient pour le fer une sorte d'horreur religieuse; ils l'avaient consacré à Set et, à cause même du caractère redoutable qu'ils lui attribuaient, ils l'employaient dans certaines cérémonies liturgiques. Ils l'employaient aussi dans la vie pratique, car les immenses monuments qu'ils ont laissés seraient inexpli-

cables sans l'usage du fer; mais il est très-vraisemblable que l'oxydation a détruit les instruments dont ils se sont servis. (Voyez sur ce sujet Th. Devéria, *Le fer et l'aimant*, dans les *Mélanges d'archéologie égypt. et assyr.* I, 2; Chabas, *Études sur l'antiquité historique.*)

Ferme. Un tableau égyptien représente une ferme entourée de murs et se composant de deux cours longues et étroites : on y donne à manger à des bœufs, dont le mufle est entouré d'une corde tenant à un anneau fixé dans le sol. Au fond de la deuxième cour on aperçoit treize stalles à bestiaux. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, II, 134.)

Fêtes. Les fêtes de l'année égyptienne n'ont encore été l'objet d'aucun travail d'ensemble; elles étaient extrêmement nombreuses et variaient selon les localités. Chaque temple avait un calendrier de jours consacrés par des offrandes. Les rois, au retour de leurs expéditions victorieuses, instituaient des fètes qui étaient autant de sources de revenus pour la classe sacerdotale. On ferait un livre avec la seule étude des fêtes célébrées à Thèbes en l'honneur d'Ammon.

Le Décret de Rosette mentionne trois espèces de fêtes :

1° , *Panégyries des temples* (voyez Panégyries), qui se célébraient dans l'intérieur des temples.

2° Les fêtes à *exode* , à l'occasion desquelles on promenait en pompe, en dehors des temples, les chapelles ou *naos* des dieux. C'est ce que les textes appellent *la sortie* d'un dieu : , *la grande sortie d'Osiris;* , *la fête de la sortie de Khem*, etc.

3° Les jours éponymes du roi.

Chaque jour du mois était l'objet d'une fête, mais particulièrement le 1er, le 6, le 15. La fête du lever de Sothis, point de départ de l'année égyptienne, était une fête importante. D'autres fêtes sont mentionnées par les textes religieux, telles que , *haker,* qui était une vigile, , *uga*, fête des ancêtres, la fête de *Ptah-Sokari*, etc.

Figurines funéraires. Les figurines funéraires se rencontrent en nombre considérable dans les sépultures égyptiennes. De diverses dimensions et de diverses matières, bois, pierre calcaire, pierre dure et porcelaine (celles en

bronze sont extrêmement rares et souvent fausses), elles étaient déposées par les parents du mort dans des coffrets de bois peint, en forme de tombeau, de naos ou de pylône. Leur aspect est celui de la momie ; de leurs mains croisées sur la poitrine elles tiennent des instruments d'agriculture, hoyaux et sarcloirs, et un sac destiné à contenir des graines pend sur leur épaule. Le sens de cet outillage nous est expliqué par le tableau du chapitre CX du Livre des Morts, qui représente le défunt labourant, semant et moissonnant dans les champs célestes. Sur ces petites statuettes est habituellement tracé le texte du chapitre VI du même livre, dans lequel elles sont appelées , *oushebtiou*, du verbe *ousheb* (répondre). Elles étaient donc considérées comme des *répondantes* de l'aptitude du personnage représenté à accomplir les travaux de l'autre vie.

Beaucoup de figurines portent la simple mention N, *Illumination de l'Osiris un tel,* qui s'explique ainsi : les Égyptiens distinguaient l'âme de l'intelligence et prêtaient à cette dernière une forme lumineuse; cette association des idées de lumière et d'intelligence permet de supposer que la formule *Illumination*

de l'Osiris N! équivalait à celle-ci : *que l'Osiris N devienne pur esprit!*

Ces petits monuments ont rendu de réels services à la science par le grand nombre de noms historiques, de titres et de fonctions qu'ils nous ont permis d'enregistrer. (Consulter sur ce sujet Chabas, *Observations sur le chapitre* VI *du Rituel égypt.*; Birch, *On sepulchral figures.*)

FIL. Voir au Louvre (Salle civile, vitrine J) des échantillons de fil de chanvre, de lin et de laine.

FILETS. Les Égyptiens se servaient pour la pêche d'un grand filet muni de flotteurs et de gousses de plomb ou de terre cuite (voyez Louvre, Salle civile, armoire K); ce filet était jeté d'une barque; celui qui le relevait se tenait sur la rive et déposait les poissons sur une planche inclinée.

Un autre filet à main, à bourdons croisés, était une sorte d'épuisette que l'on plongeait dans les eaux peu profondes, et dont on se servait pour amener les poissons que l'hameçon avait blessés.

Pour la chasse aux oiseaux, on employait un

filet qui s'ouvrait en deux et se refermait sur le gibier au moyen d'une double corde.

Le chapitre CLIII du Livre des Morts est une nomenclature des noms mystiques de toutes les parties du filet : il a pour but de sauvegarder les mânes qui, après submersion, pouvaient y être emprisonnés. (Voyez Lefébure, *Les yeux d'Horus*, p. 71.)

FILS DES ROIS. Leur insigne caractéristique est le chasse-mouches. — Voyez ÉVENTAILS.

FLABELLUM. — Voyez ÉVENTAILS.

FLAGELLUM, fouet à une ou deux lanières, insigne de souveraineté et de protection placé dans la main d'Osiris et des rois. Son nom est *nekhekh*, forme redoublée du verbe *nekhi* (protéger).

FLÈCHES. Elles étaient en bois ou en roseau, à tête de bronze généralement triangulaire, et garnies de trois pennons collés à distance égale. Pour la chasse, on se servait de flèches à pointe de bois emmanchée dans la tige, ou de petits dards munis d'une triple pointe en silex fixée

au moyen d'un mastic noir, ou ajustée dans la fente d'un bois dur. (Voyez Louvre, Salle civile, armoire H et vitrine U.)

FLEURS. Sur les stèles funéraires on voit souvent les morts recevoir l'hommage de fleurs isolées ou en bouquets; on les offrait aux dieux et on en couronnait leurs statues. Les fleurs qu'on voit figurer le plus souvent sont le papyrus, le convolvulus, le lotus [hieroglyph], que les femmes tiennent presque toujours à la main. (Voir dans les *Monuments* de Champollion, pl. LXXXVI, un groupe de musiciennes et de danseuses portant des guirlandes de fleurs et de verdure.) Le roi passait une guirlande de fleurs au cou de ceux qu'il voulait favoriser, ainsi qu'en témoigne la phrase suivante de la stèle de *Nebuaïu*, à Boulaq : [hieroglyphs] : *Furent mises des fleurs à mon cou, ainsi que fait le roi pour celui qu'il favorise.*

FLÛTES. Elles étaient d'ordinaire en roseau, mais aussi en buis, en corne, en ivoire ou en os. La double flûte, qui était jouée quelquefois par des femmes, paraît avoir été plus en usage que la flûte simple; cette dernière était parfois

d'une grande longueur ; les trous étaient très-éloignés de l'embouchure, ce qui devait en rendre la pratique fort incommode. (Voir au Louvre, Salle civile, armoire A, un petit joueur de double flûte, et, armoire H, un étui à flûtes, objet extrêmement rare : il est garni de deux flûtes en roseau, et la peinture dont il est recouvert montre une musicienne jouant de la double flûte.)

Forteresses. Au nord du village de Kouban (Nubie) s'élevait une forteresse ainsi décrite par M. Prisse : « Elle consistait en une vaste enceinte carrée, d'environ 100 mètres de côté, formée par d'énormes murs en briques crues, bâtis en talus et soutenus, de distance en distance, par des éperons ou contre-forts assez saillants. Cette enceinte régulière était percée d'une porte au milieu de chacun de ses murs. Les portes du Nord et du Sud étaient uniquement protégées par le fossé sur lequel s'abattait probablement un pont-levis, à en juger par les massifs de maçonnerie qui bordent la berge du côté de l'entrée. La porte de l'Est, qui débouchait sur le désert et se trouvait la plus exposée à l'ennemi, était plus large que les

autres et défendue par une tour qui flanquait le fossé.

« Enfin la porte de l'Ouest, c'est-à-dire du côté du Nil, semble avoir été précédée d'une construction dont on voit encore quelques colonnes. Un fossé de huit mètres de large, séparé du mur par un terre-plein ou chemin de ronde, entourait les trois principaux côtés.

« Les fossés semblent avoir communiqué jadis avec le fleuve, et s'ils n'étaient pas constamment remplis d'eau, ils étaient susceptibles d'être inondés au besoin. On voit encore, à l'extrémité de la muraille méridionale, un conduit ou aqueduc souterrain bâti en grès, qui servait à conduire l'eau dans la place. Tout l'espace que renfermait cette enceinte est couvert des ruines de maisons bâties en briques, au milieu desquelles on remarque plusieurs tronçons de colonnes en grès et quelques portions de conduites d'eau. A l'angle oriental se voient les restes d'une rampe menant au sommet des murailles, qui, élevées d'environ dix mètres, présentent une longue plate-forme de trois mètres de large; elles étaient probablement garnies de créneaux.

« Cette forteresse, bâtie pour arrêter les in-

cursions des nomades sous les rois de l'ancienne monarchie, est extrêmement remarquable sous tous les rapports; elle présente, comme les meilleurs camps romains, un système de défense qui permettait de résister à une longue attaque.

« Bien conservée après tant de siècles de durée, elle offre le plus beau spécimen des fortifications permanentes des anciens Égyptiens. »

Il y avait aussi en Nubie, à Semneh, une forteresse commandant un défilé, qui fut construite par Ousertesen III.

Fouets. Les fouets des conducteurs de chars se composaient d'un manche de bois rond et lisse et d'une lanière simple ou double, tressée ou nattée, en corde ou en cuir. Le manche se terminait par une courroie permettant au cocher de passer son fouet à son poignet lorsqu'il avait une flèche à décocher. Les monuments représentent aussi des fouets incrustés d'or et dont le manche d'ébène était muni d'une pomme d'ivoire. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, I, 339.)

Fouilles. Grâce à la sollicitude de S. A. le vice-roi pour les études archéologiques, le ser-

vice de conservation dirigé par notre illustre compatriote, M. Mariette, fonctionne aujourd'hui de manière à préserver les antiquités de l'Égypte de presque toute cause de destruction. « Il y a quelques années, dit ce savant, les monuments que le sol égyptien montre à sa surface étaient la proie des indigènes. La construction de la plus humble maison était-elle décidée, on courait aux ruines les plus proches comme à une carrière. D'un autre côté, encouragés par les vendeurs d'antiquités, les fellahs poursuivaient nuit et jour, dans les nécropoles, ces fouilles aveugles, plus désastreuses pour la science qu'une irruption de barbares. Le service de conservation a coupé le mal dans sa racine. C'est lui qui, par des mesures patientes, a déshabitué l'Égypte de regarder ses temples comme des dépôts de pierres à la disposition de tous; c'est lui qui, non sans luttes quelquefois sérieuses, a interdit aux fouilleurs indigènes l'accès des ruines; c'est lui enfin qui, en tous les lieux principaux, a placé des gardiens chargés de veiller aux déprédations. Le service de conservation a été plus loin encore. Protéger les monuments contre tant de mains intéressées à les détruire n'était atteindre le but qu'à moitié.

La plupart des temples, abandonnés depuis des siècles, s'ensevelissaient sous leurs propres décombres; il fallait les déblayer; il fallait surtout aller chercher, sous le sol, les mille objets qui s'y dérobent aux investigations de la science. De là, à côté de la conservation passive des monuments disséminés sur les rives du Nil, la recherche active de ceux qui y sont encore enfouis; de là les fouilles, de là la nécessité de créer au Caire, au profit de tous les objets que ces fouilles allaient rendre au jour, l'abri local d'un musée. Le musée de Boulaq est donc relié à un système plus général d'inspection des antiquités de l'Égypte. Il est la conséquence des mesures de préservation qu'indiquait tout naturellement à l'Égypte la mission qu'elle s'est donnée de représenter en Orient la vraie civilisation. »

Cette heureuse décision, prise par le gouvernement égyptien, de monopoliser les fouilles entre les mains d'un savant de premier ordre, dont le flair archéologique est sans égal, a eu pour résultat de faire surgir des ruines de Tanis, de Saqqarah, d'Abydos, de Thèbes, d'Edfou, du Gebel-Barkal, d'innombrables monuments qui ont ouvert à la science des perspectives nouvelles

et fécondes, et qui alimenteront les veilles de plusieurs générations d'égyptologues.

FRONDE. C'était une lanière de cuir ou de corde tressée, large au milieu et munie d'une boutonnière par laquelle elle tenait à la main; elle se terminait par une mèche qui s'échappait du doigt au lancer de la pierre. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, I, 316.)

FUNÉRAILLES. La vignette qui ouvre le Livre des Morts nous représente une procession funéraire. «Les parents et les pleureuses ouvrent la marche; on traîne ensuite les coffrets funéraires et la barque où la momie repose dans son cercueil. Un prêtre conduit une génisse devant la momie, et huit autres personnages portent des enseignes sacrées. Un veau bondit devant sa mère, symbole de la nouvelle naissance qui doit donner la vie éternelle au défunt. Les sacrifices et les monceaux d'offrandes sont accumulés en sa faveur; le prêtre lit le formulaire sur un volume déployé entre ses mains; la momie, debout entre les bras d'Anubis, reçoit un flot de libation purifiante, ce qui se rapporte au chapitre XIV. La stèle funéraire gravée au nom du

défunt et le tombeau où la momie va reposer terminent cette scène, où les anciens manuscrits présentent de très-nombreuses variantes. » (E. de Rougé, *Études sur le rituel.*)

Fuseaux. Ils étaient en bois ou en faïence et munis d'une tête ronde, propre à accélérer la rotation. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, III, 136; Louvre, Salle civile, vitrine J.)

G

Gazelle. La gazelle paraît avoir symbolisé l'impureté. Horus est parfois représenté tenant une gazelle à la main, comme expression de sa victoire sur Set. (Voyez Lefébure, *Les yeux d'Horus*, p. 57.)

Génies. On voit sur les monuments des génies à tête d'épervier ayant le bras droit levé et le bras gauche replié sur la poitrine. Ils représentent, d'après M. E. de Rougé, les esprits de la terre en adoration devant le soleil. Des statuettes leur étaient consacrées. (Voyez au Louvre, Monuments religieux, armoire K.) Leur nom est , *Amem-u.*

De nombreux génies, protecteurs ou justiciers, peuplaient les régions d'outre-tombe; ils figurent sur les sarcophages et dans les papyrus relatifs à l'hémisphère inférieur.

Génies funéraires. On désigne généralement ainsi les quatre génies chargés de la garde des entrailles que l'on embaumait séparément dans les *canopes*. Ils se nommaient Hapi (à tête de cynocéphale), Amset (à tête humaine), Duaumautew (à tête de chacal), et Kebhsennouw (à tête d'épervier). Ils ont ordinairement la forme de la momie 𓀾. D'après des expériences faites avec soin sur les résidus des canopes, on a constaté que l'estomac et les gros intestins étaient consacrés à Amset, les petits intestins à Hapi, les poumons et le cœur à Duaumautew, et le foie, avec la vésicule biliaire, à Kebhsennouw.

Génitif. La particule du génitif est *n* 𓈖, 𓂋, 𓏌 ou 𓅓, *m;* elle est parfois remplacée par 𓈖𓏏, *nt;* parfois aussi le génitif s'exprime par la simple juxtaposition de l'antécédent et du conséquent.

Genre. Le masculin est indiqué, pour certains substantifs, par le trait 𓏤 et le féminin par

le signe ▬; exemple : 𓅭, *se* (fils), 𓅭▬, *se-t* (fille). Il n'y avait pas de substantifs neutres.

GÉOGRAPHIE. Ce sujet a été traité par M. Brugsch dans un savant ouvrage intitulé *Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler* (3 vol. in-4°), et par M. J. de Rougé dans une série de mémoires intitulés *Textes géographiques du temple d'Edfou*, qu'il a publiés dans la *Revue archéologique*, mai, septembre, novembre 1865; novembre 1866; mai 1867; juillet 1870; février 1872; novembre 1874. (Voir aussi son mémoire sur les *Monnaies des nomes*.)

GÉOMÉTRIE. On lit dans Diodore de Sicile : « Les prêtres s'appliquent beaucoup à la géométrie et à l'arithmétique. Le Nil, qui change annuellement l'aspect du pays, soulève par cela même, entre les voisins, de nombreux procès sur les limites des possessions. Ces procès seraient interminables sans l'intervention de la science du géomètre. L'arithmétique leur est utile dans l'administration des biens privés et dans les spéculations géométriques. » Le British Museum vient d'acquérir un papyrus qui semble bien répondre à cet ordre d'idées. C'est, dit

M. Birch, tout à la fois un traité de géométrie, de mesurage et d'arithmétique. Les problèmes géométriques y sont traités arithmétiquement et non abstraitement, comme faisaient les géomètres de l'école d'Alexandrie; c'est une série de figures, carrés, cercles, triangles, pyramides, qu'il s'agit de mesurer. Il s'y trouve aussi des problèmes purement arithmétiques. Ce précieux manuscrit, qui est de la bonne époque des Ramessides, n'est malheureusement pas encore livré à l'étude; on attend impatiemment la publication de ce document, qui, pour la première fois, nous permettra d'apprécier la manière dont les Égyptiens traitaient les sciences exactes.

Gonds. Les gonds sur lesquels tournaient les portes étaient en bronze; ils tenaient au bois par des clous dont la tête servait d'ornement. Le gond supérieur avait un appendice empêchant la porte de frotter contre le plafond. Le Musée du Louvre possède deux gonds au nom de la princesse Nitocris, fille de Psamétik Ier et de la reine Shap-en-ap. (Nos 650, 651 de la Salle historique, armoire C.)

Gournah (Temple de). C'est un temple

élevé par Séti Ier à la mémoire de son père, Ramsès Ier. Bâti à l'entrée de la gorge qui conduit à Biban-el-Molouk, il est de la même époque et a le même caractère funéraire que le temple d'Abydos. On voit par une inscription de la façade, derrière les colonnes, à droite, que Ramsès II restaura une partie de cet édifice et la consacra à son père, Séti Ier.

Graisse (Plis de). On remarquera que, sur les stèles funéraires, certains fonctionnaires sont figurés avec des plis de graisse sur le ventre et ayant le sein pendant. D'après M. E. de Rougé, cette manière de représenter les personnages fait allusion à la sagesse acquise par le vieillard, la doctrine étant toujours considérée comme une seconde nourriture.

Grammaire. MM. E. de Rougé, Birch et Brugsch ont composé chacun une grammaire. Celle de M. Birch a paru dans le cinquième volume de la traduction anglaise de l'ouvrage de Bunsen sur l'Égypte; celle de M. Brugsch est de l'année 1873; celle de M. E. de Rougé comprend trois parties, dont deux seulement ont paru; la troisième est sous presse. M. Maspero

a fait de l'étude des pronoms et de la conjugaison, en égyptien et en copte, l'objet de trois mémoires spéciaux.

Granit. Les Égyptiens, essentiellement désireux d'immortaliser leurs œuvres, préférèrent le granit à toute autre pierre, à cause de la garantie de durée qu'il leur offrait. C'est en granit qu'ils ont fait le revêtement des pyramides, les sarcophages royaux, les colosses, les obélisques, les sanctuaires, les stèles officielles. Les statues de granit étaient souvent peintes, et ils rehaussaient de bleu les inscriptions gravées sur cette roche, lorsqu'ils voulaient les rendre plus apparentes.

Greniers. « Les greniers, dit Wilkinson, étaient séparés des maisons et clos de murs, comme les *fructuaria* des Romains. Quelques-unes des pièces dans lesquelles on serrait les grains paraissent avoir eu un toit voûté ; on les remplissait par une ouverture proche du toit, à laquelle on parvenait par une échelle. Une porte était réservée pour la sortie des grains. »

Grenouille. Il existe dans le panthéon

égyptien une déesse à tête de grenouille, dont le rôle n'est pas bien expliqué. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une des créations de la mythologie des bas temps; un monument nous a appris que son culte remonte au moins à la ve dynastie. On peut supposer qu'elle symbolise l'éternité, ce qui expliquerait le sens des amulettes en forme de grenouille; elle est, en tout cas, en relation avec l'idée de *temps*, de *longues périodes d'années*, car, à une certaine époque, elle servit à écrire le mot *année* ⊙, et le têtard est l'hiéroglyphe du nombre *cent mille*. D'après Chœrémon, la grenouille exprimait le retour à la vie, la résurrection.

GRÈS. A Silsileh, le Nil est resserré entre deux montagnes de grès qui furent largement exploitées par les anciens Égyptiens, notamment pour la construction des monuments de l'île de Philæ, qui est voisine (voyez Champollion, *Monuments*, G XXII *ter*). A une certaine époque, les monuments en grès furent recouverts d'un stuc permettant d'y graver plus facilement des figures et des hiéroglyphes. Du temps des Ptolémées, de nombreux édifices furent taillés dans le grès; mais les inscriptions y étaient sculptées sans

application préalable d'aucun enduit; aussi sont-elles, en général, d'un déchiffrement difficile.

Griffon. Le griffon égyptien avait une tête d'aigle et un corps de lion ailé. Son nom était ⲁ ⲟ ⲟ, *akhekh*. Il paraît avoir symbolisé la terreur, car, dans le récit de la campagne contre les Khétas, il est dit de Ramsès II qu'il est pour les ennemis comme un griffon.

Guitare. Elle ne comportait que trois cordes et se composait d'un manche très-long et plat, et d'une caisse ovale en bois, parfois recouverte de cuir; la table en était percée de plusieurs trous pour l'introduction du son. La guitare était souvent jouée par des femmes, qui attachaient cet instrument à leur cou, afin d'avoir les deux mains libres. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, II, 198; Champollion, *Monuments*, 154, 2.)

Gymnastes. Les grottes de Beni-Hassan nous représentent des gymnastes se livrant à divers exercices d'orchestique et de cybistique, et exécutant les sauts, les culbutes, les affourchements, les écarts, en un mot la plupart des

tours de force des bateleurs et des clowns modernes. (Voyez Champollion, *Monum.* 181; Wilkinson, *Manners and customs,* II, 416, 429, 433, 438.)

Gynæcopolites. « Le nome Gynæcopolites ne paraît pas exactement correspondre à une division ancienne; il fut sans doute formé avec la partie sud du nome , où le culte d'Ammon prédominait; celui d'Isis paraît aussi y avoir été en honneur. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*) M. de Rougé rapporte à ce même nome le Menelaïtes et le nome d'Alexandrie.

H

Habitations. — Voyez Maisons.

Habits. — Voyez Costumes.

Haches. La hache ⌉ était à la fois un outil de charpentier et une arme de guerre, arme sans doute réservée aux soldats faisant office de sapeurs, mais portée aussi par des chefs. (Voyez Louvre, stèle C. 201.) Le manche en était souvent entouré de lanières de cuir pour empêcher

le bois de se fendre. Sur la lame étaient parfois gravées des figures ou des légendes. ⲧ est l'hiéroglyphe du mot *Dieu.*

Voici la forme d'une autre hache dont la lame était fixée au manche par ses trois dents. L'arme était une combinaison de la hache et de la masse d'armes.

HAK. « Le *hak* était une boisson de grains fabriquée à Kati, pays très-renommé pour ce produit, dont les Égyptiens faisaient une grande consommation. Il y en avait de deux espèces : l'une alcoolique, comme le vin, l'autre douce, qu'on employait surtout dans la médecine. Les pharaons avaient leur fabrique spéciale de *hak* de Kati. » (Chabas, *Mélanges*, I, 15.)

HAKÉ ou HERKA, dieu enfant, coiffé de la tresse. Il formait, avec Noum et Nebouout, la triade adorée à Esneh, et, avec Ammon générateur et la déesse Amen-t, une autre triade adorée à Thèbes.

HAMAMAT. La vallée de Hamamat, dont le nom antique était *Rehenou*, conduisait de la forteresse de Coptos aux ports de la mer Rouge.

On y a recueilli des inscriptions relatives aux règnes de Papi, de Ramsès IV, etc.

HAPI, , nom du Nil. — Voyez NIL.

HAPI, , l'un des quatre génies gardiens des entrailles; il est représenté avec une tête de cynocéphale.

HAREM. « L'existence des harems pharaoniques, au moins à partir de la XIXe dynastie, est mise hors de doute par les listes connues des princes et princesses du sang qui, pour certains rois, mentionnent plus de cent enfants, ce qui suppose naturellement un grand nombre de femmes, bien que les inscriptions ne donnent que deux ou trois épouses, au plus, aux souverains de l'ancienne Égypte. » (Th. Devéria, *Quelques personnages d'une famille pharaonique*, p. 9.)

La polygamie n'était pas d'ailleurs un privilége royal. Un bas-relief de l'ancien empire représente quatre danseuses qui, par leur titre de *recluses de la tente* ou *du harem*, semblent être les odalisques d'un particulier nommé *Djewa*.

(Voyez *Denkmäl.* II, 101 B; Th. Devéria, *Papyrus de Turin*, p. 44.)

HAR-EM-KHOU-TI ou HARMAKHIS est la personnification de la course du soleil diurne, de son point de départ à son point d'arrivée, de l'horizon oriental du ciel à l'horizon occidental. *Har-em-Khou-ti* veut dire l'*Horus des deux horizons.*

HAROËRIS. — Voyez AROËRIS.

HARPÉ. Champollion a rapproché le glaive royal de la *harpé* des mythes grecs, à laquelle on pourrait aussi comparer le glaive , חֶרֶב.

HARPES. Les harpes égyptiennes affectent des formes très-variées; elles sont souvent surmontées d'une tête divine ou royale. Le nombre des cordes varie de quatre à vingt-deux. Les cordes d'une harpe du Louvre résonnent encore sous les doigts : cet instrument, exposé dans l'armoire H de la Salle civile, est revêtu de sa couverture antique de cuir vert. Une autre harpe, plus petite, nommée *bent* , qui

se trouve dans la même armoire, porte une inscription de quatre lignes. (Voyez P. Pierret, *Études égypt.* II, 97.)

Ces instruments, dont l'usage remonte à la XVIII[e] dynastie, étaient posés tantôt sur le sol, tantôt sur des tabourets ou des supports de formes diverses. (Voyez Champollion, *Monuments*, G. XLII, 2; 175, 2; 154, 1.)

HARPOCRATE. Transcription grecque de l'expression égyptienne *Har-pa-khrat*, qui signifie *Horus l'enfant;* c'est le type du soleil levant, du renouvellement quotidien de la divinité et, par suite, de l'éternelle jeunesse toujours renaissante dans la nature. (Voyez HORUS.) Harpocrate était représenté par les Égyptiens portant le doigt à la bouche, comme font les petits enfants; les Grecs, se méprenant sur le sens de ce geste, ont fait d'Harpocrate le dieu du silence.

HARRIS (Papyrus). — Voyez PAPYRUS.

HAR-SHEWI, Horus guerrier, dieu du nome Héracléopolites. Son nom signifie *le supérieur de l'ardeur guerrière, le très-valeureux.* Ce dieu est l'Ἀρσαφής du traité d'Isis et d'Osi-

ris, « dont le nom signifie *valeur* » (ch. XXXVII); c'est pourquoi les Grecs l'ont assimilé à leur Hercule.

HATASOU , variante (le caractère polyphone fait hésiter entre les lectures *Hatasou* et *Hat shepsou*), reine de la XVIIIe dynastie. Son prénom est *Ra-ma-ka*. Son père, Thouthmès Ier, la fit proclamer reine au préjudice de ses deux frères, qui régnèrent plus tard sous les noms de Thouthmès II et Thouthmès III. Cependant elle partagea le pouvoir avec Thouthmès II, qui mourut peu de temps après. De nouveau, Hatasou régna seule et fit une heureuse expédition dans la partie méridionale de l'Arabie, appelée Pount. Les bas-reliefs de Deïr-el-Bahari nous en ont conservé les détails. Puis elle s'associa son second frère Thouthmès III, et ce n'est qu'à la quinzième année du règne de ce dernier qu'elle se décida à abandonner définitivement le trône. Elle est représentée, sur les monuments, en roi, avec la figure barbue. Elle a fait élever, à Karnak, deux obélisques, qui sont le chef-d'œuvre de la gravure égyptienne.

HATHOR, déesse . Elle est, comme Neith, Maut et Nout, la personnification de l'espace dans lequel se meut le soleil, dont Horus symbolise le lever; aussi son nom signifie-t-il littéralement *l'habitation d'Horus*. De là son rôle de mère du soleil, symbolisé par la vache , sous les traits de laquelle elle est représentée allaitant Horus. Les rois, toujours assimilés à Horus, sont parfois figurés tetant la vache d'Hathor. Dans ce rôle de déesse mère, elle se confond avec Isis. Dans son rôle d'espace céleste, comme elle est la mère du soleil levant, elle personnifie particulièrement le ciel nocturne, dans lequel l'astre semble se renouveler, et à ce titre, sous le nom de déesse *Noub* (déesse d'or), elle anime, sous la forme d'une vache, la montagne de l'occident, dans laquelle se couche le soleil. L'homme parvenu au soir de la vie et se couchant dans la mort était assimilé au soleil disparu à l'horizon, et la salle de l'hypogée dans laquelle était déposé le sarcophage s'appelait également *noub*. Le culte d'Hathor remonte aux premières dynasties. Le temple qui lui fut consacré à Dendérah, sous Ptolémée XIII, atteste une modification de son rôle divin, car elle y personnifie particulièrement le *beau* et le *bien* :

c'est ce nouvel aspect de la déesse qui lui a valu son assimilation avec l'Aphrodite des Grecs.

Hébreux. Le récit de la Bible concorde bien avec ce que nous savons par les monuments sur le séjour des Hébreux en Égypte. Un papyrus nous les montre traînant des pierres pour la construction d'édifices ordonnée par Ramsès II, dans le Delta. Les travaux qu'on leur imposait étaient pénibles, mais ils étaient bien nourris, et, plus tard, ils regrettèrent l'Égypte. Ce n'est que sous le règne de Ménephtah, successeur de Ramsès II, qu'ils furent maltraités et que, sous la conduite de Moïse, ils abandonnèrent la terre des pharaons. Aucune inscription ne nous a encore renseignés sur leur fuite, qui, d'ailleurs, était un petit événement pour le fils de Sésostris; cependant M. Chabas a relevé un texte qui mentionne une réunion d'étrangers ayant quitté l'Égypte par sa frontière du nord-est et qui étaient, comme les Hébreux, sous la surveillance des gens de police appelés *madjaiou*. (*Recherches sur la* XIX*e dynastie*, p. 153.) — Voyez Exode.

Héliopolites, nome de la basse Égypte , chef-lieu . *An*, le אן de la Bible, en

copte ⲱⲛ. *An* était le nom sacré d'Héliopolis, dont le nom vulgaire était , *Pa-Ra*, c'est-à-dire *demeure du soleil*, conformément à la dénomination grecque. Le soleil était adoré dans cette ville sous ses deux formes de Toum et de Ra. La fille de Ra , *Iou-s-aa-s*, appelée *régente d'An*, et le taureau Mnévis y avaient aussi un culte. (Voyez J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 38.)

Le temple d'Héliopolis était précédé de deux obélisques dont un seul, qui est au nom d'Ousertesen Ier (c'est le plus ancien obélisque connu), existe encore aujourd'hui, et d'une allée de sphinx dont Wilkinson a reconnu les vestiges.

HÉMISPHÈRE INFÉRIEUR. Le soleil, qui se couchait à l'ouest sous le nom de Toum, se levait à l'est sous le nom d'Horus; l'espace compris entre ces deux points représente l'*hémisphère inférieur*, la région souterraine que traverse le soleil pendant les douze heures de la nuit. C'est à la description de cette région que sont consacrées les scènes et les légendes d'un livre intitulé , *le livre de ce qui est dans l'hémisphère inférieur*, et dont des rédactions plus ou moins divergentes étaient gravées dans les tombes

royales, sur les sarcophages, et font l'objet d'une classe spéciale de papyrus. Dans cette phase nocturne, l'astre est représenté par un dieu à tête de bélier nommé *Aw*. (Voyez ce mot.)

« Les figures se terminent ordinairement, à droite du spectateur, par une représentation du passage du soleil et du mort d'un hémisphère dans l'autre, c'est-à-dire une image du lever de l'astre et de la nouvelle naissance ou résurrection de l'être. Ce dernier, avant sa rénovation, est figuré sous la forme d'une momie humaine ; c'est le , *sahou*.

« L'ensemble du livre est divisé en douze sections horaires. Durant chaque heure de nuit, le soleil, que le texte appelle *le dieu grand*, parcourt dans sa barque divine un espace déterminé des eaux célestes de l'*ouer-nes* (*οὐρανός*?). A cet espace céleste répond un champ de l'Élysée égyptien cultivé par les mânes. Il mesure 309 *atrou* de longueur sur 120 de largeur. Chacune de ces douze circonscriptions horaires a un nom spécial et des habitants particuliers. Des portes symboliques, par lesquelles passe le soleil dans sa course nocturne, en déterminent les limites. Dans ces régions aussi se trouvent le royaume d'Osiris et l'enfer ou purgatoire.

« Les Egyptiens voyaient dans *le jour* l'image de la vie; dans *la nuit*, celle de la mort; en d'autres termes, chaque existence était composée de vie et de mort, comme la durée du jour l'est de la journée et de la nuit. Dans le coucher du soleil, ils trouvaient le prototype du terme de l'existence terrestre; dans le lever de l'astre, enfin, l'emblème et le témoignage d'une nouvelle naissance.

« Ayant donc divisé la nuit, comme le jour, en douze heures, ils semblent avoir partagé la durée de la mort en autant de périodes correspondantes, mais d'une longueur indéterminée; c'est-à-dire que, dans les douze *champs* ou circonscriptions horaires de l'hémisphère inférieur, s'effectuaient graduellement les modifications successives par lesquelles tout être était ramené de la mort à la vie.

« Ces modifications étaient opérées par des divinités qui, attachées à chacune de ces localités mythiques, personnifiaient les forces de la nature. Mais ces dieux avaient pour fonction principale de faire avancer le soleil dans sa course nocturne, jusqu'à son lever, image de toute naissance. Ils avaient aussi la mission de changer perpétuellement la condition des êtres, en faisant

renaître toujours les mêmes âmes dans des corps d'espèces différentes. » (Th. Devéria, *Catal. des manuscrits du Louvre*, p. 16 et suiv.)

Les scènes des sarcophages montrent :

1° Les justes divinisés, vivant dans l'adoration du soleil, ou constitués gardiens des bassins dans lesquels les corps s'épurent pour le renouvellement, ou participant au halage de la barque solaire, c'est-à-dire personnifiant ce qu'Hermès Trismégiste appelle les *énergies* qui produisent le changement, le *devenir;*

2° La barque du dieu Aw naviguant dans l'hémisphère inférieur en fécondant sur son passage la larve des hommes promis à la résurrection;

3° Les criminels, les *morts* enchaînés, renversés, torturés par Toum, Horus et les génies qui les assistent, puis traînés à la *demeure de l'anéantissement.*

Dans les papyrus comme sur les sarcophages, les scènes concernant les justes divinisés figurent ordinairement dans la partie supérieure; celles concernant la marche de la barque solaire sont tracées dans la partie médiale, et celles concernant le châtiment des coupables dans la partie inférieure. (Voyez P. Pierret, *Le sarcophage de Séti Ier*, et *Études égyptol.* II, 103.)

HENT-SEN, [hieroglyphes], fille du roi Khouwou, de la IVe dynastie.

HENT-KHERPOU, [hieroglyphes], fille de Ramsès II.

HÉRACLÉOPOLITES. « Nome de la haute Égypte, [hieroglyphes], chef-lieu [hieroglyphes], *Khenensou*, le *Hininsi* des inscriptions assyriennes, le חָנֵס de la Bible, le ϩⲛⲏⲥ copte, aujourd'hui Ahnas. D'après les textes géographiques, Har-shewi, c'est-à-dire Horus guerrier, dans sa forme à tête de bélier, occupait la place suprême dans le culte de ce nome. Les Grecs, embarrassés de cette nouvelle forme d'Horus, en ont fait ici un Hercule à cause de son caractère guerrier; de là le nom d'Héracléopolis qui a été donné au chef-lieu. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*) La IXe et la Xe dynastie étaient héracléopolitaines.

HER-HOR. [cartouche], *le premier prophète ou grand prêtre d'Ammon*, [cartouche], *Amen-si-Her-hor*. Il est le premier en date des quatre grands prêtres d'Ammon qui, à la fin de la XXe dynastie, profitèrent de la faiblesse des derniers Ramsès pour s'emparer du pouvoir royal. Le

temple de Khons, à Karnak, terminé par Herhor, et dans lequel ont été recueillis les renseignements qui le concernent, nous apprend qu'il a embelli la ville de Thèbes, et que les *Rotennou* (Assyriens) furent ses tributaires.

Hermapion, auteur d'une traduction en grec des inscriptions de l'obélisque Flaminien qui est à Rome. Cette traduction, donnée par Ammien Marcellin (lib. VII, cap. 4), a été reproduite par Zoëga dans son ouvrage *De origine et usu obeliscorum*, p. 26; elle peut être consultée avec fruit.

J. L. Ideler a intitulé *Hermapion* un recueil de renseignements sur les hiéroglyphes, qu'il a publié en 1841, avec le sous-titre *Rudimenta hieroglyphicæ veterum Ægyptiorum litteraturæ* (Leipzig, in-4°).

Hermès Trismégiste. M. L. Ménard a rendu à la science le service de réunir les fragments épars attribués à Hermès Trismégiste, et d'en publier la traduction. Dans quelques-uns de ces morceaux se rencontrent de précieuses épaves de la philosophie égyptienne; Devéria pensait qu'on y pourrait trouver l'exposé presque com-

plet de la doctrine ésotérique. Afin d'éveiller l'attention sur ce point, j'ai publié, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne* (I, 112), un article dans lequel j'ai rapproché une série de passages d'Hermès d'un certain nombre de phrases hiéroglyphiques dont ils paraissent être la traduction.

HERMONTHIS. « *An-Mont*, Hermonthis, aujourd'hui Erment, était située dans le nome égyptien de Thèbes. Les listes grecques donnent cette ville comme chef-lieu d'un nome spécial, formé d'une division du nome ancien de Thèbes. D'après les inscriptions, *Mont*, le dieu guerrier par excellence, était la divinité principale du nome de Thèbes; mais il avait le siége principal de son culte à Hermonthis; aussi devint-il le dieu protecteur du nome nouveau (Hermontites). Le nom de la ville a conservé le souvenir du culte de ce dieu. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 9.) Le temple d'Hermonthis fut consacré au souvenir de la naissance du fils de Cléopâtre VI et de Jules César. — Voyez ACCOUCHEMENT.

HERMOPOLITES, « nome de la haute Égypte.

; chef-lieu , *Sesoun*, en copte ϣⲙⲟⲩⲛ, Hermopolis. *Sesoun*, en égyptien, exprime le nombre *huit* : le copte ϣⲙⲟⲩⲛ, qui a la même valeur, n'est ici que la traduction du nom égyptien. Ce nombre se rapporte aux huit dieux qui assistent Thoth dans son rôle d'ordonnateur de la création. (Voyez DIEUX ÉLÉMENTAIRES.) Une tradition mythologique semblait désigner Hermopolis comme le lieu où la lune avait fait sa première apparition, lors de la création primordiale. La première manifestation du soleil était attribuée à Héracléopolis. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*)

Les ruines du temple d'Hermopolis ont été converties en chaux, ainsi que tant d'autres monuments. Une partie de l'édifice était encore debout à l'époque de la Commission d'Égypte, qui, malheureusement, n'a recueilli aucun détail de nature à nous renseigner sur l'époque de sa construction.

HÉROOPOLIS. L'Héroopolis des Grecs, auprès des lacs Amers, a été identifiée par M. Brugsch (*Géogr.* I, 260) avec , *Djalou*, comme chef-lieu du XIV[e] nome de la basse Égypte; mais la ville de *Djalou* a été souvent déplacée depuis.

HÉROUSHAOU, [hieroglyphs], *Seigneurs des sables*, nom donné par les Égyptiens à des tribus syro-arabes avec lesquelles ils furent souvent en lutte, notamment sous la VIe et la XIIe dynastie. (Voyez E. de Rougé, *Monum. des six prem. dynasties*, p. 127; Chabas, *Antiquité historique*, p. 122.)

HÉSEPTI, roi dont le nom [cartouche] a été fourni par la deuxième Table d'Abydos; le papyrus des rois, à Turin, donne la variante [cartouche]. On a identifié Hésepti avec l'Οὐσαφαῖδος de Manéthon, cinquième roi de la première dynastie.

HEURES. Le jour était, ainsi que la nuit, partagé en douze heures, dont chacune avait son chiffre ordinal, son nom mystique, et était symbolisée par une divinité spéciale : les heures du jour étaient représentées par une déesse coiffée d'un disque; les heures de la nuit par une déesse coiffée d'une étoile. (Voyez Champollion, *Monuments*, G XXIII-XXVIII; Brugsch, *Monuments*, XVII; Lepsius, *Denkmäl*. III, 259; Dümichen, *Hist. Inschrift.* II, 35, *a*, *b*, *c*; *Zeitschr.* 1865, p. 15.)

Hiérarchie militaire. L'examen des titres militaires a permis de constater la gradation suivante, utile à noter pour l'intelligence des textes :

, *sherau* (novice, recrue).

, *ouaou* (sous-officier).

, *menh-t* (chef de corvée).

, *maga* (vétéran).

, *seneni* (officier de cavalerie ou d'infanterie).

, *kadjen* (officier supérieur). (Voyez Chabas, 3e série des *Mélanges égyptol.*)

Hiératique. « Les hiéroglyphes linéaires (voyez Hiéroglyphes) ne se prêtant pas suffisamment à une écriture très-rapide, on en fit promptement une abréviation, où le tracé devient presque conventionnel, car la nature des objets figurés ne se reconnaît plus au premier coup d'œil, dans la plupart des cas : cette écriture est celle que Champollion a nommée *hiératique*, suivant l'interprétation qu'il donnait à un passage de Clément d'Alexandrie. Pendant la durée presque entière des dynasties pharaoniques, l'écriture hiératique fut habituellement employée dans les papyrus et pour les actes de

la vie civile; certains textes sacrés étaient seuls écrits en hiéroglyphes linéaires. Le nom particulier d'*hiératique* (si toutefois c'est bien l'écriture dont nous parlons en ce moment que Clément d'Alexandrie a voulu indiquer par ce mot) n'a donc pu lui être appliqué que plus tard, quand l'écriture démotique s'empara des actes de la vie civile. » (E. de Rougé, *Introduction à l'étude de la langue égyptienne.*)

L'écriture hiératique se lit de droite à gauche; elle est disposée par lignes horizontales; ce n'est qu'exceptionnellement qu'on la trouve tracée en colonnes, comme l'écriture monumentale.

Hiéroglyphes. Le nom d'*hiéroglyphes* (sculptures sacrées) fut donné par les anciens aux caractères de l'écriture monumentale égyptienne, parce qu'ils les croyaient réservés à des sujets sacrés. On pensa longtemps (et ce fut la première pierre d'achoppement des investigateurs) que les hiéroglyphes n'étaient que des signes d'idées. Tel fut, en effet, leur rôle dans l'origine, mais, à une époque antérieure aux plus anciens monuments que nous connaissions, quelques-uns d'entre eux, en vertu d'un enchaînement d'idées qui nous échappe, acquirent la

valeur de *lettres;* les autres restèrent purement idéographiques. Le système de l'écriture repose sur la combinaison dans les mots de ces signes figuratifs et de ces signes phonétiques. En d'autres termes, les hiéroglyphes sont des dessins d'objets divers empruntés aux trois règnes de la nature, aux métiers, aux arts, etc., et qui expriment les uns des idées, les autres des sons.

On divise les signes idéographiques en *figuratifs* et en *symboliques.*

Les signes figuratifs sont de simples images. Ainsi 𓃭 = *lion*, ★ = *étoile.*

Les signes symboliques expriment des idées abstraites qu'il n'était possible d'indiquer que par des images conventionnelles ou allégoriques. Ainsi deux bras tenant l'un un bouclier, l'autre une pique 𓂢, désignent la guerre, le combat.

Il ne faut pas perdre de vue que les mots écrits figurativement étaient lus comme s'ils étaient écrits phonétiquement, car ils sont régulièrement représentés par des lettres que l'écrivain pouvait supprimer à son gré. Ainsi le mot *lion* est représenté par le groupe 𓌳𓅐𓅐𓃭, *maaou*, le mot *étoile* par le groupe 𓋴★𓃀, *seb*, etc.

Une autre classe de signes idéographiques,

appelés *déterminatifs*, servait à indiquer aux yeux l'acception des mots à la fin desquels ils étaient placés. — Voyez Déterminatifs.

Les signes *phonétiques* représentaient ou une simple articulation ou un son complet, c'est-à-dire une syllabe entière : la méthode hiéroglyphique comprend donc un *alphabet* et un *syllabaire.*

Pour la rapidité de l'écriture, on substitua au dessin compliqué des hiéroglyphes un tracé abrégé, qui, tout en rendant suffisamment reconnaissables les objets qu'on voulait représenter, pût s'effectuer lestement. Ainsi la main devint , les quatre vases liés ensemble devinrent , etc. C'est ce qu'on nomme hiéroglyphes *linéaires.*

L'écriture hiéroglyphique était particulièrement affectée aux inscriptions monumentales.

Hippopotame. L'hippopotame, qui a toujours dû être plus abondant dans la partie sud que dans la partie nord de l'Égypte, était redouté des cultivateurs et traqué par eux à cause des ravages qu'il faisait dans les champs. On l'attaquait de la manière décrite par Diodore, à coups de harpons. Après avoir fixé une corde à l'un de ces harpons enfoncé dans les chairs, on

la lâchait jusqu'à ce que l'animal demeurât épuisé par la perte de son sang.

On tirait profit de sa peau pour la fabrication de certaines armes, notamment pour recouvrir les boucliers. La déesse Apet, ou Thouëris, dont Plutarque fait la concubine de Typhon, était représentée avec une tête d'hippopotame.

Histoire. Il est difficile de résumer en quelques pages, d'une manière satisfaisante, une histoire aussi longue que celle de l'Égypte. Je suis obligé de renvoyer le lecteur aux articles historiques épars dans ce livre, à leur ordre alphabétique, à l'*Aperçu de l'histoire d'Égypte*, de M. Mariette; au mémoire de M. E. de Rougé sur les six premières dynasties; à l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, de M. G. Maspero, et à l'*Histoire d'Égypte*, que M. Brugsch a publiée en 1859, et dont une réédition va paraître. Toutefois, afin de fournir les premières notions élémentaires aux personnes pour lesquelles le sujet est tout à fait neuf, je crois utile de reproduire le rapide résumé suivant, tracé par M. Mariette.

« L'histoire d'Égypte est ainsi divisée :

« 1° *Ancien empire.* L'ancien empire com-

mence à Ménès et se termine à la XIe dynastie. On aura une idée suffisamment exacte de l'antiquité de cette période de l'histoire égyptienne, quand nous aurons dit que la XIe dynastie est encore antérieure de quelques années à Abraham. A l'ancien empire appartiennent les pyramides.

« 2° *Moyen empire.* Il commence à la XIe dynastie et se termine avec la XVIIe, qui fut contemporaine de Joseph. Dans le moyen empire se place la fameuse invasion des Pasteurs.

« 3° *Nouvel empire.* Le nouvel empire voit l'Égypte arriver à l'apogée de sa puissance politique (XVIIIe dynastie). Moïse naît sous Ramsès II (XIXe dynastie). Au commencement de la XXIIe, Sésac (Sheshank) s'empare de Jérusalem. Sous la XXIIIe, un empire nouveau, l'Éthiopie, paraît au sud de l'Égypte, à laquelle il va bientôt donner des rois (XXVe dynastie). Cambyse et ses successeurs forment la XXVIIe dynastie. Le nouvel empire se termine enfin par la conquête d'Alexandre.

« 4° *Grecs et Romains.* Les rois grecs, successeurs de celui des lieutenants d'Alexandre qui avait eu l'Égypte en partage, règnent sur les bords du Nil jusqu'au moment où le dernier

d'entre eux lègue à Rome, par son testament, l'antique terre des pharaons. L'Égypte devient province romaine. »

HORAMMON. Forme d'Harpocrate, coiffé des deux grandes plumes d'Ammon, ou mieux, forme d'Ammon enfant, symbolisant la faculté qu'avait le dieu égyptien de s'engendrer lui-même et de devenir son propre fils.

HORAPOLLON. Un recueil d'explications, en langue grecque, de quelques hiéroglyphes est attribué à un Égyptien nommé Horapollon, sur lequel on ne sait absolument rien, dont l'existence même est contestée et dont le nom est tout au moins suspect. Cet ouvrage, quel qu'en soit l'auteur, a été d'un heureux secours pour Champollion, qui y a puisé des renseignements précieux; le sens des hiéroglyphes y est généralement bien saisi, surtout dans le premier livre, mais le commentaire en est alambiqué et sans valeur.

M. C. Leemans a publié, en 1835, une savante édition d'Horapollon. Th. Devéria, dans les *Mélanges d'archéologie égypt. et assyr.* (I, 61), a fait d'utiles observations sur l'étude d'Hora-

pollon au point de vue des groupes phonétiques. — Voyez Horoscopes.

Hor-doudou-w. La rubrique du chapitre clxiv du Livre des Morts nous apprend que ce texte important fut mis en lumière par un fils du roi Menkara (ive dynastie), le prince *Hor-doudou-w*, qui l'avait trouvé, écrit en bleu, sur la base d'une statue du dieu Thoth, à Hermopolis.

Horemheb, roi de la xviiie dynastie. — Voyez Horus.

Horoscopes. « Indépendamment des observances dont ils avaient amené l'usage, les anniversaires mythologiques frappaient d'une marque heureuse ou fatale l'heure de la naissance; par exemple, l'enfant né le 21 de Thoth devait mourir dans la faveur; si c'était le 9 de Paophi, il atteignait la vieillesse; le 4 de Tôbi, il parvenait aux honneurs et sa vie était longue. Les marques funestes sont plus nombreuses : venu au monde le 20 de Thoth, l'enfant ne pouvait vivre; si c'était le 5 de Paophi, il serait tué par un taureau, le 27 par un serpent. Né le 4 d'Athyr,

il périrait sous les coups; le 20, il ne devait vivre qu'un an, etc.» (Chabas, *Papyrus Harris*, p. 158.) Les amulettes et les papyrus magiques avaient pour objet de parer à ces horoscopes fâcheux.

Les *Horoscopes* étaient des prêtres chargés probablement d'observer et d'annoncer l'heure dans les temples. Ils sont mentionnés par Clément d'Alexandrie comme figurant dans les cérémonies avec une clepsydre [hieroglyphs] (?) et une branche de palmier [hieroglyph]. D'autre part, Horapollon dit (I, 42) que les Égyptiens, pour désigner un *horoscope*, ὡροσκόπον, écrivent *un homme qui mange les heures*, ἄνθρωπον τὰς ὥρας ἐσθίοντα; cette indication est naïvement exacte. Le groupe qu'a vu Horapollon est le titre [hieroglyphs] *celui qui est dans les heures*, dont le premier mot [hieroglyph], *am*, qui signifie DANS, est abusivement affecté du déterminatif [hieroglyph], propre au mot *am*, MANGER. Horapollon a été trompé par une de ces erreurs graphiques si fréquentes sur les monuments. Ce fait, déjà relevé par Th. Devéria (*Catal. des manuscrits du Louvre*, p. 121), démontre la justesse de l'observation de ce savant sur la manière d'appliquer les renseignements d'Horapollon, qui se rapportent aussi bien à des hiéroglyphes

phonétiques qu'à des hiéroglyphes idéographiques.

HOR-SAM-TO-UI. — Voyez HORUS.

HOR-SI-ATEW [cartouche], prénom [cartouche], roi d'Éthiopie connu par deux monuments : la stèle de Dongola (*Denkm.* V, 16), dans laquelle il n'est que mentionné, et une stèle trouvée à Gebel-Barkal, qui lui est entièrement consacrée. On peut supposer qu'Hor-si-atew était contemporain de la domination grecque en Égypte. Voir, dans la *Revue archéologique* (septembre 1865, p. 175), l'analyse donnée par M. Mariette de la stèle de Gebel-Barkal, qui est relative à des victoires remportées par Hor-si-atew sur des tribus nègres. Le texte se trouve dans les *Monuments divers* (pl. XII, XIII), publiés par le même savant.

HOR-SHESOU [hiéroglyphes], c'est-à-dire *suivants d'Horus*. Ce sont des personnages divins qui assistèrent Horus à l'époque mythique de sa lutte contre Set. Ils sont mentionnés avant Menès par le canon royal de Turin et cités par les

textes comme les représentants de l'âge le plus reculé.

Horus, dieu adoré dans plusieurs nomes de la basse Égypte. Le personnage d'Horus se rattache, sous des noms différents, à deux générations divines : sous le nom d'Haroëris [hieroglyphs], ou *Horus l'aîné*, il est, nous dit une inscription d'Ombos, né de Seb et de Nout (comp. Plutarque, *d'Isis et d'Osiris*, XII) et par conséquent frère d'Osiris dont il est le fils sous un autre nom : Haroëris représente ainsi la préexistence divine.

Sous le nom d'Harpocrate [hieroglyphs] ou *Horus l'enfant*, né d'Isis et d'Osiris, il est le successeur de ce dernier et symbolise l'éternel renouvellement de la divinité. Osiris est le dieu suprême, dont la manifestation matérielle est le soleil et dont la manifestation morale est le Bien. Le soleil meurt, mais il renaît sous la forme d'Horus, fils d'Osiris et soleil levant. Le Bien succombe sous les coups du Mal, dont Set est l'incarnation; mais il renaît sous la forme d'Horus, fils et vengeur d'Osiris *Ounnowré* [hieroglyphs] (être bon). L'avénement d'un pharaon était assimilé à un lever d'Horus, c'est-à-dire à un lever de soleil.

Hor-sam-to-ui [hieroglyphs] est une forme particu-

lière d'Horus, fils d'Hathor, adoré à Edfou et à Dendérah.

Horus, armé d'un dard avec lequel il transperce les ennemis d'Osiris, est appelé *Horus le justicier* [hiéroglyphes].

[hiéroglyphes] est un nom d'Horus dont la lecture et la signification sont également obscures.

Le dieu *Khem* est une forme ithyphallique d'Horus. — Voyez KHEM, HARMAKHIS, HARPOCRATE.

HORUS ou HOREMHEB [cartouche], prénom [cartouche], dernier roi de la XVIIIe dynastie. Il a fait une expédition dans le Pount (Arabie), dont le butin est énuméré à Karnak, et une campagne en Éthiopie. (Voyez *Denkmäl.* III, 120 et 121 *a.*) On lui doit le spéos de Silsileh et, à Karnak, les deux pylônes du sud ainsi que l'avenue de sphinx qui conduisait au temple de Maut.

HOUÏ, fonctionnaire de la XVIIIe dynastie. Dans son tombeau, près de l'Assassif, sont peints des tableaux intéressants, relatifs à son gouvernement de Koush et à une mission qu'il eut dans le pays des Rotennou. (Voyez Champollion, *Notices descript.* I, 477.)

Houni (hieroglyphic cartouche), roi de la IIIe dynastie.

Hout ou Houd. — Voyez Disque ailé.

Hoyau. Le hoyau égyptien (hieroglyph) se composait de deux branches, l'une droite, l'autre courbe, reliées par une corde. Cet outil était en bois, le bois étant suffisant pour fouir le léger limon du Nil. (Voyez l'armoire E de la salle civile, au Louvre.)

Hycsos. — Voyez Pasteurs.

Hymnes. Les hymnes les plus nombreux sont ceux adressés au soleil, tels que l'hymne d'*Ap-herou-mès* (E. de Rougé, *Rapport à M. le Directeur des musées nationaux*, p. 20), le chapitre XV du Livre des Morts, le papyrus de Berlin reproduit dans la 6e partie des *Monuments* de M. Lepsius, l'hymne au Nil du papyrus Sallier II, traduit par M. Maspero. On connaît plusieurs hymnes à Ammon, dont le plus long et le plus important, conservé au musée de Boulaq, a été étudié par M. Grébaut (*Revue archéol.* 1873). M. Chabas a traduit (*Revue archéol.* 14e année) un hymne à Osiris gravé sur une stèle de la Bibliothèque. On

peut ranger, parmi les textes que Plutarque appelle *hymnes sacrés d'Osiris*, les *Lamentations d'Isis et de Nephthys*, interprétées par M. J. de Horrack, et le *Livre d'honorer Osiris*, que j'ai donné, d'après un manuscrit du Louvre, dans la première partie de mes *Études égyptologiques.* Enfin j'ai traduit, dans le même ouvrage, un *hymne à la divinité* tracé sur un papyrus du musée de Berlin.

HYPOCÉPHALES. Ce sont des disques en toile ou en cuivre que l'on plaçait sous la tête de la momie et qui, grâce aux légendes mystiques dont ils sont couverts, devaient conserver au corps sa chaleur vitale jusqu'au jour de la résurrection. (Voyez au Louvre la vitrine M de la salle funéraire.) M. J. de Horrack a publié, dans la *Revue archéologique* (septembre 1862), une étude sur un hypocéphale.

HYPSELITES, nome de la haute Égypte, chef-lieu . Dieu local : Noum. (Voyez J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 20.)

I

IBIS. Cet oiseau était consacré au dieu Thoth.

dont il sert à écrire le nom [hieroglyph]. Thoth est représenté avec une tête d'ibis [hieroglyph].

Ibrim (Nubie), nom antique [hieroglyphs]. C'est l'ancienne Primis des géographes grecs. Quatre spéos y ont été creusés dans la montagne et consacrés, par des gouverneurs d'Éthiopie, à des rois de la xviiie et de la xixe dynastie. (Voyez Champollion, *Monuments*, xxxix, et *Notices*, p. 79.)

Ibsamboul, ou mieux **Abou-Simbel** (Nubie), nom antique [hieroglyphs]. Ramsès II y fit creuser deux temples dans le roc : le plus petit, consacré à la déesse Hathor, est orné extérieurement de six colosses représentant Ramsès II, sa femme *Nowré-ari* et leurs enfants; le plus grand de ces deux temples a été dédié au soleil; à la porte, quatre statues colossales de Ramsès baignent leurs pieds dans le Nil. Ce vaste monument ne comprend pas moins de seize salles; son excavation a dû coûter des efforts inouïs; on y a recueilli des inscriptions relatives à la guerre contre les Khétas, des bas-reliefs historiques et religieux, la liste des enfants de Ramsès II, etc. (Voyez Champollion, *Monuments*, pl. IX, 10; *Notices*, p. 43 à 79.)

Ichneumon. On a trouvé de nombreuses momifications d'ichneumons enfermées dans des socles en bois ou en bronze, que surmonte la figuration du quadrupède. Sur le dos de l'ichneumon, comme sur le dos du taureau Apis, est souvent gravé le disque ailé ou le scarabée accompagné du vautour et de l'épervier. On a aussi des statuettes d'ichneumons représentés debout sur leurs pattes de derrière. Le sens du culte de cet animal est encore obscur.

Imhotep. Fils de Ptah et assimilé à Esculape par les Grecs, qui l'appelaient *Imouthès;* ce dieu, dit M. E. de Rougé, remplissait à Memphis une partie des fonctions que les Thébains attribuaient à Khons, fils d'Ammon. Il est représenté assis et tenant sur ses genoux un papyrus déroulé; il est coiffé d'un serre-tête, vêtu d'une longue robe et chaussé de sandales. Le Louvre possède de belles statuettes d'Imhotep (salle des monuments religieux, armoire B).

Imhotep (cartouche), roi de la VIe dynastie, qui n'est connu que par la mention qu'en fait une inscription de la vallée de Hamamat. (*Denkmäl.* II, 115.)

Inceste. La coutume du mariage entre frère et sœur est attestée par Diodore (I, 27) et confirmée par les monuments; peut-être fut-elle sanctionnée par l'union mythique d'Isis et d'Osiris. Un fait plus grave a été relevé par M. E. de Rougé : deux filles de Ramsès II et de la reine Nowré-ari portèrent, du vivant même de leur mère, le titre de *fille du roi* et de *principale épouse royale*, d'où l'illustre égyptologue conclut que Ramsès II, afin d'absorber en lui les droits d'hérédité de la précédente dynastie, que ces princesses tenaient de leur mère, et pour que nul autre ne pût s'en prévaloir, n'a pas reculé devant l'inceste.

Initiation. La principale cause de l'ascendant des prêtres sur l'esprit du peuple était l'importance attachée aux mystères, à l'intelligence desquels ils pouvaient seuls parvenir, et ils leur donnaient un caractère tellement sacré que quelques-uns d'entre eux n'étaient pas admis à y participer. « Les prêtres, dit Clément d'Alexandrie, ne communiquent leurs mystères à personne, les réservant pour l'héritier du trône ou ceux d'entre eux qui excellent en vertu ou en sagesse. » Les légendes de la statue de Ptah-mer,

grand prêtre de Memphis (Louvre, A, 60), disent que ce personnage *connaissait les dispositions de la terre et de l'enfer, d'Héliopolis et de Memphis; il avait pénétré les mystères de tout sanctuaire; il n'était rien qui lui fût caché; il adorait Dieu et le glorifiait dans ses desseins; il couvrait d'un voile le flanc de tout ce qu'il avait vu.*

Ces quelques mots nous montrent clairement que, si c'était un rare privilége de soulever le voile des mystères sacrés, c'était en même temps un devoir de le laisser retomber.

Inondation. La première tétraménie, ou saison de l'inondation, se nommait *sha*. — Voyez Année, p. 45.

Interjections. Les plus fréquentes sont , , *a* (oh! ô); , , *ha* (ah!).

Interrogatifs (Pronoms). Les principaux de ces pronoms sont : *ma*, seul ou suivi de

[hieroglyphs] *tera* (qui?), [hieroglyphs] *akh*, [hieroglyphs] *nima* (qui? quoi?).

Iou-s-aas [hieroglyphs], déesse, fille de Ra. Elle recevait le titre de *régente d'Héliopolis*, ville dans laquelle elle était vénérée. Elle est représentée avec la coiffure ou d'Isis ou d'Hathor. Son rôle divin est très-obscur; elle est rarement mentionnée dans les textes; son nom même est mystérieux : il signifie littéralement *la grande qui arrive*.

Irrigation. « Dans l'état actuel, l'Égypte est simplement divisée, au point de vue de l'irrigation, en une série de bassins séparés par des digues perpendiculaires au fleuve et pouvant se déverser les uns dans les autres. Autrefois, au contraire, dans chaque nome se trouvait un grand réservoir où l'eau s'emmagasinait et qui remplissait, pour chaque province, le rôle dévolu au lac Mœris pour toute l'Égypte. On pouvait ainsi déverser, dans chacun de ces réservoirs, le trop-plein de l'inondation, quand elle était trop forte, et, d'autre part, y conserver de l'eau en quantité suffisante quand la crue du Nil était trop faible. » (*Bulletin de l'Institut égypt.* n° 11.)

Isiaque (Table). Ce monument n'est pas digne de la notoriété dont il jouit : c'est un pastiche d'art égyptien exécuté à Rome, du temps d'Adrien, par une personne qui ne comprenait pas la langue dont elle reproduisait assez habilement l'écriture. Sur une plaque de bronze incrustée d'argent, que soutiennent quatre lions, sont tracées trois séries de divinités rassemblées au hasard; elles sont accompagnées de figures symboliques et d'inscriptions complétement dénuées de sens, ainsi que de cartouches royaux de pure fantaisie. Au centre du tableau Isis, qui a donné son nom à ce monument, est représentée assise dans un naos.

La Table isiaque fut primitivement conservée dans le trésor des archives de Turin; elle fait aujourd'hui partie du Musée égyptien de cette ville. Elle a été reproduite dans l'*Antiquité* de Montfaucon.

Isi-nowré [cartouche]. Ce nom a été porté par deux reines qui furent épouses, l'une de Ramsès II, l'autre de Méneptah, successeur de Ramsès II.

Isis [hiéroglyphe]. Osiris avait été tué par Set, qui avait

dispersé son cadavre. Isis, femme et sœur d'Osiris, avait réuni ses membres et, par ses incantations, l'avait ramené à la vie. Osiris ressuscité s'appelle Horus et Isis est, par suite, considérée comme la mère d'Horus; dans ce rôle, elle se confond avec Hathor et est représentée allaitant le jeune dieu. De la légende que je viens de résumer en deux mots découlent les fonctions funéraires d'Isis, représentée tantôt pleurant Osiris, tantôt le couvrant de ses ailes ou veillant aux pieds du sarcophage. Nephthys l'avait aidée dans l'œuvre de résurrection d'Osiris; les deux déesses sont appelées, dans les textes, les deux *pleureuses* et les deux *couveuses*.

La coiffure ordinaire d'Isis est le signe 𓊨, hiéroglyphe de son nom, ou le disque uni aux cornes de vache. Quelques auteurs ont cru qu'Isis était une déification de la lune, parce qu'ils ont pris ce disque pour un disque lunaire, tandis que c'est le disque du soleil sortant des cornes de la vache, allusion au rôle d'Isis mère d'Horus, le soleil levant : cet astre est figuré ailleurs sous la forme d'un enfant hiéracocéphale assis entre les cornes d'une vache. (*Denkmäl.* IV, 61.)

J'ai dit qu'Isis, dans son rôle de mère d'Horus, se confond avec Hathor; le nom même de ces

deux déesses en est une preuve. Le nom d'Hathor signifie *habitation d'Horus*, et l'hiéroglyphe 𓊨, qui forme le nom d'Isis, sert à écrire le mot *demeure*.

Ithyphallique (Dieu). — Voyez Khem.

J

Jardin. « Un vaste jardin était une dépendance ordinaire d'une habitation égyptienne complète. Il était carré; une palissade en bois formait sa clôture; un côté longeait le Nil, ou un de ses canaux, et une rangée d'arbres taillés en cônes s'élevait entre le Nil et la palissade. L'entrée était de ce côté, et une double rangée de palmiers et d'arbres de forme pyramidale ombrageait une large allée qui régnait sur les quatre faces. Le milieu était occupé par une vaste tonne en treilles, et le reste du sol par des carrés garnis d'arbres et de fleurs, par quatre pièces d'eau régulièrement disposées, qu'habitaient aussi des oiseaux aquatiques; par un petit pavillon à jour, espèce de siége ombragé; enfin, au fond du jardin, entre le berceau de vignes et la grande allée, était un kiosque à plusieurs

chambres : la première, fermée et éclairée par des balcons à balustres; les trois autres, qui étaient à jour, renfermaient de l'eau, des fruits et des offrandes. Quelquefois ces kiosques étaient construits en rotondes à balustres surmontés d'une voûte surbaissée.» (Champollion-Figeac, *L'Égypte ancienne.*)

Jeux. Les monuments nous montrent les Égyptiens jouant à la mourre, à pair ou non, aux dames (voyez Damier), à une sorte de jeu de cerceau et à un jeu de la main chaude analogue au *κολλαβισμός* des Grecs.

Jouets. Les enfants s'amusaient en Égypte, comme chez nous, avec des balles, des poupées, des pantins et des crocodiles en bois. (Voyez au Louvre, salle civile, armoire K.)

Joutes. On a trouvé, dans un tombeau de Saqqarah, la représentation d'une joute sur l'eau : les bateaux sont poussés à la gaffe, pendant que les équipages s'attaquent avec leurs lances de bois; quelques hommes perdent pied et tombent à l'eau.

Jugement. Le jugement de l'âme fait l'objet

d'un tableau bien connu du chapitre cxxv du Livre des Morts. Dans la grande salle où trône Osiris, le mort est introduit par la déesse Vérité; Horus et Anubis procèdent au pèsement de ses actes, que représente son cœur : posé sur un des plateaux de la balance, cet organe doit équilibrer exactement la statue de la déesse *Ma* 𓁦, que supporte l'autre plateau. Le résultat de la pesée est ainsi énoncé par Anubis : « Le cœur fait l'équilibre par son maintien; la balance est satisfaite par l'Osiris N. » En foi de quoi Thoth enregistre la sentence : « Il lui est accordé que son cœur soit à sa place (c'est-à-dire dans sa poitrine). » L'homme rentré en possession de son cœur pouvait accomplir une nouvelle existence.

Ce qui a été raconté par d'anciens auteurs sur des assemblées populaires, jugeant les rois après leur mort et leur refusant la sépulture quand leur conduite les en rendait indignes, est absolument faux et, on peut le dire, anti-égyptien. Les rois étaient des dieux pendant leur vie et après leur mort, et leurs actes échappaient au contrôle humain. Il faut renoncer à cette légende, qui a donné lieu à tant de réflexions philosophiques.

Juges. « La question de l'existence, en Égypte, de magistrats investis de la dignité permanente de juges, est une des plus intéressantes que nous ayons à résoudre; elle réclame encore un certain nombre d'observations pour arriver à maturité; quant à présent, nous savons seulement que des fonctionnaires civils et militaires, ainsi que des membres du sacerdoce, pouvaient être appelés à faire partie des tribunaux jugeant les affaires criminelles. En cette qualité de juges, ils recevaient le titre de [hiéroglyphes], *seniores, magistrats.* » (Chabas, *Mélanges*, III, 137.)

Juifs. — Voyez Exode, Hébreux.

Jurement. M. Chabas a fait remarquer (*Mélanges*, 3e série) que la culpabilité des imprécations par Dieu, par le roi, par le père, est constatée dans le Livre des Morts (chapitre cxxv, 27, 30) et par ce passage d'un papyrus de Turin : « Ce n'est pas moi qui le ferai châtier pour son *jurement par le nom du pharaon.* » (Pl. xliii, 10, de la publication de Pleyte et Rossi.)

Juste. Voici, d'après un texte du commencement du nouvel empire (stèle 19 de Turin),

la définition du juste selon la morale égyptienne : [hieroglyphs] *J'ai été juste et vrai, exempt de fautes, plaçant Dieu dans mon cœur et sa crainte dans mon âme.* Voilà pour les actes; voici maintenant pour les paroles : [hieroglyphs] *Je n'ai pas maudit; ma bouche a été bienfaisante; je l'ai exercée à dire du bien; je n'ai pas proféré de paroles bataillleuses; ce que j'ai dit, tous les hommes et les êtres en ont été satisfaits.*

JUSTIFIÉ. Traduction fautive de l'expression *ma-kherou* [hieroglyph], originairement appliquée à Osiris Ounnowré (l'Être bon). Comment et de quoi l'Être bon peut-il avoir besoin d'être *justifié?* Il est évident que cette interprétation n'est pas soutenable. [hieroglyph] signifie réellement *véridique, vrai de parole.* — Voyez MA-KHEROU.

K

KA [hieroglyph] exprime l'être, la personne, l'individualité; placé sur un support d'honneur [hieroglyph], ce caractère désigne la personne des dieux et des rois.

Kabouhou [hiéroglyphes], roi de la première dynastie.

Kahakas [hiéroglyphes], auxiliaires d'origine libyenne, désignés, d'une manière générale, comme provenant de l'ouest de l'Égypte.

Kaka [hiéroglyphes]. Ce nom royal est placé, dans la deuxième Table d'Abydos, après celui de *Sahoura* (v^e dynastie). Il n'a pas de correspondant dans les listes de Manéthon.

Kakaou [hiéroglyphes], le Καιέχως de Manéthon, deuxième roi de la IIe dynastie, institua, dit-on, le culte des animaux, et notamment celui du taureau Apis.

Kalabsché (Nubie). Nom sacré [hiéroglyphes]; nom profane [hiéroglyphes], Τάλμις. Un temple y fut fondé par Aménophis II; il fut continué, mais non terminé, sous la domination romaine. Beaucoup de légendes y ont été seulement tracées au pinceau, en rouge, et n'ont pas été sculptées. Les bas-reliefs sont d'une très-belle conservation. (Voyez Champollion, *Notices*, p. 144 *bis*.)

Kamès (hieroglyphic cartouche), prénom (hieroglyphic cartouche). Roi non classé, mais antérieur à la XVIII[e] dynastie.

Kamès (hieroglyphic cartouche), prénom (hieroglyphic cartouche). D'après les armes et les bijoux portant son nom qui ont été trouvés dans le cercueil de la reine Áah-hotep, on suppose que ce Kamès a été le mari d'Aah-hotep et peut-être le père d'Amosis; en tout cas, il semble bien avoir appartenu à la famille de ce dernier roi.

Karnak كرنك, en égyptien (hieroglyphs), nommé aussi *la demeure d'Ammon, à la droite de Thèbes.* Vaste ensemble de ruines comprenant des monuments de toutes les époques, élevés en l'honneur du dieu thébain Ammon. La construction de Karnak remonte à la XII[e] dynastie, car le sanctuaire en a été bâti par Ousertesen I[er].

«Les points de Karnak les plus intéressants sont :

«1° La salle hypostyle. Elle compte à elle seule 134 colonnes; elle mesure 102 mètres sur 51. Les cartouches les plus anciens qu'elle porte sont ceux de Séti I[er] (XIX[e] dynastie). Certains indices feraient croire cependant que Séti n'est pas le constructeur de la salle, et que

l'honneur de cette grandiose conception revient à Aménophis III. Originairement, la salle était couverte tout entière, et le jour n'y entrait que par les fenêtres grillagées dont on voit encore des parties sur l'un des côtés de la nef centrale. Un demi-jour, un peu plus vif qu'à Dendérah, devait donc seul pénétrer dans la salle et favoriser singulièrement l'effet général, en adoucissant la crudité des peintures dont les colonnes et les plafonds sont ornés.

« 2° Les bas-reliefs du mur extérieur nord de la salle hypostyle, relatifs aux campagnes de Séti dans l'Asie occidentale.

« 3° Les bas-reliefs du mur extérieur sud de la salle hypostyle, relatifs à la campagne de Sheshank Ier en Palestine, et un autre mur qui coupe celui-là à angle droit, et sur lequel est gravé le poëme de Pentaour.

« 4° L'obélisque d'Hatasou. » (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*)

Kashta, roi de la dynastie éthiopienne, père de la reine Améniritis. Son nom est presque toujours martelé sur les monuments.

Kebhsennouw, l'un des quatre génies funé-

raires, gardiens des entrailles. Il est représenté avec une tète d'épervier.

KHA-EM-OUAS, fils d'Aménophis II.

KHA-EM-OUAS, fils de Ramsès II et de la reine Isi-nowré. Son nom avait été lu primitivement *Sha-em-djom.* Ce prince était grand prêtre de Ptah et avait voué un culte particulier à Apis. La momie dont M. Mariette a recueilli les débris au Sérapéum paraît avoir été la sienne; il résulterait de ce fait qu'il serait mort pendant la 55e année de son père. Le Louvre possède de nombreux objets portant le nom de Kha-em-ouas.

KHAWRA ou Chephren, le Souphis II de Manéthon, roi de la IVe dynastie, auteur présumé de la pyramide de Gizeh, placée entre celle de Chéops et celle de Mycérinus. M. Mariette a retrouvé, au fond d'un puits du temple du grand sphinx, la statue de ce roi, dont le moulage est exposé au Louvre, à l'entrée de la galerie égyptienne, au premier étage. Cet admirable morceau de sculpture, âgé d'environ cinq mille ans, et qui étonne par la largeur du

style et la vérité du rendu, est un des plus beaux spécimens connus de l'art pharaonique.

KHAWRA-ANKH, personnage de la famille du roi Chephren. (Voir les inscriptions de son tombeau dans les *Monuments* de Lepsius, II, 8 et suiv.)

KHEM ou AMMON GÉNÉRATEUR, dieu ithyphallique, représenté debout, le bras droit levé dans l'attitude du semeur, et la main ouverte; près de cette main figure le *flagellum*. Le corps est enveloppé comme celui d'une momie; le bras gauche ne s'en dégage pas. Le dieu est coiffé des deux longues plumes; sa poitrine est couverte d'un large collier. (Voyez Louvre, salle des dieux, armoire A.)

Khem représente la divinité dans son double rôle de père et de fils : comme père, il est appelé le *mari de sa mère;* comme fils, il est assimilé à Horus. Il paraît symboliser la force génératrice, principe des renaissances, survivant à la mort, mais subissant un état d'engourdissement dont elle ne triomphe que lorsque le dieu a recouvré son bras gauche. Dans le Livre des Morts, chapitre CXLVI, le défunt s'écrie, lorsque son âme

s'est réunie à son corps, qu'*il prévaut contre ses bandelettes* et *qu'il lui est accordé d'étendre le bras*, c'est-à-dire le bras gauche. Khem symbolise la végétation en même temps que la génération, car des plantes élancées sont toujours figurées derrière lui. Une fête représentée au Ramesséum et à Médinet-Abou, et par laquelle on semble avoir célébré les bienfaits de la germination, était en l'honneur du dieu Khem.

Khepra , dieu symbolisant le *devenir*, la transformation, l'apparition à la vie. Il est représenté avec un scarabée au lieu de tête. Son nom était lu *Thoré* par Champollion.

Kher . « M. Birch, dans son étude sur le papyrus Abbott, nous a expliqué que le Kher était le quartier funéraire, l'ensemble des bâtiments et hypogées dépendant d'une même sépulture ou d'un groupe de sépultures. Le Kher royal formait un emplacement spécial que le papyrus Abbott nomme le *Kher très-auguste des millions d'années du roi, à l'occident de Thèbes*. Ce même document cite aussi le Kher de la reine Isis; cependant les rois, les reines, les mères royales, les fils royaux sont dits reposer dans le

Kher très-auguste. Il y avait, dans tous les cas, des kher de plusieurs espèces; l'inspection que relate le papyrus Abbott s'étendit à plusieurs d'entre eux. » (Chabas, *Lettre à M. Lieblein.*)

Kher-heb, nom donné au prêtre chargé de prendre la parole dans les fêtes religieuses. Les papyrus funéraires le représentent lisant des extraits du Livre des Morts pendant la cérémonie des funérailles. C'était le maître des cérémonies du culte égyptien.

Khéta . C'est le nom d'une confédération d'Asiatiques dont le territoire comprenait la Mésopotamie, la Syrie et une partie de l'Asie Mineure. Les Rotennou (Assyriens) ne constituaient, au commencement de la xixe dynastie, qu'une partie de cette vaste confédération qui, de Séti Ier à Ramsès III, atteignit l'apogée de sa puissance. La guerre la plus importante que l'Égypte ait soutenue contre ces peuples est celle qui eut lieu l'an v de Ramsès II; ce roi, qui faillit y être fait prisonnier, ne dut son salut qu'à un trait de courage célébré par un écrivain nommé Pentaour, dans un poëme dont une des premières pages est exposée dans la salle histo-

rique du Musée du Louvre. Cette campagne se termina par un honorable traité de paix à la suite duquel Ramsès II épousa la fille du prince des Khétas. (Voir, sur les Khétas, Brugsch, *Géographie;* P. Buchère, *Les Khéta-u des textes hiéroglyphiques;* Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 326 et suiv.)

KHEWT-NEB-S est une déesse personnifiant l'Occident. Son nom [hiéroglyphes] signifie qu'*elle fait face à son seigneur*, le soleil, qui s'avance de l'Est vers l'Ouest.

KHNOUM. — Voyez NOUM.

KHONS. C'est l'Harpocrate thébain. Il est fils d'Ammon et de Maut. Comme Horus, il est coiffé de la tresse; comme lui, on le trouve foulant aux pieds le crocodile, emblème des ténèbres; quelquefois même il a la tête de l'épervier. Il joue un rôle lunaire dans lequel il est coiffé du disque et des cornes en demi-cercle; il se nomme alors Khons-Thoth. Il était invoqué sous deux noms particuliers : *Khons en Thébaïde, bon protecteur*, et *Khons conseiller de la Thébaïde, qui chasse les rebelles*, c'est-à-dire les mauvais

esprits; dans ce dernier rôle, une stèle de la fin de la xxe dynastie nous le montre allant exorciser une princesse de Mésopotamie. (Voyez E. de Rougé, *Stèle de la Bibliothèque.*)

KHOPESH 𓌕, poignard à lame courbe à l'usage des rois. Son nom lui vient de ce qu'il a la forme d'une cuisse de bœuf, appelée *khopesh* en égyptien. On a comparé cette arme à la *harpé* des mythes grecs; elle est l'emblème de la vaillance.

KHOU 𓅜𓐍𓅱𓀀, mot par lequel le défunt est souvent désigné dans le Livre des Morts. Cette expression semble se rapporter à l'homme devenu pur esprit, illuminé 𓅜𓐍𓅱𓀀, et indiquer la réalisation du souhait inscrit sur les figurines funéraires: [hiéroglyphes], *que soit illuminé l'Osiris N!*

KHOU-EN-ATEN, second cartouche d'Aménophis IV. (Voyez *supra*, p. 31.)

KHOUWOU [cartouche], le Chéops d'Hérodote et le Souphis de Manéthon; roi de la ive dynastie, auteur de la grande pyramide de Gizeh.

KLAFT, mot copte signifiant *capuchon.* On

l'emploie pour désigner cette coiffure royale formée d'une bande d'étoffe rayée, terminée par deux pattes retombant sur la poitrine.

KOUBAN, village nubien dans lequel fut trouvée une stèle relative à l'exploitation de mines d'or que renfermait cette localité. Ce monument, traduit par MM. Birch et Chabas, raconte, en termes pompeux, que, l'exploitation ayant été interrompue par suite du manque d'eau, Ramsès II remédia au mal en faisant creuser une citerne. (Voyez Birch, *Archæologia*, vol. XXXIV; Chabas, *Les inscriptions des mines d'or*. La stèle de Kouban appartient à M. le comte de Saint-Ferriol; un moulage en existe au Louvre.)

KOUSH, nom égyptien et hébreu de l'Éthiopie.

KUMNEH. A Kumneh, en Nubie, au delà de la deuxième cataracte, une forteresse fut élevée, sous la XIIe dynastie, contre les attaques des Ethiopiens. Un temple y fut fondé par Thouthmès III; Aménophis II se vante de l'avoir restauré en *bonne pierre blanche du pays de Sha*. (Voyez *Denkmäl*. III, 66, 67.)

KYPHI, *κῦφι*, [hieroglyphs], parfum composé de seize éléments, dont la recette est donnée au chapitre LXXX du *Traité d'Isis et d'Osiris;* on le brûlait devant les statues des dieux.

L

LABOURAGE. — Voyez AGRICULTURE et CHARRUE.

LABYRINTHE. Le célèbre Labyrinthe fut construit par Aménemha III (XIIe dynastie). Les ruines en ont été retrouvées près d'une localité dont le nom antique, *Lahunt* ou *Rahunt*, est exactement représenté par la dénomination arabe *Illahûn;* on en a conclu que le grec Λαβύρινθος pourrait bien être une transcription de l'égyptien [hieroglyphs], *Rapi-rahunt* ou *Lapi-rihunt* (temple de Rahunt).

LAC MOERIS. — Voyez MOERIS.

LAINE. La laine était regardée comme impure et ne pouvait servir pour l'ensevelissement. Les prêtres n'en souffraient pas sur la peau, mais ils en portaient sans doute par-dessus d'autres vêtements. (Voir au Louvre, salle civile,

armoire B, une pièce de laine tissée à bandes jaunes et rouges.)

Lait. Le lait entrait dans l'alimentation et jouait un grand rôle dans les cérémonies du culte; il est invariablement mentionné parmi les offrandes à faire aux morts. Un papyrus de la XIIe dynastie parle de grandes quantités de *lait cuit* qui semblent indiquer que les Égyptiens savaient préparer des fromages secs par la cuisson.

Lamentations d'Isis et de Nephthys, nom donné par M. J. de Horrack à un papyrus hiératique de Berlin, qu'il a publié et traduit en 1866. C'est un recueil d'incantations récitées par Isis et Nephthys pour ramener Osiris à la vie, et ayant pour but la résurrection de la défunte pour laquelle le manuscrit a été tracé.

Langue. Malgré quelques dissemblances dans le jeu des temps et des modes verbaux, malgré le caractère spécial du dictionnaire hiéroglyphique, on a constaté un rapport de souche évident entre la langue de l'Égypte et celles de l'Asie, par la communauté d'un grand nombre

de radicaux et l'affinité des lois grammaticales. (Voyez E. de Rougé, *Recherches sur les six premières dynasties*, 3.) M. Brugsch, dans son dictionnaire (*Einleitung*, IX), insiste sur les liens de parenté qui unissent la langue égyptienne à ses sœurs sémitiques, *ihren semitischen Schwestern;* il place leur commune origine sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, et exprime le vœu qu'un orientaliste prenne à tâche de signaler et de prouver ces rapports incontestables.

LAPIS. Le nom de cette pierre est [hiéroglyphes] *khesbet*. Les Égyptiens distinguaient le *khesbet*-MA [hiéroglyphe] (lapis vrai, lapis-lazuli) du *khesbet*-ARI-T [hiéroglyphes], khesbet fabriqué (lapis artificiel en pâte de verre bleu). La fabrication du lapis se faisait sur une grande échelle, car un Ptah-mès porte le titre [hiéroglyphes], *chef des fabricants* ou *de la fabrication du khesbet* (papyrus inédit de Boulaq).

Des amulettes, de nombreux petits objets sont en lapis; un bloc de lapis de dimensions peu communes, et orné du cartouche d'Osorkon II, supporte une statuette d'Osiris en or, dans un joli groupe récemment acquis par le Musée du Louvre (salle historique, armoire A).

Lasso. Des tableaux de Beni-Hassan nous montrent que les Égyptiens pratiquaient le lasso aussi bien que les Américains du Sud; on les voit s'en servir pour prendre en vie des gazelles et des bœufs sauvages. (Voyez Wilkinson, III, 15.)

LATOPOLITES. Nome de la haute Égypte. « Nome ancien : , chef-lieu , *Nekheb*, que les Grecs ont appelé Eileithya. Les inscriptions donnent comme dieu principal *Noum-Ra;* la déesse était Nekheb. Plus tard, le siége de l'administration fut transporté à Esneh, nommé par les Grecs Latopolis; mais Noum-Ra est resté le dieu principal. Strabon (livre XVII) rapporte qu'à Latopolis on adorait Minerve et le poisson *latus.* C'est sans doute la déesse *Nebuaut,* une forme d'Isis, que les Grecs avaient assimilée à Minerve, car nous la retrouvons constamment à côté de Noum-Ra, dans les tableaux du temple d'Esneh. Quant au culte du poisson *latus,* on n'en connaît pas le symbolisme; mais parmi les prescriptions religieuses particulières à ce nome on voit la défense d'y manger le *poisson*, rubrique certainement en rapport avec le culte dont les anciens auteurs et les monnaies ont conservé le

souvenir. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 8.)

Latus (Poisson) . — Voyez l'article précédent.

Léontopolites. « C'est une division du nome ancien *Khent-abet.* L'origine, si diversement interprétée, du nom de Léontopolis, nous a été révélée par le récit mythologique des combats d'Horus. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 47.)

Letopolites. « Nome ancien , chef-lieu , *Sekhem;* le nom copte de Letopolis était Boⲩⲱⲏⲙ. La déesse Bast, à tête de chatte, était spécialement vénérée dans ce nome, ainsi que le dieu *Hor-uer* (Horus le grand, Aroéris). Bast a été identifiée par les Grecs avec la déesse Leto (Latone); c'est de là qu'est venu le nom de Letopolis, donné au chef-lieu de ce nome. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 66.)

Lettres. — Voyez Alphabet et Hiéroglyphes.

Lettres missives. Les lettres que s'écrivaient les Égyptiens étaient portées par des

courriers nommés [hieroglyphs] *porte-lettres;* elles étaient tracées sur papyrus, ou sur des tessons de poterie ou des planchettes, lorsque le prix du papyrus était trop élevé. Un très-petit nombre de ces documents nous est parvenu; ce sont des correspondances entre scribes, roulant presque toujours sur les mêmes sujets, des ordres de supérieur à inférieur, des rapports de fonctionnaires. Ces billets ont été recueillis soit dans des cassettes servant de bibliothèque, soit sur la momie des destinataires, ou conservés à titre d'exercices de style, peut-être comme simples modèles d'écriture, dans des recueils spéciaux formés par des scribes de Thèbes et de Memphis. (Voyez Maspero, *Du genre épistolaire chez les Égyptiens*, p. 1-3.)

LIBATIONS. M. Chabas (*L'Égyptologie*, p. 96) pense que l'effusion de l'eau en l'honneur des mânes avait une signification très-importante : c'était le symbole de la fraîcheur et de l'humidité rendues au corps, desséché par la momification. Des libations fréquentes étaient prescrites par les rites funéraires.

LIBYA, partie du nome [hieroglyph] de l'*Occident*.

Libye , *Rebou*. Une inscription de l'an v de Ramsès III, à Médinet-Abou (ligne 26), nous apprend que les Égyptiens regardaient les Libyens comme une subdivision du groupe ethnique auquel ils donnaient le nom de *Tamahou*. C'est sous la xixe dynastie qu'ils sont pour la première fois mentionnés par les textes.

Lin. — Voyez **Étoffes**.

Lion. C'est probablement dans le midi de la Palestine et dans l'Éthiopie que les Égyptiens chassaient le lion. Un scarabée du Louvre (n° 580 de la salle historique) porte la mention de cent deux lions provenant des chasses d'Aménophis III, pendant les dix premières années de son règne.

Le lion est, paraît-il, plus facile à apprivoiser en Égypte qu'ailleurs : on le dressait à la chasse de certains quadrupèdes, et quelques pharaons se faisaient accompagner à la guerre par leur lion favori.

Le lion fut adopté comme emblème du courage royal, surtout sous la xviiie dynastie. Sur les bagues de cette époque, il n'est pas rare de voir les cartouches accompagnés de la représen-

sentation d'un lion passant ou terrassant un ennemi. (Voyez Louvre, salle historique, vitrine H.) Aménophis III porte le titre de *Lion des rois* [hiéroglyphes]. (Louvre, A, 18.)

Les artistes égyptiens ont parfois reproduit les formes du lion avec un rare bonheur; on cite comme modèles ceux qui sont gravés sur la statue élevée par Thouthmès III à Ousertesen Ier, à Karnak, près du sanctuaire. (Voir aussi au Louvre un beau lion en calcaire, dans l'embrasure de la fenêtre de la salle du Sérapéum; il paraît être de la fin de l'époque saïte.)

Pour la *décoration du lion*, voir *supra*, p. 179.

Il y a dans le panthéon égyptien un dieu à tête de lion, nommé *Hobs*, dont le rôle n'est pas expliqué; il est de basse époque et figure souvent dans les bas-reliefs du temple éthiopien de Naga. (Voyez une statuette de ce dieu sur la cheminée de la salle des monuments religieux, au Louvre.) Des déesses à tête de lionne, dont Sekhet est le type, jouent le rôle de bourreau dans l'enfer égyptien.

LIONS (Les deux). Deux dieux, nommés aussi [hiéroglyphes], sont appelés *les deux lions* [hiéroglyphes]. (Voyez *Todtenbuch*, XXXVIII, 1; LXXII, 9;

LXXVIII, 19, 22; LXXX, 2; CLXIV, 11.) Shou et Tawnout sont parfois désignés de la même manière.

LITS. Ils étaient en bois recouvert d'un long coussin retombant derrière le dossier; les pieds en étaient souvent façonnés en pattes de lion. Les lits funèbres, sur lesquels on plaçait la momie, avaient la même forme. Il y a au Louvre un lit formé d'une simple pièce de bois tout uni, que recouvre une natte. Quelques lits étaient en forme de taureau, de chacal ou de sphinx.

LITTÉRATURE. Si l'on réfléchit que la littérature égyptienne a embrassé une période d'environ cinq mille ans, on est forcé d'avouer que les fragments qui nous en sont parvenus sont tout à fait insuffisants à nous donner une idée nette de ce qu'était la culture intellectuelle des habitants de la vallée du Nil. Toutefois, ils nous fournissent des spécimens de presque tous les genres de composition : histoire (les innombrables stèles et inscriptions officielles de toutes les époques, le papyrus royal de Turin, le grand papyrus Harris); mythologie (le Livre des Morts, les manuscrits funéraires et ceux relatifs à la

course du soleil dans l'hémisphère inférieur); morale (le papyrus Prisse, les Maximes du scribe Ani); poésie (les hymnes, le poëme de Pentaour); romans (le conte des Deux frères, le papyrus de Setnaou); formules d'incantations magiques; récits de voyage (papyrus de Sineh, papyrus Anastasi I).

En ce qui concerne la littérature scientifique, je citerai plusieurs recueils de recettes médicales et le papyrus géométrique de Londres.

Voy. Géométrie, Hémisphère inférieur, Hymnes, Livre des Morts, Magie, Médecine, Morale, Papyrus, Poésie, Romans.

Lituus. On désigne ainsi l'enroulement ᘓ qui forme la partie antérieure de la couronne rouge 𓋔.

Livre des Morts. Ce livre a été nommé dans le principe *Rituel funéraire* par Champollion; M. Lepsius lui a donné le nom plus exact de *Livre des Morts*, Todtenbuch, qui a l'avantage de le distinguer des véritables rituels ou recueils de préceptes liturgiques relatifs à l'ensevelissement, dont quelques spécimens nous sont parvenus. Le Livre des Morts est une collection de

prières divisées en 165 chapitres : ces prières devaient être récitées par le mort pour sauvegarder son âme dans les épreuves d'outre-tombe et la purifier en vue du jugement final; c'était pour secourir sa mémoire qu'un exemplaire plus ou moins complet de ce livre accompagnait la momie; sous la XIIe dynastie, il était en partie écrit sur le sarcophage. L'exemplaire-type qu'en a publié M. Lepsius est la reproduction d'un manuscrit de Turin de la XXVIe dynastie, mais la rédaction de quelques-uns des chapitres remonte aux plus anciennes époques; d'autres, au contraire, sont relativement modernes. M. Lepsius, qui, par ses belles publications, a largement contribué aux progrès de la science, a recueilli en un volume spécial (*Aelteste Texte des Todtenbuchs*) quelques-uns des anciens textes du Livre des Morts.

Les nombreux exemplaires du *Todtenbuch* que nous possédons fourmillent de fautes qu'il faut attribuer d'abord au mysticisme d'un texte souvent incompréhensible pour ceux qui le copiaient, ensuite à la négligence d'exécution à laquelle ne pouvaient échapper des ouvrages voués d'avance à l'ombre éternelle des hypogées.

Malgré les graves difficultés que présente

l'étude de ce livre, il a été l'objet de nombreux et savants travaux dont les auteurs sont MM. Birch, E. de Rougé, Brugsch, Chabas, Goodwin, Le Page Renouf, Lepsius, Lieblein, Pleyte, Lefébure, Devéria, Pierret; les plus importants sont les *Études sur le rituel*, par E. de Rougé (*Revue archéologique*, 1860), et la traduction complète du *Todtenbuch*, par M. Birch, dans le cinquième volume de la version anglaise de l'ouvrage de Bunsen sur l'Égypte.

Le Musée du Louvre possède une riche collection d'exemplaires du Livre des Morts. (Voyez Th. Devéria, *Catal. des manuscrits*, p. 48, et E. de Rougé, *Notice sommaire des monuments*, p. 97.) Quelques-uns de ces exemplaires donnent des chapitres nouveaux et souvent considérables que ne contient pas le papyrus-type de Turin; j'en ai fait connaître un très-important qui porte le titre *Formulaire pour honorer Osiris* (*Études égyptol.* I, 20). Parmi ces manuscrits à textes supplémentaires, je signalerai les numéros d'inventaire 3079, 3129 et 3135.

LOCATIF. « L'ablatif locatif se servait de *m*, soit dans le sens de la station, exemple : [hieroglyphs], *m paiw pa* (DANS sa maison), soit dans

le sens de la sortie, exemple : [hieroglyphs], *per m ro* (sortir DE la bouche). » (E. de Rougé, *Chrestomathie*, p. 26.)

LOIS. Les monuments ne nous ont encore rien appris sur la législation égyptienne, et nous sommes obligés de nous en tenir sur ce point aux notions qui nous ont été transmises par Diodore de Sicile (livre I, § 77).

LONGÉVITÉ. Plusieurs monuments nous apprennent que la limite extrême d'une vieillesse saine et vigoureuse était, dès l'époque de Moïse, l'âge de cent dix ans. C'est le nombre d'années invariablement adopté par le formulaire des inscriptions, lorsqu'il s'agit de demander aux dieux la faveur d'une existence longue et heureuse.

LOTUS. « Dans les canaux de la basse Égypte, dit M. Mariette (*Catal. de Boulaq*, p. 252), on voit encore cette jolie fleur, dont le pied trempe dans l'eau et dont le calice, d'un bleu céleste, s'ouvre chaque jour au soleil du matin. » Les Égyptiens y ont vu un symbole de renaissance du soleil et de résurrection. C'est à ce titre que

le lotus est placé sur la tête de Nowré-Toum et qu'Horus est représenté sortant du calice de cette fleur.

Le lotus est un type d'ornementation des plus fréquents, pour les grands monuments comme pour les plus petits objets; il est placé dans la main des femmes et offert sur les autels.

LOUQSOR. « Submergé sous les maisons modernes qui l'ont envahi comme une marée montante, le temple de Louqsor n'offre au visiteur qu'un intérêt médiocre. Son plan est très-irrégulier, ce qui est dû à cette circonstance qu'originairement le temple était bâti sur le bord du fleuve, et à pic sur un quai qui en suivait les détours. Comme date, le temple de Louqsor remonte à la XVIIIe dynastie et au règne d'Aménophis III. La haute colonnade qui domine le fleuve est du règne d'Horus; Ramsès II fit élever les deux obélisques, les colosses qui les accompagnent et le pylône qui les suit. A l'intérieur on trouve les noms de Tahraka, de Psamétik, d'Alexandre, auquel est due, sinon la construction, au moins l'ornementation d'une partie du sanctuaire. » (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*)

Lune. — Voyez Aah. (Pour les légendes mythologiques auxquelles ont donné lieu les phases de la lune, voyez Lefébure, *Les yeux d'Horus.*)

Lycopolites, nome de la haute Égypte. « Nom ancien [hiéroglyphes], *Atew-khent;* chef-lieu [hiéroglyphes], *Saout*, aujourd'hui Siout : *Lycopolis.* Anubis, dans sa forme de [hiéroglyphes], *Ap-matennou* (guide des chemins célestes), était le dieu principal du nome; le chacal lui était consacré. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 20.)

Lyre. La forme et l'ornementation des lyres étaient très-variables; elles avaient cinq, sept, dix et même dix-huit cordes et se jouaient avec ou sans *plectrum.* (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, II, 290 et suiv.)

M

Ma. Le mot [hiéroglyphes], [hiéroglyphe], *ma*, qui est écrit avec la *coudée* (voyez Coudée), exprime ce qui est vrai et juste. Le vrai et le juste sont personnifiés par la déesse *Ma* [hiéroglyphe], fille du soleil. Cette déesse est ordinairement représentée accroupie, le corps étroitement enveloppé et la tête sur-

montée du disque solaire ou de l'hiéroglyphe de son nom [hiéroglyphe], homophone de [hiéroglyphe]. C'est elle qui introduit le mort dans la salle du jugement osirien; elle est parfois figurée double.

MACÉDON. Le Macédon à peau de loup de Diodore de Sicile (I, XVIII) paraît être Anubis dans sa forme d'*Ap-herou* ou *Ap-matennou* (guide des chemins), adorée à Lycopolis.

MAÇONS. On a vu le nom du maçon dans le mot [hiéroglyphes], *roud*, mais il est beaucoup plus clairement rendu par l'expression [hiéroglyphes], *bâtisseur de murailles*, du papyrus Sallier II (p. 6, l. 1). Dans ce passage, dont le sens est difficile à préciser quant aux détails, il est dit que le maçon est condamné à travailler en plein air, à traîner de lourdes pierres, et gagne à peine de quoi se nourrir; son métier est représenté comme étant des plus pénibles. (Voyez Maspero, *Du genre épistolaire chez les Égyptiens*, p. 53; Chabas, *Recherches sur la XIXe dynastie*, p. 144.)

MAGIE. « M. Chabas a très-bien exposé, dans son travail sur le papyrus magique Harris, que

la magie était en grand honneur dans l'ancienne Égypte. Les vivants et les morts avaient des talismans, les uns dans leur parure, les autres dans leur linceul. Le livre funéraire fait continuellement mention des , *enchantements*, et des , *incantations*, qui devaient procurer de grands avantages au défunt. D'après les croyances les plus sacrées, les enchantements avaient eu une part importante dans la résurrection d'Osiris.

« La magie était considérée comme une science divine ou un art sacré, inséparable de la religion, bien qu'elle se confondît entièrement avec ce que nous appelons la magie noire ou sorcellerie; en faire un mauvais usage constituait une sorte de profanation. Les coupables étaient alors jugés d'après les lois sacrées des livres de Thoth et très-probablement par des membres de la caste sacerdotale. » (Th. Devéria, *Pap. judic. de Turin.*) Voyez Chabas, *Pap. mag. Harris;* Birch, *Sur un papyrus magique*, *Revue archéol.* 1863; Th. Devéria, *Catal. des manuscrits du Louvre,* p. 171 et suiv.; Maspero, dans le *Recueil de travaux relatifs à la philol. et à l'archéol. égypt. et assyr.* p. 19.

MAGISTRATS. Diodore de Sicile donne de

grands éloges à l'organisation de la justice en Égypte et à l'intégrité des magistrats; cependant l'étude des papyrus nous apprend que des poursuites judiciaires conduites avec négligence ont eu pour résultat de faire condamner des innocents, et nous montre même des magistrats accessibles à la corruption. Il faut ajouter que ces faits étaient sévèrement punis.

Maharraka (Nubie). Ruines d'un petit temple de basse époque, sans inscriptions, et qui fut transformé en église copte.

Mains coupées. « Les Égyptiens, dit M. Chabas (*Études sur l'antiquité historique*, p. 240), paraissent avoir pris l'usage de couper les mains et les membres virils des ennemis tués, à l'occasion de leurs guerres avec les peuples des côtes de la Méditerranée; les textes anciens ne parlent pas de ces inutiles barbaries. » Cependant Ahmès, chef des nautoniers, énumère, dans l'inscription d'El-Kab, les mains coupées qu'il a rapportées et les colliers d'or qu'il a reçus en récompense. Ainsi cet usage remonte au moins aux premières années du nouvel empire, c'est-à-dire bien antérieurement aux guerres maritimes de la xixe dy-

nastie. (Voyez *Description de l'Égypte*, A, vol. II, pl. 12; Champollion, *Monuments*, tome III, pl. 206.)

MAINS DE BOIS. — Voyez CASTAGNETTES.

MAISONS. Les maisons étaient construites en brique crue peinte de couleurs claires. Les plus importantes avaient de nombreuses cours et empruntaient aux temples les détails de leur architecture. Le menu peuple, ayant peu de besoins, se contentait de quatre murs avec un toit de branches de palmier, épaissi avec du plâtre et de la terre glaise; une porte et quelques petites fenêtres fermées avec des volets en bois lui suffisaient; c'étaient plutôt des abris contre le soleil, dans lesquels il enfermait ce qu'il possédait, que des maisons comme nous les entendons.

Le plan des maisons de ville et de campagne variait selon le caprice des constructeurs. Quelques-unes des premières comprenaient une série de chambres disposées sur les trois côtés d'une cour plantée d'arbres. D'autres consistaient en deux séries de chambres à gauche et à droite d'un corridor que précédait une cour donnant sur la rue; d'autres en une série circulaire de

chambres rayonnant autour d'une sorte d'*impluvium* pavé en pierre, avec quelques arbres, une tente ou une fontaine au milieu. Quelquefois un escalier conduisait de la rue aux chambres.

Parfois plusieurs petites maisons étaient reliées ensemble, le long d'une rue, par une cour commune. Les habitations n'avaient, d'ordinaire, qu'un rez-de-chaussée surmonté d'un ou deux étages au plus, avec une galerie-terrasse pour la *sieste*. Cette terrasse était parfois surmontée d'une tour. C'est au premier étage qu'on recevait et qu'on couchait. Les maisons des riches couvraient un large espace; quelques-unes donnaient directement sur la rue ou en étaient séparées par une courte allée. Quelques maisons, plus grandes, étaient isolées, avec deux ou trois entrées, et précédées d'un portique que soutenaient deux colonnes ornées de bannerons; de plus vastes portiques avaient une double rangée de colonnes alternant avec des statues. D'autres maisons avaient un escalier conduisant à une plate-forme élevée, avec une entrée entre deux pylônes, comme les temples; une rangée d'arbres courait parallèlement au front de la maison. (Voyez Wilkinson, *Popular account of the ancient Egyptians*, vol. I; *Manners and customs*, II, 94,

101 et suivantes; Champollion, *Monuments*, CLXXIV.)

Majordome. Ce mot est littéralement rendu par l'expression [hieroglyphs], *grand de maison*, mais le titre égyptien se réfère à des fonctions beaucoup plus élevées, car il désigne le chef d'une demeure et même d'un temple.

Ma-kherou [hieroglyph], titre funéraire très-fréquemment accolé aux noms propres; il a été mal à propos traduit par *justifié*, et signifie *véridique*. Les Égyptiens avaient un culte particulier pour la vérité, qu'ils considéraient comme une manifestation de Dieu. *Ma-kherou* exprime la *vérité de parole;* c'est un privilége sacré donné par Thoth à Osiris (*Todtenbuch*, chap. XVIII). Le mort assimilé à Osiris est également doué de cette faculté; il est *ma-kherou*, véridique, il émet la vérité.

Mal (Dieu du). — Voyez Set.

Maloul ou **Méroul** [hieroglyphs], dieu des bas temps, adoré en Nubie. A Kalabsché, il est le troisième membre d'une triade dont Horus et

Isis sont les deux premiers membres; à Déboud était adorée la triade de Seb, Nout et Maloul. Il est représenté coiffé du casque de guerre, que surmonte l'*atew*. Ce dieu est mentionné, sous le nom de Mandoulis, dans de nombreuses inscriptions grecques de Kalabsché.

MAMMISI, nom donné par Champollion à de petits édifices dans lesquels la naissance des rois servait de thème à des tableaux mythologiques. « Plusieurs monuments égyptiens nous ont transmis les opinions et les pratiques de l'Égypte relatives à la naissance et à l'éducation de ses rois. Étant assimilés à ses dieux, ils ne pouvaient naître et grandir que par l'assistance divine. C'est par suite de cette croyance qu'à côté des grands temples où une triade était adorée, on en construisit un de bien moindre étendue, qui était l'image de la demeure céleste où la déesse, second personnage de cette triade, avait enfanté le jeune enfant qui la complétait, et ce jeune enfant n'était que la représentation du roi qui faisait élever le petit édifice. Ce petit temple était le *mammisi*, lieu de l'accouchement. » (Champollion-Figeac, *L'Égypte ancienne.*) — Voyez ACCOUCHEMENT.

Manéthon. « Sous Ptolémée Philadelphe, Manéthon écrivit en langue grecque une histoire d'Égypte, d'après les archives officielles conservées dans les temples. Comme tant d'autres livres, cette histoire a disparu, et nous n'en possédons aujourd'hui que des fragments et la liste de tous les rois que Manéthon avait placée à la fin de son ouvrage, liste heureusement conservée dans les écrits de quelques chronographes.

« Cette liste, on le sait déjà, partage en dynasties ou familles royales tous les souverains qui ont successivement régné sur l'Égypte. Pour la plupart des dynasties, Manéthon fait connaître le nom des rois, la durée de leur règne, la durée de la dynastie. Pour d'autres (les moins nombreuses), il se contente de brefs renseignements sur l'origine de la famille royale, le nombre de ses rois et les chiffres des années pendant lesquelles cette famille régna. » (Mariette, *Aperçu de l'Histoire d'Égypte.*) — Voyez Dynasties.

D'après quelques indications recueillies dans Élien, Porphyre, Diogène Laerce, Josèphe, etc., on peut supposer que Manéthon avait consigné dans une série d'ouvrages, perdus pour nous, les révélations les plus précieuses sur l'organisation politique et religieuse de l'Égypte.

Manifestation à la lumière. Le titre du Livre des Morts [hiéroglyphes], *per-em-hrou*, a été traduit par Champollion, *Manifestation à la lumière*, et par M. E. de Rougé, *Manifestation au jour*. Th. Devéria, insistant sur le sens exclusif de *jour, journée*, du mot [hiéroglyphes], a proposé *Sortie de la journée*, parce que la vie humaine était regardée par les Égyptiens comme une journée solaire, et que *sortir de la journée* était, selon lui, un euphémisme pour désigner la mort. Enfin, M. Lefébure pense que ce titre mystérieux signifie *sortir pendant le jour* de l'hémisphère inférieur ou Amenti, ainsi que fait le soleil pour y rentrer le soir. Promettre au défunt, au moment où la mort le pousse dans la région souterraine, qu'il en sortira *pendant le jour*, comme le soleil, c'est lui promettre la résurrection. Je crois que cette interprétation doit être définitivement adoptée.

Manou [hiéroglyphes]. C'est une désignation de l'Occident. Dans Manou se trouve un bassin qui reçoit le soleil à son coucher. (Voyez *Todtenb.* xv, 44; cx, 11; *Denkmäl.* III, 123 *a*; P. Pierret, *Études égypt.* I, 83.)

Manuscrits. — Voyez Papyrus et Ostraca.

Les manuscrits sur peau sont très-rares; il y en a un spécimen au Louvre (salle funéraire, vitrine LM) et un autre au Musée Britannique. « On trouve parfois aussi des papyrus placés dans des gaînes de peau. Une inscription de Dendérah, publiée par M. Dümichen, semble indiquer que l'usage d'écrire sur la peau existait longtemps avant l'invention du papier de papyrus. » (Th. Devéria, *Catal. des manuscrits du Louvre.*) (Voyez Birch, *On some leather rolls*, dans *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, 1871.)

MAREOTES, nome de la basse Égypte indiqué par M. J. de Rougé (*Monnaies des nomes*, p. 70) comme correspondant, pour une partie, avec le nome ancien de l'*Occident*.

MARINE. D'après les représentations que nous en offrent les monuments, il est difficile d'admettre que les navires égyptiens fussent en état de supporter des navigations de long cours; mais ils étaient propres au combat, manœuvraient à la voile et à la rame, et étaient munis de cordes à crochets pour saisir les embarcations ennemies.

« Dans le tableau de Médinet-Abou (bas-relief du temps de Ramsès III, XXe dynastie), les

barques égyptiennes de guerre ont l'avant et l'arrière de forme symétrique; elles sont terminées, à chaque extrémité, par une tête de lion très-bien sculptée; le mât est unique et porte une seule longue vergue sur laquelle est carguée la voile. Au-dessus du mât et de la voilure est une hune ou niche peu profonde, en forme de cône renversé, dans laquelle se tient une vigie qui fait des signaux. On distingue sur les bordages six à douze rangs de rameurs qu'excite, en les frappant avec un bâton, un chef de chiourme courant sur le pont; il est probable que le sculpteur n'a pu figurer, dans les dimensions restreintes de ses tableaux, qu'une partie des rameurs. On sait du moins que les navires égyptiens de toute époque en employaient un bien plus grand nombre. Certaines barques de l'époque des pyramides ont vingt-six rameurs sur chaque bord, et sont néanmoins munies de voilure. Dans ces anciennes barques, au lieu de l'aviron-gouvernail, on voit à l'arrière six matelots manœuvrant de longues rames pour diriger la marche.

« Les Égyptiens des navires sont armés du glaive et de longs javelots ou piques, mais ils combattent surtout avec l'arc et la flèche, comme

l'armée de terre restée sur le rivage. A l'avant et à l'arrière sont postés des officiers qui donnent des ordres et tiennent à la main la large et courte épée. Une partie de l'équipage se baisse le long du bord et recueille des prisonniers échappés des barques renversées ou tombés à l'eau pendant le combat. » (Chabas, *Études sur l'antiquité historique.*)

Les Égyptiens donnaient, ainsi que nous, des noms à leurs vaisseaux. Ahmès, fils d'Abna, raconte qu'à la fin de la lutte contre les Pasteurs il fit fonction d'officier sur les vaisseaux *le Taureau, le Nord* et *le Lever dans Memphis.*

Un personnage dont la stèle est au Louvre (C, 77) porte un titre qui peut se traduire par amiral : il se lit *le supérieur des voiles de la flotte du roi* (XIXe dynastie).

MARTELAGE DES CARTOUCHES. Quelques-unes des rivalités politiques, quelques proscriptions dictées par le fanatisme ont laissé leur trace sur les monuments. Plusieurs noms de rois ont été effacés, martelés avec acharnement partout où ils avaient été gravés, non, comme on l'a cru, en exécution du fameux jugement populaire auquel les rois étaient soumis après

leur mort (ce jugement populaire est une des fables les plus absurdes qui aient été débitées sur l'Égypte), mais par l'ordre de certains pharaons, soit par jalousie, par haine politique ou pour faire oublier le nom de quelque usurpateur, soit par quelque motif religieux, soit enfin par simple vanité, pour s'attribuer le mérite de monuments construits par d'autres. Ce fait s'est produit à toutes les époques; il était dans les habitudes égyptiennes. De nombreux monuments de la XIIIe dynastie ont été usurpés par des rois de la XVIIIe et de la XIXe (le colosse et les deux sphinx du Louvre, A, 21, 23, 24, sont dans ce cas); Ramsès II n'eut, à cet égard, aucun scrupule; on ne saurait compter les monuments qu'il s'est appropriés en regravant, à une très-grande profondeur, ses cartouches sur les cartouches de rois antérieurs. Le nom du roi Aï, de la XVIIIe dynastie, a été martelé sans doute pour cause d'illégitimité. Aménophis IV, qui proscrivit le culte d'Ammon pour y substituer l'adoration du disque solaire, fit effacer partout le nom du dieu thébain et les cartouches formés avec ce nom. Le cartouche du roi Séti a été martelé parce qu'il comportait le nom abhorré du dieu Set. Thouthmès II fit marteler, à

Karnak, les noms de la reine Hatasou, qui s'était, à son détriment, emparée du pouvoir à la mort de Thouthmès Ier, leur père commun. Plus tard, les noms du roi éthiopien Shabaka, de Kashta, père d'Améniritis, furent martelés sur les monuments. Enfin cet usage subsista jusque sous la domination romaine, car on voit au temple d'Esneh que le nom de Géta fut martelé par l'ordre de son frère Caracalla, qui l'avait fait assassiner.

MASCHAKIT (Nubie). A Maschakit se trouve une chapelle creusée dans le grès, dans laquelle Champollion a recueilli quelques légendes concernant un gouverneur d'Éthiopie, fils de Ramsès II, nommé *Pa-our* [hiéroglyphes]. (Voyez *Notices descriptives*, p. 38; *Monuments*, I, II.)

MASHOUASH [hiéroglyphes], peuple compris dans les inscriptions parmi les *Tamahou*, et formant une subdivision des Libyens. Ils firent partie de la coalition des peuples de la Méditerranée, dirigée contre Méneptah, et plus tard contre Ramsès III. Après leur défaite, ils entrèrent dans les corps auxiliaires de l'armée égyptienne. M. Brugsch les a identifiés avec les

Μάξυες d'Hérodote. (Voyez de Rougé, *Attaques contre l'Égypte*, p. 17; Brugsch, *Géographie*, II, pl. IX.)

MASQUES DE MOMIE. Il y en avait en or, en cartonnage, en verroterie, en cire, en bois peint, en bois noirci avec des yeux en pâte de verre entourés de bronze. « On a cherché de tout temps, dans les embaumements un peu riches, à donner à ces masques la ressemblance du défunt. Les cercueils du roi Antew (dernière salle de la galerie égyptienne, au Louvre) montrent que, dès la plus haute antiquité, quelques-uns de ces masques furent dorés et ornés d'yeux incrustés en émail. L'usage des masques composés d'une feuille d'or (vitrine I de la salle historique) remonte au moins à la XVIIIe dynastie. Les masques en cartonnage doré furent usités dans tous les temps. Les masques dans lesquels on a donné à la peau une couleur rose sont beaucoup plus récents; plusieurs masques de femmes de cette couleur sont coiffés d'ornements étrangers à l'Égypte; ce sont des monuments gréco-égyptiens, ainsi que les masques en cartonnage doré du même style. Des portraits peints remplacèrent les masques à

l'époque romaine.» (E. de Rougé, *Notice sommaire des monuments du Louvre.* Voyez salle funéraire, armoires E, H.)

MASTABA, mot arabe par lequel on désigne la chapelle extérieure des sépultures sous l'ancien empire. C'est un petit édifice quadrangulaire, avec une porte s'ouvrant vers l'est; dans l'intérieur sont peintes des scènes variées de la vie civile, auxquelles assiste le défunt. Les mastabas contiennent aussi des tables d'offrande et des stèles. (Voyez Mariette, *Catal. du musée de Boulaq*, p. 22.)

MÂTS. D'immenses mâts ornés de banderoles étaient placés, comme décoration, en avant des pylônes; on a reconnu, au temple d'Edfou, les cavités dans lesquelles on les encastrait. «Placés simplement sur le sol, ces mâts, qui ne devaient pas avoir moins de quarante-cinq mètres de haut, n'auraient jamais présenté de suffisantes garanties de solidité, s'ils n'avaient été maintenus contre le pylône par des appareils *ad hoc.* C'est au dépôt et au libre jeu de ces appareils que servaient celles des chambres intérieures du pylône dont les fenêtres carrées se voient au de-

hors, dans l'alignement vertical des rainures.» (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*)

MATARIEH, nom arabe de l'emplacement d'Héliopolis (basse Égypte). A Matarieh se trouve l'un des obélisques qui précédaient le temple de cette ville; il est au nom du roi Ousertesen Ier.

MAUT, épouse du dieu Ammon. On lit dans Horapollon (livre 1, ch. XI) : Μητέρα δὲ γράφοντες, ἢ οὐρανίαν, γῦπα ζωγραφοῦσι, *voulant écrire mère ou ciel, ils peignent un vautour.* Le nom de Maut, qui, écrit par le vautour, signifie *mère*, et les attributions de cette déesse, justifient le dire d'Horapollon. «Maut est ordinairement coiffée du *pschent* ou double diadème, emblème de la souveraineté des deux régions. Quelquefois un vautour, symbole de la maternité, montre sa tête sur le front de la déesse; les ailes forment sa coiffure. Elle est vêtue d'une longue robe juste et tient en main le signe de la vie. Les principaux titres de Maut sont ceux de *dame du ciel* et *régente de tous les dieux.*» (E. de Rougé, *Notice sommaire des monuments du Louvre.*)

MAUT-EM-OUA, femme de Thouthmès IV et mère d'Aménophis III.

Maut-mer-karomama (cartouche), femme de Takelot II (xxiie dynastie). Elle porte le titre de *divine adoratrice d'Ammon*. Une belle statuette en bronze de cette reine, que possède le Louvre (salle historique, armoire B), est l'œuvre d'un trésorier de l'Adoration d'Ammon, nommé *Aah-tawnekht*. (Voyez P. Pierret, *Études égyptol.* II, 39.)

Maut-nedjem (cartouche), épouse du roi Horus (xviiie dynastie).

Mazaiou ou Madjaiou (hiéroglyphes). «Les Madjaiou étaient, aux temps de la xiie dynastie, une peuplade que les armes égyptiennes eurent à combattre; plus tard, nous la retrouvons enrégimentée au service de l'Égypte; les Égyptiens se l'étaient incorporée, comme plus tard ils voulurent s'incorporer les Hébreux; le nom de *Madjaiou* paraît avoir été le thème originel du copte ⲙⲁⲧⲟⲓ, *miles*. Toutefois, les Madjaiou ne figurent jamais au nombre des troupes régulières, ni même parmi les auxiliaires employés dans les expéditions militaires. Ils répondent exactement aux Φυλακῖται, que Letronne considère comme une espèce de gendar-

merie cantonnée dans différents lieux et chargée d'une surveillance toute spéciale. L'ἀρχιφυλακίτης du Péri-Thèbes avait succédé au commandant supérieur des Madjaiou, chef du quartier des tombeaux, à l'occident de la ville. » (Chabas, *Spoliation des hypogées de Thèbes.*)

MÉCHIR, en copte ⲙ̅ϣⲓⲣ, en arabe امشير, en égyptien , second mois de la tétraménie de l'hiver.

MÉDECINE. Nous possédons plusieurs papyrus qui sont, non pas des traités, mais des recueils de recettes pharmaceutiques :

Le papyrus de Berlin, étudié par M. Brugsch (*Monuments*, L, 101) et M. Chabas (*Mélanges égyptol.* 1re série);

Le papyrus de Leyde, I, 348 verso (Pleyte, *Études*, I);

Le papyrus Edw. Smith, de Thèbes;

Un papyrus du Musée Britannique, étudié par M. Birch (*Zeitschrift*, 1871, p. 61);

Enfin un papyrus découvert récemment par M. Ebers, mais encore inédit, qui est, d'après ce savant, un aperçu de la médecine telle qu'elle était fixée à la XVIIIe dynastie. On y voit, dit-il,

des médicaments empruntés non-seulement à la flore égyptienne, mais aussi à celle de pays voisins, comme la Phénicie et la Syrie.

En général, dans ces manuscrits, la médecine et la magie se confondent. Presque toutes les recettes y sont accompagnées d'incantations spéciales qui devaient en assurer le succès. (Voyez sur ce sujet Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 81 et suiv.)

Medinet-Abou, ensemble de constructions situées sur la rive gauche du Nil, au pied de la montagne de Thèbes. Médinet-Abou se compose de deux temples : le temple de Thouthmès II, dont l'entrée et le premier pylône sont d'époque romaine (le deuxième pylône paraît remonter à la xxve dynastie); le temple de Ramsès III, qui est accompagné d'un palais. C'est dans cette habitation royale qu'on a recueilli les détails les plus intéressants sur la vie intime du pharaon. Dans le temple, sur le massif nord du deuxième pylône, se trouve le texte relatif à la coalition dirigée contre Ramsès III par les peuples méditerranéens. (Voyez Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive;* Champollion, *XVIIIe lettre écrite d'Égypte;* Greene, *Fouilles exécutées à Thèbes.*)

MEHEN, serpent mythologique qui figure dans l'hémisphère inférieur, et qui paraît symboliser les sinuosités de la course du soleil nocturne.

MEHOUR, *la grande plénitude*, personnification de l'espace, nom donné au principe féminin de la divinité; c'est la Μεθύερ du *Traité d'Isis et d'Osiris*, chap. LVI.

MEÏAMOUN ou MERIAMON. Ramsès-Meïamoun est le nom propre du roi Ramsès II. *Meïamoun* signifie *amour d'Ammon* ou *aimé d'Ammon*.

MEMNON. Le roi appelé Memnon par les Grecs est classé, dans l'histoire d'Égypte, sous le nom d'Aménophis III.

MEMNONIES. Les Grecs donnaient le nom de Μεμνόνεια au quartier des tombeaux, à Thèbes. Cette dénomination, sur laquelle il a été beaucoup disserté, n'est pas encore clairement expliquée.

MEMNONIUM. — Voyez AMÉNOPHIUM.

MEMPHIS. — Voyez l'article suivant.

Memphites, nome de la basse Égypte. « Nome ancien , *la muraille blanche.* Ce nom se rapporte à la citadelle de Memphis, qui semble être la partie la plus ancienne de la ville. Chef-lieu , *Mennefer*, en copte ⲙⲉⲛϥ et ⲙⲉⲙϥⲓ, aujourd'hui *Menf.* De cette ville, capitale la plus ancienne de l'Égypte, et de ses temples célèbres, il ne reste aujourd'hui presque plus rien; mais sa vaste nécropole, qui s'étend des pyramides de Gizeh aux tombeaux de Saqqarah, suffit pour attester sa grandeur passée. Le culte principal de Memphis était celui de Ptah et de son fils Imhotep; à ces deux divinités venait se joindre la déesse à tête de lionne Sekhet, appelée, dans les inscriptions, *la grande amante de Ptah.* Près de Memphis se trouvait le Sérapéum, c'est-à-dire l'endroit où les Apis furent ensevelis pendant une longue suite de siècles. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*)

M. E. de Rougé a fait remarquer que le nom populaire Mennefer (*le bon port*) n'apparaît pas dans les textes antiques; il suppose que le groupe , *ville de la pyramide*, pourrait bien être l'ancienne dénomination de Memphis.

Des lettres de scribes nous ont appris que des rois de dynasties thébaines, tels que Thouth-

mès Ier, Ramsès II, Méneptah, avaient des palais à Memphis.

MÉNAT, contre-poids de collier qui, comme hiéroglyphe, a un rôle symbolique assez obscur. Il est un des emblèmes particuliers de la déesse Hathor, et sa valeur symbolique doit avoir quelque analogie avec celle des caractères ☥, la *vie*, et , le *souffle*, car, ainsi que ces deux hiéroglyphes, il est souvent présenté par des dieux aux narines des morts, en signe de l'existence dans l'éternité. (Voyez Th. Devéria, *La déesse d'or des Égyptiens*, p. 7.) Le ménat forme le manche des égides, et il se portait comme amulette.

MENDÈS. — Voyez l'article suivant.

MENDESIUS, nome de la basse Égypte. « Nome ancien ; chef-lieu , *Pa-bi-neb-tat* (la demeure de l'esprit, seigneur de Tat). Ce nom a été transcrit Bindidi dans les inscriptions assyriennes et est devenu le *Mendès* des Grecs. Il y a là une contraction qui paraît considérable, mais qui devient certaine lorsque l'on compare Σεενδέτις, nom d'homme qui vient de l'égyptien

Nesa-bi neb-tat (celui qui est voué à *Bi-neb-tat*). Le dieu de Mendès était nommé *Bi-neb-tat;* il avait la tête de bélier; c'est ce qui a fait dire aux auteurs anciens que les Égyptiens nommaient le bouc *Mendès.* Les inscriptions nous apprennent que le bouc de Mendès était l'esprit vivant de Ra, le soleil. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 46.)

MENELAÏTES. « Partie est du nome ancien de . Le nome Menelaïtes, dans la circonscription duquel se trouvait la célèbre ville de *Canopus*, était à l'orient d'Alexandrie, et de formation récente. Les inscriptions géographiques indiquent pour le nome ancien le culte d'Ammon, celui de Sebek, le dieu Crocodile, et enfin celui d'Horus, fils d'Isis. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*)

MÉNEPTAH, ou MÉRENPTAH. est son cartouche-prénom, , MER-EN-PTAH-HOTEP-HI-MA (aimé de Ptah, uni à la Vérité) est son nom propre. Roi de la XIXe dynastie, fils de Ramsès II. « Nous résumerons ce que nous savons de son histoire en constatant qu'il fut vainqueur des Libyens, assistés de plusieurs na-

tions de l'Europe, qu'il régna sur l'Égypte entière et exerça paisiblement son autorité sur les régions syriennes, où il entretenait des garnisons; il construisit beaucoup de monuments, marqua de ses cartouches un certain nombre de ceux de ses prédécesseurs, encouragea la littérature, la statuaire, entretint les citernes sur les routes du désert, dota les temples, fonda de nouvelles fêtes, etc. Avant la neuvième année de son règne il avait désigné pour héritier du trône son fils Séti II Méneptah, qui lui succéda en effet. On ne sait s'il régna beaucoup plus longtemps, mais il eut le temps d'achever sa tombe dans la vallée de Biban-el-Molouk, à Thèbes.» (Chabas, *Recherches sur la XIXe dynastie*, p. 113.) (Voyez *id. ibid.* p. 79 et suiv; E. de Rougé, *Attaques dirigées contre l'Égypte, Revue archéol.* 1867.)

MÉNÈS, *Mena;* variante, *Menei.* Premier roi de la première dynastie. « Ménès était indiqué comme le premier des rois humains qui eût réuni sous un même sceptre toute la monarchie égyptienne. Les monuments confirment cette tradition. On trouve le cartouche de Ménès à la tête de ceux des rois historiques, et nous connaissons quelques traces d'un culte

commémoratif qui lui fut rendu à Memphis. L'histoire lui attribuait la construction de la grande digue qui détourna le cours du Nil, pour obtenir l'emplacement de cette capitale de la basse Égypte. Nous ne voyons pas de raisons sérieuses pour douter de la réalité de ce fait, quoique nous ne connaissions aucun monument contemporain de ce roi. » (E. de Rougé, *Notice sommaire des monuments du Louvre.*)

MENH-IT [hiéroglyphes], forme particulière, adorée à Esneh, de la déesse léontocéphale Sekhet.

MENKAOUHOR [cartouche], roi de la v[e] dynastie. Un bas-relief du Louvre (escalier du musée égyptien, B. 48) nous présente une image très-fine de ce roi.

MENKAOURA ou MENKÉRA, Mycérinus, [cartouche], roi de la iv[e] dynastie, auteur de la troisième grande pyramide de Gizeh. « L'idée de piété que la tradition populaire attachait au règne de Menkéra est confirmée par le témoignage des monuments, non que ce prince ait, comme on le dit, rouvert les temples (ils n'avaient jamais été fermés), mais il ordonna à l'un de

ses fils, *Hor-doudou-w* (voyez ce nom), de parcourir les sanctuaires de l'Égypte, sans doute afin de restaurer ceux qui se trouveraient en mauvais état, et de faire dans toutes les villes des fondations nouvelles. Le sarcophage de Menkéra, retrouvé dans la troisième pyramide, était l'un des plus admirables monuments de l'art égyptien à ces époques reculées. Il a péri sur la côte de Portugal avec le navire qui le transportait en Angleterre. Nous n'avons plus aujourd'hui que le couvercle du cercueil en bois de sycomore, dans lequel reposait la momie du pharaon. » (Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*)

MENTI, peuple asiatique mentionné, dès les plus anciens temps, dans les inscriptions des premières dynasties; c'est un des noms par lesquels on désignait les Pasteurs.

MENTOU ou MONT, dieu solaire adoré dans la Thébaïde, et particulièrement à Hermonthis. Il a une tête d'épervier surmontée du disque et de deux longues plumes droites, et tient en main le glaive appelé khopesh, car il est le dieu guerrier par excellence. (Voir au Louvre, salle

des dieux, les bronzes de l'armoire B, et dans l'armoire K la curieuse statuette d'un Mentou à deux têtes.)

MENTOUHOTEP (cartouche), nom porté par quatre rois de la XIe dynastie, sur lesquels nous savons fort peu de chose; ces princes ne possédaient que l'Égypte méridionale et ne laissèrent, pour ainsi dire, pas de trace sur les monuments. Cependant le dernier d'entre eux, Mentouhotep IV, prénom (cartouche), réunit sous son sceptre l'Égypte du nord et l'Égypte du sud, et fonda la puissance des rois thébains.

MENUISIERS. En comprenant sous le nom général de menuisiers les divers ouvriers qui travaillaient le bois, on constate qu'ils se servaient de haches, de ciseaux poussés avec un maillet, de vilebrequins, de scies à main, de rabots, d'une sorte d'erminette, de la règle, de l'équerre et du fil à plomb. Les lames de ces outils étaient en bronze, le manche en bois d'acacia ou de tamaris. Les Égyptiens savaient assembler deux pièces à tenons et à mortaises, à languette et à tenon. Ils connaissaient le pla-

cage et la marqueterie. (Voyez Champollion, *Monuments*, pl. 164, 181, 183, 185.)

MERENRA , roi de la vie dynastie, frère aîné de Newerkara; il succéda à Papi.

MÉRI-AMEN-PSIOU-EN-KHA. — Voyez PSOUSENNÈS.

MÉRI-BI-PEN , roi de la 1re dynastie.

MÉRI-RA. — Voyez PAPI.

MÉRI-RA-ANKH-NES, femme du roi Papi et mère de *Newerkara*.

MER-MASHAOU , roi qui doit être classé entre la xiie dynastie et les Pasteurs; il gouverna l'Égypte entière. Un colosse élevé par lui a été découvert à Sàn, en 1862, par M. Mariette. Le prénom de ce roi, qui se lit *Ra-smenkh-ka*, était déjà connu par un colosse semblable, reproduit dans les *Excerpta hieroglyphica* de Burton.

MÉROÉ (Éthiopie). Il y a eu deux Méroé :

celle de Strabon, entre le Nil et l'Astaboras; ce doit être Chendih; c'est la plus récente; l'autre est celle d'Hérodote, près du Gebel Barkal (*Bulletin de l'Institut égypt.* n° 11). Le nom de la ville de Méroé se lit *Meruaou* sur un papyrus démotique de Leyde, et *Beroua* [hiéroglyphes] sur la stèle de l'Éthiopien Nastasnen. (Voir, sur les ruines de Méroé, le grand ouvrage de Caillaud, *Voyage à Méroé*.)

MER-SKER. Hathor personnifie le ciel nocturne, ou région funéraire, puisque, sous l'aspect d'une vache, elle anime la montagne de l'Occident. La déesse *Mer-sker* [hiéroglyphes], dont le nom signifie *celle qui aime le silence*, est une forme d'Hathor dans ce rôle particulier. En effet, Mer-sker est représentée en uræus coiffé des deux plumes et du disque, [hiéroglyphe], comme Hathor, avec le titre de *régente de l'Ouest*, et un bas-relief du musée de Turin lui donne le surnom de *Front du ciel occidental*. Ajoutons qu'en d'autres textes, dans le Chant des harpistes, par exemple, la région funéraire est appelée *P-ta-mer-sker* (le pays ami du silence).

MÉSORI, en arabe مسرى, en copte ⲙⲉⲥⲱⲣⲏ,

en égyptien, quatrième mois de la troisième tétraménie ou saison de l'été.

Mesures. Les mesures de longueur étaient la *coudée* (voyez ce mot) et la canne égale, croit-on, à l'orgyie de six pieds.

Une mesure itinéraire, l'*atour* ou *atrou*, a été signalée par M. Brugsch : elle répond à peu près au stade des anciens.

Parmi les mesures agraires on remarque le, *ar*, équivalant au schœne.

Les principales mesures de capacité sont :

Le *tena*, valant 4 *apt*, 160 *hen*, 72l,80 ;

Le *apt*, valant 40 *hen*, 18l,20 ;

Le *hen*, valant 0l,455 ;

La *tept*, valant 1/3 du *hen* ou 0l,151. (Voyez E. de Rougé, *Chrestomathie*, p. 120-123.)

Métamorphose. La métamorphose est exprimée par le mot, *devenir, se transformer*, et symbolisée par le dieu, *Khepra ;* c'est un attribut divin, un privilége promis aux justes. La faculté de *revêtir toutes les formes qui lui plairont* est demandée par le défunt dans presque tous les chapitres du Livre des Morts.

MÉTAUX. Tous les noms par lesquels les Égyptiens désignaient les métaux n'ont pas été identifiés; du reste, il y a lieu de croire qu'ils n'apportaient pas dans leurs dénominations la précision des métallurgistes modernes, et qu'ils ont dû faire de nombreuses confusions. Dès les débuts du déchiffrement, on a retrouvé le thème hiéroglyphique des noms coptes de l'or, de l'argent et du plomb; des recherches faites dans ces derniers temps ont déterminé le nom du bronze et du fer; le nom du cuivre pur est encore douteux. (Voir à leur ordre alphabétique les articles consacrés aux différents métaux, et Lepsius, *Die Metalle in den ägypt. Inschriften;* Chabas, ch. II de l'*Antiquité historique; Zeitschrift*, 1872-1874.)

MÉTEMPSYCOSE. La croyance des Égyptiens en la transmigration de l'âme dans des corps d'animaux, attestée par Hérodote (II, 123), semble être confirmée par les monuments : les chapitres LXXVI à LXXXVIII du Livre des Morts sont consacrés à la transformation de l'homme en épervier, en vanneau, en hirondelle, en serpent, en crocodile et même en lotus; mais si le titre de ces chapitres est clair, le contenu en est fort

obscur. M. Birch (*The funereal ritual*, Introduction) pense qu'ils énoncent simplement l'assimilation de l'âme humaine à l'âme cosmique et son absorption en elle. Ils semblent en effet se rapporter à diverses manifestations de la divinité et constituer une série de textes mystiques dont la connaissance était indispensable au défunt pour sa déification. Ce qui est certain, et cela seul est certain, c'est que les élus de l'Élysée avaient la faculté de prendre toutes les formes qu'ils désiraient et de revenir sur terre. (Voyez Métamorphose.) En tout cas, on aurait tort, selon moi, de croire que la doctrine de la métempsycose ait engendré le culte des animaux; c'est en vertu d'un tout autre ordre d'idées que les animaux étaient vénérés en Égypte. (Voyez Animaux.)

Meubles. Outre les siéges (voyez Siéges), les Égyptiens meublaient leurs maisons avec des armoires à double porte, des buffets, des toilettes, des coffres, des cassettes, des guéridons, des tables de jeu; ils étendaient sous leurs pieds des nattes, des tapis, des peaux de bêtes et s'entouraient de vases en matières précieuses, en métaux incrustés de pierres fines, d'une extrême élégance et d'une grande variété de formes.

Midi. Le Midi est exprimé par la plante 𓇓 et personnifié par la déesse Nekheb. Set, dieu du nome Ombites, est aussi appelé *seigneur du Midi.*

Miel. — Voyez Abeilles.

Militaires. — Voyez Armée et Hiérarchie militaire.

Min. D'après une démonstration de M. Brugsch, basée sur quelques transcriptions grecques de noms propres égyptiens, on a pendant quelque temps lu *Min* le nom *Khem* du dieu ithyphallique; mais ce dieu étant une forme d'Ammon, les transcriptions grecques invoquées par le savant allemand ne donnent qu'une altération du mot *Amen* (Ammon). La lecture *Khem* doit être définitivement adoptée.

Mines. La richesse de l'Égypte, richesse proverbiale chez les nations voisines, avait pour source principale, après la fertilité du sol, les mines d'or du désert de la haute Égypte. Leur gisement a été retrouvé, en 1831 et 1832, par Linant et Bonomi, dans les montagnes de Bischarieh, à dix journée de marche d'Edfou. L'or gi-

sait dans des veines de quartz, dans les rocs bordant la vallée et les ravins adjacents; mais la minime quantité de métal qu'elles étaient capables de produire, au prix d'immenses sacrifices, ajoutée à la difficulté de se procurer de l'eau, et à d'autres empêchements locaux, font probablement de la réouverture de ces mines une spéculation stérile; au temps d'Albuféda, on n'est parvenu qu'à couvrir les dépenses, et l'on y a renoncé depuis. D'après Agatharcide, le travail de l'extraction de l'or était énorme : il fallait le séparer du minerai par de nombreux lavages, et ce procédé semble représenté dans des peintures de tombeaux du temps de la xiie dynastie. Nous manquons de renseignements sur les premières découvertes des mines, mais il est à présumer qu'elles furent exploitées dès les plus anciens temps. Il y avait, outre les mines d'or, des mines de cuivre, de plomb et d'émeraudes, dont quelques-unes existent encore dans les déserts avoisinant la mer Rouge. Le soufre, qui abonde aussi dans ces régions, n'aura pas été négligé par les Égyptiens (Wilkinson, *Manners and customs*, t. I). Voyez Chabas, *Inscriptions des mines d'or*; Lepsius, *Die Metalle in den ägypt. Inschriften*; Lieblein, *Zeitschr.* 1866, 101.

MINUTES. D'après M. Lepsius (*Einleitung*), l'heure égyptienne était, comme la nôtre, divisée en 60 parties ou minutes.

MIROIRS. Ils sont formés d'un disque de bronze soigneusement poli, adhérent à un manche en bois ou en métal, lequel est façonné en fleur, en colonne, ou en tige surmontée d'une tête d'Hathor ou du dieu Bès. Ce manche a quelquefois la forme d'une déesse debout, dans l'attitude hiératique, ou d'une jeune fille en train de se coiffer. (Voyez Louvre, salle civile, vitrine U.)

MNÉVIS. Le taureau Mnévis, Μνηύις, , était adoré à Héliopolis comme étant l'incarnation du dieu Ra. Mnévis était noir. Sur une médaille du nome Héliopolites, sa tête est ornée du disque solaire, que surmontent les deux plumes d'Ammon; sur un petit bronze que possède M. Sélîm, à Paris, il est simplement coiffé du disque et de l'uræus.

MODÈLES DE SCULPTURE. M. Mariette a rencontré, dans les ruines de plusieurs villes d'Égypte, de petits modèles de sculpture en pierre calcaire destinés à l'étude de la face ou

du profil, et quadrillés à cet effet. (*Catal. de Boulaq*, p. 204.) On peut voir deux petits monuments analogues au Louvre, salle civile, vitrine V.

MŒRIS (Lac). Chacun sait ce qu'était le lac Mœris, creusé pour recevoir le trop-plein de l'inondation du Nil et pour parer aux crues insuffisantes. C'est à un roi de la XIIe dynastie, Aménemha III, que sont dues la conception et l'exécution de cette œuvre gigantesque, attribuée par les Grecs à un roi Mœris, qui n'a jamais existé; ils ont pris pour le nom d'un roi le mot *mer* ou *meri*, , qui signifie *lac*. La province qui contenait le lac Mœris, le nome Arsinoïtes, était appelée en copte ⲫⲓⲟⲙ, *la mer*, nom conservé dans l'appellation arabe *Fayoum*.

MOIS. Les douze mois de l'année égyptienne étaient divisés en trois tétraménies; voici leurs noms coptes, que la langue arabe a conservés :

Tétraménie de l'inondation : *Thoth*, *Paophi*, *Athyr*, *Choiak;*

Tétraménie de l'été : *Tybi*, *Méchir*, *Phamenoth*, *Pharmouthi;*

Tétraménie de l'hiver : *Pachons, Payni, Epiphi, Mésori.*

Quant à l'expression hiéroglyphique de chacun de ces mois, on la trouvera aux mots Thoth, Paophi, etc.

Le mois était lunaire; il se composait de trois décades, dont le premier jour était fêté en l'honneur des morts.

Moisson. — Voyez Agriculture et Blé.

Molette. Les Égyptiens se servaient, comme nous, de molettes pour broyer les couleurs : on peut en voir une au Louvre, salle civile, vitrine Z; elle est en porphyre et encore imprégnée d'un très-beau bleu.

Momies. Malgré les rapprochements qu'on a essayé de faire avec le copte, il est difficile d'admettre que ce mot soit d'origine égyptienne; il ne nous est connu que par l'arabe موميا *mumyâ.*

M. Mariette a constaté des différences notables entre les momies de Memphis et celles de Thèbes : « A Memphis, dit-il, les momies sont noires et si desséchées, qu'elles se rompent sous le moindre effort. A Thèbes, elles sont étroi-

tement et minutieusement enveloppées dans leurs bandelettes; les corps sont jaunes et un peu luisants; les ongles des pieds et des mains sont teints en *henné;* les membres ont conservé une flexibilité remarquable et se ploient sans se briser; sur les meilleures d'entre elles, le doigt s'enfonce encore dans la chair. Selon l'habitude de tous les temps, la main gauche est ornée de quelques bagues et scarabées. » Le même savant a remarqué aussi qu'aux dernières époques « les momies deviennent noires, pesantes et ne forment avec leurs bandelettes qu'une masse compacte qu'on ne briserait pas sans le secours d'un instrument. » Cela tient sans doute à ce qu'elles étaient imprégnées de térébenthine de Judée, qui pénètre profondément les tissus et les os et rend les corps très-lourds et difficiles à rompre.

Les momies memphites étaient souvent remplies d'amulettes et de scarabées. A côté de la momie, ou entre ses jambes, étaient déposés quelquefois, dans le cercueil, des papyrus (exemplaires du Livre des Morts); plusieurs de ces manuscrits ont été trouvés à demi déroulés et étendus de la tête aux pieds du cadavre, pardessus les bandelettes.

L'attitude du corps est très-variable. Le plus

ordinairement, les bras sont étendus le long du corps ou croisés sur la poitrine; mais on a trouvé des femmes dans la pose de la Vénus de Médicis, ou voilant de leurs deux mains les organes sexuels.

La peau des momies est généralement d'une couleur noirâtre, qui résulte des procédés d'embaumement, mais, ainsi qu'on l'a vu plus haut, on en a trouvé dont la peau lisse et tendue avait presque retenu la couleur naturelle, bien qu'affectant une teinte safranée.

L'usage de la momification ne paraît pas remonter au delà de la XIe dynastie; il a duré jusqu'au VIe siècle de notre ère. — Voyez Bandelettes, Embaumement, Cercueils, Sarcophages. (Voir au Louvre l'armoire H de la salle funéraire.)

Voici des détails on ne peut plus authentiques sur l'aspect de la momie d'un roi antérieur aux Pasteurs; ils sont tirés d'un papyrus judiciaire (papyrus Amhurst) que M. Chabas vient de traduire; c'est un récit d'Égyptiens qui avaient pillé une tombe royale : « Nous ouvrîmes les cercueils et les coffres funéraires dans lesquels ils étaient. Nous trouvâmes la momie auguste du roi, qui était près de la *Khopesh* divine, et un nombre

considérable de talismans et d'ornements d'or étaient à son cou. La tête était recouverte d'or par-dessus, et la momie auguste du roi était entièrement garnie d'or. Les cercueils étaient revêtus d'or et d'argent en dedans et en dehors, et couverts de toute espèce de pierreries. »

Cet inventaire d'époque pharaonique nous fait voir combien de précieuses reliques nous a sans doute dérobées la cupidité des premiers fouilleurs dans tant d'autres sépultures.

MONDE. L'expression *roi des deux mondes* appliquée au pharaon, que l'on rencontre souvent dans les traductions, désigne la domination sur les régions du Nord et les régions du Sud. (Voy. *supra*, p. 118.)

MONNAIE. Les Égyptiens n'avaient pas de monnaie coulée ou frappée, de monnaie à empreinte, comme celle qu'employèrent plusieurs peuples de l'antiquité classique, mais ils possédaient un signe conventionnel d'échange, l'*outen* de bronze, pesant 91 grammes. « L'outen métallique était un fil reployé sur lui-même, de la forme ⊂⊃ ou ⊂⊃. En rognant avec précaution

un anneau de cette espèce, on arrivait très-facilement à lui donner le poids exact conventionnel. Telle a été la forme primitive de l'*æs rude* des anciens Égyptiens; mais le nom d'*outen* étant devenu l'expression habituelle de l'idée *lourd*, *pesant*, on l'appliqua par la suite à des poids de toute espèce de forme. » (Chabas, *Mélanges*, III, 224.)

Des anneaux d'or, des matières précieuses étaient reçus en payement. On voit à El-Kab une vente de grains effectuée contre des anneaux d'or que l'on pèse dans une balance. Sous Ramsès XII, des gardiens de tombeaux furent payés en pierreries.

M. J. de Rougé, qui a tout spécialement étudié les inscriptions géographiques, a tiré un heureux parti de l'examen des monnaies frappées au nom de quelques empereurs romains dans les différents nomes de l'Égypte; il en a déduit des identifications nouvelles, très-importantes pour la connaissance de la géographie antique. (Voyez *Monnaies des nomes de l'Égypte*, 1873.)

MONOTHÉISME. — Voyez DIVINITÉ.

MONSTRES. On voit à Beni-Hassan, dans

une scène de chasse, une espèce d'once qui porte sur le dos une tête humaine coiffée à l'égyptienne et munie d'une paire d'ailes. « Une collection de monstres encore plus merveilleux se voyait au tombeau de Menhotep. En voici la nomenclature :

« Le *sak* aux nombreuses mamelles triangulaires, avec tête d'épervier, queue droite, développée en palmier; il avait les pattes de devant semblables à celles du lion; celles de derrière comme les jambes du cheval. Cet *ichthyothère* était supposé d'humeur assez douce, car il est couvert d'un caparaçon bariolé et le cou lié d'un large collier, auquel est attaché un lien pour le conduire.

« Le *sha* , quadrupède à longues oreilles carrées, avait la queue semblable à celle du *sak*.

« Le *sedja* , quadrupède à tête de serpent, était muni d'une queue de lion.

« Le *safer* était un quadrupède à tête d'épervier, avec une queue de lion et deux puissantes ailes au dos. On a trouvé ailleurs l'oryx ailé et une espèce de *martichoras* ou de griffon à tête humaine. Tous ces animaux appartiennent évidemment à la famille d'où sont issus

les griffons gardiens de l'or, les hippogriffes, les dragons de trente coudées qui prenaient les taureaux et les éléphants, la gorgone et le catablèpe ressemblant à une brebis sauvage, ayant l'haleine infecte et tuant du seul regard de ses yeux. » (Chabas, *Antiquité historique*, p. 392.)

Mont ou Month. — Voyez Mentou.

Monuments. Voici une liste des principales publications consacrées à la reproduction des monuments : Burton, *Excerpta hieroglyphica*. Le Caire, 1828, in-4°. — Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, Paris, 1833-1845, in-f°. — Sharpe, *Egyptian inscriptions from the British Museum*, London, 1837, in-f°. — Leemans, *Monuments égyptiens du musée d'antiquités des Pays-Bas*, Leyde, 1839-1874, in-f°. — Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden des ägyptischen Alterthums*, Leipzig, 1842, in-f°. — Champollion, *Notices descriptives*, Paris, 1844 et 1873, in-4°. — Prisse d'Avennes, *Monuments égyptiens*, Paris, 1847, in-f°. — Lepsius, *Denkmäler aus Ægypten und Ethiopien*, Berlin, 1850-1858, in-f°, 12 volumes. — Brugsch, *Recueil de monuments égyptiens*, Leipzig, 1862, in-4°.

— Dümichen, *Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler*, Leipzig, 1865, in-4°; *Kalenderinschriften*, Leipzig, 1866, in-f°; *Historische Inschriften*, Leipzig, 1867, in-f°, 2 volumes; *Tempel Inschriften*, Leipzig, 1867, in-f°. — *Égypte et Nubie*, atlas photographié de sites et monuments, par F. Teynard, Paris, 1858, in-f°. — A. Mariette, *Album photographique du Musée de Boulaq; Fouilles d'Abydos*, Paris, 1869, in-f°; *Temple de Dendérah*, Paris, 1870-1874, 4 vol. in-f°; *Monuments divers*, Paris, 1872-1875, in-f°, 12 livraisons.

MORALE. Les Égyptiens étaient doux, bienveillants et charitables. On peut se faire une idée de leur honnêteté naturelle par quelques extraits de la déclaration que prononce le défunt devant le tribunal d'Osiris, au chapitre cxxv du Livre des Morts : « Je n'ai pas fait maltraiter l'esclave par son maître. Je n'ai fait souffrir la faim à personne. Je n'ai pas fait pleurer (ligne 6). Je n'ai ni tué ni fait tuer traîtreusement. Je n'ai menti à la face d'aucun homme (ligne 7). Je n'ai pas écarté le lait de la bouche de l'enfant. Je ne me suis pas emparé du bétail dans son pâturage (ligne 9). Je n'ai pas eu commerce avec femme

mariée (ligne 14). Je n'ai pas fermé l'oreille au langage de la vérité (ligne 19). »

On a souvent cité ce passage d'un autre formulaire : « J'ai donné du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui était nu. »

Ce sont là des principes très-élevés qui ont lieu de surprendre chez un peuple asservi par le despotisme le plus rigoureux.

On connaît plusieurs traités de morale : les *Maximes de Ptah-hotep*, ou *papyrus Prisse*, dont M. Chabas a publié une analyse en 1858, dans la *Revue archéologique;* les *Maximes du scribe Ani* (papyrus de Boulaq), interprétées par M. Brugsch et M. de Rougé, et dont M. Chabas reprend en ce moment la traduction en sous-œuvre, dans son journal *l'Égyptologie.* J'ai moi-même publié et traduit (*Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égypt. et assyr.* 1870) une partie d'un papyrus démotique du Louvre contenant quelques préceptes parmi lesquels on remarque les suivants : « Ne tue pas; c'est t'exposer à te faire tuer. Ne fais pas ton compagnon d'un méchant homme. Qu'il ne t'arrive pas de maltraiter un inférieur; qu'il t'arrive de respecter les vénérables. Qu'il ne t'arrive pas de maltraiter

ta femme, dont la force est moindre que la tienne; qu'elle trouve en toi son protecteur. Ne maudis pas ton maître devant la divinité. Ne pas sauver sa vie aux dépens de celle d'autrui. Ne laisse pas ton fils se lier avec une femme mariée. »

MORT. Selon les termes mêmes d'une formule qui revient constamment dans les inscriptions funéraires, les Égyptiens *aimaient la vie et détestaient la mort.* Ils savaient apprécier la sérénité de leur climat et la fertilité de leur sol. Aussi avaient-ils soin d'écarter l'idée de la mort; le mot n'est presque jamais prononcé dans les textes. La fin de l'être, l'anéantissement était considéré comme le châtiment suprême des méchants; les justes ne descendaient dans la tombe que pour s'y préparer à de nouvelles existences. La région infernale est la terre des *vivants;* dans les inscriptions tumulaires, le nom du défunt est souvent suivi de l'épithète]☥, *revivant.*

MORTIERS. Wilkinson (*Manners and customs*, III, 180) pense qu'il y avait, dans les villes de l'ancienne Égypte, comme actuellement au Caire, des boutiques où l'on faisait piler les subs-

tances qu'il y aurait inconvénient à broyer chez soi. Les mortiers dont on se servait autrefois étaient creusés dans des blocs de granit; leur forme oblongue était la même qu'aujourd'hui.

Mouche (Ordre de la). — Voyez Décorations.

Mouches (Chasse-). — Voyez Éventails.

Moules. On donne ce nom à des tablettes de pierre calcaire qui, en réalité, ne sont pas des moules, mais des figurations d'empreintes. Ce sont très-certainement des monuments religieux. Toutes ces tablettes portent l'image de l'oiseau *Bennou*, le vanneau, type du phénix qui renaît de ses cendres : elles sont donc un emblème de reproduction, de rénovation; elles semblent indiquer que la momie qu'elles accompagnent donnera naissance à un être nouveau, destiné à parcourir une nouvelle existence. C'est au même ordre d'idées que se rattache la représentation, fréquente sur les sarcophages, d'Isis et de Nephthys imprimant un cachet sur le sol. (Voyez Sceaux.) Voir au Louvre l'armoire C de la salle des dieux.

Mur blanc. Telle était la dénomination antique du nome Memphites. « Ce nom se rapporte à la citadelle de Memphis, qui semble être la partie la plus ancienne de la ville. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*)

Musique. Les monuments ne nous apprennent rien sur la science musicale des Égyptiens; nous ne pouvons nous en faire une idée que par les instruments qui nous sont parvenus : lyres, harpes, guitares, flûtes simples ou doubles, trompettes, tambours, tambourins, cymbales, sistres. (Voyez ces différents mots.)

« Les Égyptiens étaient grands amateurs des chants, de la musique, de la danse et des exercices du corps; un fonctionnaire spécial était préposé à ce département des plaisirs du roi; il portait le titre d'*intendant du chant et de la récréation du roi.*

« Les chants en l'honneur des dieux formaient une portion essentielle des cérémonies du culte : à cet effet, des chanteurs et des chanteuses étaient entretenus dans les temples. Ces détails, que je puise dans les monuments de la haute antiquité, sont corroborés par le décret trilingue de Canope, qui prescrit des chants en l'honneur

d'une jeune princesse déifiée. » (Chabas, *l'Égyptologie*, p. 49.)

Il y a longtemps que Champollion a fait connaître (douzième lettre écrite d'Égypte) la *chanson des bœufs*, par laquelle on accompagnait le dépiquage du blé ; toute manœuvre, toute opération pénible était soutenue par un chant particulier ; c'est un usage éminemment oriental qui subsiste encore aujourd'hui.

Mycérinus. — Voyez Menkara.

Mystères. — Voyez Initiation.

N

Nahesou, . C'est le nom par lequel les Égyptiens désignaient les nègres.

Nains. Une peinture de Beni-Hassan nous montre que les grands de l'Égypte, dès la XIIe dynastie, entretenaient chez eux, pour leur divertissement, des nains et des êtres difformes.

Une sorte de nain figure dans le panthéon égyptien : on lui a donné le nom de *Ptah patèque*, ou *Ptah embryon*. — Voyez Ptah.

Naos, chapelle fermée par une porte à double battant, dans laquelle on enfermait des statues de dieux et quelquefois de simples particuliers. On y enfermait aussi « tantôt un animal sacré, tantôt un emblème devant lequel, aux jours prévus par les lois religieuses, on récitait des prières. Les temples possédaient de ces naos de toutes dimensions et de toutes matières. Au fond du sanctuaire s'élevait cependant le naos par excellence. Celui-ci est de granit ou de basalte, et de proportions colossales. » (Mariette, *Catal. de Boulaq.*) Le Louvre en possède un de cette nature, en granit rose, au nom du roi Amasis. Il est numéroté D, 29; j'en ai publié et traduit les inscriptions (*Études égyptol.* II, 74).

Napata (Éthiopie), [hieroglyphs], ville dans laquelle, à la fin de la xxe dynastie, les grands prêtres d'Ammon transportèrent le culte du dieu thébain, et qui devint la résidence des rois d'Éthiopie. (Voyez Éthiopie, et Brugsch, *Géogr.* I, 56, 65, 71, 100, 152, 163.)

Navettes. En voici la forme hiéroglyphique : [hieroglyphs]. On en a trouvé en bois et en bronze. Sous la forme [hieroglyph], la navette sert à écrire le nom

de la déesse Neit, que les Grecs ont assimilée à Minerve.

NEB-KA (hiéroglyphes), premier roi de la IIIe dynastie.

NEBOUOUT, (hiéroglyphes), déesse. Forme d'Isis, adorée à Esneh avec Noum et Haké.

NEB-QED (Papyrus de). — Voyez PAPYRUS.

NECHAO. — Voyez NEKOU.

NECTANEBO. — Voyez NEKHTANEB.

NÉGATION. La négation est marquée par les particules (hiéroglyphes), *an*, (hiéroglyphes), *bou*, (hiéroglyphes), *ben* (ne pas), placées devant le verbe, et par les particules vétatives (hiéroglyphes), *tem*, (hiéroglyphes), *m*, et (hiéroglyphes), *am*.

NEHBKA (hiéroglyphes), personnage mythologique à tête de vipère, représenté aussi sous la forme d'un serpent monté sur deux jambes humaines. Il semble personnifier le reverdissement, le rajeunissement. (Voyez *Todtenbuch*, ch. XVII, 61; XXX, 3; CXLIX, 41.) D'après les inscriptions de

la statue A, 88 du Louvre, un temple lui était consacré à Héracléopolis.

Nehera-si-noumhotep. — Voyez Noumhotep.

Neit ou Neith, déesse représentée souvent armée de l'arc et des flèches : les Grecs l'assimilaient à Minerve; elle a pour coiffure la couronne du Nord ou l'hiéroglyphe de son nom. Elle personnifiait l'espace céleste (*l'air était appelé Minerve*, dit Diodore) et elle jouait, dans le culte de Saïs, un rôle semblable à celui d'Hathor. Elle est appelée, en effet, la *vache génératrice*, ou la *mère génératrice du soleil*. — Voyez Hathor.

Neith figure dans les inscriptions des canopes comme protectrice des viscères que renfermaient ces vases; de petits monuments la représentent aussi allaitant deux crocodiles. Les statuettes et figurines de cette déesse sont exposées au Louvre, dans l'armoire B de la salle des monuments religieux.

Neit-aqer, *Nitocris*, Νίτωκρις, reine de la VIe dynastie, à qui l'on attribue

l'achèvement de la pyramide de Menkara. Elle n'est mentionnée que par le papyrus royal de Turin.

NEIT-AQER ou NITOCRIS, fille de Psamétik Ier et de *Shap-en-ap*, et petite-fille d'Améniritis; elle épousa Psamétik II.

NEIT-KHEDEB-AR-BENT (cartouche), reine de la XXXe dynastie; elle paraît être l'épouse de Nekhtaneb.

NEKHEB (hiéroglyphes), déesse à figure humaine, coiffée de l'*atew;* elle est aussi représentée sous la forme d'un vautour muni des emblèmes de la vie et de la sérénité (hiéroglyphe). Nekheb, dont le nom a été primitivement lu Souban, est la déesse du Midi, sans cesse opposée à Ouadj ou Bouto (hiéroglyphe), déesse du Nord.

NEKHEB (Eileithya), chef-lieu du nome Latopolites, dans la haute Égypte.

NEKHTANEB ou NECTANEBO, nom donné à deux rois égyptiens dont l'un, le premier en date, s'appelait *Nekht-har-heb* (cartouche) et

était contemporain d'Artaxerce II, contre lequel il eut à lutter, et dont l'autre se nommait **Nekht-neb-w** (cartouche) et eut une guerre à soutenir contre Artaxerce III. Celui-ci est le dernier des pharaons (xxxe dynastie).

Nekou (cartouche) (dans la composition de ce nom, (hiéroglyphe) varie avec (hiéroglyphe)), roi de la xxvie dynastie, nommé en hébreu נְכוֹ, et en grec Νεχαώ ou Νεκώς. C'était un prince de Saïs et Memphis préposé aux chefs du Delta par les Assyriens. Assourbanipal l'envoya contre Tahraka révolté; Nekou, après avoir eu le temps d'établir son fils roi dans Athribis, sous le nom de Psamétik Ier, succomba sous les coups des Éthiopiens.

Nekou II, roi de la xxvie dynastie, prénom (cartouche). Il continua la campagne asiatique entreprise par son père Psamétik Ier, battit Josias à Mageddo et s'empara de la Syrie; puis il fut vaincu à Karkemish par le roi de Babylone, Nabuchodonosor. Hérodote lui attribue un canal conduisant du Nil à la mer Rouge.

Néoménie. D'après M. Brugsch, la fête de la

nouvelle lune était exprimée par le groupe [hieroglyphs]. (*Matériaux pour le calendrier*, p. 55; *Dictionnaire*, p. 460.)

NEPHERCHERÈS. — Voyez NEWER-AR-KA-RA.

NEPHÉRITÈS [cartouche], *Naiw-aaouroud*. Ce roi, dont les monuments sont très-rares et sur lequel on ne sait rien, est le premier de la XXIX[e] dynastie.

NEPHTHYS, déesse, sœur d'Isis. La tradition, transmise par les Grecs, qui fait de Nephthys l'épouse de Set, est confirmée par un petit monument du Louvre (salle des dieux, armoire C) où on la voit à côté de ce dieu. Ayant aidé Isis dans la résurrection d'Osiris, Nephthys est constamment associée à cette déesse dans son rôle funéraire et protecteur de la momie. C'est une déesse à figure humaine, représentée debout et coiffée du groupe hiéroglyphique qui forme son nom [hieroglyph]. Dans son rôle de pleureuse, on la voit portant les mains à son front; elle figure au chevet du sarcophage, qu'elle couvre de ses ailes protectrices. (Voyez Louvre, D, 1.) La triade d'Isis, Nephthys et Horus est repré-

sentée par de nombreux petits monuments en porcelaine.

NEWER-AR-KA-RA, *Nephercherès*, roi de la IIe dynastie.

NEWER-KA-RA, roi de la VIe dynastie, frère cadet et successeur de *Merenra*.

NEWER-KA-SOKAR, roi de la IIe dynastie.

NEWROU-RA, nom porté par une fille de Thouthmès III, une fille d'Aménophis IV et une princesse assyrienne épousée par Ramsès XII, dont le premier nom était *Bent-reshit*.

NIL. Ce mot n'a rien d'égyptien : le nom sacré du fleuve est, *Hapi*. De même que l'Égypte était divisée en Égypte du nord et Égypte du sud, on distingue, dans les représentations que nous offrent les murs des temples, un Nil du sud et un Nil du nord, figurés par deux personnages chargés d'offrandes et portant sur leur tête les plantes caractéristiques

des régions qu'ils sont censés féconder de leurs eaux.

Le nom profane du Nil est *atour,* ou *aour,* , c'est-à-dire fleuve, d'où la désignation biblique יְאֹר; il est qualifié de *revivant,* , à cause de sa réapparition annuelle. (Voyez Brugsch, *Geogr.* I, 77.)

Les sources du Nil étaient ignorées des anciens Égyptiens; c'était un mystère connu des dieux seuls. (Voyez *Todtenbuch,* ch. CXLVI, légende du XIIe pylône, et ce passage du papyrus Sallier, II, p. 12, l. 7 : « On ne connaît pas le lieu où il est; les livres ne font pas trouver sa retraite. »)

On a recueilli des indications hiéroglyphiques de l'élévation du Nil sous Aménemha III (XIIe dynastie) : il montait alors, à Semneh, dans le temps de l'inondation, à sept mètres plus haut qu'aujourd'hui, et baignait sans doute des régions qui sont devenues stériles.

Le Nil était considéré comme un écoulement sorti des membres de Dieu pour faire vivre les hommes et germer les plantes. (*Livre d'honorer Osiris*, II, 4.) Le personnage de forme humaine qui représente le Nil semble participer des deux sexes. A Silsilis étaient célébrées des cérémonies

en son honneur. Ses statues sont fort rares; on peut en voir deux dans l'armoire K de la salle des dieux, au Louvre.

Les papyrus nous ont conservé un hymne au dieu Nil, qui a été traduit par M. Maspero.

Nilomètre. Le nilomètre qui existait à Éléphantine (il a disparu avec les deux temples, en 1822) n'était pas un monument égyptien : on n'y a trouvé que des traces de numération grecque. (Voyez *Description de l'Égypte*, Mémoires, p. 1, et t. I, pl. 33.)

C'est à tort qu'on a donné le nom de *nilomètre* au symbole . — Voyez Tat.

Nimrod . Ce nom tout asiatique est fréquent dans la dynastie bubastite : il a été porté par le père de Sheshank I[er], d'origine syrienne, par un fils de Takelot I[er], par un fils d'Osorkon II et par un chef du nome Hermopolites, qui lutta contre Piankhi Meri-Amon.

Nitocris. — Voyez Neit-aqer.

Nœud de ceinture. On désigne quelquefois ainsi l'amulette , dont le nom hiéroglyphique est , *ta*. — Voyez Ta.

Nomes. L'Égypte était divisée en 44 nomes ou districts, commandés chacun par un chef militaire résidant dans le chef-lieu. Les frontières de ces districts étaient délimitées par des stèles. Chaque nome était sous la protection d'un dieu spécial.

A Kalabsché, à Philæ, à Karnak, à Dendérah, à Abydos, à Edfou, etc., ont été recueillies des listes de nomes publiées et étudiées par MM. Brugsch et Dümichen (*Geogr. Inschriften*) et J. de Rougé (*Inscriptions géogr. du temple d'Edfou*). Le mot *nome* est la traduction grecque de l'égyptien [hiéroglyphes], *hesep*.

Noms propres. M. Lieblein a publié, en 1871, un travail extrêmement utile : c'est un dictionnaire des noms propres égyptiens qu'il a recueillis dans les divers musées d'Europe et en Égypte même; il les a classés chronologiquement et les a fait suivre d'un index alphabétique. Ce répertoire, bien qu'il n'ait pas la prétention d'être complet, est d'un grand secours pour le classement des monuments et pour la généalogie des personnages que les inscriptions nous ont fait connaître.

Le nom d'un dieu, accolé à un ou plusieurs

mots, forme l'élément le plus habituel des noms propres : *Ptah-meri* (aimé de Ptah), *Nes-Ptah* (attaché à Ptah), *Khons-hotep* (uni à Khons), *Amen-em-heb* (Ammon en fête), *Ta-bak-en-Khons* (la servante de Khons), *Pa-du-Amen* (le don d'Ammon). Quelques noms forment une phrase entière, parfois précieuse comme indication mythologique : je citerai, par exemple, celui-ci, que j'ai recueilli sur une figurine funéraire inédite : , *Horus-qui-a-enfanté-l'OUDJA-de-Shou.*

Les noms de femmes expriment souvent une idée gracieuse : *Renp-nowre-t* (bonne année), *Taï-Khabes* (l'astre), *Noub-em-tekh* (valant son pesant d'or), *Taï-nedjem-t* (l'agréable).

Le nom suivant dénote l'ancienneté d'une superstition orientale qui a pénétré jusqu'en Europe : , *celle qui détourne le MAUVAIS OEIL.*

NORD. L'Égypte était divisée en deux contrées : l'Égypte du nord, appelée basse Égypte ou Delta par les Grecs, et l'Égypte du sud ou haute Égypte, qui s'étendait du nome Memphites à la ville de Syène (Assouan). M. Brugsch a fait remarquer que cette très-ancienne division était

fondée sur la différence du sol et du climat, en même temps que sur le caractère et la langue des habitants, qui variaient sensiblement dans les deux régions; la mythologie y était peut-être aussi pour quelque chose, car, d'après l'observation de M. Grébaut, les Égyptiens disaient que le dieu Ra, le soleil, dans sa course d'orient en occident, divise (*coupe*,) non-seulement l'Égypte, mais l'univers, en parties boréale et australe, également vivifiées par ses rayons.

Le Nord était personnifié par la déesse *Ouadj* et le Midi par la déesse *Nekheb*. (Voyez ces deux noms à leur ordre alphabétique.)

Nou , instrument à lame de fer et à manche de bois ou d'ivoire, consacré à Anubis, avec lequel le grand prêtre, appelé *Sotem*, accomplissait la cérémonie de l'*ouverture de la bouche* de la momie. (Voyez Th. Devéria, *Le fer et l'aimant*; Chabas, *Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1874, 1er trimestre.)

Noub , est l'hiéroglyphe qui désigne l'or et en même temps la salle qui renferme le sarcophage; c'est sur le signe *noub* que reposent souvent Isis et Nephthys, représentées aux pieds et

à la tête du sarcophage. Th. Devéria a démontré, dans un mémoire spécial, que la déesse d'Or, ou déesse Noub, [hiéroglyphes], était identiquement la même qu'Hathor considérée dans ses attributions funèbres; qu'elle était représentée, comme cette déesse, sous deux formes, l'une de femme, l'autre de vache; que son culte, que nous observons à Thèbes dès la XIXe dynastie, se retrouve à Memphis sous la XXVIe, était en vigueur à Dendérah sous les Lagides, et subsistait encore en Égypte à l'époque de la domination romaine.

NOUBT. *Noubt* ou *Noubti, seigneur de la région du Sud*, est une des désignations du dieu Set; sous ce nom, il est représenté enseignant à Thouthmès III à tirer de l'arc. Il y a au Louvre un petit hérisson en schiste émaillé, sur la base duquel figure Set-Noubti : il est coiffé du pschent, debout sur un serpent qu'il étreint de la main droite; de la main gauche il tient une hache. (Salle des dieux, armoire K.)

NOUM ou KHNOUM, [hiéroglyphes] (Cneph, Chnoumis, Chnouphis), forme d'Ammon adorée en Nubie et particulièrement aux cataractes. Noum est ordinairement associé aux déesses Sati et

Anouké. (Voyez le groupe A, 90, au milieu de la dernière salle de la galerie égyptienne, au Louvre.) Comme symbole d'ardeur s'appliquant à son rôle solaire, ou parce qu'il est appelé l'*âme des dieux*, il est représenté avec une tête de bélier (le bélier 𓃝 est l'hiéroglyphe du mot *âme*) que surmonte le diadème *atew*. Son titre le plus fréquent est celui de *fabricateur des dieux et des hommes*. Dans ce rôle, il est représenté façonnant, sur un tour à potier, une figure d'homme ou l'œuf mystérieux d'où la légende faisait sortir le genre humain et la nature entière. (Voir au Louvre, dans l'armoire A de la salle des dieux, les statuettes de Noum.)

NOUMHOTEP. Noumhotep, fils de Nehera, gouverneur de la ville *Menat-Khouwou*, sous Aménemha II (c'est par erreur que plus haut, p. 93, j'ai mentionné ce personnage comme vivant sous Ousertesen Ier), se fit creuser, à Beni-Hassan, un magnifique tombeau aux peintures duquel nous devons une grande partie de ce que nous savons sur la vie civile et militaire, sur les arts et métiers des anciens Égyptiens. (Voyez Champollion, *Sixième lettre écrite d'Égypte*, et *Monuments;* Lepsius, *Denkmäler*, II, 123-133.)

NOUN. On a transcrit par le mot copte ⲚⲞⲨⲚ, *abyssus*, le groupe [hiéroglyphes], qui paraît devoir plutôt se lire *nou* : il désigne l'abîme, l'immensité des eaux célestes sur lesquelles vogue la barque solaire. C'est aussi la déification de l'eau primordiale. « Ce qu'ont produit tes mains, tu l'as tiré du Noun, » est-il dit à Dieu dans un papyrus hiératique (P. Pierret, *Études égyptol.* I, 4). « La plupart des cosmogonies orientales admettent que l'eau existait antérieurement à l'organisation matérielle des autres parties du globe, dont les germes étaient confondus et entremêlés dans ce fluide. Plusieurs philosophes grecs ont soutenu systématiquement que l'eau était le principe de toutes choses; cette doctrine sortait, selon toute apparence, des sanctuaires de l'Égypte, où elle fut professée dès les temps les plus reculés. » (Champollion, *Panthéon égyptien.*) La science contemporaine admet que la vie est sortie du sein des eaux, origine commune des animaux et des plantes. (Voyez *Todtenbuch*, ch. VII, 7; XV, 17-19; XVII, 1 et 2.)

NOUT [hiéroglyphes]. Comme Hathor et Neith, cette déesse personnifie l'espace céleste, mais spécialement la voûte du ciel, sous la forme d'une

femme courbée au-dessus de la terre 𓇯. Elle est appelée *la mère des dieux*. Peinte sur le couvercle des cercueils, elle s'étend au-dessus de la momie qu'elle protége. Dans un papyrus du Louvre, il est dit au défunt : « Ta mère Nout t'a reçu en paix. Elle place ses deux bras derrière ta tête, chaque jour; elle te protége dans le cercueil; elle te sauvegarde dans la montagne funéraire; elle fait ses protections sur tes chairs, excellemment; elle te fait toute protection pour la vie et toute intégrité de santé. » (P. Pierret, *Études égyptologiques*, I, 71.)

On la représente aussi dans un sycomore, versant aux âmes l'eau céleste qui les renouvelle. Comme pour mieux établir son identification avec Hathor, elle est parfois figurée dans ce rôle avec une tête de vache.

Nouter-Biou (𓊹 𓅡), nom royal pris par *Boudjaou* à son avénement (IIe dynastie).

Nouter-Kher 𓊹𓐍𓂋, *divine région inférieure*, dénomination hiéroglyphique du séjour des âmes. — Voyez Amenti, Enfer, Hémisphère inférieur. Ce mot désigne aussi la nécropole.

Nouter-khe-t (?), légende royale très-mys-

térieuse, qui a été recueillie sur une porte de la grande pyramide de Sakkarah, où elle se présente ainsi :

M. Mariette l'a retrouvée sur une stèle du Sérapéum de la xxive dynastie (n° 281 de la salle historique du Louvre), et il y a vu la légende royale d'Apis; selon ce savant, la pyramide à degrés aurait été la tombe d'Apis sous l'ancien empire. (Voyez ses *Renseignements sur les 64 Apis*, § 7.)

NOWRÉ, épouse d'Ousertesen II. Une statue de cette reine a été découverte, il y a quelques années, à Sân.

NOWRÉ-ARI, épouse de Ramsès II. Son cartouche la nomme l'*aimée de Maut*. Ramsès Ier, chef de la xixe dynastie, était un roi nouveau. Or Nowré-ari n'est dite ni fille ni sœur de la nouvelle famille, mais seulement *erpa-t* (héritière), parce qu'elle avait des droits héréditaires qui, selon M. E. de Rougé, la rattachaient à la souche royale de la xviiie dynastie. Pendant une campagne en Asie, Ramsès II la nomma régente : elle construisit alors divers monuments, parmi lesquels il faut citer le petit temple

d'Ibsamboul. Elle est appelée *royale épouse* et *royale mère,* ce qui veut dire qu'elle a été la mère d'une fille épousée par l'incestueux Ramsès II.

Nowré-hotep (hieroglyphs), nom porté par plusieurs rois de la XIIIe dynastie, dont l'histoire et le classement sont encore à faire.

Osiris, représenté debout, en marche, ceint de la *shenti* et portant le pschent sur une perruque à petites boucles, était appelé *Nowré-hotep.* (Voyez Louvre, salle des dieux, armoire C.)

Nowré-Toum, (hieroglyphs), dieu dont le rôle est difficile à préciser. Il est souvent représenté debout sur un lion, coiffé d'une fleur de lotus d'où sortent deux longues plumes, et tenant appuyé sur son épaule le bâton magique (hieroglyph), appelé *our-hekaou.* De nombreux petits monuments en porcelaine le représentent à côté de sa mère Sekhet, adossés tous deux à un pilier portant quelque courte inscription. Son titre le plus fréquent est (hieroglyphs), *protecteur* ou *directeur des deux mondes.* Comme Imhotep, Nowré-Toum est fils de Ptah et de Sekhet, mais Imhotep est appelé *fils aîné.*

Nubie. La Nubie proprement dite ne faisait pas partie de l'Égypte. Un nome appelé *Nubia* (le premier de la haute Égypte) avait pour désignation hiéroglyphique [hiéroglyphes], *To-kens* (ou *Ta-khent*, selon M. Lepsius); Éléphantine en était la capitale. Ce nome fut remplacé par le nome Ombites.

Numération. Les Égyptiens avaient un système de numération décimal : l'unité ı, la dizaine ∩, la centaine [hiéroglyphe], etc., étaient répétées jusqu'à neuf. Notre zéro est parfois exprimé par la négation [hiéroglyphe], *an*. [hiéroglyphe] = 1,000; [hiéroglyphe] = 10,000; [hiéroglyphe] = 100,000; [hiéroglyphe] = un million; [hiéroglyphe] = dix millions.

Les nombres ordinaux étaient annoncés par le signe [hiéroglyphe] : [hiéroglyphe], *le deuxième*, [hiéroglyphes], *le troisième jour*.

Les fractions étaient notées par [hiéroglyphe], ⲣⲉ, *pars* : [hiéroglyphe], $\frac{1}{5}$; [hiéroglyphe], $\frac{1}{10}$. (Voyez E. de Rougé, *Chrestomathie*, p. 106-119.)

O

Obélisques. L'érection des obélisques était en relation avec le culte du soleil; c'étaient des

monolithes en granit de Syène, taillés à quatre faces et posés sur un socle de même matière; ils étaient placés par couple à l'entrée des temples, en avant du premier pylône; on les couvrait d'hiéroglyphes sur leurs quatre faces; quelques-uns cependant, restés inachevés, n'ont pas reçu de gravures; ces inscriptions ont, d'ailleurs, peu d'intérêt et ne fournissent que des légendes royales. Sur le pyramidion étaient sculptées des scènes d'offrandes de vin et de lait à la divinité par le pharaon consécrateur du monument.

Le plus ancien obélisque est celui de Matarieh (Héliopolis), élevé par Ousertesen Ier (xiie dynastie), mais on ne peut mettre en doute qu'il en existât sous l'ancien empire. Un fonctionnaire de la ve dynastie était *prophète de la pyramide* ASHET, et, ainsi que M. E. de Rougé en a fait la remarque, les inscriptions de cette époque parlent souvent de monuments sacrés, dont la figure prouve que la pyramide et l'obélisque avaient primitivement des rapports avec le culte du soleil.

Le plus grand obélisque est celui d'Hatasou, à Karnak : il a 33 mètres de haut (celui de Paris n'en a que 22). Celui de Saint-Jean de Latran, à Rome, a 32 mètres; il porte les cartouches de

Thouthmès III et de Thouthmès IV. L'obélisque Flaminien, dont les hiéroglyphes ont été traduits par Hermapion, est au nom de Séti Ier. Le plus moderne est l'obélisque Barberini, du Monte Pincio, à Rome, sur lequel on lit les noms d'Adrien, de l'impératrice Sabina et d'Antinoüs.

L'obélisque d'Hatasou, resté debout à Karnak, est non-seulement le plus grand, mais le plus beau que l'on connaisse pour la perfection de la gravure. D'après l'inscription de la base, il était, ainsi que celui qui lui faisait pendant et qui est aujourd'hui brisé, revêtu du haut en bas du métal , qui paraît être le cuivre. Il est facile d'imaginer l'effet éblouissant que devaient produire, dans la grandiose construction de Karnak, les rayons du soleil d'Égypte réfléchis par ces deux énormes monolithes. La même inscription nous dit que le travail total qu'ils ont nécessité n'a demandé que *sept mois depuis le commencement dans la montagne*, c'est-à-dire depuis l'extraction du granit.

L'étude des textes a fourni à M. Chabas la constatation suivante : « Pour l'érection des obélisques, la marche de l'opération consistait à élever d'abord le pied de l'obélisque sur le dé qui devait lui servir de base, puis à le faire len-

tement basculer sur l'un des angles de sa tranche inférieure, jusqu'à ce qu'il tombât de lui-même et sans secousse sur sa base. »

Les deux obélisques de Louqsor, dont l'un a été transporté à Paris, furent érigés par Ramsès II en l'honneur du dieu Ammon, ainsi que le disent les légendes de la face nord du monolithe resté à Thèbes. A propos de ces deux obélisques, on a fait une remarque intéressante : c'est que, si les arêtes en sont vives et bien dressées, les faces ne sont pas parfaitement planes; elles offrent une convexité de trois centimètres ménagée avec tant de soin, qu'on est forcé d'y voir l'intention de corriger l'effet que ces faces auraient produit si elles eussent été parfaitement planes, car elles auraient alors paru concaves par l'opposition de l'ombre et de la lumière aux angles.

L'obélisque de Paris reposait sur un socle quadrangulaire sculpté : les faces nord et sud étaient ornées chacune de quatre cynocéphales adorant le soleil levant (l'un de ces bas-reliefs est au musée égyptien du Louvre, D, 31.); les faces ouest et est représentaient le dieu Nil faisant des offrandes à Ammon.

En raison de l'intérêt que les Parisiens portent

au monolithe de la place de la Concorde, et pour donner une idée du style des inscriptions dont ces monuments sont ornés, voici la traduction de la colonne médiale de la face ouest (côté des Champs-Élysées) : « L'Horus-Soleil, taureau fort, aimant la vérité, souverain du Nord et du Sud, protecteur de l'Égypte et oppresseur des barbares, l'Horus d'or, riche d'années, grand parmi les forts, le roi *Ra-user-ma* (prénom de Ramsès II), chef des chefs, a été engendré par Toum, de sa propre chair, seul avec lui, pour être constitué roi de la terre, éternellement, et pour alimenter d'offrandes le temple d'Ammon. C'est le fils du Soleil, *Ramsès-meri-Amon*, éternellement vivant, qui a fait cet obélisque. »

Le nom hiéroglyphique de l'obélisque était *tekhen*, ; mais, à partir de la XXIIe dynastie, on trouve l'obélisque employé pour écrire la syllabe *men*, qui exprime la stabilité, idée dont il est le symbole naturel : c'est à ce titre qu'il formait le nom d'Ammon, et peut-être aussi par suite d'un enchaînement d'idées religieuses. « Il faut observer que l'obélisque a été vénéré comme symbole divin. Ainsi, à Karnak, des fondations furent instituées en l'honneur de quatre obélisques, et on leur offrit des pains, des liba-

tions, etc. Sur certains scarabées, on voit en effet la représentation suivante : [hieroglyphic cartouche], un homme adorant un obélisque; cette circonstance n'a pas été assez remarquée. L'étude comparative de ces petits monuments prouve que l'obélisque a été vénéré parce qu'il était le symbole d'Ammon générateur. Si l'on compare la série des scarabées portant cette scène, et qui ont été avec soin réunis dans la vitrine R de la salle des dieux, au Musée du Louvre, on verra que l'obélisque passe insensiblement de sa forme ordinaire à celle d'un phallus; c'est donc bien comme symbole du dieu ithyphallique que l'obélisque a reçu des hommages. » (E. de Rougé, *Étude des monuments de Karnak.*) A l'appui de l'observation de M. E. de Rougé, j'ajouterai qu'il existe, dans l'armoire K de la salle funéraire, une momification de phallus dans un étui de bois en forme d'obélisque.

Obscènes (Figures). Les représentations ithyphalliques, soit du dieu Khem, soit du mort dans le fond de son cercueil, avaient un caractère purement religieux. C'était, pour les Égyptiens, une façon énergique de symboliser la génération divine et la résurrection.

Les figures et groupes vraiment obscènes, en terre émaillée, en pierre ou en calcaire peint, qu'on rencontre dans les ruines, paraissent être de basse époque ; les sujets en sont peu variés et l'exécution assez grossière. On peut y voir des caricatures licencieuses.

ŒIL (Mauvais). La superstition du *mauvais œil* existait déjà dans l'ancienne Égypte. Un livre de la bibliothèque du temple de Dendérah avait pour objet de détourner le mauvais œil. *Staou-arban* (celle qui détourne le mauvais œil) est un nom de femme assez fréquent. — Voyez NOMS PROPRES.

ŒIL SYMBOLIQUE. — Voyez OUDJA.

ŒUF. L'œuf du monde avait été pondu par le dieu Seb, dont le nom s'écrit avec l'*oie* et qui est appelé *oie glousseuse;* Ptah Totounen et Noum sont représentés modelant cet œuf cosmique, qui se rencontre dans plusieurs mythologies.

On a trouvé des œufs embaumés. L'œuf servait à écrire le mot *fils*.

ŒUVRE (Grand chef de l'), titre offi-

ciel du prêtre de Ptah et de Sokari, haute dignité sacerdotale, dont l'un des priviléges consistait à replacer les barques sacrées sur leurs supports, au retour des promenades qu'on leur faisait faire autour des temples, à de certaines époques.

Offertoires. En bois, en ivoire, en basalte et même en argent, ils affectent des formes très-variées : tantôt c'est une main étendue qui supporte une coupe, tantôt le cuilleron est creusé dans le corps d'un quadrupède, ou bien le manche est formé d'un groupe de vaincus courbant l'épaule. (Voyez Champollion, *Monuments*, pl. 167 et 169.)

Offrandes. Un chiffre écrit en regard de chaque objet, dans les tombes de l'ancien empire, indiquait, d'après M. Mariette, la quantité des offrandes consentie dans la dotation d'un temple. « On sait que les temples offrent à chaque pas des tableaux analogues où sont énumérées symboliquement les fondations faites par quelque roi au retour d'une campagne victorieuse. Dans les tombeaux, les dons funéraires sont présentés selon un certain ordre qui a un peu varié avec

les époques. Les listes les plus anciennes comprennent l'eau, l'encens, les sept huiles, les deux collyres, le linge. Plus tard une nouvelle série, bien plus longue que la première, a été ajoutée. Elle débute par le vase pour l'eau, le vase pour l'encens, l'autel, deux sortes de tables, la chaise, et elle se termine par l'énumération de tous les dons proprement dits, où l'on trouve les parties d'animaux, les oiseaux, les cinq espèces de vin, les deux espèces de bière, les fruits, les légumes, etc. » (A. Mariette, *Les tombes de l'ancien empire.*)

Des offrandes en nature devaient être apportées dans le tombeau par la famille du mort, à certains anniversaires; l'ensemble en est représenté sur presque toutes les stèles. Ce sont des pains, des fruits, des membres d'animaux parmi lesquels la cuisse de bœuf tient presque toujours la place d'honneur : pour les Égyptiens comme pour les Hébreux, c'était un morceau de choix.

Offrandes (Tables d'). « Aussi rares sous le nouvel empire qu'elles sont communes sous l'ancien, elles sont les monuments commémoratifs d'une fondation pieuse faite par les person-

nages dont elles portent le nom. On en trouve d'assez nombreux exemplaires dans les temples. Elles portent le plus souvent, sculptés sur leurs face supérieure, les dons que le dédicateur s'engageait à fournir en nature. Quelquefois elles n'ont que la forme du caractère hiéroglyphique 𓊵 qui sert à écrire leur nom. Karnak possède encore quelques-unes de ces dernières, qui sont d'énormes blocs d'albâtre ou de granit pesant près de huit mille kilogrammes. » (Mariette, *Catal. de Boulaq.*)

Oie. Les Égyptiens distinguaient l'oie *sar*, l'oie *apt*, l'oie *khenen*. La chasse aux oies est une représentation symbolique et mystique fréquente dans les temples et mentionnée au Livre des Morts. Les rois sont souvent représentés prenant des oies au filet, en compagnie de quelque dieu. (Voyez Champollion, *Notice descriptive*, II, 41, 148.) Une des cérémonies de la grande panégyrie d'Ammon consistait à donner la volée à quatre oies portant le nom des quatre génies funéraires, et qui devaient se diriger vers les quatre points de l'horizon.

Ombites. « Le nome Ombites a succédé à

l'ancien nome de *To-kens* (la Nubie), dont le chef-lieu était à Éléphantine, et qui comprenait Ombos dans ses limites. La divinité principale du nome était alors Khnoum, le dieu à tête de bélier, le Chnouphis des Grecs. A l'époque romaine [hiéroglyphes], *Noubi*, en copte ⲙⲃⲱ, en grec *Ombos*, devint à son tour chef-lieu du nome, et le dieu d'Ombos remplaça, dans son rôle protecteur, celui d'Éléphantine. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 4.)

Ombos. — Voyez l'article précédent. « Le temple d'Ombos est destiné à devenir tôt ou tard la proie du Nil, de quelque soin qu'on l'entoure. Œuvre des rois grecs successeurs d'Alexandre, comme Edfou et Dendérah, il porte en diverses parties les noms de Philométor, d'Évergète II et de Dionysos. Il offre cette particularité d'être, en quelque sorte, la réunion de deux temples juxtaposés. » (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*) Ces deux temples étaient consacrés à deux formes d'Horus : *Sebek* et *'Haruer*.

Onctions. A côté d'une légende ainsi conçue [hiéroglyphes], *offrande d'huile*, on voit souvent un roi

présentant à un dieu un vase d'huile de la main gauche, tandis qu'il lève la main droite fermée, à l'exception du petit doigt tendu en avant; ce geste indique qu'il va faire une onction à quelque statue du dieu.

Onguents. Les onguents égyptiens étaient d'une odeur très-pénétrante; on les enfermait d'ordinaire dans des vases d'albâtre. De nombreuses variétés d'onguents sont mentionnées dans les inscriptions.

Onouphites. M. J. de Rougé (*Monnaies des nomes*) identifie le nome Onouphites (basse Égypte) avec , chef-lieu , dieu Sebek-ra.

Or. Le mot *or* est habituellement écrit par l'hiéroglyphe , *noub*, qui figure la toile dans laquelle, en l'agitant, on lavait les paillettes d'or. Aux basses époques, l'or est représenté par différents groupes : , *saoui*, , *sar* (?), , *ketem* כֶּתֶם. On le voit représenté sur les monuments en tas, en sacs, en plaques, en barres, en lingots ou en anneaux pour le peser, les Égyptiens n'ayant pas de monnaie. On le tirait

de l'Éthiopie (appelée le *pays de l'or*) et de la haute Égypte, d'Edfou, d'Ombos, de Coptos. Les mines égyptiennes furent épuisées de bonne heure, tandis que les Arabes tirent encore profit, dit-on, des mines éthiopiennes.

Les Égyptiens pratiquaient la dorure. Nos musées possèdent nombre d'objets solidement dorés, et aussi des étoffes. Des pierres ont été couvertes d'une couche d'or si mince, qu'on la prendrait pour de la couleur appliquée, parfois aussi de feuilles d'or plus épaisses. On dorait les pierres précieuses; un scarabée de Berlin est en lapis doré. Des chars étaient en argent doré. Pour dorer le bois ou les cartonnages, on appliquait l'or sur une couche de fin gypse ou autre matière, ce que Pline appelle *leucophorum*. Les renseignements qu'on vient de lire sont empruntés au mémoire de M. Lepsius : *Die Metalle in den aegyptischen Inschriften.*

ORBINEY (Papyrus d'). — Voyez PAPYRUS et ROMANS.

OREILLES. On lit, dans une invocation à Osiris: [hieroglyphs], *les* OREILLES *qui* ENTENDENT *les prières des multitudes;* sur quelques

monuments religieux des oreilles sont gravées, comme pour symboliser l'attention que l'on demande au dieu d'accorder aux prières qu'on lui adresse. Sur une stèle du Louvre, dédiée à la reine *Ahmès-nowré-ari*, divinisée (n° 336 de la salle historique), sont figurées quatre oreilles ainsi disposées [hieroglyph], devant lesquelles une femme est agenouillée dans l'attitude de l'adoration; la prière qui suit est ainsi conçue : « Adoration à celle qui *écoute les prières.* Prosternation devant la grande reine, devant celle qui *écoute* celui qui l'invoque, etc. »

Plusieurs fonctionnaires se vantent, dans les inscriptions destinées à perpétuer leur souvenir, d'avoir été *les yeux et les oreilles du roi;* ce n'est pas seulement l'expression d'une haute faveur, c'est un titre réel.

ORIENTATION. Les Égyptiens se servaient du même mot pour désigner la *droite* et l'*Occident*, la *gauche* et l'*Orient*, ce qui indique clairement qu'ils s'orientaient en regardant le Sud; en effet, l'hiéroglyphe [hieroglyph], qui désigne le *Nord*, signifie en même temps *derrière.* Ajoutons que sur les pyramides votives le personnage principal est ordinairement en adoration, la face tournée vers

le Midi; à sa gauche sont les formules d'invocation au soleil levant, et à sa droite les prières au soleil couchant.

ORIGINE DES ÉGYPTIENS. « Les Égyptiens paraissent avoir perdu de bonne heure le souvenir de leur origine. Venaient-ils du centre de l'Afrique ou de l'intérieur de l'Asie? Au témoignage presque unanime des historiens anciens, ils appartenaient à une race africaine qui, d'abord établie en Éthiopie sur le Nil moyen, serait graduellement descendue vers la mer en suivant le cours du fleuve. On sait aujourd'hui, à n'en pas douter, que l'Éthiopie, loin d'avoir colonisé l'Égypte au début de l'histoire, a été colonisée par elle sous la xiie dynastie et a fait, pendant des siècles, partie intégrante du territoire égyptien. Au lieu de descendre le cours du Nil, la civilisation l'a remonté.

« D'autre part, la Bible attribuait aux Égyptiens une provenance asiatique. Mizraïm, fils de Cham, frère de Koush l'Éthiopien et de Canaan, se fixa sur les bords du Nil avec ses enfants. Loudim, l'aîné d'entre eux, personnifie les Égyptiens proprement dits, les *Rotou* ou *Lodou* des inscriptions hiéroglyphiques. Anamim repré-

sente assez bien la grande nation des Anou qui fonda An du Nord (Héliopolis) et An du Sud (Hermonthis) dans les temps antéhistoriques. Lehabim est le peuple des Libyens qui vivent à l'occident du Nil; Naphtouhim (*No-Phtah*) s'établit dans le Delta, au nord de Memphis; enfin Pathrousim (*Pa-to-res*, la terre du Midi) habita le Saïd actuel, entre Memphis et la première cataracte. Cette tradition, qui fait venir les Égyptiens d'Asie par l'isthme de Suez, était connue des auteurs classiques, car Pline l'Ancien attribue à des Arabes la fondation d'Héliopolis; mais elle n'eut jamais parmi eux la popularité de l'opinion qui faisait descendre les Égyptiens du fond de l'Éthiopie. » (Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*)

Osiris. Osiris a régné sur la terre, où il a laissé un tel souvenir de ses bienfaits qu'il est devenu le type même du bien, sous le nom d'*Ounnowré*, et que Set, son meurtrier, est devenu le type du mal. Set, après avoir tué Osiris, dispersa son cadavre; les membres épars du défunt, recueillis par Isis et Nephthys, furent embaumés par Anubis. Horus succéda à son père Osiris et le vengea dans un combat contre Set.

De cette légende il résultait pour les Égyptiens qu'Osiris était le divin symbole de toute mort, mort de l'homme (tout défunt était assimilé à Osiris) et mort du soleil, c'est-à-dire sa disparition, car c'est sous ce seul aspect qu'Osiris me paraît représenter le soleil nocturne, lequel porte un nom tout spécial.

A un point de vue plus élevé, Osiris est la divinité même, « le seigneur au-dessus de tout » (*neb-er-djer*), « l'Unique » (*Neb-ua*), dont la manifestation matérielle est le soleil, et dont la manifestation morale est le Bien. Le soleil meurt, mais il renaît sous la forme d'Horus, fils d'Osiris; le Bien succombe sous les coups du Mal, mais il renaît sous la forme d'Horus, fils et vengeur d'Osiris. En effet, de même qu'Osiris est le type de toute mort, Horus, fils et successeur d'Osiris, est le type de toute renaissance, et c'est sous son nom que le soleil reparaît à l'horizon oriental du ciel, puisqu'on l'appelle l'Horus de l'horizon, *Har-em-Khou* (Harmachis).

En sa qualité de soleil disparu, Osiris est le roi de la divine région inférieure (*regio inferna*) : c'est tout naturellement cette contrée mystérieuse qui dut être affectée par l'imagination égyptienne au châtiment des coupables et à la récompense

des justes, récompense ou châtiment résultant d'un jugement prononcé par Osiris.

Osiris est coiffé de l'*atew;* son corps est enveloppé comme celui de la momie, mais ses mains sont libres; elles tiennent le *pedum* et le *flagellum* . Dans quelques anciens manuscrits, ce dieu est représenté avec un visage noir. Les statues d'Osiris, en bronze, sont très-nombreuses; celles en terre émaillée sont rares.

Les morts, hommes et femmes, en raison de leur assimilation avec Osiris, ont toujours, à partir de la XVIIIe dynastie, leurs noms et leurs titres précédés du groupe , ou , l'*Osiris;* mais, sous la domination romaine, les défuntes sont habituellement désignées par le nom d'Hathor.

OSOR-APIS, nom d'Apis mort, c'est-à-dire devenu un *Osiris.* D'Osor-Apis les Grecs ont fait *Sérapis.*

OSORKON . Ce nom, porté par deux rois de la XXIIe dynastie et un de la XXIIIe, est étranger à l'Égypte. On l'a rapproché du nom assyrien Sargon (*Saryu-kin*).

OSORKON Ier. Prénom . Deuxième

roi de la XXIIe dynastie; il était probablement fils de Sheshank Ier.

Osorkon II. Prénom . Roi de la même dynastie. Un Apis est mort l'an XXIII de son règne. Une stèle du Louvre mentionne que sous son père, Takélot Ier, il avait les titres de *prophète d'Ammon* et de *grand chef de troupes*.

Osorkon III. Prénom . Ce pharaon est, d'après Manéthon, le successeur de Petoubastès, premier roi de la XXIIIe dynastie.

Ostraca. On nomme ainsi des textes tracés en écriture égyptienne, copte ou grecque, sur des fragments de poterie, des cailloux ou des éclats de pierre, lorsque le papyrus était d'un prix trop élevé. En ce qui concerne l'égyptien, ces textes sont en général des brouillons ou des notes courantes de scribes. (Voyez Louvre, salle historique, armoire D.)

Osymandias. Ce nom, que Diodore (I, 47) donne comme étant celui d'un roi égyptien, n'a été l'objet d'aucune identification sérieuse, et

l'on n'a trouvé, à Thèbes, aucun vestige du tombeau de ce prétendu roi.

OUADI-ESSÉBOUÂ (Nubie). Ramsès II y dédia un temple à Ammon-Ra ; il était précédé de seize sphinx qui ont donné à cette localité son nom de *vallée des lions*.

OUADI-HALFA (Nubie), ensemble de ruines sur la rive occidentale du Nil. D'après Champollion (*Notices descriptives*, I, 39), elles appartiennent à une ville considérable ayant servi de place d'armes aux garnisons égyptiennes chargées de contenir les Nubiens et les habitants des déserts de Libye et d'Arabie, qui demeuraient entre la première et la deuxième cataracte.

Un temple, proche de l'édifice Nord, paraît remonter à la XIIe dynastie; il était consacré à Ammon générateur. Il n'y reste qu'un fragment de la légende d'Aménophis III; la stèle C, 57 du Louvre en provient.

Les piliers et les colonnes du temple principal, au Sud, offrent la légende de Thouthmès III.

OUADJ ou OUADJI (Bouto) , déesse

symbolisant le Nord et opposée à Nekheb, la déesse du Midi; c'est une forme de Sekhet. Son sanctuaire était à Dep, [hieroglyph], ville située à l'extrémité de la branche de Rosette.

OUADJ-NAS, Τλάς, [cartouche], roi de la IIe dynastie.

OUAPHRÈS. — Voyez APRIÈS.

OUAS, nom hiéroglyphique du sceptre [hieroglyph], porté par certains dieux; il est surmonté d'une tête de lévrier aux oreilles couchées, emblème supposé de quiétude. Ce sceptre fut primitivement désigné par la dénomination impropre de sceptre à tête de *Coucoupha.*

OUDJA [hieroglyph], œil symbolique, œil sacré. Les deux *oudjas* sont les deux yeux du soleil; ils sont souvent personnifiés par Shou et Tewnout. D'après le système de M. Grébaut (*Hymne à Ammon-Ra*), le soleil marchant de l'Est à l'Ouest, l'un de ses yeux regarde le Nord et l'autre le Sud; c'est pour cela que les deux régions de l'Égypte et les deux régions du ciel sont appelées *oudjas.* Les deux ailes du disque sont souvent

remplacées par deux yeux, et aussi par les deux chacals nommés *guides des chemins du Nord et du Sud*. Les deux *oudjas* désignent aussi le soleil et la lune; il n'existe pas de symbole plus complexe. Le mot *oudja* exprime, dans la langue, le *bien-être*, la *santé*.

OUNA, haut fonctionnaire du roi Papi, de la VIe dynastie, qui lui confia le commandement d'expéditions dirigées contre les Amou et les Héroushas. La biographie d'Ouna a été donnée par une importante inscription de Boulaq, publiée et analysée par le vicomte E. de Rougé, dans son *Mémoire sur les six premières dynasties*, p. 117 et suiv.

OUNAS, roi de la Ve dynastie.

OUSAPHAÏDOS. — Voyez HESEPTI.

OUSERKARA, roi de la VIe dynastie.

OUSERKA-W, l'Οὐσερχέρης de Manéthon, roi de la Ve dynastie.

OUSERTESEN, nom porté par trois rois de la XIIe dynastie, savoir :

Ousertesen Ier. Prénom (⊙ [hieroglyphs]). Son père Aménemha Ier l'associa à la couronne, l'an XXI de son règne. Ousertesen Ier fit une campagne en Éthiopie, d'où il rapporta une grande quantité d'or. Il est un des fondateurs du temple de Karnak. Son règne fut affligé par une famine.

Ousertesen II. Prénom (⊙ [hieroglyphs]). Rien d'intéressant n'a été noté sur son règne.

Ousertesen III. Prénom (⊙ [hieroglyphs]). Il paraît s'être particulièrement occupé d'expéditions contre les nègres; les monuments constatent que son activité eut surtout pour théâtre le midi de l'Égypte.

Ouverture de la bouche et des yeux. Cette opération était pratiquée sur la momie, le jour des funérailles, sous la direction du *kherheb* et sous les auspices d'Anubis. On y procédait soit avec le [hieroglyph], *nou*, soit avec un instrument en fer, en forme de cuisse de bœuf [hieroglyph], et nommé *khopesh* ou [hieroglyphs], *maa*. Cette cérémonie avait pour but d'assurer au défunt la faculté de *proférer la vérité*, c'est-à-dire le [hieroglyphs], *ma-kherou*. (Voyez Th. Devéria, *Mélanges d'archéol. égypt. et*

assyr. I, 2; Chabas, *Bulletin de l'Académie des inscriptions*, 1er trimestre 1874; P. Pierret, *Mélanges d'archéol. égypt. et assyr.* I, 118.)

Oxyrynchites, nome de la haute Égypte. « Nome ancien, chef-lieu, qui dut être remplacé plus tard par, *Pa-madja-t*, en copte ⲡⲉⲙϫⲉ, Oxyrynchus. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 27.)

Oxyrynque. Le poisson oxyrynque passe pour avoir été consacré à Hathor; de petits monuments en bronze le représentent, en effet, coiffé du disque et des plumes de cette déesse.

P

Pachons, en arabe بشنس, en copte ⲡⲁϣⲟⲛⲥ, en égyptien, premier mois de la tétraménie de l'été.

Pacht. — Voyez Sekhet.

Pad, insigne de forme allongée, plat et mince, que l'on voit dans la main des hauts fonctionnaires, notamment sous l'ancien empire, et

qui leur servait peut-être à infliger de légères corrections aux serviteurs indolents; ꜥ est l'hiéroglyphe représentatif du mot *kherp* (être à la tête, commander).

Paher ou Paheri, haut fonctionnaire de la xviie dynastie. Ce sont les nombreuses décorations de son tombeau à El-kab, localité dont il était gouverneur, qui ont fourni à la science les premiers renseignements sur l'agriculture de l'ancienne Égypte. (Voyez *Description de l'Égypte*, A, vol. I; Lepsius, *Denkm.* III, 10-13.)

Pain. « La nourriture ordinaire de la population entière était le pain fait avec la farine du grain qu'Hérodote nomme *sorgho*, et qui est le *doura*, espèce de maïs d'un usage encore général dans l'Égypte moderne. Hérodote ajoute que les pains faits de sorgho étaient appelés cyllètes; il nous est parvenu quelques-uns de ces pains, recueillis, comme tant d'autres objets, dans les tombeaux; ils sont d'espèces et de formes différentes; on en voit des figures non moins variées sur les monuments. » (Champollion-Figeac, *L'Égypte ancienne.*) Voici quelques-unes de ces

figures : , , , , , , . (Voyez Louvre, salle civile, armoire E.)

Le mot κυλλάστις, transmis par Hesychius et Athénée comme étant le nom du pain chez les Égyptiens, se retrouve dans les groupes hiéroglyphiques , *kelshta*, , *kelshtou*. Le pain était d'ailleurs désigné par nombre d'autres expressions.

Palais. On n'a trouvé en Égypte la trace d'aucun palais, et l'on sait de façon certaine que les rois ne logeaient pas dans les temples. Le pavillon de Medinet-Abou, que l'on a pris pour l'unique échantillon d'architecture civile, n'est, d'après M. Mariette, qu'un monument d'architecture militaire, commémoratif du roi guerrier par excellence.

Palanquin. De nombreux bas-reliefs représentent des rois portés sur les épaules de leurs serviteurs, dans des palanquins plus ou moins richement ornés de sphinx, d'éperviers, de lions et de déesses ouvrant leurs ailes protectrices; des ombrelles sont étendues au-dessus des pharaons, et à côté d'eux des princes du sang agitent les *chasse-mouches*.

Paléographie. *Inscriptions sur pierre.* Sur les monuments de l'ancien empire, les hiéroglyphes sont généralement en relief, d'une belle forme, mais trop souvent entassés confusément les uns au-dessous des autres, au lieu d'être rangés par lignes ou par colonnes, comme ce fut la règle plus tard. Les plus anciens hiéroglyphes qu'on puisse voir en Europe sont ceux de nos statues A, 36, 37, 38 de Sepa et Nesa, antérieures à la IVe dynastie (palier de l'escalier sud-est du Louvre). Les inscriptions du moyen empire, celles au moins de la XIIe dynastie, sont très-soignées. (Voir au Louvre, salle du rez-de-chaussée, près des fenêtres, deux stèles placées horizontalement sous verre, et aussi la stèle C, 15, qui est un admirable modèle de gravure en relief dans le creux.)

Au moment où les Pasteurs sont chassés de l'Égypte (XVIIe dynastie), le style des monuments est affreux; on voit que les inscriptions sont tracées par des mains novices, malhabiles à transcrire en hiéroglyphes les textes hiératiques qu'elles sont chargées de reproduire; mais cette courte période franchie, on arrive au beau temps de la gravure égyptienne, la XVIIIe dynastie. Les caractères largement et correctement

dessinés sont toujours harmonieusement groupés et bien espacés. (Voir les fragments de l'*Inscription numérique de Karnak*, paroi gauche de l'escalier du Musée égyptien.) Il en est ainsi jusqu'à Ramsès II. Dès cette époque les hiéroglyphes deviennent maigres, anguleux, négligés; ils seront bientôt d'une incroyable grossièreté. Le style lapidaire ne se relève que sous la XXVIe dynastie : les graveurs saïtes cherchent à pasticher leurs ancêtres des premières dynasties, mais ils pèchent par trop d'élégance, trop de fini; ils n'ont pas l'ampleur des anciennes époques; le sarcophage de Taho, D, 9, est un magnifique spécimen de leur manière. Les inscriptions ptolémaïques sont en général molles, indistinctes et négligées. Les monuments de l'empire éthiopien que l'on a recueillis jusqu'ici sont, comme gravure, au-dessous du médiocre. (Voir la stèle donnée au Musée par M. Jacques de Rougé.)

Papyrus. Les plus anciens papyrus connus (papyrus Prisse et papyrus de Berlin) sont d'une écriture large, ferme, massive et un peu lourde; les caractères sont épais et ronds. Les exemplaires hiéroglyphiques du Livre des Morts, attribués à la XVIIIe dynastie, sont à écriture rétrograde et d'un très-beau style. Ils débutent toujours

par le chapitre XVII. Les papyrus hiératiques de la XIXe et de la XXe dynastie se font remarquer par la carrure des groupes; les lettres sont hautes et d'un trait hardi; l'affixe ⌣ de la seconde personne se prolonge démesurément au-dessous des lignes. Dans les manuscrits de la XXIIe dynastie les lettres sont moins hautes, les groupes se désagrégent; les exemplaires du Livre des Morts débutent par une scène d'adoration au dieu Ra. Sous la XXVIe dynastie les papyrus, ornés de vignettes d'une remarquable finesse, présentent une écriture ramassée et quelquefois très-menue. A la fin de l'époque saïte, le Livre des Morts commence souvent par le tableau du jugement de l'âme; les papyrus hiéroglyphiques de cette période sont d'un style assez médiocre. A l'époque romaine l'écriture hiératique est haute, anguleuse, d'une extrême maigreur, et un peu couchée.

Le tracé des papyrus démotiques de la domination persane et de la domination grecque est épais et empâté; il s'amincit plus tard et offre le type adopté par M. Brugsch pour la publication de sa grammaire.

PALETTES. Elles sont habituellement en bois;

leur forme est rectangulaire ▭. Au sommet étaient creusés plusieurs godets pour recevoir les pains de couleur ou d'encre; dans le bas était pratiquée une entaille, dans laquelle on insérait les calames ou roseaux taillés pour l'écriture. Quelques-unes de ces palettes portent des inscriptions, des prières, et parfois aussi des mots sans suite qui ne sont que des essais de plume.

Des simulacres de palette en diverses matières étaient déposés dans les tombeaux, en vertu du chapitre XCIV du Livre des Morts : ce chapitre contient une prière à Thoth, dieu de l'écriture, que le défunt devait réciter en tenant une palette et un encrier. (Voyez Louvre, salle civile, vitrine X.)

PALLACIDES. On désigne sous ce nom des femmes d'un rang élevé qui se consacraient spécialement au culte d'une divinité. Il y avait des pallacides de Bast, d'Isis, etc.; les plus célèbres sont les pallacides d'Ammon. Le texte grec du décret de Canope les qualifie de *vierges*, mais nous savons par les monuments qu'elles pouvaient se marier.

PALMIER. Les Égyptiens, très-appréciateurs

de la saveur du fruit du palmier-dattier, et qui savaient sans doute aussi bien que les Arabes en tirer du vin, du miel et de la farine, se servaient de son nom pour exprimer le charme, la douceur, la suavité.

PAMAÏ. Nom ( ). Prénom ( ). Ce pharaon nous a été révélé par les inscriptions de la tombe d'Apis; il se place dans la XXIIe dynastie, entre Sheshank III et Sheshank IV.

PANÉGYRIES, fêtes dites *populaires* par le décret de Canope. C'étaient des convocations solennelles du pays tout entier, pour célébrer le trentième anniversaire de l'avénement du souverain régnant; il faut y voir des *jubilés* et non des cycles, comme on l'a cru. Les panégyries sont désignées par l'hiéroglyphe .

PANOPOLITES, nome de la haute Égypte. « Nome ancien , *Khem;* le nom vulgaire du chef-lieu était , *Apou*, mais il était souvent composé avec le nom même du nome, *Khem*. Hérodote nomme Chemnis cette ville qui fut

plus tard appelée Panopolis. Horus ithyphallique, sous le nom de *Khem*, était ici, comme à Coptos, la divinité principale. Il avait été assimilé au dieu Pan par les Grecs; Panopolis n'était donc qu'une traduction du nom ancien déjà grécisé de *Chemnis.* » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*)

PANTHÉON. On trouvera, dans l'armoire K de la salle des monuments religieux, au Louvre, le panthéon égyptien représenté par diverses statuettes en bronze et en terre émaillée; sur le socle de ces figurines, j'ai inscrit le nom des divinités qu'elles représentent. (Voir dans le présent livre, à leur ordre alphabétique, les articles consacrés aux différents dieux.)

PAOPHI, en arabe بابه, en copte ⲫⲁⲱⲫⲓ, en hiéroglyphes, deuxième mois de la tétraménie de l'inondation.

PAOUT NOUTEROU. Cette expression désigne l'essence de la divinité, la *substance divine.* En effet, le mot, *paout,* qui est déterminé par le *pain,*, est formé du participe du verbe *pa* (en copte ⲡⲉ), *esse.* M. Gré-

baut, dans sa remarquable étude sur un hymne à Ammon du musée de Boulaq, s'attache à démontrer (p. 99 et suiv.) que les dieux du panthéon égyptien ne sont que les rôles (*personæ*) divins de l'être unique; « l'ensemble des dieux, dit-il, forme le [hiéroglyphes], ou collection des personnes divines dans lesquelles, d'après le texte même qu'il a traduit, *réside le dieu Un.* »

Papi [cartouche]. Prénom [cartouche], *Ra-meri.* Roi de la VIe dynastie. Il eut un règne très-actif : il repoussa les Asiatiques, soumit les Éthiopiens et couvrit l'Égypte de monuments.

Papyrus. Le *cyperus papyrus* croissait et était cultivé dans le bas Delta, particulièrement dans le nome Sebennytes; aussi servait-il, dans les hiéroglyphes, à désigner l'Égypte du nord. Rosellini a trouvé dans un tombeau, à Koum-el-ahmar, la représentation de la récolte du papyrus (M. C, XXXVI, 3) : deux hommes portent les tiges de cette plante, l'un dans ses bras, l'autre sur ses épaules, au moyen d'un bâton; les tiges, d'une longueur considérable, sont renversées la tête en bas; elles ont été coupées et non déracinées; le vêtement des porteurs est re-

troussé, pour indiquer sans doute qu'ils viennent de sortir de l'eau.

Le *cyperus papyrus*, originaire d'Égypte, y est fort rare aujourd'hui; on ne le rencontre plus guère qu'autour du lac Menzaleh, auprès de Damiette, en Abyssinie, dans quelques localités marécageuses de Syrie et en Sicile. Encore ne pouvons-nous affirmer que ce papyrus soit bien celui avec lequel les Égyptiens fabriquaient leur papier. Les anciens employaient en effet à différents usages plusieurs autres cypéracées que les auteurs ont souvent confondues avec le *cyperus papyrus*. Le papyrus était beaucoup trop cher pour qu'on pût le faire servir à la confection d'objets vulgaires, et Strabon nous apprend qu'il existait deux variétés de papyrus dont l'une, de qualité inférieure, était distincte du *byblus hieraticus*, destiné à la fabrication du papier. Il est probable que le *cyperus dives*, cultivé et utilisé encore aujourd'hui en Égypte, répond à une de ces cypéracées.

Les usages auxquels on employait ces variétés de papyrus étaient fort nombreux. Les racines servaient de combustible, et on en faisait divers ustensiles de ménage. La partie inférieure de la tige fournissait une substance alimentaire aro-

matique et sucrée, et les Égyptiens la mâchaient, crue ou bouillie, afin d'en absorber seulement le jus. Avec les pellicules qui formaient l'écorce de cette plante, on faisait des voiles, des nattes, des sandales, des vêtements, des couvertures, des cordes, etc.; avec la moelle, des mèches pour les flambeaux. Avec les tiges, on tressait des corbeilles et on construisait même des bateaux.

Voici quelle préparation on faisait subir au *cyperus papyrus* pour en obtenir le papier. Après avoir coupé les deux extrémités de la tige, on détachait les fines membranes concentriques qui enveloppaient la moelle; on posait à plat sur une planche une première couche de ces membranes, et on appliquait une seconde couche en travers sur la première. Les Romains appelaient la première couche *stamen* (chaîne) et la seconde *subtemen* (trame). Il est impossible de savoir d'une manière certaine quel était le liquide dont on se servait pour faire adhérer le *subtemen* au *stamen*. Lorsqu'on avait ainsi obtenu une feuille de papier, on la pressait, et divers feuillets (*plagulæ*), collés latéralement les uns au bout des autres, au nombre d'une vingtaine habituellement, et placés par ordre de finesse,

les meilleurs d'abord, puis les plus grossiers, formaient un rouleau (*scapus*). Ces rouleaux variaient beaucoup plus en longueur qu'en hauteur, la hauteur étant déterminée par la dimension des bandes détachées de la plante, la longueur, au contraire, pouvant être prolongée indéfiniment par l'addition de nouveaux feuillets à la suite des premiers.

Les manuscrits sur papyrus en écriture hiératique, toujours écrits de droite à gauche, sont ordinairement divisés en pages ou colonnes; quand le scribe arrivait au bas de la première colonne, il en commençait une nouvelle à la gauche de celle-ci, laissant entre les deux un petit espace blanc qui s'étend naturellement dans le sens de la hauteur du manuscrit. Dans quelques exemplaires, les colonnes sont séparées par des lignes perpendiculaires tracées à la règle.

Les manuscrits hiéroglyphiques sont divisés par des lignes verticales formant des colonnes beaucoup plus étroites que pour l'écriture hiératique. Les signes sont disposés les uns au-dessous des autres; ils se lisent de haut en bas et ordinairement de droite à gauche, ainsi que l'indique la direction des figures. Quelquefois cependant l'écriture, quoique toujours dans le

même sens, est disposée en colonnes rétrogrades qui se succèdent dans la direction contraire de celle des caractères, ce qui montre que le scribe avait commencé le papyrus par l'extrémité qui se trouvait à sa gauche. M. E. de Rougé pensait que cet ordre avait été adopté par les scribes pour éviter d'effacer, par le frottement de la main, la colonne précédemment tracée. Cette explication est certainement très-satisfaisante, mais on peut admettre qu'on a voulu rendre ainsi les textes plus mystérieux en en rendant la lecture impossible à toute personne non prévenue de cet arrangement.

La disposition du texte en lignes verticales s'observe quelquefois dans les plus anciens manuscrits hiératiques et même, exceptionnellement, dans ceux de tous les temps. Dans les premiers, les lignes d'écriture ne sont pas séparées par des traits verticaux. Il y a aussi quelques exemples de textes horizontaux d'écriture hiéroglyphique; ils se dirigent le plus souvent de droite à gauche, mais parfois de gauche à droite. Les initiales des textes sacrés sont souvent écrites en rouge, ainsi que les titres de chapitre et certaines annotations liturgiques.

Les figures qui ornent les manuscrits sont

souvent tracées avec une grande habileté qui témoigne d'une véritable science du dessin, malgré leur exécution parfois très-rapide; ces figures sont souvent coloriées de teintes plates, rarement fondues et jamais modelées. Elles sont quelquefois rehaussées d'or.

Les papyrus étaient ordinairement roulés de gauche à droite, de façon que, la fin du manuscrit se trouvant former le centre du volumen, ce fût le commencement du texte qui s'offrît aux yeux de la personne qui le déroulerait.

Un grand nombre de ces rouleaux ou volumens nous ont été conservés; quelques-uns, qui étaient des lettres avec suscription donnant les noms et titres du destinataire, ont été trouvés entourés d'un lien, et parfois scellés; mais ces volumens sont, pour la plupart, des manuscrits funéraires. On les plaçait sous les bandelettes qui enveloppent la momie, entre les mains, sur la poitrine, sous les bras, entre les jambes, ou bien encore on les renfermait dans des statuettes de divinités dont on avait creusé l'intérieur pour leur servir d'étui.

Par suite de son exposition prolongée pendant des siècles à la température haute et à peu près invariable des tombeaux, le papyrus est devenu

le plus souvent sec et cassant, et des fragments s'en détachent continuellement si le déroulement n'en est opéré avec une attention minutieuse et des soins tout spéciaux. Mais quelque difficulté qu'il y ait à dérouler un papyrus, on peut toujours y parvenir sans altérer le texte, et cette opération présente beaucoup moins d'obstacles pour les manuscrits égyptiens que pour les volumens carbonisés d'Herculanum. M. Jomard a donné à cette occasion les instructions suivantes : on humecte d'abord le papyrus en le couvrant de plusieurs enveloppes de toile humide; on tend sur un châssis une pièce de gaze fine un peu plus longue que le manuscrit, puis on étend sur cette gaze et sur le revers du manuscrit une couche de gomme fine, bien dissoute, qu'une légère pression fait adhérer au papyrus. Tout ce travail doit être fait à l'ombre et continué sans interruption depuis le commencement. Ce procédé réussit dans les cas ordinaires, mais il est toujours préférable de coller directement le manuscrit sur des feuilles de carton bien laminé, quand l'état du papyrus le permet. Il arrive souvent que les différents tours d'un volumen sont, en tout ou en partie, collés ensemble par les matières résineuses ou bitumineuses employées

pour la momification. On doit alors avoir recours à des dissolvants qui n'altèrent pas le noir de l'écriture. C'est ainsi que Th. Devéria est parvenu à ouvrir, au Louvre, un manuscrit replié un grand nombre de fois sur lui-même et imprégné d'un épais vernis jaunâtre. On plonge le papyrus d'abord dans un bain composé de parties égales d'éther et d'alcool, puis dans un bain d'alcool pur et bien rectifié, pendant toute une nuit. On ne doit employer que de l'alcool parfaitement rectifié et ne s'en servir que quand on ne peut pas faire autrement, parce que la petite quantité d'eau qui y reste presque toujours peut attaquer les gommes de l'encre égyptienne et faire pâlir l'écriture. Dans la plupart des cas, l'essence de térébenthine est de beaucoup préférable. Lorsque le papyrus n'est pas enduit de bitume, le procédé le plus pratique et le plus expéditif, bien préférable à celui de M. Jomard, est l'emploi du bain d'éther simple; la grande difficulté est d'opérer le déroulement avec assez de rapidité pour que le liquide n'ait pas le temps de s'évaporer.

Voici une liste alphabétique des principaux papyrus publiés et étudiés :

Abbott (Pap.). (*Select papyri of the British Museum.*) Enquête judiciaire au sujet d'une violation de sépultures.

(Voyez Birch, *Revue archéol.* xvie année; Chabas, *Mélanges*, III; Maspero, *Une enquête judiciaire à Thèbes.*)

Amhurst (Pap.). Autre enquête judiciaire. (Voyez Chabas, *Mélanges*, III, 2e partie.)

Anastasi (Pap.). I-IX (*Select papyri*). Lettres, rapports, etc. Le premier de ces papyrus est le plus long et le plus important; il contient une énumération des vicissitudes qui attendent l'officier égyptien dans les expéditions en Syrie et en Palestine. (Voyez Chabas, *Voyage d'un Égyptien.*)

Berlin (Pap. de). Lepsius, *Denkmäler*, VI. (Voyez Chabas, *Les papyrus de Berlin;* Pierret, *Un hymne à la Divinité*, dans *Études égyptol.* I.)

Boulaq (Pap. de). Deux livraisons de *fac-simile* publiées par M. Mariette.

Cadet (Pap.). Papyrus de la Bibliothèque nationale. C'est un exemplaire hiéroglyphique du Livre des Morts; il a été reproduit dans la *Description de l'Égypte.*

Casati (Pap.), manuscrit grec de la Bibliothèque nationale, dont l'original démotique a été retrouvé dans la collection de Berlin, par M. Brugsch, et lui a fourni le sujet de précieuses observations consignées dans sa *Lettre à M. le vicomte E. de Rougé au sujet de la découverte d'un manuscrit bilingue*, etc. 1850.

Contrats. (Voyez *supra*, p. 148.)

Ebers (Pap.), papyrus médical analysé, pour la première fois, par M. Ebers, et dont ce savant prépare la publication.

Harris (Pap.). *Papyrus magique Harris*, publié et traduit par M. Chabas, en 1860.

Harris (Grand pap.), le plus long papyrus qui nous

soit parvenu : il ne comprend pas moins de 116 pages; le Musée Britannique en a fait récemment l'acquisition. Il traite de plusieurs sujets : enquêtes judiciaires, listes d'offrandes, etc.; la partie la plus importante est un discours de Ramsès III à ses grands dignitaires, dans lequel se trouvent les notions les plus précieuses sur l'époque de troubles qui a précédé l'avénement de ce pharaon. Ce manuscrit, sur lequel il a été déjà beaucoup écrit, n'est pas encore publié. (Voyez Eisenlohr, *Le grand pap. Harris;* Chabas, *Recherches sur la XIXe dynastie.*)

Judiciaire de Turin (Pap.). Instruction relative à une conspiration de harem découverte sous Ramsès III. (Voyez Th. Devéria, *Le pap. judic. de Turin*, 1868.)

Lee (Pap.), acte d'accusation concernant un Égyptien qui avait tenté de suborner des gens du harem au moyen de formules magiques.

Leyde (Pap. de). Cette collection a été publiée par M. Leemans dans les *Monuments du Musée de Leyde*, avec analyse due à M. Chabas.

Médical (Pap.) de Berlin. Il a été publié et analysé par M. Brugsch dans le deuxième volume de ses *Monuments.* (Voyez aussi Chabas, *Mélanges*, I.)

Neb-qed (Pap. de), exemplaire hiéroglyphique du Livre des Morts de la collection du Louvre, publié et traduit par Th. Devéria et P. Pierret, 1872.

Orbiney (Pap. d'). (*Select papyri.*) C'est le *Roman des deux frères*, analysé pour la première fois par M. E. de Rougé et traduit entièrement par M. Maspero, dans la *Revue des cours littéraires* du 28 février 1871.

Prisse (Pap.), manuscrit de la Bibliothèque nationale. Sorte de traité de morale rédigé, sinon écrit, sous l'ancien

empire. Publié en 1847, il a été étudié pour la première fois par M. Chabas, dans la *Revue archéologique*, XIVe année.

RHIND (Pap.). Ces deux papyrus donnent la rédaction du même texte en écriture hiératique et démotique. (Birch, in-folio; Brugsch, in-4°.)

ROLLIN (Pap.), manuscrits de la Bibliothèque nationale. L'un de ces papyrus se rapporte au procès du papyrus Lee; les autres sont des registres de comptabilité et des manuscrits funéraires.

ROYAL (Pap.) de Turin, manuscrit horriblement mutilé, qui donnait les noms des souverains mythiques et historiques de l'Égypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Ramsès II. Le déplorable état dans lequel il se trouve n'a permis d'en tirer que fort peu de renseignements.

SALLIER I (Pap.). (*Select papyri.*) Fragment de récit historique relatif à la fin de la lutte contre les Pasteurs (voyez Chabas, *Les Pasteurs en Égypte*). Lettres de scribes.

SALLIER II (Pap.). (*Select papyri.*) Préceptes d'Amenemha Ier à son fils Ousertesen Ier. Autres instructions d'un père à son fils, dans lesquelles sont passés en revue les inconvénients des professions non libérales. *Hymne au Nil*, traduit par M. Maspero.

SALLIER III (Pap.). (*Select papyri.*) Poëme de Pentaour, popularisé par l'étude de M. E. de Rougé.

SALLIER IV (Pap.). (*Select papyri.*) Calendrier de jours fastes et néfastes, traduit par M. Chabas.

SETNAOU (Pap. de), papyrus démotique de Boulaq, dont la traduction a été donnée par M. Brugsch dans la *Revue archéologique*, septembre 1867. C'est un conte mer-

veilleux dont on peut lire le compte rendu dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1875.

Sineh (Pap. de). Sineh était un personnage de la cour d'Ousertesen Ier. Le récit de ses voyages dans les pays voisins de l'Égypte fait l'objet de l'un des papyrus de Berlin analysés par M. Chabas.

Todtenbuch, papyrus de Turin publié par M. Lepsius, en 1842, et admis comme exemplaire type du Livre des Morts.

Turin (Pap. divers de). Collection publiée par MM. Pleyte et Rossi, 1869.

Pour les papyrus du Louvre, consulter le catalogue que Th. Devéria leur a consacré et voir, salle funéraire, les spécimens encadrés au-dessus de la cheminée et exposés dans la vitrine L.

Paragraphe. Le signe , abréviation du mot , *pause*, est employé dans les papyrus hiératiques pour avertir que l'on passe à un autre sujet; il est ordinairement écrit à l'encre rouge.

Parfumeur. Les Égyptiens connaissaient toutes les élégances, toutes les recherches, tous les raffinements de la vie civilisée; ils aimaient la bonne chère, la musique, les parfums et les

fleurs, ainsi qu'en témoigne ce passage du papyrus Anastasi IV (p. 3, l. 7) : « Tu arrives à la belle retraite que tu t'es ménagée; tu te rassasies de vin, de bière, de mets, de gâteaux; des bœufs ont été tués, des vins débouchés; des chants agréables sont pour toi; ton *chef parfumeur* te parfume d'essences; ton chef d'irrigation apporte des guirlandes de fleurs, etc. »

Les parfums étaient conservés dans des vases d'albâtre ou de porcelaine, dont quelques-uns n'ont pas perdu tout leur arome.

Pasteurs, peuples de race inconnue venus de l'orient de l'Égypte; c'étaient des tribus nomades du Sinaï, de l'Arabie, de la Syrie. Ils sont nommés ϖοίμενες par tous les historiens, et en hiéroglyphes [hiéroglyphes], *Mentiou* (cf. ⲙⲟⲟⲛⲉ, *pascere*) *Sati*, Pasteurs d'Asie, ou [hiéroglyphes], *Aatou*, Fléau. Ils envahirent et opprimèrent une partie de l'Égypte pendant une période placée approximativement entre le XXIIe et le XVIIIe siècle. Manéthon dit qu'ils sont arrivés au temps de la XVe dynastie; les rois de cette dynastie n'étaient en effet que de petits princes thébains, ce qui expliquerait la contemporanéité des Pasteurs dominant le bas pays. Des pharaons

nommés Raskenen, qui conservaient au fond de la Thébaïde les traditions nationales, levèrent enfin l'étendard de la révolte et préparèrent les victoires définitives d'Amosis, qui chassa ces étrangers.

Les rois pasteurs n'étaient pas, comme on l'a cru longtemps, de sauvages dévastateurs; on a constaté qu'ils ont conservé nombre de statues des rois égyptiens sur lesquelles ils se contentaient d'inscrire leurs noms, et M. Mariette a découvert à Tanis de beaux monuments dus à leur initiative. D'après le vicomte E. de Rougé, ce sont les Pasteurs qui, étant d'origine chananéenne, ont emprunté à l'écriture cursive des Égyptiens les éléments de l'alphabet qu'ils ont transmis aux Phéniciens.

PASTOPHORES. Le mot *παστοφόρος* a été expliqué par quelques-uns : *eum qui* PALLIUM *gestat*, de *παστός*, *voile de diverses couleurs;* mais Jablonski (*Panthéon*, II, 2) traduit avec plus de vraisemblance *παστός* par édicule, *naos.* Les Grecs auront adopté cette dénomination soit à cause des peintures variées dont les naos en bois précieux étaient ornés, soit à cause du voile recouvrant la divinité qu'ils contenaient; *παστός*

se prête à ces deux sens; les pastophores étaient donc ceux qui, dans les processions, portaient ces chapelles sur leurs épaules.

D'autre part, Horapollon nous dit (I, 41) que pour désigner un pastophore on écrivait, en hiéroglyphes, *gardien de maison*, , d'où il paraît résulter que ces prêtres étaient chargés en même temps de la garde des temples. (Voyez Th. Devéria et P. Pierret, dans *Mélanges d'archéol. égypt. et assyr.* I, 61-66.)

PAT. — Voyez PAD.

PATÈQUE. — Voyez PTAH.

PAYNI, en arabe بؤونه, en copte πⲁⲱⲛⲓ, en hiéroglyphes , deuxième mois de la tétraménie de l'été.

PÊCHE. « La pêche a de tout temps été une des richesses de l'Égypte; les listes des nombreux poissons dont on se servait comme aliment ou qu'on offrait aux divinités en font foi; une curieuse inscription, qui nous donne le détail du personnel d'une colonie d'exploitation composée de 8,368 hommes et envoyée par Ramsès IV

dans une localité appelée Boukhen, porte à 200 le nombre des *patrons de l'art de pêcher les poissons* (Lepsius, *Denkm.* III, 219 *e*). Hérodote et Diodore de Sicile nous apprennent aussi que la pêche du lac Mœris rendait au trésor royal un talent d'argent par jour, et l'on affirme que maintenant la pêche dans le Nil est imposée des neuf dixièmes par le gouvernement égyptien. » (Th. Devéria, *Lettre sur un ostracon égyptien.*) L'ostracon Caillaud, traduit par Devéria, nous apprend, dit ce savant, que la pêche était déjà une importante exploitation dans un temps qui n'est pas éloigné de celui où vivait Moïse, et qu'à cette époque reculée l'État avait taxé le droit de jeter les filets à un prix assez élevé pour qu'il pût produire un important revenu. (Voyez Chasse. Scènes de pêche dans Wilkinson, *Manners and customs*, II, 20; III, 37, 52, et Lepsius, *Denkm.* II, 12.)

Pectoral. Ornement de momie en forme de petite chapelle contenant un scarabée, emblème de la transformation, du *devenir*, adoré par les déesses Isis et Nephthys. Cet amulette était, ainsi que l'indique son nom, placé sur la poitrine du mort. (Voir au Louvre, salle histo-

rique H, le beau pectoral en or incrusté de pâtes de verre, au nom de Ramsès II.)

Pedum, sorte de houlette ou crosse ☥, appelée *hyq* en égyptien; joint au *flagellum*, c'est un insigne de commandement mis dans les mains d'Osiris et des pharaons.

Peignes. Ils étaient en bois, à double rangée de dents; la partie pleine en était plus ou moins ornementée. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, III, 381, et Louvre, salle civile, armoire D, où se trouve, entre autres, un peigne orné d'un bouquetin qui met un genou en terre.)

Peinture. En raison de l'ignorance du modelé et de la perspective, de l'emploi exclusif des teintes plates, la peinture égyptienne est toujours restée à l'état rudimentaire. Comme les sculpteurs, les peintres se conformaient à un canon des proportions du corps humain; mais ils ne savaient ni présenter une figure de face, ni faire un raccourci; dans les attitudes variées qu'ils essayaient de reproduire, la position du torse est presque toujours en désaccord avec celle des extrémités. Ces défauts étaient com-

pensés par la verve et l'esprit de la composition: les scènes de la vie privée, les scènes de batailles dont ils peuplaient les panneaux des tombes et des temples sont animées d'un souffle que n'arrêtent jamais les difficultés de l'exécution. Pour ces curieux artistes, la pensée était tout; la forme n'était que chose secondaire. Ils n'avaient qu'un but, se faire comprendre.

Quant à la peinture décorative, ce n'est que sous le moyen empire qu'on appliqua de la couleur sur les plafonds et les colonnes. Sous le nouvel empire et sous la domination grecque, les façades des édifices furent en entier recouvertes de peinture. Les couleurs, harmonieusement combinées, produisaient le meilleur effet. (Voyez comte du Barry de Merval, *Études sur l'architecture égypt.* p. 296 et suiv.; Wilkinson, *Manners and customs*, III, 311; Prisse, *Histoire de l'art égyptien.*)

PÉLUSE. On ne connaît pas le nom hiéroglyphique de cette ville; son nom copte, ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ, a été retrouvé par M. E. Revillout dans un manuscrit d'Oxford. M. Chabas (*Études sur l'antiquité historique*, p. 225) a proposé d'identifier Péluse avec la ville *Ramsès Meriamon*,

fondée dans le Delta, au delà de *Djor*, par Ramsès II.

PENTAOUR. Pentaour, , est un écrivain de la XIXe dynastie, auteur d'un récit poétique de la campagne de Ramsès II contre la confédération des Khétas; ce récit est célèbre dans la science sous le nom de *Poëme de Pentaour*. Je laisse la parole au savant regretté Emm. de Rougé, auquel nous en devons la traduction : « Les peuples de l'Asie centrale s'étant révoltés, Ramsès courut, dans la cinquième année de son règne, au-devant de la confédération des rebelles. Le prince des Khétas, qui en avait le commandement, ayant trompé par de faux rapports les généraux de Ramsès, le roi se trouva un instant séparé de son armée et ne dut son salut qu'à des prodiges de valeur. Cet exploit fut le sujet du poëme composé par Pentaour, et qui nous est parvenu presque en entier par diverses sources. D'une part, le papyrus n° 3 de la collection Sallier en contient une bonne édition; malheureusement ce papyrus est mutilé au commencement, et le texte a été souvent abrégé et altéré par un mauvais copiste. D'autre part, le poëme, qui jouissait évidemment d'une grande vogue,

fut gravé en entier, et à diverses reprises, sur les murailles des temples. Nous avons reconnu les débris de trois exemplaires à Louqsor et à Karnak seulement.

« Pentaour a sacrifié à l'unité de son plan des détails qui eussent été bien curieux pour nous; son exposition est réduite aux seuls faits nécessaires pour expliquer comment le roi s'est trouvé engagé dans ce combat périlleux; la bataille générale qui termine la guerre, la soumission du prince ennemi et le retour triomphal du pharaon sont traités très-sobrement et seulement comme des appendices nécessaires. Le littérateur égyptien a conservé tous ses développements pour la description des exploits personnels de son héros et pour les discours éloquents qu'il lui prête, pendant et après l'action. En résumé, aucune autre composition ne peut mieux faire connaître le ton de la littérature héroïque de cette époque. D'autres papyrus montrent qu'elle produisit aussi beaucoup d'œuvres intéressantes, dans des genres plus intimes; mais l'honneur que reçut Pentaour en voyant son poëme gravé sur les pylônes de Louqsor et sur la muraille d'enceinte du temple de Karnak doit assurer à ce morceau une place hors ligne dans les études

archéologiques.» (Voyez *Bibliothèque orientale*, II, 157; *Recueil de travaux relatifs à la philol. et à l'archéol. égypt. et assyr.* p. 1; et pour le texte, *Select papyri of the British Museum*, pl. XXIV et suiv.; Louvre, papyrus encadré dans la salle historique; Brugsch, *Monuments*, pl. XXIX et LIII.)

Pepi. — Voyez Papi.

Père (Divin), [hiéroglyphes], dignité sacerdotale. D'après le vicomte E. de Rougé, ce titre, dans une acception toute spéciale, s'applique parfois à un père de roi n'ayant pas régné.

Perruques. Les hommes et les femmes portaient perruque; c'était un préservatif contre l'ardeur du soleil; la perruque de l'ancienne Égypte équivalait au turban actuel. Sous l'ancien empire, les perruques sont courtes et à boucles carrées; sous le nouvel empire, elles sont plus longues, surtout pour les femmes; le sommet est bouclé, mais la partie qui descend sur les épaules est nattée. De cet usage il ne faudrait pas conclure que les femmes se rasaient les cheveux, car M. Mariette a remarqué que sur une statue de femme, à Boulaq, le sculpteur a

montré des cheveux qui s'échappent de la perruque et s'avancent sur le front.

PERSÉA, arbre sacré assimilé au *banalites ægyptiaca*. On voit souvent Thoth, Sawekh et d'autres dieux promettre l'immortalité aux rois en inscrivant leur nom sur l'écorce du perséa. Son nom hiéroglyphique est [hiéroglyphes]. Le *Bassin du perséa* est une localité mystique mentionnée par les chapitres XVII et CXXV du Livre des Morts.

PESTE. M. Chabas pense avoir retrouvé dans les textes la mention d'un fléau périodique et de nature particulièrement redoutable, dont les Égyptiens cherchaient à conjurer les atteintes par des moyens magiques, et qu'ils désignaient par le mot [hiéroglyphes], *aat*. « Je sais bien, dit ce savant (*Mélanges*, I, 39), qu'on est convenu d'attribuer au climat de l'ancienne Égypte une salubrité constante et d'assigner à la peste, pour cause principale et assez moderne, la cessation de l'usage d'embaumer les morts lors de l'introduction du christianisme; mais il faudra probablement revenir de cette opinion, comme de tant d'autres que les textes originaux nous ont permis de soumettre à une critique sérieuse. Au témoignage

d'Hérodote, qui parle du climat sain dû à la régularité des saisons en Égypte, il suffit d'opposer la peste qui ravagea ce pays peu d'années après le voyage de cet historien, et qui se répandit ensuite sur l'Asie et sur l'Europe. On n'admettra pas facilement que cette effroyable calamité fût la première manifestation d'un fléau nouveau pour l'Égypte. Même avant que ce pays fût policé, le Nil le couvrait chaque année, comme aujourd'hui, de son limon fertilisant, dont le soleil a toujours su tirer des émanations insalubres. Que sous l'administration des pharaons, grâce au système parfait des irrigations, le fléau ait été moins fréquent, c'est possible, mais il n'en était pas moins connu et redouté des Égyptiens. »

PETISIS [hiéroglyphes]. Petit-fils d'Osorkon II, par sa mère, il eut pour père un Takelot. Il était chef des Mashaouash, *sam* et *grand chef de l'œuvre de Ptah.* Un personnage qui paraît être son petit-fils et porte le même nom que lui faisait partie de la confédération des princes de la basse Égypte, dont triompha l'Éthiopien Piankhi-Meriamon.

PETOUBASTÈS [cartouche]. Prénom [cartouche]. Premier roi de la XXIIIe dynastie.

Petti-shou, peuplades dont la résidence était proche de Péluse et de Gaza. Les Petti-shou fournissaient les Égyptiens de *stibium*. (Voyez Chabas, *L'Antiquité historique*, p. 114.)

Pew-aa-bast, gendre de Roud-Amen, était roi d'Héracléopolis; il se soumit à Piankhi-Meriamon, qui l'avait soustrait à la domination de Tawnekht. (Voyez E. de Rougé, *Stèle de Piankhi*, p. 18.)

Phamenot, en arabe برمهات, en copte ⲫⲁ-ⲙⲉⲛⲱⲑ, en hiéroglyphes, troisième mois de la tétraménie de l'hiver.

Pharaon. De même que les Turcs disent la Porte pour la cour du Sultan, les Égyptiens, au lieu de dire le Roi, disaient le Palais, la *grande demeure*, *per-aa*, d'où l'hébreu פַּרְעֹה, Φαραώ, et le copte ⲡⲓⲟⲩⲣⲟ, dont l'usage a détaché les deux premières lettres pour en faire un article.

Pharbœtites, nome de la basse Égypte. « Nome ancien, chef-lieu, *Hebes* ou *Heseb*. Tout ce que nous savons du culte de ce nome, c'est qu'Horus y avait un sanctuaire

et qu'il semble y avoir remporté une victoire dans sa campagne contre Set; la déesse Isis y était aussi spécialement honorée. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*)

Pharmouti, en arabe برموده, en copte ⲫⲁⲣⲙⲟⲩⲑⲓ, en hiéroglyphes, quatrième mois de la tétraménie de l'hiver.

Phénicie. Nous savons, par le décret de Canope, que le nom égyptien de la Phénicie était, *Kewt.*

Phénix. — Voyez Bennou.

Philæ (Île de). Son nom hiéroglyphique est. « Les plus anciens monuments de Philæ ne précèdent Alexandre que de quelques années; c'est Nekhtaneb II qui éleva le petit temple situé à l'extrémité méridionale de l'île, et dont il reste une douzaine de colonnes; c'est aussi lui qui fit construire la grande porte placée entre les massifs du premier pylône. » (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*) On y lit les noms d'un grand nombre de Ptolémées et d'empereurs. Philæ était l'île sainte, universellement vénérée, et le

culte antique y survécut quelque temps à l'édit de Théodose.

PHILIPPE ARRHIDÉE (hieroglyphs), *Phiuliupuas*. Philippe, qui n'est jamais venu en Égypte, ne régna que de nom sous la régence de Ptolémée Lagus; c'est à son nom que, par les soins de ce dernier, fut restauré le sanctuaire construit par Thouthmès III à Karnak. Philippe est classé entre son frère Alexandre Ier et son neveu Alexandre II.

PHRÉ, nom du dieu Ra additionné de l'article *p*. — Voyez RA.

PHTHA. — Voyez PTAH.

PHTHEMPHU, nome de la basse Égypte. « Nome ancien (hieroglyphs), chef-lieu (hieroglyphs), *Tuk;* d'un autre nom (hieroglyphs), *Pa-atoum* (la demeure du dieu Toum). Cette assimilation n'est pas absolument certaine; toutefois, la situation géographique semble bien être la même, et *Phthemphuti* (version latine de Ptolémée) peut venir de *Pe-to-en-pa-tum* (le pays de Patoum). Une autre variante de ce nom dans Ptolémée, qui est Φθεμφθούμ,

y mènerait encore plus exactement. Le dieu Toum était, avec Hathor, la divinité le plus en honneur dans ce nome. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*)

PHTHENEOTES, nome de la basse Égypte. « Nome ancien [hiéroglyphes], *Am-pehu*, chef-lieu [hiéroglyphes], *Semet*, appelé d'un autre nom [hiéroglyphes], *la demeure de la déesse Ouadji, Pa-Ouadji*. L'égyptien *Pa-ouadji* est l'origine de Bouto, nom de la capitale du *Phtheneotes*, d'après Ptolémée. Le nome Phtheneotes, que Pline appelle Phtenetu, et le ⲡⲧⲉⲛⲉⲧⲱ des Coptes, sont la transcription d'un autre nom de la même localité qui se rencontre aussi dans les inscriptions : [hiéroglyphes], *Pto-en-ouadji* (le pays de la déesse Ouadji). Ouadji, la déesse du Nord, était en effet la divinité principale du nome d'*Am-pehu*, qui était situé à l'extrémité septentrionale de l'Égypte; Ouadji, d'après les textes mythologiques, n'était qu'une forme d'Isis. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*)

PHYLACTÈRES. — Voyez AMULETTES.

PHYSIONOMIE. L'Égyptien avait le front bas,

les sourcils peu arqués, le nez généralement court et rond du bout, les lèvres épaisses, mais souriantes, le menton court, l'arcade zygomatique élevée et saillante, l'oreille placée haut.

Sous l'ancien empire, au moins à partir de la IIIe dynastie, les figures sont plus rondes, les corps plus trapus que sous le nouvel empire; dès la XVIIIe dynastie, la race paraît être plus svelte, plus élancée. Il est intéressant de noter, au point de vue ethnologique, que des panneaux de bois reproduits dans l'album photographique de M. Mariette, et que ce savant croit antérieurs à la IIIe dynastie, nous offrent des personnages dont les noms et les titres sont purement égyptiens, et dont le type est complétement sémitique.

Piankhi. Les monuments nous ont fait connaître trois rois éthiopiens de ce nom : le premier est le *Piankhi-Meriamon*, dont une stèle de Gebel-Barkal, traduite par le vicomte E. de Rougé (*Revue archéologique*, 1863), relate les victoires sur des princes de la basse Égypte; le second est un *Piankhi-ra-men-kheper*, époux d'Améniritis; le troisième est le *Piankhi-*

ra-user-ma (hieroglyphic cartouche). auquel une statuette du Louvre (nº 28 de la salle historique) donne pour épouse une reine nommée (hieroglyphic cartouche). Par le titre d'*aimé de Bast*, qu'il porte sur cette statuette, et de *fils de Bast*, inséré ailleurs dans son cartouche, ce dernier roi paraît se rattacher à la xxiie dynastie (bubastite), en vertu de droits héréditaires qu'il tenait de sa femme, appelée (hieroglyphs), *erpa-t* (héritière).

Pieds. Lorsqu'un pieux Égyptien se rendait en quelque localité religieuse d'un pays éloigné, il avait soin, en témoignage de sa dévotion, de graver sur quelque pierre l'empreinte de ses deux pieds avec son nom, ses titres et sa généalogie.

L'ablation de l'épiderme des pieds de la momie faisait partie des rites de l'embaumement.

Pierre (Âge de la). On a trouvé à Biban-el-Molouk de nombreux silex de forme lancéolée, évidemment travaillés par la main de l'homme; ils appartiennent à l'âge historique de l'Égypte. On s'y est servi, jusque sous les Ptolémées, de silex pour faire des pointes de flèche (nous en

avons au Louvre, salle civile, armoire H), des pointes de lance, des lames de couteau emmanchées dans du bois; c'est avec des instruments en silex que l'on pratiquait l'incision nécessaire pour l'éviscération des momies et pour leur enlever la peau de la plante des pieds.

La constitution du sol de l'Égypte ne permet guère d'espérer qu'on y trouve jamais des traces de l'homme préhistorique. (Voyez *Bulletin de l'Institut égypt.* n° 11, p. 57, 74; Lepsius, *Zeitschr. für ägypt. Sprache*, 1870, p. 89, 113; Chabas, *L'Antiquité historique*, p. 389.)

PINCEAUX. Les pinceaux des scribes étaient en jonc fibreux; trempés dans l'eau, ils acquéraient la souplesse nécessaire pour étendre la couleur.

PINEDJEM ou PAÏNEDJEM [cartouche]. Prénom [cartouche]. L'un des grands prêtres d'Ammon qui usurpèrent la royauté à la fin de la XXe dynastie; pour légitimer son pouvoir, il épousa une princesse de la famille des Ramsès.

PLANÈTES. Voici les noms égyptiens des planètes : [hiéroglyphes], *Hor-ap-shet* (Jupiter); [hiéroglyphes]

, *Hor-ka-her* (Saturne); , *Hor-khou-ti* (Mars); , *Sebek* (Mercure); , *Pa-nou-ter-duaou*, ou , *Bennou-Osiri* (Vénus). (Voyez E. de Rougé, *Note sur les noms égyptiens des planètes*, dans le *Bulletin archéol. de l'Athenæum français*, 1856.)

PLANTES. « Une vallée qui est sortie tout entière du sein des eaux et qui se trouve, chaque année, envahie par elles, ne peut nourrir qu'un nombre assez restreint d'espèces végétales. Le sycomore et plusieurs sortes d'acacias et de mimosas y prospèrent; le grenadier, le tamarin, l'abricotier, le figuier ornaient les jardins, et la présence du perséa sur les monuments de la XIIe dynastie nous prouve que Diodore commit une erreur en attribuant au Perse Cambyse le mérite d'avoir, le premier, introduit cet arbre. Deux espèces de palmiers viennent presque sans culture, mais aucune de nos grandes essences européennes ne s'est acclimatée dans la partie de la vallée plus spécialement connue des anciens.

« Par contre, les plantes aquatiques s'y développent avec un luxe de végétation extraordinaire, et donnent au pays un aspect caractéristique. Elles ne se trouvent pas, en général, au

long des berges, où la profondeur de l'eau et la force du courant ne leur permettraient guère de croître en paix; mais les canaux, les étangs, les mares que l'inondation laisse derrière elle en sont littéralement encombrés. Deux espèces surtout, le papyrus et le lotus, sont connues en Europe à cause du rôle qu'elles jouent dans l'histoire, la religion, la littérature sacrée ou profane de l'Égypte. Le papyrus se plaisait dans les eaux paresseuses du Delta et devint l'emblème mystique de cette région; le lotus, au contraire, fut choisi pour symbole de la Thébaïde. Les anciens confondaient sous ce nom des individus appartenant à trois espèces de nymphéas différentes. Deux d'entre elles, le lotus blanc et le lotus bleu, portent des fruits assez semblables, pour la forme, à ceux du pavot; leurs capsules renferment de petites graines de la taille d'un grain de millet. La troisième espèce, la *nymphæa nelumbo*, ou nénufar rose, est décrite fort exactement par Hérodote (II, 92).

« La nourriture habituelle du peuple était le blé et les différentes espèces de céréales, le froment, l'orge, le sorgho, l'*olyra* et la *zea*, que le sol d'Égypte produit en abondance. La vesce, le lupin, la fève, le pois chiche, la lentille, plu-

sieurs espèces de ricin venaient naturellement dans les champs; la vigne prospérait dans certaines parties du Delta et de l'Heptanomide; l'olivier était rare et circonscrit dans quelques districts. » (Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*)

PLUME D'AUTRUCHE. Cette plume, dont voici la forme 𓆄, sert à écrire le nom de la Vérité, et elle est placée sur la tête des quarante-deux personnages divins qui figurent dans la scène du jugement de l'âme, et qui sont dits *maîtres de la vérité*. D'autre part, 𓆄 est employé, mais avec une autre prononciation, pour écrire le nom du dieu *Shou*, qui personnifie la lumière du soleil. Il y avait donc, dans l'esprit des Égyptiens, entre la *lumière* et la *vérité*, une sorte d'équation que je me contente d'indiquer.

PLURIEL. Le pluriel se rendait idéographiquement par le nombre trois, ııı, dont l'expression phonétique est la voyelle 𓅱, *u*. Le pluriel se formait aussi par la triplication d'un mot : 𓅽, *âme;* 𓅽𓅽𓅽, *âmes*.

POÉSIE. « La poésie lyrique égyptienne affec-

tionne les antithèses et les périodes à parallélismes; elle est riche d'images : les conquérants s'élancent à la poursuite de l'ennemi comme de jeunes lions, ils les attaquent comme des lions furieux; ils fondent sur eux comme le céleste épervier sur de faibles oiseaux, comme de jeunes taureaux se ruant sur des chèvres timides, comme une flamme qui se développe et que rien n'arrête; ils sont des remparts pour leur armée au jour de la bataille; leur force est un rocher de diamant, leur volonté une montagne de métal; leurs ennemis sont de jeunes poulains surpris par un lion furieux, une litière pour les pieds de leurs cavales. Dans sa splendeur, le roi est lui-même une montagne d'or. » (Chabas, *Hymnes et invocations*, dans *Bibliothèque orientale*, tome II, p. 170.)

La langue poétique est caractérisée par la coupe symétrique des phrases et le parallélisme des expressions; on peut s'en faire une idée par les observations suivantes, qu'a suggérées à M. Grébaut l'étude minutieuse du texte de l'*Hymne à Ammon-Ra*, du musée de Boulaq, traduit par lui. (Voir p. 31 et suiv. de son *Mémoire*.) « Chaque phrase, développement d'une pensée unique, constitue un verset, divisé en deux par-

ties à peu près égales, se faisant pour ainsi dire contre-poids, et présentant un parallélisme d'idées et d'expressions. Pour l'expression, le parallélisme consiste dans la répétition des mêmes tournures syntaxiques et des mêmes formes grammaticales, ou au moins dans l'emploi de tournures et de formes analogues. Il est aussi mis en relief par le retour des mêmes mots et par des allitérations; mais ces ornements accessoires, fort précieux pour nous, car ils rendent sensible la règle de construction poétique, font souvent défaut. Quant aux points, c'étaient, je crois, de simples accents, marquant le repos de la voix après une suspension de sens, et dont le nombre, variable avec la longueur du verset, reste le même dans chacune de ses deux parties principales. »

Poids. Voici la série descendante des poids que les inscriptions nous ont fait connaître :

Le , *ten*, valant 90 grammes;

Le , *ket* ou *qad*, valant 9 grammes;

Le , *pek*, valant 0gr,.7.

On a recueilli des poids en granit, en bronze, en albâtre, en hématite surtout, mais aucun ne porte de marques; ils ont ordinairement une

forme ronde et plate ou de cône tronqué. Il y en a aussi en forme de taureau ou de tête de taureau, de gazelle, d'hippopotame ou d'autre animal. (Voyez E. de Rougé, *Chrestomathie*, p. 119; Lepsius, *Die Metalle*.)

Points. Les points rouges que l'on remarque entre les lignes, dans les manuscrits hiératiques, avaient pour objet de marquer le repos de la voix. (Voyez ci-dessus Poésie.)

Poissons. La basse Égypte a toujours été abondamment pourvue de poissons d'eau douce, et même de poissons de mer qui venaient frayer aux embouchures du Nil. Les papyrus nous ont conservé le nom de plusieurs poissons servant à l'alimentation, et dont quelques-uns sont étrangers à l'Égypte : le [hiéroglyphes], *out*; le [hiéroglyphes], *baka* (*fahaka* des Arabes); le [hiéroglyphes]; deux sortes de [hiéroglyphes], *bari* : l'*ameskaou*, le *haouana* (*Select papyri*, pl. XCVI, ligne 6-9); le *khepnen* de l'Euphrate; les poissons *ad* et *kheptpennou* des rigoles d'inondation. (Maspero, *Genre épistolaire*, p. 104 et suiv.)

Des statues en bronze nous montrent des déesses dont la coiffure est surmontée d'un pois-

son, ainsi que des poissons coiffés du disque et des cornes d'Hathor : *pisce Venus latuit*, dit Ovide. (Voyez Oxyrhynque.) On a trouvé de nombreuses momifications de poissons, et le *latus* était vénéré dans le nome Latopolites. D'autre part, et en raison de certaines légendes sacrées, le poisson était un aliment impur, interdit aux prêtres. « Le chapitre cxxxiv du *Todtenbuch* (ligne 3), d'accord avec le calendrier Sallier, dit que les compagnons de Set s'étaient changés en poissons pour fuir Horus, qui, d'après les textes d'Edfou, *débarrassa l'eau de poissons*, et le gardien de la sixième du chapitre cxlix est nommé le *massacreur de poissons*. On sait que des poissons avaient dévoré le phallus d'Osiris. Il n'y avait dans les eaux du paradis égyptien *ni serpents, ni poissons*. » (Lefébure, *Les yeux d'Horus*, p. 72.)

Porc. Le porc, qui figurait dans les fermes égyptiennes, est très-rarement représenté sur les monuments; il était regardé comme impur parce que, d'après la légende, Set, déguisé en porc, avait menacé l'œil d'Horus, c'est-à-dire la lune; Horus s'était vengé en brûlant son ennemi et en instituant le sacrifice du porc. (Voyez Lefébure, *Les yeux d'Horus*, p. 43 et suiv.)

Porcelaine. « On trouve partout les produits de l'art de l'émailleur, et la porcelaine, blanche ou colorée, portée au plus haut degré de perfection; à la finesse de la matière se joignait aussi l'élégance des formes. Sèvres a reproduit plusieurs de ces modèles égyptiens, et le suffrage public a consacré d'avance le jugement que nous en portons ici. » (Champollion-Figeac, *L'Égypte ancienne.*)

Portes. Les portes d'entrée ou d'intérieur étaient souvent peintes de manière à imiter les bois étrangers; elles étaient à un ou deux battants, tournant sur des gonds de métal et assujetties par une barre transversale ou des verrous; en outre, elles étaient parfois scellées avec de l'argile.

Les portes des temples, en bois précieux avec incrustation de métaux, étaient souvent d'une grande magnificence et dues, pour la plupart, à la générosité des pharaons; elles recevaient des noms que les textes nous ont transmis : *grande porte de Ramsès II*, *grande porte du servant*, *porte de l'adoration des Rekhiou*, etc.

Potier (Art du). Les procédés nous en ont

été révélés par les tombes de Thèbes et de Beni-Hassan. On pétrissait l'argile avec les pieds; quand elle était à point, on en façonnait avec la main un morceau de grosseur convenable que l'on plaçait sur le tour. Les formes diverses des vases étaient imposées par les doigts pendant la rotation; les anses étaient ajoutées après coup; les légendes et les ornements étaient tracés avec un instrument de bois ou de métal; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui *moletter*. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, III, 164.)

POUNT, , nom hiéroglyphique d'une région que l'on a assimilée à l'Yémen, et dont les Égyptiens tiraient des parfums et des bois précieux. D'après des identifications résultant de la découverte à Karnak d'une nouvelle liste de noms géographiques, M. Mariette voit aujourd'hui dans le Pount la partie du continent africain qui s'étend du détroit de Bab-el-Mandeb au cap Guadafui. La reine Hatasou fit une heureuse expédition dans ce pays; les bas-reliefs peints de Deïr-el-Bahari qui représentent cette campagne sont des plus curieux; tout le monde a pu les voir à l'Exposition universelle de 1867, car ils furent habilement reproduits, par les soins

de M. Mariette, sur les murs du temple égyptien du Champ-de-Mars. « La scène du débarquement nous montre les poissons de la mer Rouge, et la scène finale, car le tableau de la bataille est perdu, nous fait voir les types des habitants et les productions du pays.

« Le chef de Pount est représenté avec un bâton recourbé comme en portent encore les Nubiens d'aujourd'hui. Il a la peau foncée; il est armé d'un poignard et vêtu d'un caleçon jaune; sa femme et sa fille l'accompagnent; elles sont toutes deux atteintes d'une espèce d'éléphantiasis.

« On voit également le butin enlevé par l'armée : il consiste en girafes, dents d'éléphants, énormes lingots peints en rouge et qui sont probablement du cuivre (car le mot est resté illisible), des arbres emmaillottés dans des couffes, etc. Le tableau présente une vue des habitations du pays de Pount; elles sont surmontées d'une coupole se terminant en pointe et munie d'une échelle; on y voit des oiseaux, probablement des pigeons. » (*Bulletin de l'Institut égypt.* 11, p. 80.)

Poupées. On en a trouvé en bois peint, ar-

ticulées, avec des grains de verre sur la tête pour imiter les cheveux; quelques-unes de ces poupées sont très-soignées et peuvent passer pour de petits modèles du corps humain; d'autres, au contraire, ne sont que de grossières marionnettes. (Voyez Louvre, salle civile, armoire K.)

PRÉCEPTES. — Voyez MORALE.

PRÉPOSITIONS. Les principales prépositions, simples et composées, sont : , , *n* (de, à, par); , *m* (à, par, dans, pour, pendant, parmi); , *er* (à, par, pour); , *her* (à, sur, en, pour, à cause de, contre); , *her* (au-dessus); , *er khewt*, , *er ha-t* (devant); , *ha*, , *em sa* (derrière); , *khent* (dans); , *er wout* (entre).

PRESSOIR. Le pressoir usité dans la basse Égypte était des plus simples : il consistait en un sac, libre ou maintenu dans une charpente, dans lequel le raisin était pressé au moyen de deux bâtons fixés aux deux extrémités et tournés en sens contraire; le jus était recueilli dans un vase placé au-dessous. Dans la Thébaïde, le raisin était foulé aux pieds.

Prêtres. Nous n'avons aucun doute à élever sur la haute influence des prêtres en Égypte; nous savons que c'est parmi eux qu'étaient choisis les conseillers du roi, les juges et les principaux officiers de l'État, et qu'ils pouvaient prétendre à tous les emplois civils et militaires; mais les monuments ne nous ont pas encore mis à même de contrôler les détails que nous donne Diodore (I, 73) sur leurs prérogatives.

Les fonctions sacerdotales se subdivisaient à l'infini, et elles sont désignées dans les textes par de nombreuses expressions dont le sens, souvent obscur pour nous, nous permet difficilement d'établir une hiérarchie. Le roi était le premier de tous les prêtres. Le *Sam* était le chef du sacerdoce à Memphis. *Le Her-sesheta* paraît désigner celui qui avait atteint l'initiation suprême. Le *Kher-heb* était le maître des cérémonies. Le *Sotem* était chargé de certaines fonctions liturgiques. Les prophètes, les préposés aux temples, tenaient un rang très-élevé. Après eux semblent venir les purificateurs, , les divins pères et les simples prêtres .

Les prêtresses les plus souvent mentionnées sont les pallacides, les prophétesses et les assis-

tantes (?) [hieroglyphes], représentées avec un sistre à la main.

PRIMIS. — Voyez IBRIM.

PRINCES. Leur nom est [hieroglyphes], *fils royal.* Ils sont représentés le front ceint d'un bandeau doré auquel pend une patte en étoffe qui tombe sur l'épaule en suivant la ligne de l'oreille; de la main gauche ils tiennent le *chasse-mouches* [hiéroglyphe], qui est leur insigne caractéristique.

PRISONNIERS. Les prisonniers de guerre sont représentés les mains liées derrière le dos, [hiéroglyphe], ou au-dessus de leur tête, [hiéroglyphe], ou comme ceci [hiéroglyphe], ou engagées dans une cangue de bois de cette forme [hiéroglyphe]; on les voit aussi enchaînés, par file, à une corde qui fait un nœud à chaque captif. De tout temps, les prisonniers furent employés aux constructions de monuments, aux immenses travaux conçus par l'orgueil égyptien, et qui nécessitaient des millions de bras.

PRISSE (Papyrus). — Voyez PAPYRUS.

PRONOMS. *Pronoms personnels*, se plaçant après

le verbe : [hieroglyph], [hieroglyph], ı, *a* (je); [hieroglyph], *k* (tu, masc.), [hieroglyph] ou [hieroglyph], *t* (tu, fém.); [hieroglyph], *w* (il); [hieroglyph] ou [hieroglyph], *s* (elle); [hieroglyph], *an*, ou [hieroglyph], *n* (nous); [hieroglyph], *ten* (vous); [hieroglyph], *sen* (eux, elles).

Pronoms démonstratifs. — Voyez ARTICLE.

Pronoms possessifs : ils s'expriment par les articles [hieroglyph], *paï*, [hieroglyph], *taï*, [hieroglyph], *naï* (le, la, les), suivis des pronoms personnels qui viennent d'être énumérés : [hieroglyph], *pai-w* (le de lui = son), etc.

Pronoms relatifs : [hieroglyph], *nti*, [hieroglyph], *a* (qui, que).

Pronom réfléchi : [hieroglyph], *su* (se).

Pronoms indéfinis : [hieroglyph], *ua* (quelqu'un); [hieroglyph], *un-neb* (quiconque); [hieroglyph], *an-ua* (personne).

PROPHÈTES [hieroglyph]. D'après Clément d'Alexandrie, les prophètes présidaient aux détails du culte et devaient connaître les dix livres sacerdotaux traitant des dieux et des devoirs des prêtres. Chaque dieu avait un prophète (il ne faut pas prendre ce mot dans le sens hébraïque) attaché à son culte. Les prophètes d'Ammon se divisaient en plusieurs classes; ceux de la première classe tenaient le premier rang dans l'ordre judiciaire; ils acquirent une telle importance po-

litique à la fin de la xxe dynastie, qu'ils finirent par s'emparer du souverain pouvoir.

Il y avait des prophétesses, et cela dès les premières dynasties.

Proscynème. On désigne généralement sous ce nom un acte d'adoration adressé à un ou plusieurs dieux, et que précède un énoncé d'offrandes; en échange, on demande pour le défunt des aliments, des dons funéraires et la faveur de divers priviléges dans l'autre monde. Le proscynème est annoncé par les signes ou , qui ouvrent l'inscription principale de presque toutes les stèles funéraires, et qu'on peut traduire approximativement par *oblation*.

Prosopites, nome de la basse Égypte. « Le nome *Prosopites*, situé dans la partie méridionale du Delta, était formé avec une division du nome ancien , *Khenes*, chef-lieu , *Sekhem*. L'origine du nom de Prosopis serait, d'après M. Brugsch, , *Pa-ari-shep*, nom d'une ville qui paraît appartenir au nome de *Khenes*. C'est toujours Horus qui est qualifié dieu de ce nome. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*.)

Prosternation. La prosternation usitée en Égypte décèle le servilisme des peuples d'Orient courbés sous le plus absolu despotisme ; elle était exprimée par les mots *se mettre sur le ventre, flairer la terre*, et aussi *pétrir* [hieroglyphs], parce que l'attitude de celui qui se prosterne ou s'allonge par terre est la même que celle du pétrisseur de farine. (Voir au Louvre, salle historique, vitrine N, n° 10 de mon catalogue, la statuette d'un prince nommé Thouthmès, qui s'humilie devant la divinité, ainsi que le dit la légende, et qui, en même temps, est représenté pétrissant un pain.)

Protodoriques (Colonnes). — Voyez Colonnes.

Psamétik [cartouche]. Nom porté par trois rois de la xxvie dynastie, savoir :

Psamétik Ier. Prénom [cartouche]. Il mit fin à la dodécarchie, rendit à l'Égypte son ancien territoire et épousa la fille de la reine éthiopienne Améniritis, *Shap-en-ap*. « A Saïs, à Thèbes, à Philæ, mais surtout à Memphis, il fit ériger des constructions en l'honneur des divinités. A

Memphis, il agrandit le temple du dieu Ptah, ainsi que la tombe du taureau Apis. » (Brugsch, *Histoire d'Égypte.*)

Psamétik II. Prénom . Règne de six ans dans lequel on note une expédition en Éthiopie.

Psamétik III. Prénom (le *Psamménit* d'Hérodote), dernier roi de la xxvie dynastie. Battu par Cambyse, à Péluse, puis assiégé et pris dans Memphis, il fut obligé d'abandonner l'Égypte à la domination persane. Il était fils d'Amasis.

PSAMMOUS. On a identifié avec le Ψαμμοῦς, placé par Manéthon dans la xxiiie dynastie le roi , *P-sa-maut*, prénom , sur lequel, d'ailleurs, on ne sait rien.

PSCHENT. Le nom réel de cette coiffure est *skhent* ; le *p* initial représente l'article égyptien. Le pschent est l'insigne de la domination sur le Midi et sur le Nord : il se compose de la couronne blanche et de la couronne rouge réunies en un seul diadème.

PSELCIS. — Voyez DAKKEH.

PSINACHÈS. Le Ψιναχῆς de Manéthon, roi de la XXIe dynastie, a été identifié avec le pharaon *P-seb-n-kha*, [cartouche]. Prénom [cartouche].

PSOUSENNÈS. Un roi portant le même nom que le précédent, mais dont le prénom est [cartouche], a été identifié par M. Mariette avec le Ψουσέννης de Manéthon, roi de la XXIe dynastie. Dans sa légende, retrouvée à San, il se dit *fils d'Ammon, enfanté par Maut.*

PSYCHOSTASIE. Nom par lequel on a désigné le tableau du chapitre CXXV du Livre des Morts, relatif au jugement de l'âme. — Voyez JUGEMENT.

PSYLLES. Il y avait dans l'ancienne Égypte, comme dans l'Égypte actuelle et dans l'Inde, des dompteurs de serpents. Sur la panse d'un vase en bronze du Louvre (salle civile, armoire B), on voit un psylle qui enchante un serpent; l'inscription de deux lignes qui accompagne cette

représentation dit que ce personnage a le don de charmer tous les reptiles.

Ptah, dieu suprême de Memphis. Il paraît être le dieu primordial qui a fourni à Ra, organisateur du monde, d'après le chapitre xvii du Livre des Morts, les éléments de la création. (Voyez E. Grébaut, *Hymne à Ammon*, du musée de Boulaq.) C'est pourquoi, dans son rôle de *Ptah-Patèque* ou *Embryon*, coiffé du scarabée, symbole de transformation, et foulant un crocodile, il paraît confondu avec la création dont il est l'auteur; il s'incarne dans cette figuration de la matière embryonnaire, victorieuse des ténèbres du chaos (le crocodile est un emblème des ténèbres) et en voie de transformation. Il est représenté sous forme de momie, parce que, dans son rôle de *Ptah-sokar-Osiri*, il symbolise la forme inerte d'Osiris, qui va se transformer en soleil levant. Ptah est appelé «le père des commencements, le créateur de l'œuf du soleil et de la lune,» et, à ce titre, porte le nom de Tatenen.

Ptah est représenté debout sur un socle à degrés, le corps enveloppé comme la momie; il est coiffé d'un serre-tête; son cou est orné d'un

large collier à contre-poids, et il tient de ses deux mains, dégagées des bandelettes, les insignes.

Ptah-Patèque ou Embryon, représenté avec une ou deux faces, a l'aspect d'un nain difforme, sur la tête duquel un scarabée est posé à plat; il presse deux serpents contre sa poitrine et foule aux pieds le crocodile; deux éperviers sont souvent perchés sur ses épaules. Ses figurines en terre émaillée sont très-nombreuses.

PTAH-HOTEP, nom du rédacteur du papyrus Prisse, qui était fils de l'un des prédécesseurs du roi Assa, de la ve dynastie.

PTÉROPHORES. D'après M. E. de Rougé (*Catal. des grands monuments du musée égypt. du Louvre*, p. 89), les Grecs ont traduit par *ptérophore* la fonction que les Égyptiens appelaient *scribe de l'oreille*.

PTOLÉMAÏS. Le nom hiéroglyphique de la Ptolémaïs de la Thébaïde est, *psi*, en copte ⲡⲥⲟⲓ. On n'a pas encore identifié la Ptolémaïs du nome Arsinoïtes.

PTOLÉMÉE. Les Lagides n'appartenant pas à

l'Égypte pharaonique, leur histoire n'entre pas dans le cadre de ce livre. On trouvera dans le *Vocabulaire hiéroglyphique* que je prépare en ce moment la série complète de leurs cartouches. (Consulter, sur l'histoire des Ptolémées, Champollion-Figeac, *L'Égypte sous les Lagides*; Sharpe, *History of the Ptolemies*; Lepsius, *Über einige Ergebnisse der ägyptischen Denkmäler für die Kenntniss der Ptolemäergeschichte.*)

Le mot grec Πτολεμαῖος est rendu, en égyptien, par le groupe [hiéroglyphes]. Ce sont, comme on sait, les premiers hiéroglyphes qui aient été déchiffrés. — Voyez HISTOIRE DU DÉCHIFFREMENT.

PURIFICATIONS. On lit parfois sur les portes des édifices sacrés une prescription qui ordonnait à *tout entrant* d'être purifié; l'ablution des mains était exigée; un dignitaire était spécialement chargé de l'ablution des mains du roi; son titre était [hiéroglyphes]. (Voyez Champollion, *Notices descript. manuscrites*, p. 128; P. Pierret, *Études égyptol.* II, 67.)

PYLÔNE. «Le pylône, [hiéroglyphe], reproduit sur une dimension colossale la simple porte, dont le type

n'a pas varié depuis le nouvel empire. C'est un massif de maçonnerie dont les faces sont construites en talus. Une large ouverture rectangulaire est ménagée au milieu. Une grosse moulure horizontale, qui se reproduit verticalement sur les angles de l'édifice, sert de base à la corniche, formée d'une large gorge avançant dans sa partie supérieure. Elle est toujours ornée du disque ailé. Cette corniche, qui est très-élevée, n'existe que sur les deux faces principales. Les faces latérales se trouvent moins hautes et se terminent par un cordon horizontal. Une allée de sphinx reliait ordinairement le pylône au temple.» (Comte Du Barry de Merval, *Études sur l'architecture égypt.* p. 227.)

«La porte d'entrée des temples, ou double pylône, H, se composait au centre d'une porte du modèle ordinaire, de grande dimension, accompagnée sur la droite et sur la gauche de deux hauts massifs de maçonnerie dont les quatre faces de chacun étaient inclinées vers un centre commun. La porte, plus basse que les deux massifs de maçonnerie, paraissait flanquée de deux tours.» (*Id. ibid.* p. 232.) Dans ces pylônes étaient ménagées des chambres à petites fenêtres carrées, par lesquelles on his-

sait les bannières des mâts plantés devant la façade.

PYRAMIDES. « Les trois grandes pyramides de Gizeh sont les tombeaux de Chéops, Chephren et Mycérinus; les petites sont les tombeaux des membres de la famille de ces rois. La grande avait primitivement 146 mètres de haut; dans l'état actuel, elle n'en a plus que 138; son cube est de 2,562,576 mètres. Toutes les phrases qu'après Hérodote on a faites sur la haine que ces rois s'étaient attirée, par suite des corvées imposées aux Égyptiens qui travaillaient aux pyramides, peuvent être réduites à néant; les monuments contemporains, témoins bien plus croyables qu'Hérodote lui-même, nous montrent en effet que de leur vivant, et après eux, Chéops, Chephren et Mycérinus étaient honorés par un culte tout spécial. En ce qui regarde l'usage auquel les pyramides étaient destinées, c'est faire violence à tout ce que nous savons de l'Égypte, à tout ce que l'archéologie nous a appris sur les habitudes monumentales de ce pays, que d'y voir autre chose que des tombeaux. Les pyramides, quelles qu'elles soient, sont des tombeaux, massifs, pleins, bou-

chés partout, même dans leurs couloirs les plus soignés, sans fenêtres, sans portes, sans ouvertures extérieures. Elles sont l'enveloppe extérieure et à jamais impénétrable d'une momie, et une seule d'entre elles aurait montré à l'intérieur un chemin accessible, d'où, par exemple, des observations astronomiques auraient pu être faites comme du fond d'un puits, que la pyramide aurait été ainsi contre sa propre destination. En vain dira-t-on que les quatre faces orientées dénotent une intention astronomique; les quatre faces sont orientées parce qu'elles sont dédiées, par des raisons mythologiques, aux quatre points cardinaux et que, dans un monument soigné comme l'est une pyramide, une face dédiée au Nord, par exemple, ne peut pas être tournée vers un autre point que le Nord. Les pyramides ne sont donc que des tombeaux, et leur masse immense ne saurait être un argument contre cette destination, puisqu'on en trouve qui n'ont pas 6 mètres de hauteur. Notons d'ailleurs qu'il n'est pas en Égypte une pyramide qui ne soit le centre d'une nécropole, et que le caractère de ces monuments est par là amplement certifié.

«Ce qu'on voit aujourd'hui des pyramides

n'en est plus que le noyau. Originairement elles étaient recouvertes d'un revêtement lisse qui a disparu. Elles se terminaient en pointe aiguë. Les pyramides étaient des tombeaux hermétiquement clos; chacune d'entre elles (au moins celles qui ont servi à la sépulture d'un roi) avait un temple extérieur qui s'élevait à quelques mètres en avant de la façade orientale. Le roi, déifié comme une incarnation de la divinité, y recevait un culte. Les trois grandes pyramides de Gizeh ont, comme les autres, un temple extérieur.

« A Sakkarah s'élève une pyramide bâtie à six degrés. Si les traditions sont vraies, si le lieu dont cette pyramide occupe le centre s'appelle Kokomé, et si le roi Ouennephès fit bâtir sa pyramide en ce lieu nommé Kokomé, il s'ensuivrait que la pyramide à degrés remonte à la Ire dynastie, et qu'elle est par conséquent le plus ancien monument connu de l'Égypte et du monde. » (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*)

Chaque pyramide avait un nom; celle de Mycérinus s'appelait *la supérieure*. Le mot qui désigne la pyramide, dans le papyrus géométrique de Londres, se lit *ab-mer*, mais le nom de l'un des côtés de la figure est écrit ,

pir-em-us, d'où vient peut-être le grec *ϖυραμίς*. (Voyez *Zeitschrift*, 1874, p. 148.)

Les pyramides funéraires étaient de petits monuments votifs en relation avec le culte du soleil. « Le principal personnage y est ordinairement figuré en adoration, la face tournée vers le midi; à sa gauche sont les formules d'invocation au soleil levant, et à sa droite des formules analogues adressées au soleil couchant. Ces dispositions varient de diverses manières, mais toujours en rappelant l'orientation des monuments. » (E. de Rougé, *Notice sommaire*.)

Q

QADESH ou KATESH, ville située sur le territoire des Amorrhéens. C'était une position très-importante, défendue par une forteresse. Elle fut l'objet de nombreuses attaques de la part des pharaons de la XVIIIe et de la XIXe dynastie.

QADESH. Sur la stèle C, 86 du Louvre (salle des dieux, armoire K), ainsi que sur la stèle 89 du musée de Turin, une déesse nommée *Qadesh*, est représentée de face, debout sur un lion passant. Sur la stèle du Louvre

« elle tend d'une main un bouquet de papyrus à Hor-Ammon, *générateur de sa mère*, et de l'autre un serpent au dieu *Reshpou*, [hieroglyphs], que l'on croit avoir été un dieu guerrier. Qadesh porte le même nom qu'une place forte de Syrie qui joue un grand rôle dans les campagnes des rois d'Égypte. Elle semble donc une divinité importée à la suite des expéditions asiatiques. Qadesh est ordinairement attachée au dieu Reshpou et à la déesse Anta, qui n'est qu'une forme guerrière de la même divinité. » (E. de Rougé, *Catal. des grands monum. du Louvre.*)

QOUS, nom arabe (قوص) d'une ville antique située sur le chemin conduisant de Karnak à Coptos. Les anciens la nommèrent Apollinopolis *parva* (Apollinopolis *magna* désignait Edfou), parce qu'un temple y était consacré à Horus (Aroëris); il n'en reste presque rien.

QUESTION. L'étude du papyrus Amhurst a révélé à M. Chabas que la justice égyptienne avait recours à la *question* pour arracher des aveux aux accusés. La fustigation, la compression des pieds et des mains étaient notamment employées.

R

Ra, [hieroglyphs], ou Phré, avec addition de l'article, nom du soleil, adoré dans toute l'Égypte et considéré comme la manifestation la plus éclatante de la divinité. Il est représenté avec une tête d'épervier, parce que cet oiseau est consacré à Horus, dont il forme le nom : [hieroglyph]. (Voyez Horus.) *Ra* veut dire *faire, disposer;* c'est, en effet, le dieu Ra qui a disposé, organisé le monde dont la matière lui a été donnée par Ptah. (Voyez Louvre, salle des dieux, armoire B.)

Races. Dans le tombeau de Séti Ier on voit une réunion d'hommes de quatre couleurs différentes, souvent décrite depuis Champollion, mais qui est placée là dans une intention purement mythologique, dont l'obscurité des légendes ne nous permet guère de saisir la portée. A côté des Égyptiens à peau de couleur rouge (*Retou*, c'est-à-dire les hommes par excellence), sont les Asiatiques (*Amou*), à peau jaune, les nègres (*Nahesi*), et la race japhétique, représentée par des hommes à peau blanche (*Tamahou*). (Voyez *Denkmäl.* III, 186; Brugsch, *Géogr.* II, 90.)

« Les traditions égyptiennes attribuaient la dispersion des nations à l'un des épisodes de la révolte des méchants. Dans les beaux textes d'Edfou, publiés par M. Naville, nous lisons que le bon principe, sous la forme solaire de Harmakhou (Harmachis), triompha de ses adversaires dans la partie sud du nome Apollinopolite. De ceux qui échappèrent au massacre quelques-uns émigrèrent vers le Midi : ils devinrent les Couschites; d'autres allèrent vers le Nord : ils devinrent les Amou; une troisième colonne se dirigea vers l'Occident : ils devinrent les Tamahou; une dernière enfin vers l'Est : ils devinrent les Shasou. Dans cette énumération, les Couschites comprennent les nègres; les Tamahou englobent la race à peau blanche du nord de l'Afrique, des îles de la Méditerranée et de l'Europe; parmi les Amou comptent toutes les grandes nations de l'Asie centrale et orientale : la Palestine, la Syrie, l'Asie Mineure, la Chaldée et l'Arabie; les Shasou sont les nomades, les Bédouins des déserts et des montagnes de l'Asie. Telle était pour les Égyptiens la division des grandes familles humaines. » (Chabas, *Études sur l'antiquité historique.*)

De la légende d'Edfou on peut rapprocher le

rôle attribué au dieu solaire Toum par ce passage de l'*Hymne à Ammon*, du musée de Boulaq : « Toum, père des êtres intelligents, qui détermine leur manière d'être, artisan de leur existence, et qui [hiéroglyphes], *distingue leurs couleurs l'une de l'autre.* » (Traduction de M. Grébaut, p. 11.)

Racines. D'après M. Maspero (cours du Collége de France, 1874), les racines égyptiennes étaient, dans le principe, bilitères; elles sont devenues quadrilitères par voie de redoublement ([hiéroglyphes]); puis une lettre étant tombée, elles devinrent trilitères ([hiéroglyphes]). La trilitération s'est aussi constituée par l'adjonction de lettres à valeur grammaticale, comme [hiéroglyphes] (?); puis par l'adjonction de l'une des aspirées dont voici la gradation : [hiéroglyphes]; exemples pour la dernière : [hiéroglyphes], *pénétrer;* [hiéroglyphes], *porte;* [hiéroglyphes], *Set;* [hiéroglyphes], *soutekh*, etc.

Ra-dad-w [cartouche], roi de la IVe dynastie que l'on place entre *Khouwou* et *Khawra.*

Radesieh, localité située en face d'Edfou, sur la rive opposée du Nil. C'est un village où

commence la route qui mène à travers le désert de l'Est jusqu'à des mines d'or autrefois exploitées par les pharaons et depuis longtemps abandonnées; on y a trouvé des inscriptions relatives à l'exploitation de ces mines. (Voyez Lepsius, *Denkmäl.* III, 139-141; Reinisch, *Chrestomathie*, pl. 9; Chabas, *Les inscriptions des mines d'or;* Lepsius, *Die Metalle.*)

RAHOTEP (cartouche), roi non classé, mais qui appartient à l'une des dynasties qui ont précédé la XVIIIe; son prénom est (cartouche).

RAISIN. «Quand le raisin était cueilli, les grappes étaient soigneusement enfermées dans de profondes corbeilles d'osier, que des hommes emportaient au pressoir, soit à la main, soit sur leurs épaules, après les avoir suspendues à une perche. Quand le raisin devait être mangé, on le mettait, comme les autres fruits, dans des corbeilles plates et ouvertes que l'on recouvrait généralement de feuilles de palmier, de feuilles de vigne, ou autres.» (Wilkinson, *Manners and customs*, III, 149.)

RA-MEN-KHEPER (cartouche) est le dernier

des prophètes d'Ammon qui occupèrent le trône pendant la XXIe dynastie. Il épousa une princesse de la famille des Ramsès, nommée *Isi-em-kheb.*

Ra-men-kheper est le prénom de Thouthmès III, mais, en raison du sens mythologique qu'il présente (*soleil établissant la forme*), ce cartouche se trouve inscrit sur un très-grand nombre de scarabées de diverses époques qu'il faut se garder d'attribuer au fameux conquérant de la XVIIIe dynastie.

RA-MERI-ANKH-NES, épouse de Papi Ier et mère de *Newer-ka-ra*, ainsi que de *Merenra.*

RAMESSÉUM. Appelé tour à tour palais de Memnon et tombeau d'Osymandias, cet édifice a reçu de Champollion le nom de *Ramesséum*, le seul qui lui convienne, puisqu'il est conforme à sa dénomination hiéroglyphique : , c'est-à-dire *demeure de Ramsès II dans la ville d'Ammon.* Il est orné de tableaux relatifs à la campagne de Ramsès II contre les Khétas; selon l'expression de M. Mariette, c'est un temple élevé par ce roi à sa propre mémoire. Il était précédé de deux pylônes suivis d'une cour peuplée de statues osiriennes du pharaon.

En avant du second pylône sont les fragments d'un colosse de Ramsès II qui avait 17m,50 de haut. Ce temple renfermait, comme Karnak, une salle hypostyle.

Ramsès, , c'est-à-dire *enfant du soleil*, nom porté par treize rois qui appartiennent à la xixe et à la xxe dynastie.

Ramsès Ier. Prénom . Fondateur de la xixe dynastie. M. E. de Rougé pensait que ce roi s'était violemment emparé du pouvoir à la faveur des troubles qui marquèrent la fin de la xviiie dynastie; dès la seconde année de son règne, il associa son fils Séti Ier à la couronne, en lui faisant épouser une princesse nommée Touaa, descendante directe des Aménophis, acte politique ayant pour but de légitimer son accession au trône. On sait que Ramsès Ier eut à lutter contre les Asiatiques.

Ramsès II (xixe dynastie), le Sésostris des Grecs. Dès son enfance, il fut associé au trône par son père Séti Ier et commença son règne par une expédition en Éthiopie; son prénom était alors ; ce n'est que plus tard qu'il

adopta celui de [cartouche], sous lequel il est plus connu. Ce roi eut la gloire de maintenir, au prix de continuels efforts, le vaste empire que lui avaient légué les Thouthmès et les Aménophis. La guerre la plus célèbre est celle qu'il eut à soutenir, l'an v de son règne, contre la puissante confédération des Khétas; elle se termina, l'an xxi, par un traité de paix, que cimenta un mariage entre Ramsès II et la fille du prince de Khet.

« Ramsès II couvrit l'Égypte de monuments; son nom marque d'importantes constructions, depuis Tanis jusqu'au fond de la Nubie. A Thèbes, le célèbre *Ramesséum* est un monument religieux et funéraire, spécialement consacré à sa mémoire. L'art déclina rapidement sous son règne, malgré ses immenses travaux. Il eut le tort de faire substituer ses propres cartouches à ceux de son père sur la salle hypostyle de Karnak et sur d'autres monuments du règne précédent, dont le type artistique est généralement supérieur à ceux qu'il fit exécuter. Son orgueil paraît n'avoir point connu de bornes. Souvent il s'introduit lui-même dans les triades divines auxquelles il dédie les temples. *Le soleil de Ramsès Meïamoun* qu'on aperçoit sur leurs murailles

n'est autre chose que le roi lui-même déifié de son vivant. Le souvenir de ses conquêtes était encore vivant en Égypte sous les empereurs, et Tacite l'a rappelé; mais nous ne trouvons aucune trace qui nous montre sa mémoire vénérée après sa mort, comme le fut celle de plusieurs des rois ses ancêtres. Un de ses successeurs atteste seulement qu'il régna soixante-sept ans, et qu'il était resté célèbre pour le nombre et l'éclat des monuments de son règne. » (E. de Rougé, *Notice des monuments du Louvre.*)

RAMSÈS III. Prénom [hieroglyphic cartouche]. A son nom de Ramsès, ce roi ajoutait le titre de [hieroglyphs], *régent d'Héliopolis.* Ramsès III, fils du roi Setnekht, est regardé aujourd'hui comme le chef de la XXe dynastie de Manéthon, remplie par des pharaons portant tous le nom de Ramsès; cependant, ainsi que l'a fait remarquer le vicomte E. de Rougé, la régularité de ce classement n'est pas bien prouvée, attendu que Manéthon ne donne aucun nom de roi pour la XXe dynastie.

Ramsès III eut à se défendre contre les attaques combinées des Khétas et des peuples de la Méditerranée, ce qui lui donna l'occasion de développer sa puissance maritime; des troubles

intérieurs faillirent compliquer cette situation, car une vaste conspiration fut découverte sous son règne; de hauts fonctionnaires y étaient compromis. (Voyez Th. Devéria, *Pap. judiciaire de Turin.*) Ramsès III dirigea en outre des expéditions au sud de l'Arabie et de l'Égypte. Il est l'auteur d'un temple d'Osiris à Karnak et du bel édifice de Médinet-Abou, qui a fourni tant de renseignements sur la vie privée des pharaons. Son sarcophage est au Louvre.

RAMSÈS IV. Prénom [cartouche]. On n'a que très-peu de renseignements sur ce roi; une inscription de l'an II de son règne mentionne des victoires remportées sur les Asiatiques. (Voyez P. Pierret, *Prière de Ramsès IV à Osiris.*)

RAMSÈS V. Prénom [cartouche]. Il n'était pas fils de Ramsès III, comme Ramsès IV, Ramsès VI, Ramsès VII et Ramsès VIII, et il s'empara illégalement du pouvoir. Son règne, toutefois, fut prospère, s'il faut en croire la stèle qu'il fit ériger à Silsilis. (Voyez Brugsch, *Histoire d'Égypte,* p. 201.)

RAMSÈS VI. Prénom [cartouche]. Les textes

lui attribuent de nombreuses constructions. Les scènes et les légendes mythologiques, les tableaux astronomiques du magnifique tombeau qu'il se fit creuser à Biban el Molouk, ont été presque entièrement copiés par Champollion. (Voyez *Notices descriptives* et *Monuments*.)

Ramsès (Les derniers). Nous ne savons rien de Ramsès VII , de Ramsès VIII , de Ramsès IX , de Ramsès X , de Ramsès XI ; c'est sous Ramsès XII que le dieu Khons fut mandé en Mésopotamie pour exorciser une princesse, belle-sœur de ce pharaon. (Voyez E. de Rougé, *Stèle de la Bibliothèque nationale.*) C'est après Ramsès XIII que le grand prêtre d'Ammon Herhor, qui était en même temps chef de troupes, s'empara du pouvoir au détriment des descendants de la famille royale.

Ramsès (Ville de). Plusieurs villes portèrent le nom de Ramsès; celle que fonda Ramsès II,

dans le Delta, a été assimilée à Péluse par M. Chabas (*Antiquité historique*, p. 225).

RA-NEB-KA [cartouche], roi de la IIIe dynastie.

RANEN [hieroglyphs], ou RANNOU [hieroglyphs], déesse des moissons et de l'abondance, symbolise au propre l'alimentation : *ranen* signifie *allaiter*. Elle est représentée avec une tête d'uræus, ou avec une tête humaine surmontée d'un uræus; elle a parfois la coiffure d'Hathor. C'est d'elle et du dieu Shaï [hieroglyphs] que le défunt reçoit le renouvellement de la vie.

RA-SAA-KA-NEKHT-KHEPEROU [cartouche]. Prénom [cartouche]. Roi de la XVIIIe dynastie. Au milieu des troubles qui suivirent la mort du fanatique Aménophis IV, ce personnage s'empara du pouvoir à la faveur du mariage qu'il contracta avec *Aten-merit*, fille du roi que je viens de nommer.

RASOIRS. On a trouvé des rasoirs en bronze dont le galbe rappelle celui des rasoirs anglais : le Louvre en possède plusieurs spécimens (salle

civile, vitrine T); M. de Rougé a fait remarquer que c'est un des exemples les plus curieux de la persistance de certains types dans les fabrications.

RA-TAOUÏ [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], déesse coiffée du disque et des cornes d'Hathor; associée au dieu Mentou, elle était adorée dans la Thébaïde. Champollion l'appelait *Ritho.*

RÉCOLTE. — Voyez AGRICULTURE, BLÉ. Conformément au récit de la Genèse concernant Joseph, un tableau du tombeau de Kha-em-ouas (XVIII[e] dynastie) nous montre que de hautes faveurs étaient accordées aux fonctionnaires qui se distinguaient par une bonne administration. On y voit Aménophis III faisant distribuer des colliers d'or à des chefs de province du midi et du nord, *après que l'intendant des greniers eut dit d'eux qu'ils avaient fourni un excédant de récolte pour une trentaine d'années,* [hiéroglyphes].

REHOUH (Les deux dieux) [hiéroglyphes]. D'après le chapitre XVII (ligne 25) du Livre des Morts, les deux Rehouh sont Horus et Set, c'est-à-dire la personnification de la lutte éternelle

du bien contre le mal. Ils sont représentés par un personnage à double tête d'épervier et d'animal typhonien; on les appelle quelquefois les *deux lions*. (Voyez *Todtenbuch*, XXXVII, 1; XXXVIII, 1; LXXX, 2; CXXIII, 1; CXXXIX, 1.)

Religion. L'état de la science ne me permet pas de donner, dans un livre qui ne doit contenir que des notions certaines, un exposé de la religion des anciens Égyptiens. Cette religion, obscurcie à nos yeux par la complexité de la mythologie qui la recouvrait, s'est prêtée jusqu'ici à de nombreuses explications, souvent contradictoires, dont aucune n'a été unanimement adoptée; mais ce qui est hors de doute, ce qui, pour tout le monde, se dégage clairement des textes, c'est la croyance en un dieu unique. Le polythéisme que les monuments semblent accuser n'est qu'apparent; les innombrables dieux du panthéon ne sont que la mise en scène de l'Être unique dans ses différents rôles (voyez Divinité). Le goût de l'allégorie, qui créa l'écriture hiéroglyphique, devait se retrouver dans l'expression des idées religieuses; ces idées ont été pour ainsi dire étouffées, surtout dans les bas temps, par une symbolique trop touffue.

A côté de la croyance en Dieu, il faut inscrire la foi en l'immortalité de l'âme. L'âme devait se réunir à la momie (chap. LXXXIX du Livre des Morts) et lui rendre la vie; le juste était appelé à fournir de nouvelles existences, à revêtir toutes les formes qui lui plairaient; les impies étaient condamnés à la *seconde mort*, c'est-à-dire à l'anéantissement, leur corps devant être détruit par les supplices de l'enfer. — Voyez MORT et ENFER.

Quand et comment cette doctrine élevée s'est-elle produite dans la vallée du Nil? C'est ce que je n'ai pas à examiner ici. Elle est attestée par les plus anciens monuments, qui nous montrent la langue entièrement formée. Ces antiques témoins semblent avoir mis une sorte de pudeur à dérober à notre curiosité les premiers tâtonnements d'un peuple orgueilleux qui n'a voulu révéler à la postérité que l'éclat de sa gloire.

Liste d'ouvrages à consulter sur la religion :

LEPSIUS, *Das Todtenbuch der Aegypter; Aelteste Texte des Todtenbuchs.*

PLEYTE, *Lettre sur les monuments relatifs au dieu Set; Études égyptologiques.*

DEVÉRIA, *La déesse Noub; Rapport sur deux scarabées; Lettre à M. P. Pierret*, dans *Zeitschr.* 1870; *Mémoire sur*

l'expression , dans le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne; Catalogue des manuscrits du Louvre.*

Chabas, *Hymne à Osiris; Scène mystique d'un sarcophage; Étude sur le chapitre* VI *du Rituel; Papyrus magique Harris; Calendrier Sallier.*

Champollion, *Panthéon égyptien.*

De Horrack, *Sur un hypocéphale; Lamentations d'Isis et de Nephthys.*

Brugsch, *Shaï-en-sinsin.*

E. de Rougé, *Statuette naophore du Vatican; Études sur le Rituel.*

Wilkinson, *Manners and customs of the ancient Egyptians* (chapitre XIII).

Mariette, *Mémoire sur la mère d'Apis; Fouilles d'Abydos; Temple de Dendérah.*

Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris.*

Naville, *Textes relatifs au mythe d'Horus.*

Lefébure, *Traduction du chapitre* XV *du Livre des Morts; Le chapitre* CXV *du Livre des Morts*, dans la 5e livraison des *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne; Le mythe osirien.*

Devéria et Pierret, *Le papyrus de Neb-qed.*

Pierret, *Traduction du chapitre* Ier *du Livre des Morts*, dans *Zeitschrift*, 1869, 1870; *Le Sarcophage de Séti Ier; Le dogme de la résurrection; Études égyptologiques.*

Grébaut, *Hymne à Ammon-Ra*, du musée de Boulaq; *Observation sur l'expression* , dans la 6e livraison des *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne.*

RESHEP, dieu asiatique que quelques monu-

ments égyptiens associent à Qadesh. — Voyez Qadesh.

Rhind (Papyrus). — Voyez Papyrus.

Rhytons. Des rhytons en or émaillé, ornés d'une tête de dieu Bès ou d'esclave asiatique, sont reproduits dans l'*Art égyptien* de M. Prisse.

Ritho. — Voyez Ra-taoui.

Rituel funéraire, dénomination impropre du Livre des Morts. — Voyez Livre des Morts.

Rituels. On doit appeler *Rituels* les manuscrits contenant des instructions pour des cérémonies à accomplir à des époques et à des instants déterminés, des prescriptions relatives à l'embaumement, la mention des prêtres de différents ordres qui officient aux funérailles, l'indication de leur rôle ou de leur action particulière dans la cérémonie; des papyrus de cette nature sont conservés au Musée du Louvre et sont classés dans la section VII du catalogue de Th. Devéria.

Roi. Le mot *roi*, dans le sens de *monarque*,

est exprimé en égyptien par le groupe 𓉐𓉻𓋹𓍑𓋴, *per-aa ankh oudja senb* (pharaon, vie,-santé,-force). Le titre 𓇓𓏏𓆤𓏏, improprement traduit par *roi de la haute et de la basse Égypte*, est, ainsi que l'a démontré M. Grébaut (*Hymne à Ammon-Ra*, du musée de Boulaq), un titre divin. Il exprime la domination sur le midi et le nord de l'univers, domination spéciale au dieu soleil, qui répand la lumière à sa gauche et à sa droite, dans sa course d'orient en occident. Le roi d'Égypte s'approprie ce titre parce qu'il est lui-même un dieu, un Horus, un *soleil levant.*

Les rois restaient dieux après leur mort; on leur consacrait un culte desservi par des prêtres spéciaux; nous voyons subsister jusque sous les Ptolémées le culte des rois des premières dynasties. — Voyez CARTOUCHE et PHARAON.

ROMANS. Les romans qui nous sont parvenus sont : le papyrus d'Orbiney, le papyrus de Setnaou et le conte du *Prince prédestiné.*

Le papyrus d'Orbiney fait partie des *Select papyri of the British Museum;* M. E. de Rougé, qui l'avait eu entre les mains avant qu'il passât en Angleterre, l'a fait connaître sous le titre de *Conte des deux frères.* Ce manuscrit n'est pas

moins précieux par les ressources qu'il offre pour l'étude intime de la langue égyptienne que par l'intérêt du récit qu'il contient.

Le papyrus de *Setnaou* est un manuscrit démotique du musée de Boulaq, dont M. Brugsch a donné la traduction dans la *Revue archéologique*, en septembre 1867; le texte en a été publié par M. Mariette. Il serait à désirer que M. Brugsch transcrivît ce texte en hiéroglyphes en le confrontant avec sa traduction, afin de mettre chacun à même de tirer tout le profit possible de cet important document.

Le *Prince prédestiné* est un conte fantastique déchiffré par M. Goodwin dans un papyrus qui n'a malheureusement pas encore été publié.

On trouvera l'analyse de ces œuvres d'imagination dans un article de M. J. Soury que la *Revue des Deux Mondes* a publié en février 1875.

Rosette (Pierre de), triple inscription hiéroglyphique, démotique et grecque, trouvée à Rosette, et à laquelle sont dus les premiers essais de déchiffrement de l'écriture égyptienne. (Voyez Déchiffrement.) C'est un décret rendu au nom de tous les prêtres de l'Égypte et par lequel de grands honneurs sont décernés à Ptolémée V

Épiphane. Cette inscription célèbre a donné lieu à de très-nombreux mémoires; je me contenterai de signaler les traductions du texte hiéroglyphique publiées par M. Brugsch en 1851, et par M. Chabas en 1867, et la traduction du texte démotique publiée par M. Eisenlohr en 1868. Une bonne reproduction de ces textes se trouve dans l'*Auswahl* de M. Lepsius. Le monument est à Londres; un moulage en existe à la Bibliothèque nationale.

Ro-sta [hieroglyphes], c'est-à-dire *porte du passage*, est une désignation de l'entrée de la tombe en même temps que le nom d'une localité mystique souvent mentionnée dans le Livre des Morts : chapitres I, 7, 9, 21; XVII, 19; XVIII, 36; CXVIII, 2; CXXV, 41. Il y avait des prêtres affectés au culte des dieux de Ro-sta.

Roues. — Voyez Champollion, *Monuments*, CXCII, 1 et 2 : fabrication de roues en bois.

Rouge (Mer). On a constaté qu'il y avait sous l'ancien empire des communications entre l'Égypte et la mer Rouge par le désert. Dans une inscription de la XIIe ou de la XIIIe dynastie, M. Chabas a relevé cinq stations entre Coptos et

la mer Rouge; elle est nommée, au grand papyrus Harris, [hiéroglyphes], *grande mer de l'eau de Qat* ou *de l'eau du circuit.* (Chabas, *Recherches sur la XIXe dynastie*, p. 62.)

Routen ou Routennou [hiéroglyphes]. D'après le décret de Canope, le Routen *oriental* désigne la Syrie. Selon M. Chabas (*Voyage d'un Égyptien*), le Routen touchait à la partie de l'Asie Mineure dont les côtes méridionales se développent en face de l'Égypte, et s'étendait au sud-est jusqu'à la Mésopotamie. « Si le Routen, dit M. de Saulcy (*Mélanges d'archéologie égypt. et assyr.* I, 96), correspond à la Syrie des Grecs, ce pays limitrophe de l'Égypte s'étendait au nord jusqu'à la Cilicie et au mont Amanus. Ce pays de Routen comprenait donc tout le territoire de langue arabe, englobant, à l'occident, la Palestine entière avec la côte de Phénicie, depuis El-Arich (Rhiconoloura) jusqu'à la Cilicie, et, à l'orient, l'Arabie Pétrée, la Moabitide, l'Ammonitide, le Haouran, le Ledja et la Damascène. En un mot, le pays de Routen, c'était véritablement la Syrie telle que ses limites ont été définies par Strabon. » Les inscriptions distinguent un Routen *supérieur* et un Routen *inférieur*.

S

Sabacon. — Voyez Shabaka.

Sable. Le sable était typhonien, parce que son envahissement est un danger perpétuel pour la partie cultivée de l'Égypte. C'est pour le purifier qu'on y semait des statuettes funéraires à l'image d'Osiris.

Safekh. — Voyez Sawekh.

Sahou, nom égyptien de la momie.

Sahou-ra, deuxième roi de la v[e] dynastie.

Saïte (Art). L'avénement de la xxvi[e] dynastie, originaire de Saïs, amena une renaissance de l'art. Cette époque se reconnaît à la finesse du modelé dans la sculpture et à la beauté de la gravure des hiéroglyphes, jointes à une remarquable affectation d'archaïsme. L'art saïte se prolonge jusqu'à la xxx[e] dynastie et clôt dignement l'histoire pharaonique.

Saïtes, nome de la basse Égypte. Nome ancien , chef-lieu , *Sa*, en copte ⲥⲁⲓ, *Saïs*, aujourd'hui *Ssa;* déesse locale Neith. (Voyez J. de Rougé, *Monnaies des nomes*, p. 62.)

Sakkarah ou **Saqqarah**, village arabe qui a donné son nom à une ancienne nécropole de Memphis; les principaux monuments de Sakkarah sont la pyramide à degrés (voyez Pyramides), le Sérapéum et les tombeaux de Tì et de Ptah-hotep.

Sakkarah (Table royale de). Ce monument, découvert par M. Mariette, représente un prêtre nommé Tounari, rendant hommage, au nom de Ramsès II, à une série de cinquante-huit rois parmi lesquels on a vu apparaître pour la première fois un grand nombre de noms appartenant aux six premières dynasties. Cette liste a été très-heureusement complétée, quelque temps après, par la deuxième table d'Abydos.

Salaires. On voit, par un papyrus de la fin de la xxe dynastie, que les ouvriers étaient payés en nature; on leur distribuait périodiquement du blé, de la viande, du poisson et des légumes.

N'ayant aucun besoin, ils ne songeaient pas à réclamer d'autre rémunération.

Sallier (Papyrus). — Voyez **Papyrus**.

Sam, prêtre jouant un rôle important dans les cérémonies funéraires; il était chef du sacerdoce de Ptah, à Memphis, sous la vi^{e} dynastie. Ses insignes habituels sont la peau de panthère et la tresse pendant sur l'épaule.

Sandales. Tantôt plates, tantôt à pointe recourbée, elles étaient tressées avec des feuilles de palmier ou des tiges de papyrus, et quelquefois doublées d'une toile sur laquelle les Égyptiens aimaient à figurer leurs ennemis d'Asie, qu'ils avaient ainsi la satisfaction de fouler aux pieds : *Tes ennemis sont sous tes sandales* est la légende habituelle de cette représentation. (Voyez Louvre, salle civile, armoire D.)

Garder ses sandales dans la demeure du roi était une faveur insigne qu'Ouna, fonctionnaire de Papi, se vante d'avoir obtenue.

Sar, roi de la iiie dynastie.

Sarcophages. « Les cuves en pierre, desti-

nées à contenir une momie, portent assez improprement le nom de sarcophages.

« Les Égyptiens, si magnifiques dans tout ce qui regardait les sépultures, ont décoré ces monuments avec un soin tout spécial. Les sarcophages d'une très-ancienne époque sont fort simples, et néanmoins d'un beau travail. Le sarcophage de la grande pyramide n'a aucun ornement. Celui du roi Menkara (ɪvᵉ dynastie) présentait l'aspect d'un petit édifice. Il n'était décoré d'aucune figure; de simples lignes architecturales, disposées avec un goût infini, composaient seules son ornementation. Les musées de Leyde et de Boulaq possèdent chacun une cuve de granit du même style. Le sarcophage de Florence, qui appartient à la xɪɪᵉ dynastie, est en granit rose; la pierre est taillée avec une grande précision, mais il n'est encore orné que d'une légende hiéroglyphique assez simple. Il est vrai qu'on ne connaît pas de sarcophage royal de cette époque.

« Dans le second empire, les sarcophages sont décorés avec une grande richesse. Ceux du roi Aï (xvɪɪɪᵉ dynastie) et de Séti Iᵉʳ présentent un résumé de toutes les scènes funéraires des tombeaux. La sculpture couvre toutes leurs faces; il

en est ainsi du sarcophage de Ramsès III. Cette richesse de détails augmenta encore sous les Saïtes. Le sarcophage de Taho (Louvre, D, 9) est un chef-d'œuvre que les graveurs ne se lassent pas d'admirer. » (E. de Rougé, *Notice des monum. du Louvre.*)

Les scènes dont sont ornés ces monuments se réfèrent à la course nocturne du soleil dans les régions souterraines. (Voyez ci-dessus, p. 254, et consultez Sharpe et Bonomi, *The alab. sarcoph. of Oïmeneptah*, et Sharpe, *Egypt. inscriptions.*)

Au commencement du nouvel empire, et pendant l'époque saïte, on a fait des sarcophages en forme de momie dont la matière est le granit, le basalte ou la pierre calcaire; les plus anciens portent une simple inscription d'une colonne courant de la tête aux pieds, ou de courtes légendes tracées par bandes horizontales et verticales qui se croisent sur la poitrine; sur les plus récents sont gravées des légendes mythologiques relatives aux génies funéraires, à Isis et Nephthys, etc., tandis que sur la poitrine plane l'épervier à tête humaine, symbole de l'âme.

SAR-TETA, roi de la IIIe dynastie.

SATI. — Voyez ASIATIQUES.

SATI [hiéroglyphes], déesse qui accompagne toujours Noum dans les *ex-voto* des cataractes; elle est le second membre de la triade nubienne de Noum, Sati et Anouké; sa coiffure est la couronne blanche traversée par une paire de cornes.

SAWEK [hiéroglyphe]. C'est la déesse des livres, celle qui préside aux fondations de monuments. Elle était vénérée à Memphis dès la IVe dynastie. (Voyez *Todtenb.* chap. LVII, 5; Mariette, *Fouilles d'Abydos*, pl. L; Brugsch, *Zeitschr.* 1872, p. 9.)

SCARABÉE [hiéroglyphe]. Les scarabées recueillis en Égypte sont innombrables; on en a trouvé de toutes tailles et de toutes matières; les plus nombreux sont en terre ou en pierre émaillée, et portent ou des noms royaux ou des devises mystiques dont l'interprétation est extrêmement difficile. (Voyez Louvre, salle historique, vitrine O; salle des dieux, vitrine Q, R, S.) On ne pourrait s'expliquer la fréquence de ces objets si l'on ne savait que le scarabée a, comme emblème, une immense portée religieuse. En effet, il représente dans l'écriture hiéroglyphique le mot

kheper, qui signifie *devenir, prendre forme*, et au passif *être devenu, exister*, d'où le copte ϣωπε, *fieri, esse*. Cet insecte était admirablement choisi pour symboliser la grande loi de la transformation, comprise par les sages de l'ancienne Égypte et dans laquelle ils voyaient, avec raison, la négation de la mort. — Voyez MORT, MÉTAMORPHOSE.

M. Mariette nous dit (*Catalogue du musée de Boulaq*, p. 34) que les momies de la XIe dynastie portent presque toujours un scarabée au doigt de la main gauche. On employait les scarabées comme bagues et comme ornements de colliers. A Memphis, de la XIXe à la XXIe dynastie, se rencontrent les gros scarabées en pierre dure que l'on introduisait dans le corps même de la momie. Sous les Ptolémées, les momies les plus pauvres en sont pourvues. Mais ces derniers scarabées, dits *funéraires*, ont un sens particulier; ils ont pour destination de remplacer le cœur de l'homme qui a été embaumé à part et placé, avec les autres viscères, dans les vases dits *canopes*, confiés à la garde des génies Amset, Hapi, Duaumautew et Kebhsemouw; cet organe ne sera rendu au mort qu'après le jugement d'Osiris, s'il lui est favorable. Les textes inscrits sur les

scarabées funéraires sont des invocations adressées par le défunt à son propre cœur, et qui sont empruntées aux chapitres XXX et LXIV du Livre des Morts, ou des prières aux quatre génies qui retiennent son cœur (chapitre XXVII); ces textes, généralement gravés avec beaucoup de négligence, débutent par les mots, *mon cœur de ma mère*, etc. (Voyez Louvre, salle funéraire, vitrine G.) Les scarabées funéraires sont souvent sertis d'or (suivant une prescription du Livre des Morts) ou simplement de bronze; ils ont quelquefois la forme de l'hiéroglyphe du cœur, pour les raisons énoncées plus haut.

SCEAU. Isis et Nephthys sont représentées sur les sarcophages imprimant un sceau sur le sol. Au centre d'un panneau de naos (Louvre, salle civile, armoire A), Isis figure dans cette attitude; au-dessous est incrusté l'hiéroglyphe, *iterum*, comme pour nous faire connaître le sens de *renouvellement*, *rénovation*, qui était exprimé par le sceau. C'est à cet ordre d'idées que se rattachent : 1° la figuration de l'épervier à tête humaine, planant au-dessus de la momie et tenant un sceau dans chacune de ses serres; 2° les tablettes portant la gravure en creux d'un van-

neau accroupi 𓇯, tablettes que l'on a prises à tort pour des moules (voyez MOULES); 3° la forme du cartouche royal, qui n'est qu'un sceau allongé 𓍷.

L'empreinte du chaton de leur bague servait aux Égyptiens de signature; c'est un usage éminemment oriental. Les portes étaient scellées avec de l'argile; certains vases étaient bouchés avec un tampon recouvert de plâtre, sur lequel on imprimait un sceau. Plusieurs papyrus ont été trouvés portant une empreinte sur terre sigillaire.

SCEPTRES. Le sceptre à tête de lévrier, nommé à tort sceptre à tête de coucoupha 𓌀, était porté par les dieux; le sceptre à fleur de lotus 𓆈 est particulier aux déesses; il n'y avait pas de sceptre royal proprement dit.

SCORPION 𓊃. Cet insecte, emblème de la déesse Selk, était fort redouté des Égyptiens, qui récitaient des formules magiques pour se préserver de sa morsure.

SCRIBES. Le scribe représentait, en Égypte, l'homme instruit, le lettré; il pouvait parvenir à

tous les emplois; il était exempt de tout travail manuel, et indépendant dans une certaine mesure; sa profession primait toutes les autres; tels sont du moins les avantages mis en relief par de nombreux textes.

Les scribes étaient extrêmement nombreux, mais on voit dans une procession le *chef des scribes*, [hieroglyph], avoir le pas sur le premier prophète d'Ammon. Le scribe royal, ou basilicogrammate, Βασιλικὸς γραμματεύς, [hieroglyph], était un grand personnage, un véritable secrétaire d'État. Des princes du sang de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie ont porté ce titre.

La fonction de scribe fut remplie par quelques femmes.

SCULPTURE. « Les caractères généraux propres aux cinq époques de l'art égyptien se reconnaissent particulièrement sur les figures de ronde bosse. Dans le premier style memphitique, les statues et les figurines représentent une race musculeuse et trapue; l'attitude est roide, les pieds sont souvent courts, le nez est droit, souvent gros et rond par le bout. La coiffure ordinaire se compose des cheveux coupés courts et dont les boucles sont rendues par de petits cubes.

« Ces caractères appartiennent spécialement à la IIIe dynastie et au commencement de la IVe. Dans les statues du roi Khawra, au musée de Boulaq, on remarque déjà un art très-avancé. Celles qui appartiennent à la Ve dynastie y joignent plus de finesse, et la statue de bois qui appartient au même musée et qui a figuré à l'Exposition universelle a excité l'étonnement général par l'incroyable air de vie répandu dans cette œuvre admirable.

« Nous ne connaissons pas encore de statues importantes appartenant à la VIe dynastie et aux époques suivantes.

« Sous la XIIe dynastie, les saillies musculeuses des jambes sont encore vigoureusement indiquées, mais cette deuxième époque se caractérise par un nouveau canon des proportions du corps humain, qui donne aux figures un aspect plus élancé.

« L'école de la XVIIIe dynastie perfectionna la sculpture des têtes; les profils sont d'une grande pureté, et les lèvres, mieux dessinées, sourient gracieusement, mais les membres, trop arrondis, ont habituellement perdu leur vigueur; on voit apparaître les riches coiffures à petits tuyaux, et le ciseau reproduit quelquefois les longues robes

d'étoffes transparentes. Les beaux colosses sculptés sous la XIXe dynastie n'empêchent pas d'attribuer à cette époque le commencement d'une prompte décadence de l'art égyptien, qui se remarque surtout dans les monuments consacrés par les particuliers.

« Les statues de l'école saïte ont au contraire reconquis la finesse et le naturel; la coiffure, assez volumineuse, se compose ordinairement d'une étoffe qui enveloppe complétement les cheveux. Le basalte égyptien, d'un grain si fin, fournit aux saïtes une matière de prédilection, et sa dureté semble n'avoir été qu'un jeu pour ces puissants artistes.

« Sous les Ptolémées, les figurines de style égyptien deviennent très-rares. On conserve, au Vatican, deux colosses en granit de Ptolémée et d'Arsinoé Philadelphes; leur style est encore purement égyptien; ils se rapprochent des saïtes sans les égaler. Le Louvre possède une belle tête royale, bien franchement égyptienne par sa matière et sa coiffure, mais dont le modelé rappelle au contraire les artistes grecs. Il ne serait pas raisonnable de classer parmi les statues égyptiennes les imitations romaines de la villa Hadriani, dont les auteurs n'ont emprunté à l'art

pharaonique que des détails de pose ou de costume. » (E. de Rougé, *Notice des monuments du Louvre.*)

SEAUX À LIBATIONS, vases en bronze, munis d'une anse mobile et qui sont parfois d'assez grande dimension. Ils portent des séries de divinités en relief ou des légendes et des représentations mythologiques, tracées à la pointe, et dont la plus fréquente est l'arbre du haut duquel la déesse du ciel verse à l'âme du mort un breuvage régénérateur. (Comparez *Todtenbuch*, chapitres XXXVII, XXXIX.

SEB. Les dieux sont nés de Nout, le ciel, et de Seb, la terre. La terre est symbolisée par un dieu et le ciel par une déesse. Seb est souvent figuré couché à terre, les membres couverts de feuillage, tandis que le corps de Nout se courbe en voûte au-dessus de lui. La végétation terrestre est rappelée par le titre que reçoit Seb de *Seigneur des aliments*, ou par la forme ithyphallique donnée à ce dieu. Seb a quelquefois la tête surmontée de l'oie, qui servait à écrire son nom ; les textes le nomment *père des dieux*.

SE-BAST, nom de la deuxième épouse du roi Amasis (XXVIe dynastie).

SEBEK. Représenté avec une tête de crocodile que surmontent le disque du soleil et les cornes de bélier, Sebek est un dieu solaire. Dans un papyrus de Boulaq, il est appelé fils d'Isis et il combat les ennemis d'Osiris; c'est une assimilation complète à Horus, et c'est à ce titre qu'il était adoré à Ombos. Le culte de Sebek est ancien, car le nom de ce dieu a été mis à contribution par les rois de la XIIIe dynastie.

SEBEK-EM-SA-W. Prénom. Roi du moyen empire, non encore classé.

SEBEK-EM-SAOU-W. Prénom. Nom d'un roi du moyen empire, non encore classé.

SEBEK-HOTEP, nom porté par plusieurs rois que l'on classe dans la XIIIe dynastie, mais dont on ne connaît ni l'histoire ni la succession. Ils possédaient l'Égypte entière, car on a

retrouvé de leurs monuments dans le Nord et dans le Sud.

SEBEK-NOWRÉOU-RA (cartouche), sœur d'Aménemha IV, qui gouverna l'Égypte après son frère ; son règne clôt la XIIe dynastie.

SEBENNYTES, nome de la basse Égypte. « Nome ancien (hiéroglyphes), chef-lieu (hiéroglyphes), *tabnouter* (le veau divin), d'où est venu le copte ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ ; le *Zabannuti* des textes assyriens, le *Sebennytus* et le *Samannoud* moderne. C'est Horus guerrier qui apparaît comme dieu principal de ce nome, où la tradition mythologique plaçait une de ses victoires dans sa campagne contre Set et ses partisans. La déesse Nephthys y était aussi vénérée. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes*.)

SEDJES (cartouche), roi de la IIIe dynastie, dont le cartouche est donné par la deuxième table d'Abydos.

SEKHET. Cette déesse, dont le nom (hiéroglyphes) a été longtemps lu *Pacht*, est représentée avec une tête de lionne, que surmonte le disque du so-

leil, et paraît symboliser l'ardeur dévorante et funeste de cet astre; aussi est-elle chargée du châtiment des réprouvés de l'enfer égyptien. Il y avait une galerie de ses statues à Karnak, d'où proviennent quelques-unes de celles qui sont au Louvre. Les déesses Bast, Menhit, Ouadji sont des formes de Sekhet.

Selk, déesse dont la tête est surmontée d'un scorpion. C'est une forme d'Isis qui n'est pas expliquée. Selk est une des déesses protectrices des entrailles contenues dans les canopes.

Semempsès, roi de la 1re dynastie. Son nom est écrit dans la deuxième table d'Abydos par la figure d'un homme debout, vêtu d'une robe longue et ample, et tenant le sceptre divin; dans le papyrus royal de Turin, il est représenté par un ensemble de caractères assez confus que l'on a proposé de lire, *Senen*.

Send. Variante. Roi de la IIe dynastie.

Sépulture. Une sépulture égyptienne se composait : 1° d'une chapelle extérieure ou

oratoire ouvert à certains anniversaires, contenant des bas-reliefs, des stèles, des statues, des tables d'offrandes; 2° du caveau contenant la momie, accompagnée de scarabées, figurines, amulettes, canopes, vases, armes, meubles et papyrus; 3° du puits servant de passage de l'un à l'autre. (Voyez Mariette, *Catal. du musée de Boulaq*, p. 19, 42; *Tombes de l'ancien empire.*)

Sérapéum. Tout mort devenant un Osiris, Apis mort s'appelait *Osor-Api*, mot que les Grecs ont transformé, par aphérèse, en Sérapis; le *Sérapéum* était le nom qu'ils donnaient à la tombe d'Apis. Cet ensemble de souterrains, que M. Mariette a eu l'heureuse fortune de découvrir entre les villages d'Abousir et de Sakkarah, comprenait en réalité deux Sérapéums : le Sérapéum grec, construit par Ptolémée Soter Ier, et le Sérapéum égyptien, construit par Aménophis III, qui avait contenu soixante-quatre Apis, et qui a enrichi notre musée d'une quantité considérable de monuments de toute nature et du plus grand intérêt. Les plus importants de ces monuments sont réunis dans deux salles spéciales du rez-de-chaussée. Si le culte d'Apis date, comme on le croit, de la IIe dynastie, il doit exister d'autres sépultures

remontant à l'ancien empire et qui sont encore à trouver. (Voyez Mariette, *Choix de monuments du Sérapéum* et *Le Sérapéum de Memphis*.)

Serdab, nom donné au réduit muré qui, pratiqué dans le *mastaba*, contenait les statues du défunt.

Serpents. Les serpents qui figurent dans les hiéroglyphes sont : le céraste ⲻ, la vipère ⲻ, l'aspic *hajé* ⲻ ou uræus (voyez Uræus), le serpent *Mehen* ⲻ (voyez Mehen) et le serpent *Apophis* ⲻ (voyez Apophis). Le dieu Nehebka est représenté sous la forme d'un serpent à jambes humaines.

Serviteurs. Les maîtres étaient tenus de faire enregistrer leurs serviteurs à la chancellerie, où note était prise de leur origine. (Voyez Chabas, *Mélanges*, I, 11; III, 1/242, 2/156.)

Sesennou, c'est-à-dire les *huit*, désignation des dieux élémentaires. — Voyez Dieux élémentaires.

Sésostris. Le conquérant nommé Sésostris

par Hérodote et Sésoosis par Diodore n'est autre que Ramsès II. Comment se fait-il, cependant, que ce nom si célèbre de Sésostris ne se trouve pas dans la liste de Manéthon? C'est qu'il faut y voir une appellation populaire dont on a trouvé la trace dans les cartouches [cartouche], *Sesou*, et [cartouche], *Sesou-ra*, qui se rencontrent quelquefois. *Sesou* et *Sesou-ra* seront devenus *Sésoosis* et *Sésostris* dans la bouche des Grecs, qui, du reste, ont concentré sur la tête de ce personnage légendaire des exploits que nous devons partager entre Ousertesen III, Thouthmès III, Séti I[er] et Ramsès II.

SET [hiéroglyphes], le Typhon des Grecs. Le culte de ce dieu a subi deux phases historiques. Lorsqu'il fut en honneur et compté au nombre des grands dieux d'Abydos, Set paraît avoir eu un rôle solaire analogue à celui du dieu thébain Mont ou Mentou, rôle dans lequel il figure comme adversaire du serpent Apophis, le symbole du mal et des ténèbres; puis, par suite de revirements politiques, le culte de Set est aboli, ses images sont détruites. Il est difficile de préciser comment et à quelle époque il fut introduit dans la légende

osiriaque, pour y personnifier le mal et devenir le meurtrier d'Osiris. Horus vengea son père Osiris dans plusieurs combats que racontent des inscriptions du temple d'Edfou recueillies par M. Naville (*Textes relatifs au mythe d'Horus*). Le traité d'Isis et d'Osiris fait de Nephthys la compagne de Set : on les voit réunis dans un groupe en pierre que possède le Musée du Louvre (salle des dieux, armoire C). L'animal symbolique de Set « est un quadrupède carnassier, caractérisé par un museau long et un peu busqué, et par deux oreilles droites et larges du bout. Ces caractères sont souvent exagérés, pour distinguer sa tête de celle du cheval au museau fin, aux oreilles pointues. » (E. de Rougé, *Notice sommaire des monuments du Louvre.*)

Sethroïtes, nome de la basse Égypte dont l'identification est encore douteuse. M. J. de Rougé (*Monnaies des nomes*, p. 42) pense qu'il fut formé avec une portion du nome *Khent-abet.* (Voyez, sur ce sujet, *Zeitschrift*, 1872, p. 20; 1873, p. 12.)

Séti Ier, *Seti-mer-en Ptah* (du vivant même de Séti, le culte de Set ayant

été pendant quelque temps en défaveur, la figure de ce dieu fut remplacée par celle d'Osiris et fournit la variante .) Prénom . Second roi de la XIXe dynastie, il dirigea des expéditions victorieuses contre les nomades de l'Arabie, les Khétas, les Arméniens et les Routennou. Son père l'avait associé de bonne heure à la couronne, après lui avoir fait épouser une princesse nommée Touaa, que des droits héréditaires rattachaient à l'ancienne souche royale. Cet acte de Ramsès Ier avait pour but de légitimer, aux yeux des Égyptiens, la nouvelle dynastie qu'il fondait. Les principaux monuments de Séti Ier, dans lesquels on retrouve intactes les traditions du bel art de la XVIIIe dynastie, sont le grand temple d'Osiris, à Abydos, le palais de Gournah et l'imposante salle hypostyle de Karnak.

Séti II. Prénom . Séti II était fils de Méneptah, sous lequel eut lieu l'exode des Hébreux. Les monuments ne nous fournissent aucun renseignement sur l'histoire de ce règne, qui semble cependant avoir été prospère.

Set-Nekht . Prénom

. Set-nekht, dont on ignore l'origine, mit fin aux troubles qui marquèrent la fin de la XIXe dynastie, réorganisa l'Égypte, rétablit l'exercice du culte et associa au trône son fils Ramsès III. (Voyez Chabas, *Recherches sur la XIXe dynastie*, p. 136.)

SHABAKA . Prénom .
Roi de la dynastie éthiopienne qui fit brûler vif Bak-en-ran-w, prétendant de la basse Égypte, et entreprit des guerres funestes contre les rois d'Assyrie Saryukin et Salmanassar VI. Shabaka était fils de Kashta et frère d'Améniritis.

SHABATOKA . Prénom .
On a peu de renseignements sur ce roi éthiopien, successeur de Shabaka, mais on a relevé, à Karnak, des preuves de sa fidélité au culte d'Ammon.

SHAP-EN-AP, fille de Piankhi (*Ra-men-kheper*) et d'Améniritis; elle épousa Psamétik Ier, roi étranger, dont elle légitima le pouvoir au moyen des droits qu'elle tenait de sa mère et que consacrait en elle le sacerdoce d'Ammon.

Shasou, tribus nomades des déserts de l'Arabie et de la Syrie, assimilées à tort aux Hyksos. (Voyez Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 111 et suiv.)

Shenti, nom égyptien d'une sorte de pagne bridé sur les hanches, au moyen d'une ceinture, et porté par les hommes à toutes les époques.

Sheshank, nom porté par quatre rois de la xxiie dynastie, Syriens d'origine, et contre lesquels eut lieu une réaction attestée par le martelage de leurs cartouches sur les monuments.

Sheshank Ier. Prénom . Fondateur de la xxiie dynastie. Il descendait d'une famille de prêtres et consacra à son père, nommé Nimrod, un culte dans le temple d'Abydos. Après le schisme des dix tribus, Sheshank donna asile à Jéroboam, envahit avec lui Juda et pilla Jérusalem, en 962.

Sheshank II. Prénom . Nous ne savons rien sur ce roi.

SHESHANK III. Prénom (cartouche). Il résulte d'une stèle du Sérapéum qu'il régna cinquante et un ans.

SHESHANK IV. Prénom (cartouche). Il est séparé du précédent par le roi Pamaï, que nous a révélé la tombe d'Apis. Sheshank IV a régné au moins trente-six ans.

SHOU, (hiéroglyphes), est l'un des noms du soleil levant; c'est proprement la déification de la lumière du disque solaire. Shou est appelé *fils de Ra*, parce que le soleil levant est le successeur du soleil de la veille. Le dieu du soleil a triomphé des puissances typhoniennes qui représentent le chaos, en soulevant le ciel et en refoulant la terre; c'est ce que symbolise Shou soutenant la voûte du ciel et la tête surmontée du signe (hiéroglyphe), *peh* (force), ou de l'hiéroglyphe de son nom (hiéroglyphe). Ses statuettes le représentent agenouillé, les bras en l'air. Il est quelquefois associé à la déesse Tewnout; tous deux sont alors désignés sous le nom du couple de lions; c'est le sujet de quelques groupes en bronze et en terre émaillée. (Voyez Louvre, salle des dieux, armoire B.)

SIÉGES. On voit à Medinet-Abou des chaises dont le fond et les accotoirs sont munis d'un coussin moelleux, aux couleurs éclatantes, qui retombe derrière le dossier; elles sont supportées par un X auquel sont liés des prisonniers asiatiques, ou par des pattes de lion. Quelques fauteuils, à fond tressé, étaient en bois de cèdre incrusté d'ivoire; des têtes d'oies du Nil, de gazelles ou de bouquetins en décoraient les bras. Les montants des siéges étaient parfois entourés de cylindres de faïence et de bois doré, et les parties pleines ornées d'un revêtement d'émaux à couleurs alternantes. Les Égyptiens se servaient aussi de tabourets et de pliants.

SILSILEH (Gebel). «Les Égyptiens avaient l'habitude de consacrer par un proscynème, par une stèle, par un monument plus ou moins étendu, le souvenir de leur passage en certains lieux réputés saints. C'est ainsi qu'à Gebel Silsileh, où le Nil, resserré entre deux montagnes, recevait un culte particulier, on trouve, gravés sur des rochers, des hymnes au fleuve qui ne manquent pas d'une certaine grandeur.

«Le type de ces monuments commémoratifs est le grand spéos, que ses quatre piliers dé-

signent de loin au voyageur. Quoique utilisé plus tard par un grand nombre de personnages qui y ont laissé des traces souvent bien précieuses, il est du règne d'Horus (xviiie dynastie). » (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*)

SINGE. — Voyez CYNOCÉPHALE.

SINSIN (Sha-en) [hiéroglyphes], c'est-à-dire Livre des Respirations, composition religieuse dont le texte n'a été trouvé, jusqu'ici, qu'en écriture hiératique. « Il a été publié d'abord par Vivant-Denon (*Voyage*, pl. 136), puis réédité et traduit par M. Brugsch sous le titre de *S'ai an-sinsin* (Berlin, 1851). La rédaction ne paraît pas être antérieure à l'époque de la domination grecque, bien qu'elle soit attribuée, dans le 5e paragraphe, au dieu Thoth lui-même. Le titre et l'ensemble du livre présentent de grandes analogies avec certaines parties du *Todtenbuch*, principalement avec les chapitres LII à LXII, qui semblent avoir servi de thème à toute la composition. » (Th. Devéria, *Catal. des manuscrits du Louvre.*)

M. J. de Horrack prépare une étude sur le *Sha-en-sinsin*, d'après les papyrus du Louvre.

Siphon. Une représentation de Thèbes nous prouve que l'usage du siphon remonte au moins à la xviiie dynastie; les Égyptiens auront été amenés à s'en servir de bonne heure pour transvaser, sans l'agiter et la troubler, l'eau du Nil, qui laisse toujours un épais dépôt. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, III, 341.)

Siptah [cartouche]. Prénom [cartouche]. Roi de la xixe dynastie. Il succéda légitimement à Séti II après avoir eu, toutefois, à repousser les prétentions d'Amenmesès. (Voyez Chabas, *Recherches sur la xixe dynastie*, p. 126 et suiv.)

Sistre [hiéroglyphe], [hiéroglyphe], instrument en bronze dont la partie supérieure était traversée d'un certain nombre de tiges en métal; à ces tiges étaient suspendus des anneaux mobiles qui rendaient un son strident au moindre mouvement. Le sistre, dont le manche porte presque toujours une tête d'Hathor, était souvent incrusté d'or ou d'argent et plus ou moins ornementé; on le voit dans la main des prêtresses nommées *ahi-t*. On agitait le sistre ([hiéroglyphes], *ar-t sesh*, disent les textes) en signe de joie. Des simulacres de sistre en terre émaillée, à tête d'Hathor surmontée d'un

naos, étaient déposés dans les tombeaux après avoir été brisés en témoignage de deuil. C'est ce qui explique peut-être l'hémistiche de Lucain : *sistra jubentia luctus;* du reste, il n'est pas impossible que le sistre fût usité aussi bien dans les cérémonies funéraires que dans les fêtes religieuses.

SIX (Les). Les Six paraissent avoir été des prêtres jouissant d'une haute vénération; nous ne savons encore quelles étaient leurs attributions, mais on peut supposer qu'ils étaient détenteurs des plus importants mystères. Une *grande demeure des Six* existait dans plusieurs villes sous l'ancien empire, au moyen empire et à l'époque saïte. Un personnage de la ve dynastie, Asesra, porte le titre de maître du secret (*her sesheta*) des *paroles mystérieuses de la grande demeure des Six*, . Ouna (vi^{e} dynastie) se vante d'avoir eu accès dans l'intérieur du palais et dans la *demeure des Six*. Une statue inédite qui appartenait à M. Maunier, de Louqsor, montre que les Six pouvaient être attachés au culte d'un roi mort; le personnage que cette statue représente vivait sous un des Sebekhotep de la xiiie dynastie; il se nommait Eï-meri, et il

est dit *chef de la grande demeure des Six de Newer-ka-ra*, [hiéroglyphes].

SIX (Fête de) [hiéroglyphes], fête éponyme du sixième jour du mois. (Voyez Brugsch, *Matériaux pour le calendrier*, p. 57; *Zeitschr.* 1872, p. 12.)

SKHA-HET [cartouche]. Prénom [cartouche]. Roi du moyen empire (XIII[e] ou XIV[e] dynastie; voyez Mariette, *Catal.* p. 248) qui n'est connu que par une stèle du musée de Boulaq, où il est représenté en adoration devant le dieu Khem. Sa bannière est : [bannière]

SKHAÏ, transcription fautive du nom du roi Aï.

SMENDÈS, roi placé par Manéthon à la tête de la XXI[e] dynastie (dynastie tanite). Il a été identifié avec le pharaon *SE-MENTOU-mer-amen* par M. Mariette, qui a trouvé sur l'emplacement de Tanis plusieurs tablettes d'or portant ce nom royal. Voici les cartouches, nom et prénom, donnés par le joli sphinx en bronze incrusté d'or que possède le Musée du Louvre (salle historique, vitrine R) : [cartouche] [cartouche].

SMER-OUA [hiéroglyphes], qualification honorifique très-usitée sous les anciennes dynasties et remise en honneur à l'époque saïte. On lui attribue le sens d'ami, familier du prince, courtisan.

SNEWROU [cartouche]. Ce roi clôt la IIIe dynastie. M. de Rougé a fait remarquer que le plus ancien monument historique que les ruines de l'Égypte nous aient livré est le trophée de la campagne de Snewrou contre les populations qui occupaient la presqu'île de Sinaï.

SOKAR [hiéroglyphes]. Sokar, Sokar-Osiris, Ptah-Sokar-Osiris et même Ptah-Sokar-Osiris-Tanen [hiéroglyphes] est une sorte de déification de la dépouille mortelle; c'est le nom d'Osiris couché dans son cercueil et sauvé, par l'embaumement, du danger de la décomposition cadavérique : « Son âme, elle repose dans le repos de Sokar : la déesse de la destruction ne divise pas ses restes; ils lui échappent heureusement. » (Louvre, pap. 3071, col. 70; voir le texte dans P. Pierret, *Études égypt.* II, 110.) Ptah-Sokar-Osiris symbolise en même temps un état transitoire, proche de la résurrection, puisqu'il est figuré tantôt sous la forme de l'épervier (forme d'Horus, le

soleil levant), à tête surmontée de l'*atew* (coiffure d'Osiris), double symbolisme qui exprime évidemment l'idée de mort renaissant, tantôt sous la forme non moins parlante d'un épervier surgissant du cercueil. (*Denkmäl.* III, 173.)

Quant au nom même de Sokar, il ne paraît pas explicable par un radical égyptien; on peut le comparer à l'hébreu סָכַר, *clausus, occlusus est*, c'est-à-dire celui qui est *enfermé* dans le cercueil.

La barque employée pour les promenades de l'image de Sokar s'appelait Hennou.

SOKAR-NEWER-KA, roi de la IIe dynastie.

SOLEIL. « On sait que le soleil était, dans toute l'Égypte, le symbole divin par excellence. Les Égyptiens, expliquant l'immutabilité divine par un perpétuel renouvellement, considéraient le soleil, qui renaît chaque matin à l'Est après s'être couché la veille à l'Ouest, comme un symbole parfait de la divinité. Mais la véritable raison du culte dont cet astre était l'objet, c'est que sa lumière était regardée comme la manifestation matérielle de Dieu. Il suffit, pour s'en convaincre de lire un hymne quelconque. C'est

par la lumière et la chaleur que Dieu a organisé et qu'il conserve l'univers : *le dieu Shou* (lumière), dit le chapitre XVII du *Todtenbuch*, *a soulevé l'abîme céleste. — Je suis le soleil qui apparut au commencement et qui gouverne ce qu'il a fait.* Osiris est appelé l'âme du soleil; la lumière solaire était donc le corps, c'est-à-dire la manifestation sensible de la divinité. » (Grébaut, *Hymne à Ammon-Ra.*)

Le soleil était personnifié d'une manière générale par le dieu Ra, le soleil levant par Horus, le soleil couchant par Toum. Des divinités secondaires, dont le rôle est plus difficile à préciser, symbolisaient d'autres aspects de l'astre.

SONGES. Les songes jouent un grand rôle dans la littérature égyptienne. Aménemha Ier apparaît en songe à son fils Ousertesen Ier et lui donne des conseils sur l'art de régner. (Pap. Sallier, II.) Le prince de Bakhtan voit en songe le dieu Khons qui, sous la forme d'un épervier d'or, lui ordonne de renvoyer sa statue à Thèbes. (E. de Rougé, *Stèle de la Bibliothèque.*) C'est à la suite d'un songe que Shabaka se retire en Éthiopie, et que le prêtre Sethos se résout à marcher contre Sennacherib. Enfin l'Éthiopien

Amen-meri-nouat se fait expliquer, comme le pharaon de la Bible, dans l'histoire de Joseph, un songe qui lui révèle qu'il réunira l'Égypte et l'Éthiopie sous son sceptre. (*Stèle du songe*, Maspero, *Revue archéol.* mai 1868.)

Sorcellerie. — Voyez Magie.

Sothis, *sepet* (c'est-à-dire triangle), nom de l'astre Sirius, consacré à Isis : *τὸ ἄστρον τὸ τῆς Ἴσιος* (*Décret de Canope*, l. 18). Son lever héliaque, qui marquait le commencement de l'année, était le point de départ de l'année civile : *ἣ νομίζεται*, dit le décret de Canope, *διὰ τῶν ἱερῶν γραμμάτων νέον ἔτος εἶναι.* Sothis était regardée comme la reine de trente-six constellations qui présidaient successivement aux trente-six décades.

Une partie du temple de Dendérah était consacrée aux célébrations du lever de Sothis. Il y avait à Assouan un temple dédié à Isis-Sothis (voyez Assouan). (Consulter la *Période sothiaque*, dans *Description de l'Égypte*, Mémoires, I, 816; Lepsius, *Einleitung;* Chabas, *Mélanges*, II, 16; *Une nouvelle date de Sothis*, dans *Zeitschr.* 1870, 108; Th. H. Martin, *Sur la période sothiaque*,

dans *Mémoires des savants étrangers de l'Acad. des inscript.* tome VII, 1re partie.)

SOUBAN, transcription primitive du nom divin , lu depuis *Nekheb* (voyez ce mot), et que M. Brugsch (*Zeitschr.* 1875, 6) propose aujourd'hui de lire *Heben*.

SOUFFLES (Livre des), ou Livre des Respirations. — Voyez SIN-SIN.

SOUFFLET. Une tombe du temps de Thouthmès III nous offre le plus ancien spécimen de soufflet connu : ce sont deux sacs de cuir auxquels est adapté un long chalumeau pour conduire l'air sur la flamme. Ces deux sacs étaient placés sous les pieds de la personne chargée de souffler ; l'air en était chassé par la pression alternative des deux pieds, et on l'y faisait rentrer à l'aide d'une corde par laquelle on relevait l'appareil. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, III, 338.)

SOUPTI ou SEPT-HOR , forme d'Horus adorée dans le nome *Arabia*, sous l'emblème de l'épervier momifié et avec le titre de *Seigneur de l'Orient*.

SOUPTI-SEKHET, forme de Sekhet adorée dans le nome *Arabia*.

SOUTEKH. S'il faut en croire certains monuments, Soutekh serait un dieu asiatique. Dans le traité de Ramsès II avec le chef de la confédération des Khétas, on voit le prince de Khet embrassé par Soutekh; on a trouvé sur deux monuments la mention de Soutekh, dieu de *Ha-ouar* (Avaris), la ville des Pasteurs. D'après M. Chabas (*Mélanges*, II, 188), Soutekh [hieroglyphes] n'est qu'une orthographe emphatique de [hieroglyphes], et c'est de l'Égypte que les races de l'Asie auront reçu ce dieu. Du reste, Soutekh est appelé *fils de Nout*, exactement comme Set.

SOUTEN-REKH [hieroglyphes], titre très-fréquent sur les monuments de l'ancien empire; il a été traduit par *petit-fils de roi;* je crois qu'il a un sens moins spécial et désigne simplement un *familier* du roi, le mot [hieroglyphes] signifiant proprement *connaître.*

SPÉOS, mot grec par lequel Champollion a désigné les temples souterrains.

SPÉOS-ARTÉMIDOS, nom donné par les an-

ciens à la localité, proche d'Antinoë, appelée aujourd'hui Beni-Hassan.

SPHINX 𓃬. La figure emblématique du sphinx était particulièrement consacrée à la représentation d'un roi. Le corps du lion uni à une tête d'homme paraît avoir symbolisé la force unie à l'intelligence; quelquefois la tête humaine est remplacée par une tête d'épervier, emblème d'Horus, dont le pharaon était l'image sur terre, ou par une tête de bélier, emblème du dieu Chnouphis (Noum).

On a trouvé des sphinx de toutes grandeurs et de toutes matières, depuis le sphinx colossal de Gizeh, antérieur à Chéops, jusqu'aux petits spécimens en cornaline dont on ornait les colliers. Les temples étaient précédés d'une allée de sphinx; une avenue de sphinx criocéphales reliait Karnak à Louqsor. Certains petits sphinx en bronze avaient un caractère d'oblation religieuse; ils sont munis de bras supportant des offrandes faites à quelque divinité. Le nom égyptien du sphinx était 𓋴𓈙𓊪𓋴𓃬, *sesheps*.

SPHINX (Grand). « Au sud-est de la grande pyramide est le sphinx. Le sphinx est un rocher

naturel auquel on a donné, tant bien que mal, l'apparence extérieure de cet animal symbolique. La tête seule a été sculptée. Le corps est le rocher lui-même, complété aux endroits défectueux par une mauvaise maçonnerie en calcaire. La hauteur totale du monument est de 19^{m},97. L'oreille a 1^{m},80; le nez 1^{m},79; la bouche 2^{m},32. La plus grande largeur de la figure est de 4^{m},15. » (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*)

On sait, par une stèle du musée de Boulaq, que le grand sphinx est antérieur au roi Chéops, de la IVe dynastie. Au nord de cette image colossale était un temple consacré à Isis et, au sud, un temple consacré à Osiris.

STATUES. Nous avons au Louvre trois statues (A 36, 37, 38) antérieures à la IVe dynastie. Le musée de Boulaq possède plusieurs statues du roi Chephren (Khawra) de la IVe dynastie, dont la plus belle est représentée, dans notre musée, par un moulage, à la porte de la salle historique. Cet admirable morceau de sculpture, âgé d'environ cinq mille ans, qui étonne par la largeur du style et la vérité du rendu, est un des plus beaux spécimens connus de l'art pha-

raonique; le fini de la tête prouve que la ressemblance a été cherchée.

On compte encore un certain nombre de statues en pierre et en bois remontant à la ve et à la vi^e^ dynastie; celles de la xiie et de la xiiie dynastie sont très-rares; on peut voir cependant au Louvre (A, 16) une image colossale d'un roi Sebekhotep. Les statues sont plus communes sous le nouvel empire.

Dans les statues debout, le personnage est représenté en marche ou les pieds réunis sur la même ligne; la main droite, tendue en avant ou repliée sur la poitrine, tient un insigne quelconque; l'autre main pend le long du corps. Quelques statues ont les deux mains appliquées sur les cuisses ou tiennent une image divine devant elles. Dans les statues assises, les mains sont posées à plat sur les genoux, rapprochés l'un de l'autre. Quelques particuliers sont représentés, à l'époque saïte, accroupis, les mains croisées sur les genoux, et enveloppés d'une longue robe. Le mari et la femme sont souvent figurés côte à côte et accompagnés d'un enfant.

Les statuettes divines en matières précieuses étaient portées comme ornements de colliers et servaient d'amulettes. Les figures d'Osiris en

bois peint ou doré (Louvre, salle funéraire, arm. H, K) étaient des statues votives, dans l'intérieur desquelles on plaçait des exemplaires du Livre des Morts. — Voyez ART, SCULPTURE, COLOSSES, FIGURINES FUNÉRAIRES.

STÈLES. « Les inscriptions, en Égypte, s'appliquaient à toutes sortes de sujets. Les stèles sont plus habituellement destinées à rappeler la mémoire d'un parent défunt. En dehors des grandes inscriptions historiques, les stèles font pénétrer dans l'intérieur des familles; elles nomment le père et l'aïeul avec toutes ses fonctions, et n'oublient pas la mère ni les enfants. La formule qui accompagne les figures est ordinairement une prière adressée à Osiris, le dieu des morts. Ces prières se développent quelquefois de manière à présenter un intérêt littéraire. Si le personnage principal a pris part aux charges de l'État, la stèle fournit souvent alors des dates ou des renseignements historiques. » (E. de Rougé, *Notice sommaire des monuments du Louvre.*)

Le sommet des stèles est occupé par divers symboles : le disque ailé, les deux chacals, les deux *oudjas*, le sceau, le signe de l'eau 𓈗, le

vase de l'étendue ▼. Suit la représentation du défunt recevant les hommages du dédicateur, lequel est représenté plus bas avec sa famille et ses serviteurs.

Les stèles sont ordinairement cintrées du haut ▮; quelques stèles de la XIIe dynastie sont carrées; les stèles en forme de porte, de l'ancien empire, étaient destinées à fermer une cavité creusée dans une des parois intérieures du tombeau, et dans laquelle on plaçait une statue du défunt; plus tard elles furent simplement encastrées dans la muraille, sans cacher aucun orifice.

Substantif. Rien ne distingue dans l'écriture le substantif du verbe : c'est ainsi que [hiéroglyphes], *ousheb,* signifie en même temps *réponse* et *répondre.*

Sud. — Voyez Midi.

Supériorité. La supériorité était exprimée par la préposition ⊂⊃, *er* : [hiéroglyphes], *plus grand que son père.*

Superlatif. Le superlatif se rendait d'ordi-

naire par la mise au pluriel du terme conséquent : 𓄤𓊹𓊹𓊹, *le plus grand des dieux.*

Le superlatif absolu s'exprimait à l'aide d'un adjectif pris adverbialement : 𓅨𓀀, *très-nombreux,* littéralement *nombreux grandement.* (E. de Rougé, *Chrestomathie,* p. 36-39.)

Surnom. Le surnom que recevait un particulier est annoncé dans les inscriptions par les mots 𓂋𓈖𓆑𓄤𓆑𓂋, *son beau nom* (est)...

Sycomore. *Le pays du sycomore* est un des noms de l'Égypte ancienne. (Voyez Égypte.) C'est dans un sycomore que Nout verse à l'âme du défunt le breuvage d'immortalité. Cet arbre, qui est appelé *l'arbre à encens* dans les inscriptions de Deïr-el-bahari, était largement mis à contribution par les menuisiers et les ébénistes.

Syllabiques (Signes), hiéroglyphes représentant à eux seuls une syllabe entière; c'est ainsi que le signe 𓄤 se lit *NeWeR,* qu'il soit ou non suivi des lettres 𓆑, *w,* et 𓂋, *r.* Cette syllabe pouvait s'écrire indifféremment 𓄤, 𓄤𓂋, 𓄤𓆑𓂋 et 𓄤𓆑𓂋𓏛, avec le déterminatif 𓏛, sans être prononcée autrement que *newer.*

Ces signes sont nombreux et il y en a de polyphones : ainsi 𓌳 = *ma* et *shou*, 𓀾 = *as* et *sheps*, etc.

Symboliques (Signes). — Voyez ci-dessus, p. 262.

Syntaxe. Voici les principales règles de la syntaxe égyptienne : elles sont presque entièrement empruntées à l'*Hieroglyphic Grammar* de M. Birch.

Les phrases sont courtes; elles ne comportent guère plus de dix mots. La construction est simple, l'ordre uniforme.

L'article indéfini est généralement omis, l'article défini rarement exprimé dans les inscriptions lapidaires. En hiératique, l'article défini est ordinairement employé.

L'article défini s'accorde en genre et en nombre avec le nom, qu'il précède pour le masculin, et qu'il suit parfois, en affixe, pour le féminin.

Deux substantifs peuvent être régis l'un par l'autre sans l'entremise d'une préposition.

L'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le nom, qu'il suit toujours.

Le pronom s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte.

Le verbe s'accorde en nombre avec le sujet, mais la racine verbale reste généralement au singulier.

Le participe est placé après le nom et s'accorde avec lui en nombre et en genre.

Le sujet précède ordinairement le verbe, mais il le suit quelquefois.

Le régime suit le verbe; quelquefois il s'interpose entre le sujet et le verbe.

Une proposition se compose souvent de deux membres dont l'un confirme l'autre ou lui fait antithèse.

La substitution d'une personne à une autre dans le discours était une élégance de style; on passait sans transition de la troisième à la seconde personne, et ainsi de suite.

L'allitération était une autre recherche de style très-usitée aux basses époques, ainsi que les jeux de mots et les jeux graphiques.

La prosodie consistait non à scander les mots, mais à balancer les phrases. (Voyez Poésie.)

SYRINGES. Les Grecs, en nommant *syringes*, σύριγγες, c'est-à-dire *flûtes*, les immenses galeries souterraines de la vallée des Rois, semblent, s'ils n'ont pas voulu faire une antiphrase, s'être inspirés du mot égyptien *as* (tombeau), [hiéroglyphes], qui est écrit précisément avec le syllabique [hiéroglyphe], *as*, représentant une *flûte*.

SYSTÈME HIÉROGLYPHIQUE. — Voyez Hiéroglyphes, Alphabet, Déterminatifs, Symboliques et Syllabiques (Signes).

SYSTÈME NUMÉRIQUE. — Voyez NUMÉRATION.

T

TA ou BOUCLE DE CEINTURE, , amulette en pierre dure, en pâte de verre ou en bois de sycomore doré, mais le plus souvent en cornaline, en jaspe ou en quartz rouge opaque, que l'on suspendait au cou de la momie. (Voyez Louvre, salle des dieux, vitrine L.) Son nom s'écrit . Le texte spécial du chapitre CLVI du Livre des Morts, gravé sur ce phylactère, plaçait le défunt sous la protection d'Isis. Le *ta* est souvent représenté avec le , *tat*, dans la main des figurines funéraires de grande dimension.

TABLES. Les Égyptiens avaient des tables ovales et carrées à trois ou quatre pieds, plus ou moins ornées de dessins et d'hiéroglyphes, et des tables rondes formées d'un disque posé sur un pied unique, taillé en captif debout. La plupart de ces meubles étaient en bois, mais il y en avait en métal et en pierre. (Voyez Wilkinson, *Manners and customs*, II, 202.)

TABLETTES ou ÉTIQUETTES DE MOMIES. Ces

planchettes de forme quadrangulaire, à double oreillette, étaient percées de trous par lesquels une cordelette les attachait aux caisses de momies : on y inscrivait le nom et quelquefois l'âge du mort au moment de le déposer dans la chambre sépulcrale ou de le transporter d'une localité dans une autre. Ce mode ne fut usité que sous la domination grecque : les étiquettes de momies rencontrées jusqu'ici n'ont fourni que des noms grecs ou des noms égyptiens hellénisés. M. Ed. Le Blant a publié dans la *Revue archéologique* (octobre à décembre 1874; mars à mai 1875) un travail d'ensemble sur ces petits monuments.

TAFNÉ. — Voyez TEWNOUT.

TAHENNOUS, nom donné par les Égyptiens aux races blanches qui habitaient les côtes de la Méditerranée, à l'ouest de l'Égypte.

TAHRAKA. Prénom. Dernier roi de la dynastie éthiopienne. Son règne fut presque entièrement absorbé par sa lutte contre les Assyriens, dont l'issue fut un pillage complet de l'Égypte par Assourbanipal (Sarda-

napale). Tahraka est l'auteur des colonnes de la cour qui précède la salle hypostyle de Karnak. (Voir sur Tahraka l'étude publiée par E. de Rougé, dans les *Mélanges d'archéol. égypt. et assyr.* I, 11 et 85.)

TAÏA, ou mieux TAII [hieroglyphs]. Femme d'Aménophis III. Elle était fille d'un *Iouaa* et d'une *Taouaa*. Ces noms, ainsi que ceux de *Ouaï*, *Iouiou*, *Naï*, qui apparaissent à cette époque, ne sont ni égyptiens ni sémitiques. E. de Rougé les supposait libyens et pensait que les pharaons avaient été chercher, par amour du changement, des odalisques parmi la race blanche. Les chairs de ces reines sont, en effet, peintes en rose et en blanc dans les tombeaux.

Taïa semble avoir eu une grande influence sur son fils Aménophis IV et lui avoir suggéré la réforme religieuse qui signala son règne.

TAKELOT, nom dont la forme (comp. *Tiglat*, *Tigre*) indique l'origine étrangère des deux rois qui l'ont porté. Takelot Ier et Takelot II appartiennent à la XXIIe dynastie; leur cartouche est [hieroglyphs]. Les monuments ne nous ont rien appris sur leur histoire.

Takhouat [hieroglyphs], épouse de Nekou II (xxvie dynastie).

Talismans. — Voyez Amulettes.

Tamahous [hieroglyphs], nom par lequel les Égyptiens désignaient, d'une manière générale, les races du Nord.

Tamaris, arbre consacré à Osiris. Il est représenté ombrageant le coffret funéraire de ce dieu, et dans ses branches est perché l'oiseau *bennou*.

Tambours. Les Égyptiens avaient des tambours analogues aux nôtres et que l'on frappait avec des baguettes; mais le tambour le plus usité, celui du moins dont on se servait dans l'armée, était oblong; la caisse était en cuivre ou en bois, entourée de cordes croisées diagonalement; les peaux étaient en cuir ou en parchemin. Cet instrument, que l'on frappait avec la main comme le *tympanum*, se portait en bandoulière et se plaçait sur le dos pendant la marche. (Voyez Louvre, salle civile, armoire H; Wilkinson, *Manners and customs*, II, 266; Champollion, *Monuments*, clvii, 2.)

Les Égyptiens se servaient aussi de tambourins et de tambours de basque.

Tanen [hiéroglyphes], ou **Tatenen** [hiéroglyphes], forme de Ptah qui est souvent appelé Ptah-Tanen et Ptah-Sokar-Osiris-Tanen dans son rôle de dieu momie. Le nom et le rôle de Tanen sont également obscurs. Une déesse, forme d'Hathor, est aussi nommée *Tanen.*

Tanen, localité souvent mentionnée dans les textes religieux, comme résidence d'Osiris ou de Sokari. (Voyez *Todtenb.* XVII, 79; CXLII, 10; E. de Rougé, *Mém. sur les six prem. dynasties*, p. 71; Mariette, *Fouilles d'Abydos*, pl. XVII.)

Tanis, aujourd'hui *Sân*, ville située au nord-est du Delta et dont les ruines ont livré à M. Mariette, il y a quelques années, de remarquables monuments de diverses époques de l'histoire égyptienne. Les plus intéressants de ces monuments sont ceux de l'époque des Pasteurs. Ils ont eu pour résultat de préciser nos idées, sinon sur l'origine, au moins sur le caractère de ces envahisseurs; on a dû renoncer à les considérer comme des barbares et des dévastateurs, lors-

qu'on a vu surgir ces beaux sphinx à tête humaine coiffée d'une crinière de lion, d'un aspect étrange et grandiose, qu'ils ont laissés sur le sol de Sân et qu'on a reconnus pour leur œuvre, malgré les martelages des pharaons postérieurs. M. Brugsch a retrouvé, sur une statue d'époque romaine, le nom hiéroglyphique de Tanis, *Djan*, conservé dans le copte ϫⲁⲛⲓ. La fondation de cette ville peut remonter à la XIIe dynastie; on y trouve des traces de la XIIIe. Les sphinx en granit du Louvre, qui en proviennent, paraissent être de cette époque. La XVIIIe dynastie abandonna cette ville des Pasteurs qui rappelait des souvenirs odieux, mais, au commencement de la XIXe dynastie, Ramsès II releva ses temples, les décora, les orna d'obélisques et y établit le culte du soleil sous les formes ordinaires de Ra, Toum, Horus, auxquels il associa Soutekh. Sous la XXIe dynastie, Tanis fut la capitale de l'Égypte; elle fut encore en honneur sous la XXIIe et la XXIIIe, mais la XXVIe dynastie transporta à Saïs le siége du gouvernement; Tanis ne fut cependant pas complétement délaissée, car on y a recueilli des monuments ptolémaïques. L'édit de Théodose lui porta le dernier coup. (Voyez Mariette, *Les fouilles de Tanis,*

dans la *Revue archéol.* 1861, 1862; *Catal. de Boulaq*, p. 258.)

Tannage. Sur la préparation des peaux et l'opération du tannage, voir les tableaux recueillis à Gournah par Champollion (*Monuments*, pl. clxvi).

Taouser (hieroglyphic cartouche), reine de la xixe dynastie, épouse de Siptah; elle se disait fille d'Ammon et elle est représentée, à Biban-el-Molouk, portant la coiffure de ce dieu. (Voyez *Denkmäl.* III, 201 *a*.)

Tat ou Dad (hieroglyph). Le *tat*, dans lequel on a vu primitivement un nilomètre, puis un autel à quatre degrés, semble n'être autre chose qu'une selle de sculpteur; la planche xlix des *Monuments* de Rosellini représente, posé sur cet objet, un vase qu'un sculpteur est en train de tailler; les barres horizontales de l'hiéroglyphe, qui existent bien sur la selle en question, (hieroglyph), figurent sans doute des tablettes destinées à recevoir les outils. Le *tat* est un emblème religieux. Il sert de *colonne* dans les chapelles qui, sur les peintures des momies, renferment les images

des dieux, et il paraît *soutenir* les statues divines derrière lesquelles il est placé, ainsi que les momies dans les cercueils où il est peint. Cet emploi est en harmonie avec le sens de *stabilité* et de *conservation* que donne le texte grec de l'inscription de Rosette au mot hiéroglyphique représenté par le *tat*. Le *tat* est l'insigne habituel de Ptah, et on le suspendait au cou des dieux et des animaux sacrés. Osiris, dans une de ses formes de *résident de l'Amenti*, est coiffé de la partie supérieure du *tat* que surmonte l'insigne . (Voir, sur le symbolisme du *tat*, Th. Devéria, *Pap. de Neb-qed*, p. 6.)

TATKARA. — Voyez ASSA.

TATOU, TAT, DAD ou DADOU , , nom de Mendès (voyez ci-dessus, p. 333). Tatou, souvent cité dans les textes mythologiques, est constamment en rapport avec Osiris. (Voyez *Todtenbuch*, I, 4, 9, 21; XVII, 43; XVIII, 10, 21, 23, etc.)

TAUREAU. Le taureau servait à symboliser le rôle du mâle dans l'acte de la génération. Pour exprimer que le soleil se succède à lui-même

dans ses diverses phases, les Égyptiens disaient qu'il *s'engendre*, et ils rendaient cette idée par une image énergique, en l'appelant le *fécondateur de sa mère*, littéralement le *taureau de sa mère* . Cette image est matérialisée par la forme ithyphallique du dieu *Khem*. C'est à cet ordre d'idées que se rattache le scarabée à tête de taureau, qui d'ailleurs est très-rare. Le taureau est aussi l'emblème de la force et du courage.

Je ne saurais expliquer la représentation, souvent peinte sous les pieds des cercueils, d'un taureau sur le dos duquel est couchée la momie, qu'il semble emporter vers la nécropole. — Voyez Apis et Mnévis.

Tawnekht , chef des Mashaouash et gouverneur de la ville de , près de Canope. Il avait soumis la basse et la moyenne Égypte, lorsqu'il fut vaincu par Piankhi-Mériamon; le conquérant éthiopien lui laissa la vie sauve et le maintint dans ses domaines. Tawnekht est le père de Bokkhoris. (Voyez E. de Rougé, *Stèle de Piankhi*, p. 21 et suiv.)

Temples. De l'ancien empire nous ne con-

naissons que le temple du grand sphinx, à Gizeh, qui, à en juger par ses proportions, semble être plutôt une chapelle qu'un temple. Les temples du nouvel empire étaient ceints d'une muraille en briques crues. Ils étaient précédés d'un pylône , qu'une avenue de sphinx reliait à la porte d'entrée ou double pylône . Cette porte était accompagnée de deux ou quatre colosses, devant lesquels se dressaient d'ordinaire deux obélisques. Le double pylône donnait accès dans une cour que suivait une salle hypostyle ou un autre double pylône. La salle hypostyle était séparée du sanctuaire par des salles de moindre dimension, dans lesquelles s'accomplissaient diverses cérémonies du culte.

Les innombrables sculptures dont les temples étaient ornés étaient distribuées méthodiquement. Sur les murailles extérieures étaient gravés le récit des conquêtes royales, les fastes de l'histoire égyptienne. Les murs intérieurs, les colonnes portaient des représentations religieuses; sur les architraves on mentionnait la dédicace de la construction. On choisissait pour les plafonds les scènes ayant un rapport direct avec les phénomènes célestes, tandis qu'on réservait pour les soubassements les sujets terrestres, c'est-à-

dire les inscriptions géographiques, les défilés de nomes. (Voyez comte du Barry de Merval, *Études sur l'architecture égyptienne*, p. 210 et suiv.; J. de Rougé, *Textes géogr. d'Edfou.*)

Dans les temples étaient déposés des vases d'or et d'argent, des statues de dieux, de rois et de particuliers, des barques sacrées, des tables d'offrandes, etc. Au fond du sanctuaire se dressait le naos de granit contenant l'image voilée de la divinité à laquelle l'édifice était consacré.

«Presque tous les temples de la rive gauche du Nil, à Thèbes, avaient été construits en vue du culte à rendre aux pharaons, leurs fondateurs, après leur mort. Ceux qui eurent cette destination sont souvent nommés ,
temples des millions d'années; ils devaient être éternels comme la tombe.» (Chabas, *Mélanges*, III, 2/79.)

«Le temple n'est pas, comme nos églises, un lieu où les fidèles se rassemblent pour dire la prière. On n'y trouve ni chambres d'habitation pour les prêtres, ni lieux d'initiation, ni traces de divination ou d'oracles, et rien ne peut laisser supposer qu'en dehors du roi et des prêtres une partie quelconque du public y ait jamais été admise. Mais le temple est un lieu de

dépôt, de préparation, de consécration. On y célèbre quelques fêtes à l'intérieur, on s'y assemble pour les processions, on y emmagasine les objets du culte, et si tout y est sombre, si dans ces lieux, où rien n'indique qu'on ait jamais fait usage de flambeaux ou d'aucun mode d'illumination, des ténèbres à peu près complètes règnent, ce n'est pas pour augmenter par l'obscurité le mystère des cérémonies, c'est pour mettre en usage le seul moyen possible alors de préserver les objets précieux, les vêtements divins, des insectes, des mouches, de la poussière du dehors, du soleil et de la chaleur elle-même. Quant aux fêtes principales dont le temple était le centre et le noyau, elles consistaient surtout en processions qui se répandaient au dehors, à la pleine clarté du soleil, jusqu'aux limites de la grande enceinte en briques crues. En somme, le temple n'était donc pas tout entier dans ses murailles de pierre, et ses vraies limites étaient plutôt celles de l'enceinte. Dans le temple proprement dit, on logeait les dieux, on les habillait, on les préparait pour les fêtes; le temple était une sorte de sacristie où personne autre que les rois et les prêtres n'entrait. Dans l'enceinte, au contraire, se développaient les longues

processions, et, si le public n'y était pas encore admis, au moins pensons-nous que quelques initiés pouvaient y prendre place. » (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*)

Tentkhéta (cartouche), épouse du roi Amasis, que nous a fait connaître une stèle du Sérapéum (Louvre, n° 309 de la salle historique).

Tentyrites, nome de la haute Égypte. « Nome ancien (hiéroglyphes), chef-lieu (hiéroglyphes), *Ta-nutri*, d'où le *Tentyris* grec et le *Dendérah* moderne. Hathor était la grande déesse du nome Tentyrites. Son temple, reconstruit par les Ptolémées, remontait, quant à son origine, aux premières dynasties égyptiennes. Horus y avait aussi une grande part dans le culte. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*)

Terenra (cartouche). Prénom (cartouche). Roi du moyen empire, dont la place est fixée approximativement entre la XIIe dynastie et les Pasteurs. Ses noms sont donnés par la stèle C, 11, du Louvre.

Téta (cartouche), deuxième roi de la Ire dynastie.

TÉTA, roi de la VIe dynastie.

TETOUN ou DOUDOUN [hiéroglyphes], dieu adoré en Nubie. C'est une forme de Noum.

TEWNOUT [hiéroglyphes], déesse à tête de lionne, coiffée du disque; elle est dite *fille du soleil* et souvent associée à Shou.

THÈBES, capitale du IVe nome de la haute Égypte. Son nom égyptien est [hiéroglyphes], *ous;* l'étymologie du nom Θῆϐαι, que lui ont donné les Grecs, est difficile à expliquer par les hiéroglyphes.

« Thèbes s'étend sur les deux rives du Nil. Sur la rive droite sont les temples de Karnak et de Louqsor; sur la rive gauche sont, en marchant du nord au sud, le temple de Gournah, le temple de Deïr-el-bahari, le Ramesséum, les colosses, le temple de Deïr-el-Medineh, le temple de Medinet-Abou. D'autres temples ornaient, avec les précédents, la rive gauche de Thèbes; ils sont démolis, et quelques-uns d'entre eux ont à peine laissé une trace reconnaissable.

« Sur la rive gauche existent aussi les diverses nécropoles de Thèbes. Derrière le temple de

Gournah est celle qu'on nomme Drah-abou Neggah. En avant de Deïr-el-bahari est une seconde nécropole qui s'appelle El-Assassif; enfin, sur la pente des collines situées derrière le Rameséum, est une troisième nécropole appelée Scheikh-abd-el-gournah et Gournat-mouraï. Nous ne parlerons que pour mémoire de la vallée des Reines et des deux vallées des Rois (Bab-el-molouk) situées assez loin dans le désert, à l'ouest. » (Mariette, *Itinéraire des invités du Khédive.*)

THINITES, nome de la haute Égypte. « Nome ancien [hiéroglyphe], chef-lieu [hiéroglyphes], *Teni*, en grec This, ou plus exactement Thinis. Près de *Teni* se trouvait Abydos, la ville sainte, où les textes religieux plaçaient le tombeau d'Osiris. Malgré l'importance toujours croissante d'Abydos, le nome conserva son nom de Thinites, parce que *Teni* était la véritable capitale civile. Aussi n'est-ce pas le dieu d'Abydos, Osiris, mais Anhour, celui de Teni, qui fut considéré comme le dieu principal du nome dans les listes géographiques. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*)

THOTH. Identifié par les Grecs avec Hermès et nommé, par les textes, *seigneur des divines pa-*

roles, seigneur des écrits sacrés, Thoth est le dieu des lettres. Il personnifie l'intelligence divine qui a présidé à la création. La légende dit qu'il a conseillé Horus dans sa lutte contre Set, parce que c'est d'après son inspiration que le soleil, vainqueur du Chaos, a organisé le monde et qu'il maintient son œuvre chaque jour; l'harmonie universelle, c'est-à-dire le triomphe de la vérité, comme l'a démontré M. Grébaut, provient de lui. Aussi est-il appelé le *seigneur de la Vérité*, le *mari de la Vérité*, le *prophète de la Vérité;* au chapitre XCIV du *Todtenbuch*, il est dit qu'il *fait la vérité*. De même qu'il a mis en fuite les ténèbres primordiales, Thoth chasse la nuit de l'âme, l'erreur et les mauvais principes, *ennemis* de l'homme. Il est représenté avec une tête d'ibis. Cet oiseau et le singe cynocéphale lui sont consacrés. « Thoth est identifié avec le dieu Lune. La tête d'ibis, qui le caractérise ordinairement, est surmontée du disque et des deux cornes en croissant. Quelquefois une tête humaine porte pour coiffure la tête d'ibis, avec le diadème *atew*. De belles figures de bronze, de faïence émaillée et de lapis-lazuli le représentent avec ces attributs. Thoth Lune a quelquefois le corps entièrement nu et modelé comme celui

d'un enfant aux formes élancées; c'est probablement la lune à son premier quartier. Plus souvent il est adulte et vêtu de la *schenti :* il porte alors quelquefois dans ses mains l'œil d'Horus, symbole de la pleine lune. Dans son caractère de dieu Lune, Thoth est souvent identifié avec le dieu Khons, de Thèbes. » (E. de Rougé, *Notice sommaire.*)

THOUËRIS, en égyptien, *Taouert* (la grande), déesse appelée aussi *Apet*, et *Shepou-t*. Représentée avec un corps d'hippopotame à mamelles pendantes, elle paraît présider à l'allaitement. L'auteur du *Traité d'Isis et d'Osiris* a vu dans Thouëris la compagne de Set, parce que ce dieu, dans sa lutte contre Horus, s'était métamorphosé en hippopotame. — Voyez APET.

THOUTHMÈS, nom porté par quatre rois de la XVIIIe dynastie.

THOUTHMÈS Ier. Prénom. Ce roi est le premier qui ait fait pénétrer les armées égyptiennes en Asie. Une inscription dit qu'il étendit ses frontières jusqu'en Nubie et jusqu'en

Mésopotamie. Il fut aussi le premier constructeur d'édifices du nouvel empire.

THOUTHMÈS II (cartouche). Thouthmès Ier avait, avant de mourir, nommé *roi* (*sic*) sa fille Hatasou, au détriment des deux frères qu'elle avait. Après avoir quelque temps subi sa tutelle, Thouthmès II parvint à s'emparer de l'autorité, réprima une révolte en Éthiopie et fit une expédition en Asie. Son règne fut court.

THOUTHMÈS III (cartouche). Son règne est un des plus glorieux, sinon le plus glorieux, de toute l'histoire pharaonique. En effet ses annales, inscrites dans le sanctuaire de Karnak, nous apprennent qu'il soumit à l'Égypte une grande partie de l'Asie; les Assyriens, les Khétas, les Phéniciens lui payèrent tribut; il érigea en Mésopotamie une stèle dans laquelle il se vante d'avoir élargi les frontières de l'Égypte. Il rapporta aussi du Soudan un butin considérable en or, en ivoire et en ébène. Il éleva de nombreux édifices en Nubie, à Éléphantine, à Ombos, à Esné, à Hermonthis et surtout à Thèbes. On sait, par une inscription récemment découverte, que son règne fut de cinquante-quatre ans.

THOUTHMÈS IV (cartouche). C'est faire un suffisant éloge de ce roi que de dire qu'il réussit à maintenir les limites du vaste empire légué par son prédécesseur. La stèle placée devant la poitrine du grand sphinx de Gizeh est à son nom; on en avait conclu que cette image colossale était son œuvre, mais on sait aujourd'hui qu'elle est antérieure au roi Chéops, de la IVe dynastie.

TÌ (hiéroglyphes), haut fonctionnaire de la Ve dynastie, dont le magnifique tombeau, à Sakkarah, est souvent mentionné par les égyptologues.

TIAUMAUTEW ou DUAUMAUTEW, (hiéroglyphes), l'un des quatre génies protecteurs des entrailles. Il est représenté avec une tête de chacal.

TISSUS. — Voyez ÉTOFFES. On a remarqué que la chaîne des tissus égyptiens a presque toujours deux fois plus de fils que la trame, mais que, par contre, les fils de la trame sont beaucoup plus forts et d'une proportion plus avantageuse pour la solidité. Sur quelques spécimens ornementés, les dessins ont été tissés avec l'étoffe. (Voyez Rohault de Fleury, *Revue archéol.* avril 1870.)

TODTENBUCH. — Voyez LIVRE DES MORTS.

TO-KHENS, ou *Nubie*, premier nome de la haute Égypte; chef-lieu, Eléphantine.

TOMBEAUX. «Mettre les morts à l'abri de toute atteinte de l'inondation a été le principe qui a toujours guidé les Égyptiens dans le choix de l'emplacement réservé aux nécropoles. Dans le Delta, les morts ont été ensevelis soit dans l'épaisseur des murs des villes et des temples, quand ces murs étaient en briques crues, soit dans des *tumuli* élevés au milieu des plaines. La moyenne et la haute Égypte ont profité des avantages que leur offraient les chaînes libyque et arabique qui, des deux côtés, confinent aux plaines cultivées, et les habitants ont pratiqué, dans le rocher qui forme ces deux montagnes, les grottes destinées à recevoir leurs morts. Rarement, les morts ont été confiés à la terre nue. Aux basses époques, les buttes qui marquent le site des villes détruites ont été quelquefois employées comme lieu de sépulture; on se servait aussi pour le même usage des décombres qui s'élèvent, en les cachant, au-dessus des tombes plus anciennes.» (Mariette, *Catal. du musée de*

Boulaq, dont l'avant-propos sera consulté avec fruit sur l'aménagement des tombes de l'ancien et du nouvel empire.) — Voyez Sépulture.

Tortue. La tortue était un emblème de mort et de ténèbres; elle se substitue, dans quelques textes, au serpent Apophis. Le chapitre xxxvi du Livre des Morts a pour objet de « repousser la tortue. »

To-ser, nom d'une région de l'enfer égyptien que l'on a traduit par *terre sainte*, *terre de la préparation;* il désignait aussi une partie d'Abydos.

Toum. — Voyez Atoum.

Tout-ankh-amen. Prénom. Roi de la xviiie dynastie. Les murs d'une chapelle de Thèbes le représentent recevant les tribus des Rotennou ou des Éthiopiens; c'est tout ce que nous connaissons de son histoire. Ce renseignement n'est pas sans valeur, puisqu'il nous indique que Tout-ankh-amen avait maintenu les limites fixées par les conquêtes de ses prédécesseurs.

Traîneau. Les Égyptiens se servaient de traîneaux tirés par des bœufs pour le transport des blocs de pierre et aussi, dans les funérailles, pour le transport de la momie.

Traités. A la suite de la campagne de Ramsès II contre la confédération des Khétas, un traité de paix fut conclu entre le roi d'Égypte et le prince de Khet. Cet acte, rédigé dans la langue des Khétas et gravé sur une tablette d'argent de forme rectangulaire, fut traduit en langue égyptienne; c'est cette version qui nous est parvenue; nous n'avons pas d'autre document de cette nature. « On y voit, dit M. Chabas, que les deux peuples étaient déjà assez policés pour se préoccuper de la protection de leurs nationaux à l'étranger; de la conservation de leurs ouvriers habiles, de l'action de la justice en ce qui concerne les malfaiteurs évadés, et en même temps on découvre avec satisfaction le sentiment d'humanité qui protége, par une clause expresse, les individus soumis à l'extradition. » (Voyez *Denkmäl.* III, 146; Brugsch, *Monuments*, XXVIII; Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 331 et suiv.)

Transcription des hiéroglyphes. La

transcription des hiéroglyphes en lettres latines, qui a donné lieu à divers systèmes dont aucun n'a prévalu jusqu'ici (voyez *Zeitschrift für ägypt. Sprache*, 1866, 42, 69; 1867, 66, 70), a attiré l'attention du congrès des orientalistes réuni à Londres en 1874; les égyptologues présents sont tombés d'accord pour adopter le mode suivant de transcription qui, nous l'espérons, ne rencontrera pas de dissidents : , *a*, *ȧ*, *ā*, *i*, *u*; *k*, *ḳ*, *q*, *χ*, *h*, *ḥ*; *t*, *ṭ*, *t'*, *θ*, *s*, *š*; *p*, *b*, *f*, *r*, *l*, *m*, *n*.

TRANSFORMATION. — Voyez MÉTAMORPHOSES, MÉTEMPSYCOSE, SCARABÉE.

TRANSPORT DES MONOLITHES. Les blocs de petite dimension étaient traînés par des bœufs; ceux d'un grand volume étaient transportés sur des traîneaux auxquels s'attelaient un grand nombre d'hommes; on les hissait à l'aide de plans inclinés. Pour descendre dans leurs caveaux les immenses sarcophages du Sérapéum, M. Mariette a ingénieusement supposé que l'on formait une butte de sable dont le sommet était au niveau du bloc à descendre. Dès qu'on l'avait

placé sur cette butte, on dégarnissait ses côtés du sable qui les entourait. La masse, par son propre poids, tendait à faire affaisser la petite éminence, qui devait s'abaisser à mesure que l'on retirait sur les côtés la matière qui la formait. (Voyez comte du Barry de Merval, *Études sur l'architecture égypt.* p. 53 et suiv.; Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 51.)

Trente (Les). Les *trente royaux*, [hieroglyphs], ou [hieroglyphs], souvent mentionnés par les monuments, ont été identifiés avec les juges que les Égyptiens, selon Diodore (I, 75), se choisissaient parmi les premiers habitants d'Héliopolis, de Thèbes et de Memphis. « Chacune de ces villes en choisissait *dix*. Ces juges composaient le tribunal, qui pouvait être comparé à l'aréopage d'Athènes ou au sénat de Lacédémone. Ces trente juges se réunissaient pour nommer entre eux le président (les inscriptions l'appellent *chef* [hieroglyph]). Ils étaient entretenus *aux frais du roi*, et les appointements du président étaient très-considérables. »

Un Ptah-meri (Louvre, A. 60) se donne le titre de *pondérateur* du conseil des Trente [hieroglyphs].

Trésor. Le trésor royal reçoit, dans les hiéroglyphes, les noms de *demeure de l'or* et *demeure de l'argent*. On y emmagasinait non-seulement des matières précieuses, mais tous les tributs importants prélevés sur les peuples vaincus.

Triade. Ce mot désigne communément la réunion du dieu mâle, de la déesse mère et du dieu enfant, par exemple Ammon, Maut et Khons; Ptah, Sekhet et Nowré-Toum; Osiris, Isis et Horus; on l'applique quelquefois au groupe d'un dieu et de deux déesses, comme Noum, Sati et Anouké, triade d'Éléphantine.

Turin (Papyrus de). — Voyez Papyrus.

Turquoises. M. Brugsch a identifié le *mawek* avec la turquoise, parce que les inscriptions qui mentionnent le minéral ou le métal appelé *mawek* par les Égyptiens se rencontrent auprès des mines où l'on trouve aujourd'hui des turquoises. — Voyez Cuivre.

Tybi, en arabe طوبه, en copte ⲧⲱⲃⲓ, en hiéroglyphes, premier mois de la tétraménie de l'hiver.

Typhon. — Voyez Set. Le nom Τυφών, donné par les Grecs au dieu Set, provient, d'après M. Brugsch, de l'appellation hiéroglyphique, *Tebha*, appliquée au même dieu par les inscriptions du temple d'Edfou.

U

Uræus, transcription donnée par Horapollon du nom égyptien, *ârâ*, de l'aspic *hajé*. « Ce serpent, dit Horapollon (I, 1), a la queue repliée sous le reste du corps ; les Égyptiens l'appellent οὐραῖον, les Grecs βασιλίσκον, et son image en or est placée sur la tête des dieux. » L'uræus est en effet l'ornement habituel de la coiffure divine et, pour ce motif, porté par les rois, qui le fixaient au klaft, au pschent et au casque de guerre; il sert à écrire le mot *déesse*, et, placé sur la corbeille, il exprime la domination sur les régions du Nord.

V

Vache. Le symbolisme de la vache, dans la mythologie égyptienne, est facile à saisir, puisqu'elle était consacrée à la déesse mère, nommée

tantôt Isis, tantôt Hathor, allaitant l'enfant divin, Horus.

Le nom de la vache est [hiéroglyphes]. Les Égyptiens jouaient quelquefois sur le nom d'Hathor en l'appelant *Aht-ur*, la vache grande.

Le chapitre CXLVIII du Livre des Morts (*Todtenb.* pl. 70) donne sept noms mystiques à la vache divine, représentée comme épouse du taureau Osiris.

VAISSEAUX. — Voyez MARINE.

VANNEAU. — Voyez BENNOU.

VASES. Les vases dont se servaient les Égyptiens étaient de toutes matières : pierre dure, albâtre, verre, ivoire, os, porcelaine, bronze, or ou argent; ils affectaient les formes les plus variées et étaient unis ou richement sculptés, ornementés et incrustés d'émaux. Voici les formes les plus fréquentes : [vase] (ancien empire), [vase] (vase à onguents), [vase] (timbale), [vase], [vase], [vase], [vase], [vase], [vase], [vase], [vase], [vase], [vase].

Les vases *panégyriques*, qui ont à peu près la forme [vase], avec un peu plus de hauteur, ont reçu ce nom parce qu'ils portent l'indication d'une

panégyrie célébrée par un roi; ils ne sont pas rares sous la ve et la vi^e dynastie; leur matière est l'albâtre (voyez Louvre, salle historique, n°s 346 à 349). Pour les vases à eau lustrale, voyez Seaux à libations. (Consulter sur ce sujet Wilkinson, *Manners and customs*, II, 343; III, 258; V, 366; Champollion, *Monuments*, pl. 167, 181, 191; Prisse, *Histoire de l'art égyptien.*)

Vautour. Le vautour est le symbole de la maternité; il sert à écrire le mot *mère*, ainsi que le nom de la déesse thébaine Maut, qui joue le rôle de récipient dans la cosmogonie religieuse des Égyptiens. La déesse Nekheb ou Heben, qui symbolise la région du Sud, est représentée sous la forme d'un vautour. Un vautour sur une corbeille désigne la souveraineté sur le Midi.

Veau. Dans la scène des funérailles du chapitre 1er du Livre des Morts, un veau bondit devant sa mère. M. de Rougé y voyait un emblème de la renaissance promise au défunt; c'est peut-être au même symbolisme que se rattache la représentation de Karnak, où Philippe Arrhidée offre à Ammon des veaux de quatre couleurs.

Le nom du veau est, en hiéroglyphes, [hiéroglyphe], *oun-tou*, et [hiéroglyphe], *hes;* en copte il se dit ⲙⲁⲥ, mot qui signifie en même temps *gigni, pari, nasci.*

Verbe. Les verbes abstraits sont : [hiéroglyphe] *pu*, [hiéroglyphe] *ar*, [hiéroglyphe] *au*, [hiéroglyphe] *un* (être), [hiéroglyphe] *kheper* (devenir).

Les verbes auxiliaires sont : [hiéroglyphe] *ar* (faire), [hiéroglyphe] *rta*, [hiéroglyphe] *ti*, [hiéroglyphe] *ma* (donner).

Ce n'est que pour se faire comprendre des étudiants que les rédacteurs de grammaires hiéroglyphiques ont adopté, pour le verbe égyptien, la classification en temps et en modes à laquelle nous sommes habitués; notre appareil grammatical ne saurait correspondre exactement à celui des habitants de Thèbes et de Memphis. Voici quelques indications générales :

Voix active. Le présent de l'indicatif se forme en affixant le sujet, nom ou pronom, au thème verbal : [hiéroglyphe], *il sait.*

Le parfait se marque en insérant la particule [hiéroglyphe] entre le verbe et le sujet : [hiéroglyphe], *il a donné.*

Le futur s'indique par l'insertion de [hiéroglyphe] entre un auxiliaire et le verbe : [hiéroglyphe], *nous écouterons*, mot à mot, *nous sommes à écouter.*

L'impératif ne se distingue pas toujours du présent : [hiéroglyphe], *tu sais* ou *sache.*

L'optatif est marqué par [hieroglyphs], *maï;* [hieroglyphs], *qu'il marche.*

Le plus-que-parfait s'indique quelquefois en intercalant [hieroglyphs] entre le verbe et le sujet : [hieroglyphs], *lorsque fut venue Sa Majesté;* le conditionnel par l'auxiliaire [hieroglyphs], *ar,* précédé de la particule [hieroglyphs], *kher :* [hieroglyphs], *si tu le laisses vivre*, mot à mot : *or étant que tu le laisses vivre.*

L'infinitif se rend par le thème verbal pur et simple; le gérondif par le thème verbal précédé de [hieroglyph] ou [hieroglyph], ou [hieroglyph], ou [hieroglyph]; le participe, en y ajoutant [hieroglyph], ou [hieroglyph], ou [hieroglyph], ou [hieroglyph] : [hieroglyphs], [hieroglyphs], *sachant.*

Voix passive. Le passif est noté par le participe passé précédé ou non de l'auxiliaire [hieroglyphs] : [hieroglyphs], *toutes tes paroles sont entendues;* [hieroglyphs], *il est renversé.* On tourne quelquefois par l'actif : [hieroglyphs], *on reçoit ton âme*, au lieu de *ton âme est reçue.* (Voyez Birch, *Hieroglyphic Grammar*, p. 646-673; Brugsch, *Grammaire hiéroglyphique*, p. 36-72; Maspero, *Des formes de la conjugaison en égyptien, en démotique et en copte;* E. de Rougé, *Chrestomathie*, 3e partie; sous presse.)

VÉRIDIQUE, traduction approximative de l'ex-

pression [hieroglyphs], qui signifie *proférant la vérité.* — Voyez Ma-kherou et Vérité.

Vérificateurs, agents chargés d'inspecter les édifices, de procéder à la reconnaissance des terres conquises en pays étranger et de constater les violations de sépultures. Ils étaient nommés [hieroglyphs], *rtouou.* (Voyez Chabas, *Pap. Abbott,* p. 170.)

Vérité. — Voyez Ma. La vérité joue, dans la religion et dans la morale égyptienne, un rôle des plus importants qui me paraît avoir été parfaitement saisi par M. Grébaut (*Hymne à Ammon-Ra,* du musée de Boulaq; *Mélanges d'archéol. égypt. et assyr.* I, 249). D'après ce savant, elle exprime le triomphe du bien sur le mal, l'harmonie de l'univers sauvé du chaos et maintenu chaque jour en équilibre par la course du soleil. «La lumière, dit-il, est l'instrument dont le dieu se sert pour communiquer à la matière inerte ce *vrai* dont il est la source unique. Comme, en venant dans son soleil pour vivifier le monde et lui apporter la vérité, il le divise en deux régions (voyez ci-dessus, p. 372), la vérité est double : il y a *ma* du Midi et *ma* du Nord. La

double vérité est identifiée quelquefois avec les deux yeux du soleil, desquels jaillit la lumière du Midi et la lumière du Nord. Dès que le soleil a franchi la région orientale, le *règne de la vérité* commence. »

L'Être unique est le principe et la source du vrai ; de même que son disque émet la lumière, sa bouche émet la vérité, il est le *vrai de parole* . L'élu égyptien, purgé de toute souillure et ennemi du mal, exprime son assimilation au bon principe, sa déification, en disant qu'il possède la vérité, qu'il *fait* la vérité, qu'il profère la vérité; il est .

Je ne crois pas inutile de rapprocher de cette conception du vrai les paroles suivantes d'Hermès Trismégiste (IV, 9) : « Ne regarde comme *vrai* que l'éternel et le juste. L'homme n'est pas toujours, donc il n'est pas vrai; l'homme n'est qu'apparence, et l'apparence est le suprême mensonge... Quelle est la vérité première? *Celui qui est un et seul.* »

VERRE. La fabrication du verre remonte à une époque très-reculée; on remarque, en effet, dans les peintures de l'ancien empire, de nombreux modèles de vases à ondulations, aux cou-

leurs les plus variées. « Les Égyptiens employaient le verre et l'émail à l'embellissement des temples et des palais, qui étaient pavés de carreaux brillants du plus vif éclat. La nature avait ouvert cette voie au génie égyptien en plaçant à profusion à la portée de l'Égypte le sable du désert, le nitrate et les cendres de kali, matière première dont le verre est composé. On ne doit pas être surpris si la petite verroterie et tous les objets utiles ou de fantaisie qu'il était possible d'en fabriquer se retrouvent en très-grande quantité dans les ruines de l'Égypte. On y fabriquait encore du faux jayet avec la scorie des métaux, et ils en connurent les oxydes, notamment ceux du fer, du cuivre, du plomb et de l'étain, sans lesquels ils n'auraient pu réussir à faire les verres et les émaux colorés, à incruster les pierres précieuses; aussi les ouvrages en verre furent-ils compris par Auguste, avec le blé et le froment, dans la liste des produits que l'Égypte devait payer à Rome, comme tribut. La fabrication des vases murrhins occupait, à Thèbes, plusieurs manufactures. Arrien les mentionne expressément dans son Périple; les fragments de matières vitreuses coloriées abondent dans les ruines égyptiennes; des vases imitant le spath-

fluor et d'autres matières minérales ornent la plupart de nos musées. Bien antérieurement à la domination romaine, les vases murrhins de Thèbes, et surtout la verrerie de Coptos, étaient expédiés par la mer Rouge et étaient recherchés souvent par les peuplades de l'Arabie et de la côte d'Afrique.» (Champollion-Figeac, *L'Égypte ancienne.*)

Versification. — Voyez Poésie.

Vigne. La vigne, contrairement à l'assertion d'Hérodote (II, 76), était cultivée dans l'Egypte entière, de la Méditerranée aux cataractes. (Voyez Raisin et Pressoir.) « La vigne, consacrée à Osiris, est rarement représentée sur les monuments. Cependant le Musée du Louvre possède un rituel écrit sur toile, en hiéroglyphes linéaires d'ancien style, qui peut être du temps de la xviiie dynastie et en tête duquel on voit une représentation d'Osiris, coiffé de la partie supérieure du pschent, debout dans un naos où sont suspendues des grappes de raisin; de plus, dans ce manuscrit, et dans d'autres, on distingue, parmi les offrandes présentées au dieu, des grappes et des corbeilles remplies de raisin noir.

Un coffret de basse époque, ainsi qu'un sarcophage gréco-égyptien du Musée du Louvre, portent aussi du raisin noir dans leur décoration. Cette représentation est intéressante à noter, particulièrement sur les monuments d'ancien style, car elle doit être une des causes pour lesquelles les Grecs ont assimilé Osiris, le dieu de l'enfer égyptien, à leur Dionysius. Diodore de Sicile nous apprend pour quelle raison la vigne pouvait être consacrée à Osiris : « Osiris aima « aussi l'agriculture, dit cet auteur (I, 15); on dit « qu'il découvrit la vigne dans le territoire de « Nysa, et qu'ayant songé à en utiliser le fruit il « but le premier du vin et apprit aux hommes la « culture de la vigne, l'usage du vin, sa prépara- « tion et sa conservation. » Comparez les peintures des cercueils de la momie de Soutimès et quelques autres monuments de bonne époque, également conservés au Musée du Louvre, où ce symbole se voit sous une forme décorative abrégée, mais toujours réservée aux monuments funéraires. » (Devéria, *Notice des antiquités égypt. du musée de Lyon.*)

Vin. « De toute antiquité, le vin fut employé comme boisson ordinaire, comme ingré-

dient médical, en aspersions et en libations dans les temples. On le mêlait au miel. Malgré les richesses de leurs vignobles, les Égyptiens importaient quelques espèces de vins d'Asie, parmi lesquels le vin de Syrie est le plus cité.

« Il semble que le [hiéroglyphes], *shedhou*, soit la boisson la plus alcoolique qu'ils aient réussi à produire. Sans recourir à la distillation, qui leur était certainement inconnue, ils pouvaient obtenir des vins de haut titre au moyen de raisins séchés et soumis à une haute fermentation sous l'influence de la chaleur solaire. » (Chabas, *Mélanges*, III, 2.)

Le vin était conservé dans des jarres de cette forme [hiéroglyphe], bouchées et scellées. L'offrande du vin figure en première ligne sur les monuments funéraires.

Vol. Le vol était puni en Égypte ainsi que chez toutes les autres nations. Un curieux petit texte, traduit par M. Chabas (*Mélanges*, III, 213), nous montre un Égyptien réclamant à son maître, peut-être au roi lui-même, une indemnité à propos d'un vol dont il avait été victime. On s'était introduit dans sa demeure et on lui

avait dérobé des aliments, des vases et divers menus objets.

Les hypogées, surtout les hypogées royaux, qui contenaient des richesses considérables, tentèrent de bonne heure la cupidité des voleurs. De nombreuses spoliations donnèrent lieu à des enquêtes judiciaires dont quelques-unes nous ont été révélées par les papyrus Abbott et Amhurst. (Voyez Chabas, *Mélanges*, III.)

VOÛTE. Les Égyptiens connaissaient tous les genres de voûte; il y a des monuments où se rencontrent des voûtes à voussoirs. « Dans la grande pyramide nous trouvons un exemple de la voûte arc-boutée : deux dalles inclinées se rapprochent dans leur partie supérieure, et s'appuient mutuellement l'une sur l'autre. A Deir-el-bahari nous trouvons enfin la voûte d'allégement. Au-dessus d'une ouverture cintrée, ménagée dans des assises horizontales et, par suite, sans solidité, se trouve une voûte arc-boutée, destinée à préserver du poids du mur supérieur la partie évidée de la muraille. » (Comte du Barry de Merval, *Études sur l'architecture égypt.*)

Pour les monuments funéraires, l'emploi de la voûte paraît avoir eu un but religieux : le cou-

vercle du sarcophage est voûté, afin de rappeler la courbe produite par le corps de la déesse du ciel, Nout, qui est censée s'étendre au-dessus du défunt.

VOYELLES. Les voyelles égyptiennes s'échangeaient entre elles ou se supprimaient à volonté. Cet arbitraire dans la vocalisation est regrettable au point de vue de l'investigation des textes; il nous dérobe certaines nuances grammaticales et nous empêche d'apprécier les différences de signification que devaient présenter les diverses formes du même radical.

X

XERXÈS. Le nom de ce roi des Perses est écrit (cartouche), *Khshailsha.* Les Égyptiens furent traités par lui plus durement que par Darius.

XOÏTES, nome de la basse Égypte. « Nome ancien (hiéroglyphes), chef-lieu (hiéroglyphes), *Khsouou,* en copte ⲥϧⲱⲟⲩ, Xoïs, aujourd'hui *Sakka.* Le dieu principal du nome était Ammon-Ra. » (J. de Rougé, *Monnaies des nomes.*)

Y

Yeux et oreilles du roi, titre. — Voyez Oreilles.

Yeux symboliques. — Voyez Oudja.

Z

Zodiaques. La description qu'on va lire du zodiaque de Dendérah, et que j'emprunte à la *Notice des monuments du Louvre*, du vicomte E. de Rougé, suffit à donner une idée des monuments similaires trouvés à Esneh et à Contra-Lato.

« Ce monument est devenu célèbre par les discussions savantes auxquelles il a donné lieu. On sait maintenant avec certitude qu'il ne peut pas être plus ancien que les Ptolémées; on pense même que la partie du temple où il était sculpté ne remonte qu'aux premiers Césars.

« Le zodiaque circulaire a perdu le prestige d'une antiquité fabuleuse, mais il reste très-intéressant par sa matière astronomique. On y distingue d'abord, à l'extérieur du cercle, quatre figures de femmes debout; elles représentent les

déesses du Nord, du Midi, de l'Est et de l'Ouest. Elles soutiennent le ciel et sont aidées dans cet office par huit *Horus* à tête d'épervier. Sur le cercle, qui repose immédiatement sur les mains de ces douze dieux, marche la série des trente-six décans. Ces génies présidaient, dans le calendrier égyptien, aux trente-six décades de l'année; lorsque le zodiaque grec fut introduit en Égypte, trois génies furent attribués à chaque signe, et c'est ainsi que fut composée la liste des décans zodiacaux en usage parmi les astrologues.

« On remarque, dans le même cercle que les décans, quelques autres constellations observées par l'astronomie égyptienne, telles que le cercle qui renferme huit coupables liés et agenouillés, et le grand serpent coiffé du diadème *Atew*.

« Au-dessus de ces personnages, le cercle du zodiaque commence par le signe du Lion; le dernier signe, le Cancer, rentre dans le cercle au-dessus du Lion, en sorte que le tout dessine une spirale.

« Les planètes sont figurées par cinq personnages qui marchent paisiblement le sceptre ⌠ à la main, en dedans du cercle zodiacal; ces cinq figures sont les seules dont les noms soient écrits auprès d'elles (outre la série des décans). Les

autres figures, éparses dans le planisphère, sont des étoiles et des constellations du ciel égyptien. La plus célèbre est *Sothis* (ou *Sirius*), représentée par la vache d'Isis couchée dans une barque, l'étoile en tête et le signe de la vie ☥ pendu au cou. *Sothis* était en effet *Isis* dans le ciel. L'âme d'Osiris était censée résider dans un personnage qui marche à grands pas devant *Sothis*, le sceptre 𓌀 en main et le fouet sur l'épaule; il porte la couronne du Midi.

« On reconnaît encore, parmi les constellations que l'on retrouve sur d'autres monuments, la déesse à tête d'hippopotame qui porte les noms de *nourrice* et de *grande mère*, avec sa longue mamelle et son glaive à la main; *Nakht* ou le *vainqueur*, debout et tenant sa masse d'armes; la jambe de bœuf ou *khopesch*, que les rituels funéraires mentionnent parmi les constellations du Nord. Enfin le centre du monument, qui, d'après M. Biot, représente le pôle nord, est occupé par le chacal, qui porte ordinairement le nom de *guide des chemins célestes*.

« Deux chacals semblables servent à désigner le Nord et le Midi dans certains monuments qu'on voulait orienter. Ce planisphère est donc un tableau du ciel stellaire tel que se le représentaient

les Égyptiens des premiers siècles de notre ère, quel qu'ait été d'ailleurs le but particulier que l'on s'était proposé dans la disposition de ses parties. »

FIN


a39003 006137532b

